
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01650286 6

LA MANIERË DE BIEN PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

DIALOGUES.

DERNIERE ÉDITION augmentée.



A LYON,

Chez ANTOINE BESSON, ruë Tupin, près l'Empereur.

M. DCC. XXXVI.

Avec Privilege du Roy.





AVERTISSEMENT.

L'OUVRAGE qu'on donne au Public n'a rien de commun ni dans la matiere ni dans la forme avec celuy qui a pour titre, *L'Art de penser*, & qui est une Logique Françoise, dont tout le dessein se reduit à regler les trois operations de l'entendement selon la methode d'Aristote, ou plûtôt selon les principes de Descartes.

Le but que l'on se propose

ici n'eſt point d'aprendre à concevoir de ſimples idées, ou à former des raiſonnemens avec l'exactitude que demande la raiſon, aidée de reflexions & de préceptes. On ne s'attache pas même à rectifier les jugemens ordinaires qui ſe font dans le commerce de la vie & dans le diſcours familier ſans nul rapport à l'éloquence & aux belles Lettres.

Il ne s'agit proprement que des jugemens ingénieux qui ſe raportent à la ſeconde opération, & qui s'appellent Penſées en matiére d'ouvrages d'eſprit; & ce que prétend l'Auteur, eſt de démê-

ler un peu les bonnes & les mauvaiſes qualitez de ces jugemens ou de ces penſées ; ſans prétendre neanmoins preſcrire des regles, ny donner des loix qui gênent perſonne. Il dit ce qu'il penſe, & il laiſſe à chacun la liberté de juger autrement que luy.

Les ouvrages d'eſprit dont il eſt queſtion, & dans leſquels entrent les penſées que l'on examine, ſont les hiſtoires; les poëmes ; les piéces d'éloquence, comme les harangues, les panegiriques, les oraiſons funébres ; enfin tout ce qui s'écrit avec ſoin, & où il faut une certaine juſteſſe qui va encore plus aux choſes

qu'aux paroles.

Comme le Dialogue eſt propre à éclaircir les queſtiõs les plus obſcûres, & que les gens qui y parlent peuvent aiſément dire le pour & le cõtre ſur toutes ſortes de ſujets, on a jugé à propos de traiter la matiere des penſées en Dialogues, & de la reduire à quatre; ſelon l'étenduë qu'on a crû qu'elle devoit avoir. Le ſecond eſt plus long que les autres, parce que le ſujet le veut ainſi, mais les Lecteurs pourront l'abreger quand il leur plaira, en le quittant dés qu'ils ſentiront de l'ennui. Ces quatre Dialogues contiennent peut-être ce qu'il y

a de plus exquis dans les Auteurs anciens & modernes; ce qu'il y a même de vicieux & de beau dans les meilleurs Ecrivains; de ſorte qu'ils peuvent ſervir, ſi je l'oſe dire, non ſeulement à polir l'eſprit ; mais à le former.

Au reſte, quoi-qu'on ne traite pas les choſes dans la methode de l'école, ny qu'on ne faſſe pas profeſſion de rien enſeigner de l'Art oratoire : cét ouvrage pourroit être appellé au regard des penſées, une Logique & une Rhétorique tout enſemble ; mais une Logique ſans épines, qui n'eſt ny ſeche, ny abſtraite, mais une Rhétorique courte

& facile, qui inſtruit plus par les exemples que par les préceptes, & qui n'a guéres d'autre regle que ce bon ſens vif & brillant dont il eſt parlé dans les *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene*.

Je ne ſçay même s'il n'y auroit point lieu de le nommer l'Hiſtoire des Penſées : car il en répréſente ſouvent l'origine, le progrés, les changemens, la décadence, & la vieilleſſe, s'il m'eſt permis de m'exprimer de la ſorte.

Les paſſages Eſpagnols & Italiens qui ſe rencontrent de tems en tems, & qui fourniſſent des exemples de plus d'une maniére tantôt bons

& tantôt mauvais, ne doivent point effrayer les Lecteurs qui n'entendent pas ces langues là. On les traduit tous en François avant que de les citer : ou aprés les avoir citez on explique aussi les latins qui sont à la marge, & qui auroient embarassé le discours, si on les y avoit mélez ; ou du moins qui n'auroient pas plû aux personnes qui ne savent point de latin. On n'a pas fait neanmoins de difficulté d'y laisser quelquefois un passage fort court, un bout de vers, ou un vers entier ; quand on a crû que cela feroit un bon effet.

Pour ce qui regarde la cri-

tique des Auteurs dont on raporte les penſées ; ſi elle n'eſt pas juſte, elle eſt pour le moins ſincere & ſans paſſion. Les deux Perſonnages que l'on fait parler loüent ce qu'ils eſtiment, & cenſurent ce qu'ils mépriſent : ils ſont équitables & de bonne foy ; mais ils ne ſont pas infaillibles, & ils peuvent ſe tromper.



LA MANIERE DE BIEN PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

PREMIER DIALOGUE.

EUDOXE & Philanthe qui parlent dans ces Dialogues, ſont deux hommes de lettres que la ſcience n'a point gâtez, & qui n'ont gueres moins de politeſſe que d'érudition. Quoi-qu'il aient fait les mêmes études, & qu'ils ſçachent à peu près les mêmes choſes, le caracte-

re de leur eſprit eſt bien different
Eudoxe a le goût très-bon, & rien ne lui plaît dans les ouvrages ingénieux qui ne ſoit raiſonnable & naturel. Il aime fort les Anciens, ſur tout les Auteurs du ſiécle d'Auguſte, qui ſelon lui eſt le ſiécle du bon ſens. Ciceron, Virgile, Tite-Live, Horace, ſont ſes Heros.

Pour Philanthe, tout ce qui eſt fleuri, tout ce qui brille, le charme. Les Grecs & les Romains ne valent pas à ſon gré les Eſpagnols & les Italiens. Il admire entre autres Lope de Vegue & le Taſſe; & il eſt ſi entêté de la *Hieruſalem liberata*, qu'il la préfere ſans façon à l'Iliade & à l'Enéide. A cela près il a de l'eſprit, il eſt honnête homme, & il eſt même ami d'Eudoxe. Leur amitié ne les empêche pas de ſe faire ſouvent la guerre. Ils ſe reprochent leur goût à toute heure, & ils ſe querellent ſur tous les ouvrages qui paroiſſent: mais quelques differends qu'ils ayent, ils ne s'en aiment pas moins, & ils ſe trou-

vent si bien ensemble, qu'ils ne se peuvent passer l'un de l'autre.

Eudoxe a une maison de campagne fort jolie aux environs de Paris ; où il va joüir des beaux jours & goûter les plaisirs de la solitude, dès que ses affaires lui permettent de quitter la ville.

Philanthe l'alla voir l'automne dernier selon sa coûtume. Il le trouva se promenant dans un petit bois, & lisant les *Doutes sur la langue Françoise proposez à Messieurs de l'Academie par un Gentilhomme de Province.*

Philanthe qui sçait plus la langue par l'usage que par les regles, fit d'abord la guerre à Eudoxe sur sa lecture.

Que voulez-vous faire de ce Provincial, lui dit-il ? Un homme comme vous n'a qu'à suivre son génie pour bien parler & pour bien écrire. Je vous asseure, répondit Eudoxe, que le génie tout seul ne va pas loin & qu'on est en danger de faire cent fautes contre l'usage, si on ne fait

des reflexions ſur l'uſage même. Les doutes du Provincial ſont raiſonnables, & plus je les lis, plus ils me ſemblent neceſſaires.

Scribendi rectè, ſapere eſt & principiū & fons. *Her. de Art. Poët.*

Pour moi, dit Philanthe, j'aimerois mieux ſes reflexions ſur les penſées des Auteurs; car il eſt, ce me ſemble, encore plus neceſſaire de bien penſer que de bien parler; ou plûtôt on ne peut parler ni écrire correctement, à moins qu'on ne penſe juſte. Il nous les avoit promiſes ces reflexions, en diſant à la fin de ſon livre qu'il avoit bien d'autres doutes ſur les penſées que ſur le langage, mais il n'a pas tenu ſa promeſſe; & je voi bien que ce Breton-là n'eſt pas trop homme de parole.

Comme Meſſieurs de l'Academie ne lui ont donné aucun éclairciſſement de ſes premiers doutes, reprit Eudoxe, il a cru peut-être qu'il ſeroit inutile de leur en propoſer de nouveaux. Mais ſçavez-vous que l'endroit où le Bas-Breton ſemble promettre les reflexions dont vous

parlez, m'en a fait faire à moi même que je n'avois point encore faites ; & qu'en examinant les choses de près ; il m'a paru que les pensées qui ont quelquefois plus d'éclat dans des compositions spirituelles, ne sont pas toûjours fort solides.

Je meurs de peur, interrompit brusquement Philanthe, qu'à force de lire le livre des *Doutes*, vous n'ayez appris à douter de tout ; & que ce Provincial délicat jusqu'au scrupule ne vous ait communiqué quelque chose de son esprit. Ce n'est pas sur le Provincial que je me suis reglé, répartit Eudoxe ; c'est sur le bons sens qu'il prend lui-même pour sa regle dans ce qui ne dépend pas précisement de l'usage : car il ne faut que consulter la raison pour n'aprouver pas certaines pensées que tout le monde presque admire ; par exemple, celle de Lucain qui est si fameuse :

Victrix causa Diis placuit ; sed victa Catoni.

Et que le Traducteur de la Pharsale

a renduë en nôtre langue par ces vers.

Les Dieux servent César ; mais Caton suit Pompée.

Je voudrois bien pour la rareté du fait, dit Philanthe en soûriant, que cela ne vous plût pas. En verité ce seroit tampis pour vous, ajoûta-t'il d'un air serieux.

Je vous proteste, répliqua Eudoxe, que cela ne m'a jamais plû ; & quand les adorateurs de Lucain m'en devroient sçavoir mauvais gré, je ne changerai pas de sentiment. Mais qu'y a-t'il de plus grand & de plus beau ; reprit Philanthe, que de mettre les Dieux d'un côté, & Caton de l'autre ?

La pensée n'a par mahleur qu'une belle aparence, dit Eudoxe ; & quand on vient à l'aprofondir, on n'y trouve pas de bon sens. Car enfin elle represente d'abord les Dieux attachez au parti injuste, tel qu'étoit celui de César qui sacrifioit sa patrie à son ambition, & qui prétendoit oprimer la liberté publique

que Pompée tâchoit de défendre : or le bon ſens ne veut pas que les Dieux aprouvent l'injuſtice d'un uſurpateur qui viole les loix divines & humaines pour ſe rendre le maître du monde ; & un eſprit droit auroit oublié les Dieux dans cette occaſion, bien loin de les mettre en jeu.

D'ailleurs Caton étant un homme de bien ſelon la peinture que le Poëte en fait lui même, il n'y a pas de raiſon à l'opoſer aux Dieux, & à le mettre dans d'autres interêts que les leurs. C'eſt détruire ſon caractere, c'eſt lui ôter ſa vertu : car, ſi nous en croions Salluſte, c'étoit une partie de la probité Romaine, que d'être affectionné aux Dieux immortels ; & on ne commença à les négliger que quand les mœurs commencerent à ſe corrompre. Il eſt encore moins raiſonnable d'élever Caton au-deſſus des Dieux, pour faire valoir le parti de Pompée, & c'eſt pourtant ce que ſignifie :

Avaritia fidē, probitatem, cæteraſque artes bonas ſubvertit : pro his ſuperbiā, crudelitatem, Deos negligere edocuit. *Bel. Catil.*

Sed victa Catoni.

Mais Caton ſuit Pompée.

Le *Mais* eſt là une marque de diſtinction & de préference.

Homo viruti ſimillimus, per omnia ingenio Diis quàm hominibus propior. *Vellei Pater. lib.* 1.

A la verité ce Romain étoit, au jugement des Romains mêmes, l'image vivante de la vertu, & en tout plus ſemblable aux Dieux qu'aux hommes : c'étoit ſi vous voulez, un homme divin, mais c'étoit un homme ; & le Poëte, tout Payen, tout Poëte qu'il eſt, ne peut pas donner à un homme l'avantage ſur les Dieux ſans bleſſer la Religion dans laquelle il vit ; de ſorte que la penſée de Lucain eſt tout enſemble & fauſſe & impie.

Je ne raiſonne pas tant, dit Philanthe, & tous vos raiſonnemens ne m'empêcheront pas de trouver la penſée de Lucain admirable. Vous en jugerez ce qu'il vous plaira, reprit Eudoxe ; mais je ne puis admirer ce qui n'eſt point vray.

Ne pourroit-on point, répartit Philanthe, expliquer la choſe de cette maniere ? Il a plû aux Dieux que le méchant parti prévalût au bon, quoique Caton ſouhaitât le

contraire. Cela choque-t'il la raiſon, & n'eſt-ce pas le ſens du vers. Tous les jours les gens de bien font des vœux pour la proſperité de leurs ſemblables ; pour le ſuccez d'une bonne cauſe : leurs vœux ne ſont pas toûjours exaucez, & la Providence fait quelquefois tourner les choſes autrement.

Les Dieux ſe ſont declarez pour Ceſar par l'évenement, quoique le parti de Pompée fût le plus juſte, & que Caton le ſoûtint : le *Mais* du vers ne ſignifie peut-être que ce *quoi-que*, & n'offenſe pas les Dieux dont les deſſeins ſont impénétrables.

Si la penſée du Poëte n'étoit que cela, répartit Eudoxe, ce ne ſeroit pas grand choſe, & il n'y auroit pas lieu de ſe récrier : je ſuis ſeur du moins que ſes Partiſans ne l'entendent pas de la ſorte, & que le ſens qui ne me plaît pas eſt juſtement celui qu'ils admirent. Pour en être convaincu vous n'avez qu'à vous ſouvenir de ce que dit un de

ces admirateurs de Lucain dans ses Reflexions sur nos Traducteurs. Selon lui Brebeuf se relâche quelquefois; & quand Lucain rencontre heureusement la veritable beauté d'une pensée, le Traducteur demeure beaucoup au-dessous. L'exemple qu'aporte le faiseur de Reflexions est le nôtre :

Victrix causa Diis placuit; sed victa Catoni.

Les Dieux servent Cesar; mais Caton suit Pompée.

Il soûtient que l'expression Françoise ne répond pas à la noblesse du Latin, & que c'est mal prendre le sens de l'Auteur, par la raison que Lucain qui a l'esprit tout rempli de la vertu de Caton, le veut élever au dessus des Dieux dans l'oposition des sentimens sur le merite de la cause; & que Brébeuf tourne une image noble de Caton élevé au-dessus des Dieux, en celle de Caton assujeti à Pompée.

Je ne prétens pas justifier la Traduction, poursuivit Eudoxe, & je

demeure d'accord qu'elle n'eſt pas exacte. Je dis ſeulement que la Réflexion de cenſeur prouve ce que je diſois, que ceux qui ſont entêtez de la Pharſale Latine conçoivent quelque choſe d'extraordinaire par ces vers :

Victrix cauſa Diis placuit; ſed victa Catoni

N'en faites pas le fin : vous en avez jugé ainſi vous-même jusqu'à cette heure, & le nouveau ſens que vous venez d'imaginer, n'eſt qu'une défaite pour mettre à couvert l'honneur de Lucain.

Quoiqu'il en ſoit, continua Eudoxe, je voudrois que les penſées ingenieuſes qui entrent dans les ouvrages de proſe ou de vers, fuſſent comme celles d'un grand Orateur dont Ciceron parle, leſquelles étoient ſi ſaines & ſi vrayes; ſi ſurprenantes & ſi peu communes; enfin ſi naturelles & ſi éloignées de tous ces brillans qui n'ont rien que de frivole & de puérile. Car enfin pour vous dire un peu par ordre ce

Sententiæ Crassi tam integræ, tam veræ; tam novæ; tam sine pigmentis fucoque puerili. *De Orat. l. 2.*

que je penſe là-deſſus; la verité eſt la premiere qualité, & comme le fondement des penſées : les plus belles ſont vicieuſes ; ou plûtôt celles qui paſſent pour belles, & qui ſemblent l'être, ne le ſont pas en effet, ſi ce fonds leur manque.

Mais dites moy donc, répartit Philanthe, ce que c'eſt préciſément qu'une penſée vraye ; & en quoi conſiſte cette verité, ſans laquelle tout ce que l'on penſe eſt ſelon vous ſi imparfait & ſi monſtrueux.

Les penſées, reprit Eudoxe, ſont les images des choſes, comme les paroles ſont les images des penſées ; & penſer, à parler en general, c'eſt former en ſoy la peinture d'un objet ou ſpirituel ou ſenſible. Or les images & les peintures ne ſont veritables qu'autant qu'elles ſont reſſemblantes ; ainſi une penſée eſt vraye, lors qu'elle repreſente les choſes fidellement ; & elle eſt fauſſe, quand elle les fait voir autrement qu'elles ne ſont en elles-mêmes.

Je ne comprends point vôtre do-

ctrine, repliqua Philanthe, & j'ay peine à me persuader qu'une pensée ingenieuse soit toûjours fondée sur le vrai : je croi au contraire avec un fameux Critique, que le faux en fait souvent toute la grace, & en est même comme l'ame. En effet, ne voyons-nous pas que ce qui pique davantage dans les épigrammes, & dans d'autres pieces où brille l'esprit, roule d'ordinaire sur la fiction, sur l'équivoque, & sur l'hyperbole, qui sont autant de mensonges ?

Bella falsitas, plausibile mēdacium; & ob eam causam gratissimū quod excogitatū solerter, & ingeniose. *Vavass. de Epigr.*

Ne confondons rien, s'il vous plaît, reprit Eudoxe; & souffrez que je m'explique pour me faire entendre. Tout ce qui paroît faux ne l'est pas, & il y a bien de la difference entre la fiction & la fausseté : l'une imite & perfectionne en quelque façon la nature ; l'autre la gâte, & la détruit entierement.

A la verité le monde fabuleux, qui est le monde des Poëtes, n'a rien en soi de réel : c'est l'ouvrage tout pur de l'imagination ; & le Parnasse, Apollon, les Muses avec le cheval

Pégase ne sont que d'agréables chimeres. Mais ce systême étant une fois supposé, tout ce qu'on feint dans l'étenduë du même systême ne passe point pour faux parmi les Sçavans, sur tout quand la fiction est vraysemblable, & qu'elle cache quelque verité.

Selon la fable, par exemple, les fleurs naissent sous les pas des Dieux & des Héros, pour marquer peut-être que les Grands doivent répandre l'abondance & la joye par tout. Cela est plausible, & a de la vrai-semblance; si bien qu'en lisant les vers de Racan sur Marie de Médicis:

Paissez, cheres brebis, joüissez de la joye
Que le Ciel vous envoye:
A la fin sa clemence a pitié de nos pleurs;
Allez dans la campagne, allez dans la prairie;
N'épargnez point les fleurs;
Il en revient assez sous les pas de Marie.

En lisant, dis-je, ces vers nous ne trouvons rien de choquant dans la pensée du Poëte ; & si nous y reconnoissons du faux, c'est un faux établi qui a l'air de la verité. Ainsi quand nous lisons dans Homere que les Déesses de la priere sont boiteuses & toutes contrefaites, nous n'en sommes point blessez:cela nous fait concevoir que la priere a d'elle-même quelque chose de bas, & que quand on prie on ne va pas si vîte que quand on commande : ce qui a fait dire que les commandemens sont courts, & que les priéres sont longues. On auroit pû ajoûter que les uns sont fiers & hautains, que les autres sont humbles & rampantes. *Iliad. 2.*

Nous ne sommes pas non plus choquez de ce qu'on a feint, que les Graces étoient petites & d'une taille fort menuë ; on a voulu montrer par là que les agrémens consistent dans de petites choses ; quelquefois dans un geste ou dans un soûris, quelquefois dans un air negligé & dans quelque chose de moins. Je dis le même

de toutes les autres fictions où il y a de l'esprit ; telle qu'est la Fable Latine du Soleil & des Grenoüilles qui parut au commencement de la guerre d'Hollande, & qui eut un si grand succés dans le monde.

C'est à dire, interrompit Philanthe, que vous ne condamneriez pas une autre vision du même Poëte ; que les Astres jaloux de la gloire du Soleil se liguerent tous contre lui : mais qu'en se montrant il dissipa la conjuration, & fit diparoître tous ses ennemis. Non sans doute, répartit Eudoxe, la pensée est trop heureuse ; & étant conçuë sur le Parnasse selon les regles de la fiction, elle a toute la verité qu'elle peut avoir. Le sistême fabuleux sauve ce que ces sortes de pensées ont de faux en elles-mêmes ; & il est permis ; il est même glorieux à un Poëte de mentir d'une maniere si ingenieuse. Mais aussi à la fiction près, le vrai doit se rencontrer dans les vers comme dans la prose. Par là je ne prétens pas ôter à la Poësie le

merveilleux qui la distingue de la prose la plus noble & la plus sublime : j'entends seulement que les Poëtes ne doivent jamais détruire l'essence des choses en voulant les élever & les embellir.

De l'humeur dont vous êtes, répliqua Philanthe, vous n'approuveriez pas ce que dit l'Arioste d'un de ses Heros : que dans la chaleur du combat, ne s'étant pas apperçû qu'on l'avoit tué, il combatit toûjours vaillamment tout mort qu'il étoit :

Il pover' huomo che non s'en era accorto ;
Andava combattendo, & era morto.

Je n'approuve pas même, repartit Eudoxe, ce que le Tasse dit d'Argant :

Minacciava morendo, e non languia.

Je vous abandonne l'Arioste, reprit Philanthe ; mais je vous demande quartier pour le Tasse, & je vous prie de considerer qu'un Sarasin robuste & féroce qui a été blessé dans le combat & qui meurt de ses blessu-

res, peut bien menacer en mourant celui qui lui donne le coup de la mort. Je consens qu'il le menace, répondit Eudoxe, & même que ses derniers gestes, que ses dernieres paroles aient quelque chose de fier, de superbe, & de terrible.

Superbi, formidabili, feroci
Gli ultimi moti fur, l'ultime voci.

Cela peut être, & cela convient au caractere d'Argant : à la mort on conserve les sentimens qu'on a eu pendant la vie ; on ramasse ce qui reste d'esprits & de forces pour exprimer ce qu'on sent ; on jette quelquefois des cris effroyables avant que de rendre le dernier soûpir : mais de n'être point foible lors qu'on se meurt, *e non languia*, c'est ce qui n'a point de vraisemblance. Le Cannibale de Montaigne est bien plus dans la nature que le Sarasin du Tasse. Car enfin si le Cannibale prisonnier de ses ennemis les brave jusques dans les fers leur dit des injures, leur crache au visage ; si au milieu des tourmens & sur le point de mourir

n'ayant pas la force de parler, il leur fait la moüe pour se mocquer d'eux, & pour leur témoigner qu'il n'est pas vaincu ; il n'y a rien là qui ne soit conforme au genie d'un barbare fier & tout plein de cœur.

Mais qu'y a-t'il de plus convenable à la vertu héroïque, dit Philanthe, que de mourir sans nulle foiblesse ? Les Heros, reprit Eudoxe, ont de la constance en mourant; mais la fermeté de leur ame n'empêche pas que leur corps ne s'affoiblisse : ils n'ont de ce côté-là nul privilege. Cependant le *non languia* qui va au corps, exempte Argant de la loi commune, & détruit l'homme en élevant le Héros.

Je crains, répartit Philanthe, que nôtre délicatesse n'aille trop loin, & que vous n'outriez un peu la critique. Le Tasse veut dire, ce me semble, qu'à voir Argant irrité contre Tancrede, & le menaçant sur le point de mourir, on n'eût pas dit qu'il se mouroit ; que sa fierté & sa colere effaçoient en quelque sorte

sa langueur, & le faisoient paroître vigoureux.

C'est dommage, repliqua Eudoxe, que le Tasse ne se soit pas mieux expliqué. Pour moi, je m'attache à ce que dit un auteur; & je ne sçai pas lui faire dire ce qu'il ne dit point.

Aprés tout, repartit Philanthe, au regard du vrai que vous voulez établir, & que vous cherchez dans toutes les pensées ingénieuses; des Auteurs tres graves ne sont pas de vôtre avis. Sans parler de Macrobe, ni de Seneque, qui nomment sophismes plaisans, ce que nous apellons pointes-d'esprit, ce que les Italiens apellent *vivezze d'ingegno*, & les Espagnols *agudezas*; Aristote reduit presque tout l'art de penser spirituellement à la métaphore, qui est une espece de tromperie; & le Comte Tesauro dit, selon les principes de ce Philosophe, que les pensées les plus subtiles & les plus exquises ne sont que des enthymêmes figurez, qui plaisent & imposent également à l'esprit.

Cavillationes. *Macrob.* Vafræ & ludicræ conclusiones. *Seneque.*

Concluz. de. Aristote. loco.

Tout cela se doit entendre dans un bon sens, répartit Eudoxe. Le figuré n'est pas faux, & la métaphore a sa verité aussi-bien que la fiction. Rapellons ici ce qu'Aristote enseigne dans sa Rhetorique, & concevons un peu sa doctrine. *Lib. 3. c. 4.*

Quand Homére dit qu'Achille va comme un Lion, c'est une comparaison? mais quand il dit du même Heros, *Ce Lion s'élançoit*, c'est une métaphore. Dans la comparaison le Heros ressemble au Lion; dans la métaphore le Heros est un Lion. La métaphore, comme vous voiez, est plus vive & plus courte que la comparaison; celle-là ne nous represente qu'un objet, au lieu que celle-ci nous en montre deux: la métaphore confond pour ainsi dire le Lion avec Achille, ou Achille avec le Lion; mais il n'y a pas plus de fausseté dans l'une que dans l'autre. Ces idées métaphoriques ne trompent personne: on sçait ce qu'elles signifient pour peu que l'on ait d'intelligence; & il faudroit être bien grossier pour

prendre les choses à la lettre. En effet, pouvons nous douter au regard d'Achille que ce ne soit pour marquer sa force, sa fierté, & son courage qu'Homére le nomme un Lion ? Et quand Voiture dit du Grand Gustave, *Voici le Lion du Nort*, qui ne découvre au travers de cette image étrangere un Roi redoutable par sa valeur & par sa puissance dans tout le Septentrion.

Disons donc que les métaphores sont comme ces voiles transparens, qui laissent voir ce qu'ils couvrent ; ou comme des habits de masque sous lesquels on reconnoit la personne qui est déguisée.

Je suis ravi, dit Philanthe, pour l'amour des Poëtes & des Orateurs ; que la fiction & la métaphore ne blessent point la verité que vous demandez dans les ouvrages d'esprit. Mais j'ay bien peur, ajoûta-t'il, que l'équivoque & le vrai n'y puissent compatir ensemble selon vos principes. Cependant ce seroit dommage que tant de pensées dont tout l'agré-

ment vient d'une équivoque, ne fussent point bonnes ; par exemple celle de Voiture sur le Cardinal Mazarin, que son cocher versa un jour dans l'eau :

Prélat passant tous les Prélats passez ;
Car les presens seroit un peu trop dire,
Pour Dieu rendez les pechez effacez
De ce Cocher qui vous sçût mal conduire :
S'il fut peu caut à son chemin élire,
Vôtre renom le rendit téméraire.
Il ne crut pas versant pouvoir mal faire ;
Car châcun dit, que quoi que vous fassiez,
En guerre, en paix, en voyage, en affaire,
Vous vous trouvez toûjours dessus vos pieds.

Toutes les équivoques ne ressemblent pas à celle-là, répondit Eudoxe; & ce placet en faveur du Cocher qui versa le Cardinal, me semble meilleur que l'autre dont je me souviens :

Plaiſe. Seigneur, plaiſe à vôtre Emi-nence
Faire la paix de l'afligé Cocher,
Qui par malheur, ou bien par impru-dence,
Deſſous les flots vous a fait trébucher.
On ne lui doit ce crime reprocher:
Le trop hardi meneur ne ſçavoit pas
De Phaëton l'hiſtoire & piteux cas;
Il ne liſoit métamorphoſe aucune,
Et ne croyoit qu'on dût craindre aucun pas
En conduiſant Ceſar & ſa fortune.

Car, ſi vous y prenez garde, ce cocher qui n'a point lû les Metamorphoſes, ſçait un endroit conſiderable de l'Hiſtoire Romaine. Cependant je ne vois pas qu'un homme qui n'a point entendu parler de Phaëton, dût être ſi bien informé des avantures de Ceſar. Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit, & je reviens à la penſée du placet que vous avez rapporté. Quoi qu'elle ſoit fauſſe en un ſens, elle ne laiſſe pas d'être vraye en un autre ſelon le caractére des penſées qui ſont conçûës en paro-

les

les ambiguës, & qui ont toûjours un double ſens, l'un propre qui eſt faux, l'autre figuré qui eſt vray. Ici le ſens propre & faux, eſt que le Cardinal ſe trouve toûjours ſur ſes pieds, en ſorte qu'il ne puiſſe jamais tomber à terre ; le ſens figuré & vrai, eſt qu'il ſe trouve toûjours ſur ſes pieds, en ſorte que rien ne renverſe ſes deſſeins ni ſa fortune.

Au reſte le vrai eſt toûjours vrai, bien qu'il ſoit mêlé avec le faux. Une bonne piſtole ne ſe gâte pas auprès d'une fauſſe: on ne vous en doit qu'une ; on vous en préſente deux, l'une bonne, l'autre méchante ; choiſiſſez, on verra ſi vous êtes connoiſſeur, & vous aurez vous-même le plaiſir d'éprouver la juſteſſe de vôtre diſcernement. C'eſt à peu près ce qui ſe paſſe dans l'équivoque, qui proprement n'eſt qu'un jeu d'eſprit. La verité y eſt jointe à la fauſſeté, & ce qu'il y a de remarquable; le faux y conduit au vrai ; car du ſens propre qui eſt le faux ſens de l'équivoque, on paſſe au figuré qui eſt le vrai, &

cela paroit visiblement dans l'exemple que vous avez aporté. En lisant ce que dit Voiture du Cardinal Mazarin, je conçois deux choses, comme je vous ai déja dit: l'une fausse, que le pied ne lui manque jamais, & qu'il se tient toûjours debout; l'autre vraie, que son esprit & sa fortune sont toûjours dans la même situation. La premiere mene tout d'un coup à la seconde, en nous faisant prendre le change agreablement. Ces équivoques se souffrent, & plaisent même dans les épigrammes, dans les madrigaux, dans les recits de balet, & dans d'autres ouvrages où l'esprit se joüe.

Mais à ne vous rien dissimuler, il y a une sorte d'équivoque qui est extrêmement fade, & que les gens de bon goût ne peuvent souffrir, parce que le faux y domine, & que le vray n'y a nulle part. L'Épigramme de saint Amand sur l'incendie du Palais est dans ce genre.

Certes l'on vit un triste jeu:
Quand à Paris Dame Justice

Se mit le Palais tout en feu,
Pour avoir mangé trop d'épice.

Ce quatrain, a éblouï autrefois ; & certaines gens le trouvent encore fort ſpirituel. Eh, qu'y a-t'il de plus heureux & de plus joli, interrompit Philanthe ? Il ne ſe peut rien voir de plus creux ni de plus frivole, reprit Eudoxe ; ce ne ſont que des mots en l'air qui n'ont point de ſens; c'eſt du faux tout pur : Car enfin, ce qu'on appelle épice au Palais n'a nul rapport à l'embraſement, & le palais de la bouche qu'on a tout en feu, pour avoir mangé trop de poivre, ne conduit point à l'incendie d'un bâtiment où la juſtice s'exerce,& ſe vend ſi vous voulez.

Que penſez-vous,dit Philanthe,de l'équivoque qui fait la pointe d'une autre Epigramme de ſaint Amand ?

Ci git un fou nommé Paſquet
Qui mourut d'un coup de mouſquet,
Lors qu'il voulut lever la crête.
Quant à moi je croi que le ſort
Lui mit du plomb dedans la tête,
Pour le rendre ſage en ſa mort.

Cela peut trouver ſa place dans le genre burleſque ou comique, avec les turlupinades & les quolibets, répartit Eudoxe; ce ſont de faux diamans qu'on porte dans les maſcarades & dans les balets; c'eſt une fauſſe monnoie qui ne gâte rien dans le commerce, quand on la donne pour ce qu'elle vaut; mais qui voudroit la faire paſſer pour bonne, ſe rendroit fort ridicule dans la ſocieté des gens raiſonnables.

A parler en général, il n'y a point d'eſprit dans l'équivoque, ou il y en a fort peu. Rien ne coûte moins, & ne ſe trouve plus facilement. L'ambiguité en quoi conſiſte ſon caractere, eſt moins un ornement du diſcours qu'un défaut, & c'eſt ce qui ſe rend inſipide, ſur tout quand celui qui s'en ſert y entend fineſſe, & s'en fait honneur. D'un autre côté elle n'eſt pas toûjours aiſée à entendre: l'apparence myſterieuſe que luy donne ſon double ſens, fait ſouvent qu'on ne va pas au veritable, ſans quelque peine; & quand on y eſt

parvenu, on a regret à sa peine, on se croit joüé ; & je ne sçai si ce qu'on sent alors n'est pas une maniere de dépit, d'avoir cherché pour ne rien trouver.

Toutes ces raisons decréditent fort les pures équivoques parmy les personnes de bon sens. Je dis les pures équivoques ; car toutes les figures qui renferment un double sens, ont chacune en leur espece des beautez & des graces qui les font valoir, quoi-qu'elles tiennent quelque chose de l'équivoque. Un seul exemple vous fera concevoir ce que je veux dire. Martial dit à Domitien : *Les peuples de vôtre Empire parlent divers langages ; ils n'ont pourtant qu'un langage lors qu'ils disent que vous êtes le veritable pere de la patrie* Voilà deux sens, comme vous voïez, & deux sens qui font antithese ; *parlént divers langages, n'ont qu'un langage.* Ils sont tous deux vrais selon leurs divers raports, & l'un ne détruit point l'autre. Ils s'accordent au contraire ensemble, & de l'union

Vox diversa sonat, populorum est vox tamē una: Cùm verus patriæ diceris esse pater. *In Amphit. Cæsar.*

de ces deux ſens oppoſez il reſulte je ne ſçai quoi d'ingenieux qui eſt fondé ſur le mot équivoque de *vex* en latin, & de *langage* en françois. Pluſieurs pointes d'Epigrammes & quantité de bons mots ou de reparties ſpirituelles ne piquent que par le ſens double qui s'y rencontre ; & ce ſont là proprement les penſées que Macrobe & Séneque nomment des ſophiſmes agréables.

A ce que je voi, dit Philanthe, le vrai a plus d'étenduë que je ne croyois, puiſqu'il n'eſt pas incompatible avec l'équivoque dans les ouvrages d'eſprit : il ne reſte plus que de l'accorder avec l'hyperbole, & j'ay bien envie de ſçavoir ce que vous penſez là-deſſus.

L'origine ſeule du mot, répartit Eudoxe, décide la choſe en général. Tout ce qui eſt exceſſif eſt vicieux, juſqu'à la vertu, qui ceſſe d'être vertu dès qu'elle va aux extrêmitez, & qu'elle ne garde point de meſures. Ainſi les penſées qui roulent ſur l'hiperbole, ſont toutes fauſſes d'elles,

mêmes, & ne méritent point d'avoir place dans un ouvrage raisonnable, à moins que l'hiperbole ne soit d'une espece particuliere, ou qu'on y mette des adoucissemens qui en temperent l'excés; car il y a des hiperboles moins hardies, & qui ne vont point au-delà des bornes, bien qu'elles soient au-dessus de la créance commune. Il y en a que l'usage a naturalisées, pour ainsi dire, & qui sont si établies qu'elles n'ont rien qui choque. Homere dit que Nirée est la beauté même, & Martial que Zoile n'est pas vicieux, mais le vice même. Nous disons tous les jours en parlant d'une personne très sage, & très-vertueuse: *C'est la sagesse, c'est la vertu même.* Nous disons encore avec les Grecs & avec les Latins: *Elle est plus blanche que la neige; il va plus vîte que le vent.* Ces hyperboles, selon Quintilien, mentent sans tromper; & selon Seneque, elles ramenent l'esprit à la verité par le mensonge; en faisant concevoir ce qu'elles signifient, à force de l'exprimer d'une

Vltra fidē, non ultra modum. *Quintil. lib. 8. c. 6*

Illiad. 2.

Mentitur qui te vitiosum, Zoile dixit. Non vitiosus homo es, Zoile, sed vitium. *lib. 11.*

Mentiri satis est mentiri hyperbolen. nec ita ut mendacio fallere possit. *lib. 8. c. 6*

In hoc hyperbolæ extenditur, ut ad verum

mendacio veniat. De Ben. l.7.c.23. maniere qui semble le rendre incroyable.

Pour celles qu'on prépare & qu'on amene peu à peu, elles ne révoltent point l'esprit des lecteurs ou des auditeurs. Elles en gagnent même la créance, je ne sçai comment, au sentiment d'Hermogene ; & ce qu'elles proposent de plus faux devient au moins vrai-semblable. Nous en avons un exemple illustre dans Homére. Il ne dit pas tout d'un coup que Polyphême arracha le sommet d'une montagne : cela auroit paru peu digne de foi. Il dispose le lecteur par la description du Cyclope qu'il dépeint d'une taille énorme, & auquel il donne des forces égales à sa taille ; en lui faisant porter le tronc d'un grand arbre pour massuë, & fermer l'entrée de sa caverne avec une grosse roche. De plus il lui fait manger plus de viandes en un repas qu'il n'en faudroit à plusieurs hommes ; & enfin il ajoûte que Neptune étoit son pere. Après toutes ces préparations, quand le Poëte vient à dire que

Polyphême arracha le ſommet d'une montagne, on ne trouve point ſon action trop étrange. Rien n'eſt ce ſemble impoſſible à un homme qui eſt le fils du Dieu de la mer, & qui n'eſt pas fait comme les hommes ordinaires.

Il y a d'autres maniéres qui adouciſſent ce que l'hyperbole a de dur, & qui même y donnent un air de vraiſemblance. Virgile dit qu'à voir les flotes d'Antoine & d'Auguſte dans la bataille d'Actium, on croiroit que ce ſoient les Cyclades qui flotent ſur l'eau. Et Florus, en parlant de la promptitude avec laquelle les Romains firent bâtir un grand nombre de vaiſſeaux à la premiere guerre Punique, dit qu'il ſembloit non pas que les navires fuſſent conſtruits par des ouvriers; mais que des arbres fuſſent changez en navires par les Dieux. Ils ne diſent pas que les navires ſont des iſles flotantes, ni que les arbres ſont changez en navires: ils diſent ſeulement qu'on croiroit que cela eſt, & qu'il ſemble que cela ſoit.

Pelago credas, in mare revulſas Cycladas. *Æneid. lib. 8.*

Ut non naves factæ, ſed quodam munere Deorum in naves mutatæ arbores viderentur. *Hiſt. Rom l. 2. c. 2.*

Cette précaution sert comme de passeport à l'hyperbole, si j'ose parler ainsi, & la fait recevoir jusques dans la prose : car ce qui s'excuse avant que d'être dit, est toûjours écouté favorablement, quelque incroyable qu'il soit.

Propitiis auribus auditur quamvis incredibile sit quod excusatur antequam dicitur. *Senec. Rhet. suas. 2.*

Voiture ne manque jamais de mettre ces sortes d'adoucissemens où il faut, & nul Ecrivain ne sçait mieux que lui rendre vrai en quelque façon ce qui ne l'est pas.

Comme Eudoxe aime la lecture, & qu'allant se promener seul il porte ordinairement avec lui un livre ou deux; outre les *Doutes* du Gentilhomme Bas-Breton, il avoit les *Lettres* de Voiture qu'il ne se lasse point de lire, & où il trouve toûjours de nouvelles graces. Il ouvrit le livre, & lût dans la Lettre au Cardinal de la Valette sur la promenade de la Barre :

„ Au sortir de table le bruit des
„ violons fit monter tout le monde
„ en haut, où l'on trouva une chãbre
„ si bien éclairée, qu'il sembloit que le

joûr qui n'étoit plus ſur la terre,s'y «
fût retiré tout entier. «

Cét *il ſembloit*, continua Eudoxe, rectifie la penſée, & la réduit à un ſens raiſonnable, toute hyperbolique qu'elle eſt. Il lût après dans la Lettre écrite à Madame de Saintôt, en lui envoyant le Roland Furieux de l'Arioſte traduit en François; il lût, dis-je, les paroles ſuivantes qui ſe raportent en partie à Angelique.

Toutes les couleurs & le fard de «
la Poëſie ne l'ont ſçû peindre ſi «
belle que nous vous voions; & l'i- «
magination même des Poëtes n'a «
pû monter juſques-là. «

Voilà qui eſt bien exceſſif & bien faux, interrompit Philanthe. J'en tombe d'accord, répartit Eudoxe, & j'avoüe que la penſée ſeroit fort mauvaiſe ſi l'Auteur en demeuroit là: mais écoutez ce qui ſuit.

Auſſi à dire le vrai,les chambres «
de cryſtal & les palais de diamans «
ſont bien plus aiſez à imaginer; & «
toûs les enchantemens des Amadis «
qui vous ſemblent ſi incroyables,ne «

„ le ſont pas tant à beaucoup près „ que les vôtres : dès la premiere vûë „ arrêter les ames les plus réſoluës & „ les moins nées à la ſervitude ; faire „ naître en elles une ſorte d'amour „ qui connoiſſe la raiſon, & qui ne „ ſçache ce que c'eſt du deſir & de „ l'eſperance ; combler de plaiſir & „ de gloire les eſprits à qui vous ôtez „ le repos & la liberté : ce ſont des „ effets étranges & plus éloignez de „ la vraiſemblance que les hypogri- „ phes & les chariots volans, ni que „ tout ce que les Romans nous con- „ tent de plus merveilleux.

Ces réflexions juſtifient tout ; & c'eſt par des voïes comme celles-là que l'hyperbole la plus hardie parvient à être cruë, lors même que ce qu'elle aſſure eſt au-deſſus de la créance.

Namquā tantum ſperat hyperbole quantum audet : ſed incredibilia affirmatur ad credibilia perveniat. Senec. de Beneſ. l.7. c.23.

L'ironie me ſemble encore toute propre à faire paſſer l'hiperbole, pourſuivit Eudoxe. Dès qu'on raille ou qu'on badine, on eſt en droit de tout dire. Si Balzac diſoit en riant, „ qu'il ſort de ſes muſcats de quoi en-

vrer la moitié de l'Angleterre, que "
tout ce qui se doit boire en tout un "
païs s'est débordé chez lui ; qu'il y "
a plus de parfums dans sa chambre "
que dans toute l'Arabie Heureuse "
& qu'on y verse quelquefois si "
grande abondance d'eau de nafle & "
de jasmin, que lui & ses gens ne se "
peuvent sauver qu'à la nage: si, dis- "
je, Balzac disoit cela en riant, Phy-
larque n'auroit rien peut-être à lui
reprocher là-dessus : mais par mal-
heur il parle très sérieusement; & c'est
le premier homme du monde pour
dire d'un ton grave des choses extrê-
mes où il n'y a pas la moindre apa-
rence de vérité.

Voiture est bien éloigné de ce ca-
ractere. Il le prend sur un ton railleur
dès qu'il avance quelque chose d'hy-
perbolique. Ecoutez un autre en-
droit de la Lettre au Cardinal de la
Valette sur les circonstances de la
Barre.

Le bal continuoit avec beaucoup "
de plaisir, quand tout-à-coup un "
grand bruit que l'on entédit dehors "

„ obligea toutes les Dames à mettre
„ la tête à la fenêtre; & l'on vit sor-
„ tir d'un grand bois qui étoit à trois
„ cens pas de la maison, un tel nom-
„ bre de feux d'artifice, qu'il sembloit
„ que toutes les branches & tous les
„ troncs d'arbres se convertissent en
„ fusées, que toutes les étoiles du
„ ciel tombassent; & que la sphere
„ du feu voulût prendre la place de
„ la moienne région de l'air. Ce sont,
„ Monseigneur, trois hyperboles,
„ lesquelles appréciées & reduites à
„ la juste valeur des choses, valent
„ trois douzaines de fusées.

Cette conclusion est toute badine & toute ironique. Voiture a crû que le correctif d'*il sembloit* ne suffisoit pas en cette rencontre, & qu'il faloit tourner les choses en raillerie. Le Tésauro n'y fait pas tant de façon : il se contente de dire, en parlant des fusées volantes, qu'il semble qu'elles vont embraser la Sphére du feu, foudroier les foudres mêmes, & donner l'alarme aux étoiles, *per che sagliano ad infiammar la sfe-*

ra del fuoco; à fulminare il fulmini, & à gridar allarme contra le stelle. Il se contente, dis-je, du temperament *d'il semble, per che sagliano*; & ne ménage plus rien en suite. S'il badinoit comme Voiture, on lui passeroit ses pensées toutes hardies, toutes fausses qu'elles sont; car je le répéte, on peut tout dire en riant, & même si vous y prenez garde, le faut devient vrai à la faveur de l'ironie: c'est elle qui a introduit ce que nous apellons *contreveritez*, & qui fait que quand on dit d'une femme libertine & scandaleuse, que c'est une tres honnête personne; tout le monde entend ce qu'on dit, ou plûtôt ce qu'on ne dit pas.

Omnis falsè dicendi ratio in eo est, ut aliter quā est, rectum verumque dicatur. *Quint. lib 6.c.3*

Intelligitur quod non dicitur, *Ibid.*

Mais je suis las de parler tout seul, & vous voulez bien que je respire un moment. Je vous ai écouté sans vous interrompre, repliqua Philanthe, parce que je prenois plaisir à vous entendre, & que je ne voulois rien perdre d'une doctrine dont je n'avois que des idées fort confuses. Je me réjoüis au reste, continua-t'il,

que vous fassiez un peu grace à l'hyperbole, qui est si chere aux Italiens & aux Espagnols mes bons amis. J'entens raison comme vous voyez, répartit Eudoxe, & je ne suis pas si severe que vous pensiez : mais ne vous y trompez pas, ajoûta-t'il, & souvenez-vous à quelles conditions ces figures sont permises ; sur tout n'oubliez jamais ce qu'a dit un des meilleurs esprits de nôtre siécle.

Rien n'est beau que le vray ; le vray seul est aimable :
Il doit regner par tout, & même dans la fable.

Je doute, répliqua Philanthe, qu'il regne dans une Epitaphe de François I. composée en dialogue par Saint Gelais : je l'ay lûë depuis peu, & je ne l'ay pas oubliée.

Qui tient enclos ce marbre que je voi ?
Réponse. *Le grand François incomparable Roi.*
Comme eût tel Prince un si court monument ?

Réponse. *De luy n'y a que le cœur seulement.*

Donc ici n'est pas tout ce grand vainqueur.

Réponse. *Il y est tout ; car il étoit tout cœur.*

Vôtre doute est très-bien fondé, répartit Eudoxe. Une piece toute sérieuse demande quelque chose de plus solide & de plus réel.

A ce compte-là, dit Philanthe, l'Epitaphe du Maréchal de Ranzau ne vaudroit gueres mieux que celle de François I. Je me souviens du dernier vers qui renferme toute la pensée. Vous sçavez que ce Maréchal avoit perdu un œil & une jambe à la guerre ; & qu'on ne vit peut-être jamais un Général d'armée plus estropié que luy. Le Poëte fonde là-dessus sa pensée. Après avoir dit qu'il n'y a sous le marbre qu'une moitié du grand Ranzau, & que l'autre est demeurée au champ de bataille, il conclut ainsi :

Et Mars ne luy laissa rien d'entier que le cœur.

Outre le cœur, interrompit Eudoxe en riant, ne lui laisse-t-on pas le poumon & le foie entiers sans parler du reste ? La pensée vous semble donc fausse, reprit Philanthe ? Oüi, repartit Eudoxe, & j'aime bien mieux ce que dit Voiture à Mademoiselle Paulet, Ecoutez le.

„ Si j'osois écrire des lettres pitoia-
„ bles, je dirois des choses qui vous
„ feroient fendre le cœur; mais pour
„ vous dire le vrai, je serai bien-aise
„ qu'il demeure entier ; & je crain-
„ drois que s'il étoit une fois en deux,
„ il ne fut partagé en mon absence.
„ Vous voïez comme je me sçai bien
„ servir des jolies choses que j'entens
„ dire.

Car enfin, poursuivit Eudoxe, Voiture s'égaye & se joüe : il se moque même de quelqu'un qui avoit dit quelque chose de semblable ; & je m'étonne que l'Auteur de *la Justesse* ait fait sur cela le procès à Voiture même. Le Censeur n'a pas sans doute pris garde à ces paroles ; *Vous voiez comme je me sçay bien servir*

des jolies choses que j'entends dire.

Mais quand Voiture auroit parlé de son chef, je ne le chicanerois pas: c'est un Ecrivain enjoüé, qui dans une petite débauche d'esprit dit des folies de gaïeté de cœur pour se réjoüir & pour rejoüir les autres; de même à peu près qu'en diroit un homme de belle humeur, qui étant à table avec ses amis feroit semblant d'extravaguer après avoir un peu bû. On ne doit pas prendre au pied de la lettre ce qui échape en ces rencontres; & pour moi j'aurois bien plus de peine à souffrir qu'un Ecrivain dit de sens froid, après avoir eû un vomissement de sang.

« Je n'oserois pas dire comme auparavant que je vous aime de toute « mon ame, puis que j'en ai perdu « plus de la moitié. Pour parler régu- « liérement, je dis que je vous aime « de toute ma force. «

Ce sont les paroles de Balzac que je lisois ce matin, & qui m'ont frapé. Qu'y trouvez-vous à reprendre, dit Philanthe? Outre qu'il n'est per-

mis qu'aux Poëtes, reprit Eudoxe, de confondre le sang avec l'ame, & de prendre l'un pour l'autre : s'il a perdu la moitié de son ame, il ne lui reste plus gueres de forces ; & c'est exprimer sa tendresse foiblement, que de dire à son ami qu'il l'aime de toute sa force.

Mais ce qu'il dit ailleurs n'est pas „ plus vrai, ni plus juste. Je suis aussi „ dechiré que si je m'étois trouvé „ dans toutes les batailles que j'ay „ leûës. Je ne suis plus qu'une piéce „ de moi-même, plus que le quart ou „ le demi quart de ce que j'ay été.

Il n'apartient qu'à Voiture, poursuivit Eudoxe, de penser plaisamment & correctement tout ensemble : voici un endroit qui le prouve bien.

„ Je ne puis pas dire absolument „ que je sois arrivé à Turin car il n'y „ est arrivé que la moitié de moi-„ méme : vous croyez que je veux „ dire, que l'autre est demeurée au-„ près de vous. Ce n'est pas cela : c'est „ que de cent & quatre livres que

je pesois, je n'en pese plus que cin- "
quante deux, il ne se peut rien voir "
de si maigre, ni de si decharné que "
moy. "

Vous voyez que Voiture n'est point faux dans son enjoûment, & que Balzac l'est dans son serieux. Mais sçavez vous bien, ajoûta-t'il, qu'une seule pens e fausse est capable de gâter une belle piéce de prose ou de vers ?

Malherbe n'a peut être rien fait de plus beau que les Stances spirituelles qui commencent par ce vers :

N'esperons plus, mon ame, aux promesses du monde,

Et c'est dommage qu'il y ait du faux dans la Stance la plus remarquable :

Ont-ils rendu l'esprit ; ce n'est plus que poussiere.
Que cette Majesté si pompeuse & si fiere
Dont l'éclat orguëilleux étonnoit l'Univers ;
Et dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines

Font encore les vaines,
Ils ſont mangez des vers,

Coſtar a bien remarqné que les ames de ces Rois dont le Poëte parle, n'ont garde de faire les vaines dans leurs tombeaux, où elles ne ſont pas ni ſelon nôtre Theologie, ni ſelon celle des Païens. Mais le ſçavant homme qui a fait des Obſervations ſi curieuſes ſur les Poëſies de Malherbe, dit Philanthe, a bien remarqué auſſi que les Poëtes ont une Theologie à-part, ſelon laquelle Malherbe a pu dire que les ames ſont dans les ſepulcres comme Ronſart l'avoit dit avant lui.

Hé, que diront là-bas ſous les tombes poudreuſes,
De tant de vaillans Rois les ames génereuſes?

La remarque de l'Auteur des Obſervations, reprit Eudoxe, eſt très-vraye au regard de cette Theologie particuliere des Poëtes. Il s'agit ſeulement de ſçavoir ſi Malherbe parle ici en Theologien du Parnaſſe. Je tombe d'accord qu'on peut feindre

que les morts sont en corps & en ame dans leurs tombeaux ; & qu'on peut même les y faire parler en faisant leur épitaphe. J'avoüe ensuite que dans une piéce profane & toute poëtique, il est permis avec Virgile, d'ensevelir les manes, & qu'on a droit de faire errer les ames des morts autour des lieux où ils ont été enterrez : mais je doute que dans un ouvrage tout chrêtien & tout uni, qui n'a rien de poëtique que la versification, tel qu'est celui de Malherbe, on puisse parler le langage de la plus haute poësie. Le Poëme de Ronsard sur les miseres du tems souffre des idées & des expressions qu'une Stance spirituelle sur la vanité des grandeurs du monde ne comporte pas.

Id cinerem, & manes credis curare sepultos. *Æneid. lib. 4.*

Quoi que vous en disiez, repliqua Philanthe, il est certain que l'orgueil des Grands paroit jusques après leur mort en la pompe de leurs funerailles, & sur tout en la magnificence de leurs tombeaux. Cela ne suffit-il pas pour dire que leurs ames

font encore les vaines dans ces ſuperbes mauſolées, ſans qu'elles y ſoient elles mêmes ; puis qu'elles y étalent encore leur vanité, ou plûtôt puis que leur vanité y eſt encore étalée.

Je ne croy pas, répondit Eudoxe que ce ſoit là le ſens du Poëte ; & c'eſt ce me ſemble affoiblir ſa penſée en voulant la juſtifier. On pourroit du moins la rectifier, dit Philanthe, en mettant *ombres*, au lieu *d'ames*:

Et dans ces grands tombeaux où leurs ombres hautaines
Font encore les vaines.

Si par *ombres*, répartit Eudoxe, on n'entend que les figures & les repréſentations qui ſont élevées en bronze ou en marbre ſur la ſépulture des Rois, je n'y voy nul inconvenient : mais ſi on entend ce que les Anciens entendoient par *ombres* des morts, & ce qu'ils apelloient *manes* la penſée eſt un peu payenne. Après tout je ſerois moins choqué de leurs *ombres* que de leurs *ames*, & peut-être que le

le christianisme pourroit s'accorder en cela avec la poësie.

L'Auteur du Poëme de Saint Loüis, repliqua Philanthe porte les choses plus loin que Malherbe, en parlant de son Héros qui va à Saint Denis avant que de partir pour la Terre Sainte :

Il visite le Temple où regnent ses Ayeux
Dans leurs tombeaux encor du tems victorieux.

Je ne voy pas, répondit Eudoxe, comment les Rois de France regnent là, ni qu'ils y soient victorieux du tems : ils n'y sont eux-mêmes que cendres ; & le tems qui consume tout, n'épargne ni leurs statuës, ni leurs mausolées.

Le défaut de ces vers françois, dit Philante, me fait craindre pour une Epitaphe latine du Cardinal de Richelieu que nous avons lûë ensemble plus d'une fois, & que j'ay toûjours admirée. Il faut avoüer, repliqua Eudoxe, que l'Epitaphe est pleine d'esprit, & qu'elle marque par-

faitement le caractére de ce grand Ministre : mais on ne peut pas nier aussi qu'il n'y ait du faux en plus d'un endroit. Elle commence par ces mots, si ma mémoire ne me trompe : *Asta, Viator; quod usquam videbis, & audies, hîc tegitur.* Cela se peut-il soûtenir ? *Arrête, Passant; tout ce que tu verras, tout ce que tu entendras en quelque lieu du monde que ce soit, est icy renfermé.*

L'endroit du chariot sur lequel le corps fut mené la nuit au lieu de sa sepulture n'est pas plus vray ? les paroles me reviennent : *Secuti pedites, equitesque magno numero, faces prætulerunt; crucem nemo, quia publicam currus deferebat.* Après avoir dit, comme vous voyez, que plusieurs gens de pied & plusieurs cavaliers portoient des flambeaux, il ajoûte : *Personne ne portoit la Croix, parce que le chariot portoit la croix publique.* N'en déplaise à l'Auteur de l'Epitaphe, sa pensée est fausse : elle pourroit être vraye, & plaire mê-

me avec toute sa malignité, si dans ces sortes de pompes funebres quelqu'un portoit la Croix, & que dans celle là on eût manqué à la porter. Mais comme ce sont des cérémonies du monde, & en quelque façon profanes, l'Eglise ne s'y mêle point: ainsi ce n'est pas parce que le chariot portoit la croix publique que personne ne portoit la Croix; & la raison de l'Auteur n'a nul fondement. La pensée qui est à la fin ne me semble gueres plus solide: *Inter Theologos situs: ingens disputandi argumentum.* L'heureuse conclusion, *Il a été enterré parmi des Docteurs, & il est un grand sujet de dispute!*

Voilà proprement, dit Philanthe, ce qui s'appelle des pointes. Oüi, reprit Eudoxe; & ce sont aussi ces faiseurs de pointes qui pensent le plus souvent faux. Quelque sujet qu'ils ayent entre les mains, ils veulent briller; & pour l'ordinaire le bons sens n'est pas ce qu'ils cherchent. Leur dessein est d'éblouir;

mais ils n'imposent qu'au peuple, c'est-à-dire aux gens qui se contentent des apparences : ceux qui ont l'esprit droit & solide ne sont pas leurs dupes.

Un de ces hommes à pointes qui s'est fait admirer en son tems à la Cour de Savoye, & qui a composé en latin l'Eloge de Loüis XIII. dit que ce Prince devoit infailliblement guerir la France de tous ses maux, ayant eu pour mere une Princesse de la maison de Medicis, & étant né le jour de Saint Côme & de Saint Damien, tous deux Medecins. Il ajoûte que Loüis le Juste tenoit de son horoscope la balance, & qu'Henry le Grand luy mit l'épée à la main ; afin que le monde reconnût en sa personne une parfaite image de la Justice. Et je m'étonne, poursuivit Eudoxe, que le Panegyriste n'ait mis un bandeau sur les yeux du Prince, en lui en faisant un de son diadême : il ne restoit que cela pour rendre la pensée complete.

Galliæ mediciis e matre Medicæa, Cosmæ & Damiano medicis fasto die, ij fecto, regno peperit genitus spem salutis. Justitiæ simulacrũ ut Ludovico mundus adoraret in puero; jam habenti libram ab horoscopo gladius additur ab Henrico.

Après tout repliqua Philanthe,

il y a de l'esprit dans cette rencontre de l'épée & de la balance. Quel esprit, bon Dieu, réprit Eudoxe! & où en sommes-nous, si la pensée de Juglaris est ingénieuse; Je vous conseille d'admirer encore celle d'un Poëte Italien sur le signe de l'Ecrevice, dont le signe de la Balance me fait souvenir. C'est au sujet du grand Apôtre des Indes Saint François Xavier, à qui un cancre marin rapporta le Crucifix qu'il avoit laissé tomber dans la mer.

Je sçay ce que vous voulez dire, interrompit Philanthe; la piéce est de l'Achillini, & je l'ay apprise par cœur:

Perde Xaverio in mare
Il Crocifisso, e piange;
Quasi che possa il porto
De la stessa salute esser absorto,
Mentre sul' lido ei s'ange,
Ecco un granchio marino
Recargli fra le branche il suo conforto:
E giusto fù che de l'amore divino
Frà le beate arsure onde si duole,

Non altrove che ni grancio s'havesse il sole.

La belle imagination, dit Eudoxe, que parmi les ardeurs de l'amour divin dont le Saint étoit embrasé, le Soleil ne pût être que dans l'écrevice ! sans parler de ce port du salut qui ne peut être englouti. Sont-ce là, à vôtre avis, des équivoques & des métaphores dans les regles ! La pensée n'est peut-être pas si bonne en François, repliqua Philante ; mais quoique vous en disiez, elle est excellente en Italien. Chaque nation a son goût en esprit de même qu'en beauté, en habits, & en tout le reste. Comme si la justesse du sens repartit Eudoxe, n'étoit pas de toutes les langues, & que ce qui est mauvais de soi-même, dût passer pour bon en aucun païs parmi les personnes raisonnables.

Je ne veux pas vous contredire toûjours, dit Philanthe, & j'aime mieux vous demander à propos de justesse, l'idée que vous avez d'une pensée juste.

La verité répondit Eudoxe, qui est indivisible ailleurs, ne l'est pas ici : les pensées sont plus ou moins vrayes, selon qu'elles sont plus ou moins conformes à leur objet. La conformité entiere fait ce que nous appellons la justesse de la pensée : c'est-à dire, que comme les habits sont justes quand ils viennent bien au corps, & qu'ils sont tout-à fait proportionnez à la personne qui les porte ; les pensées sont justes aussi, quand elles conviennent parfaitement aux choses qu'elles représentẽt de sorte qu'une pẽsée juste est, à parler proprement, une pensée vraye de tous les côtez & dans tous les jours qu'on la regarde. Nous en avons un bel exemple dans l'Epigramme latine sur Didon, qui a été traduite si heureusement en nôtre Langue :

Peius adhuc quo, magis falsum est, & longiùs peritum. Quin. l. 8.

Pauvre Didon, où t'a réduite
De tes maris le triste sort,
L'un en mourant cause ta fuite,
L'autre fuyant, cause ta mort,

Infelix Dido nulli bene nupta marito. Hoc pereunte fugis : Hoc fugiente peris. *Auson.*

Cela suppose, comme vous voyez, ce que raconte l'histoire, que Didon

se sauva en Afrique avec toutes ses richesses après que Sichée eut été tuée, & ce qu'a feint la poësie: qu'elle se tua elle-même après qu'Enée l'eut quittée.

Il est vray, dit Philanthe, que les proportions ne peuvent pas être mieux gardées qu'elles le sont dans l'Epigramme d'Ausone, & que tout y quadre admirablement. Cependant n'allez pas vous imaginer, dit Eudoxe, que ces retours si justes soient essentiels à la justesse: elle ne demande pas toûjours tant de simétrie, ni tant de jeu; il suffit que la pensée soit vraye dans toute son étenduë, ainsi que je viens de dire, & que rien ne s'y démente de quelque côté qu'on la prenne. Mais il n'appartient pas à tout le monde de penser juste: il faut avoir pour cela l'esprit droit, le jugement sain, & quelque chose du genie d'Homere, qui, selon le sentiment d'Aristote, a toûjours des pensées & des paroles proportionnées au sujet qu'il traite.

Balzac qui n'eſt pas ſi correct que Voiture dans les penſées, quoiqu'il le ſoit plus dans l'élocution & dans le ſtile, ne laiſſe pas d'avoir quelquefois beaucoup de juſteſſe: témoin ce qu'il dit de Montagne, que c'eſt un guide qui égare; mais qui méne en des païs plus agréables qu'il n'avoit promis.

Au reſte, quoi-qu'en quelque genre qu'on écrive, on doive toûjours penſer juſte, on le doit plus faire en de certains genres qu'en d'autres. L'élegie, par exemple, & la tragedie demandent une verité plus exacte que l'épigramme & le madrigal. Il y a dans la proſe des matieres comiques & plaiſantes où cette exactitude a moins de lieu: il y en a d'autres graves & ſérieuſes où elle eſt abſolument neceſſaire; & tels ſont les ſujets qui regardent la morale. Cependant pluſieurs livres de ce genre-là ne laiſſent pas d'avoir beaucoup de fauſſes penſées: j'en ay remarqué quelques-unes en liſant, que j'ay même écrites, &

que je vous montreray quand nous ſerons dans mon cabinet.

Comme le Soleil étoit couché, & que le tems n'étoit plus beau pour la promenade, Eudoxe & Philanthe ſe rendirent au logis. Le cabinet d'Eudoxe eſt au haut de ſa maiſon, & a une vûë admirable. Il eſt tapiſſé de cartes, & tout couronné de livres : c'eſt une petite Bibliotheque de ce qui a été écrit de meilleur en Grec, en Latin, en Italien, en Eſpagnol, & en François. Eudoxe ne s'eſt pas contenté de lire ſes livres, il en a fait des extraits qu'il relit de tems en tems ; ſi bien que les choſes luy ſont fort preſentes & qu'il ſçait preſque par cœur tous les beaux endroits de ſon recuëil.

Dès qu'ils furent dans le cabinet, Eudoxe prit un cahier, & y lût ce qui ſuit.

Toutes les manieres d'écrire ne
„ nous plaiſent qu'à cauſe de la cor-
„ ruption ſecrete de nôtre cœur : ſi
„ nous aimons dans une piéce bien
„ écrite le genre ſublime, l'air noble

& libre de certains Auteurs ; c'est "
que nous avons de la vanité, que "
nous aimons la grandeur & l'indé- "
pendance. "

Vous avez donc remarqué cela, dit Philante, comme une fausse pensée ; Oüi, repartit Eudoxe : car qu'y a-t'il de plus faux que d'attribuer à la corruption du cœur ce qui est l'effet d'un discernement exquis, & la marque de nôtre bon goût ; Les ouvrages bien écrits plaisent aux personnes raisonnables, parce que dans les regles les belles choses doivent plaire, & que tout ce qui est parfait en son genre contente l'esprit ordinairement. La vanité n'a pas plus de part au plaisir que donne la lecture de Virgile & de Ciceron, qu'elle en a au plaisir qu'on prend à voir d'excellens tableaux, ou à entendre une excellente musique. L'homme du monde le plus humble est touché de ces beautez comme un autre, pourvû qu'il ait de l'intelligence & du gout. Quand je lis l'Ecriture Sainte, qui avec sa simplici-

té a tant de ſublime, penſez-vous que ce ſoit l'amour de mon élevation, ou la corruption de mon cœur qui me faſſe goûter ce que je lis; N'eſt-ce pas plutôt le caractere ſimple & majeſtueux de la parole divine qui fait impreſſion ſur moy; Et n'en peut-on pas dire à peu près autant du langage des grands maîtres en poëſie & en éloquence; Quelle viſion, de s'imaginer que nous n'aimons en eux la nobleſſe & la facilité de leur ſtile, que par un eſprit de hauteur & d'independance!

Je ſuis là-deſſus de vôtre avis, dit Philanthe; & je ne ſçai pourquoi on va chercher de fauſſes raiſons, lors que les vrayes ſe preſentent d'elles-mêmes. Mais voyons ce qui ſuit dans vôtre cahier.

Eudoxe continua de lire,

Châcun tâche d'occuper le plus de place qu'il peut dans ſon imagination, & l'on ne ſe pouſſe & ne s'agrandit dans le monde que pour augmenter cette idée que chacun ſe forme de ſoy dans ſon propre eſprit:

voilà le but de tous les desseins ambitieux des hommes: Alexandre & César n'ont point eu d'autre vûë dans toutes leurs batailles que celle-là ; & si on demande pourquoy le Grand Seigneur a depuis peu fait périr cent mille hommes dans Candie, on peut répondre seûrement que ce n'est que pour attacher encore à cette image interieure qu'il a de lui même, le nom de Conquerant.

Cette pensée ne me paroit pas plus vraye que l'autre, dit Philanthe, du moins à l'égard du Grand Seigneur. Il peut n'avoir pas seulement songé à son image intérieure en assiégeant Candie. Il vouloit peut-être prendre une place qui l'accomodoit, ou se vanger des Venitiens qui osoient lui faire la guerre. Il pouvoit vouloir augmenter sa réputation, c'est-à-dire, l'opinion qu'on avoit de sa puissance & de sa grandeur. Or l'opinion qu'on a de nous, ne reside pas dans nous, mais dans les personnes qui nous estiment.

Ce que vous dites est de très-bon

ſens, repartit Eudoxe, & ne regarde pas moins Alexandre & Ceſar que le Grand Seigneur. Mais vous voulez bien que j'ajoute que quand la penſée ſeroit vraye en quelque rencontre, elle ne peut l'être dans l'étenduë qu'on lui donne. En effet, combien de ſcelerats, pour aquerir de l'eſtime, & pour s'élever par là, veulent paroître fidelles, deſintereſſez, vertueux; Ils ſçavent en leur cœur ce qu'ils ſont; ils ſe font justice; & le moindre de leurs ſoins eſt d'occuper beaucoup de place dans leur imagination, pour me ſervir d'une phraſe ſi nouvelle & ſi élegante. Bien loin de penſer a augmenter dans leur propre eſprit l'opinion qu'ils s'y ſont formée d'eux mêmes, ils ne ſongent qu'à donner aux autres une impreſſion avantageuſe de la probité qu'ils n'ont pas, & qu'ils ne veulent point avoir.

Que dis-je, ſelon le ſentiment de Paſcal, qui eſt le Héros & le modéle de l'Auteur dont nous examinons la penſée! Nous voulons tous vivre

dans l'idée d'autrui d'une vie ima- "
ginaire. Si nous avons de la généro- "
sité, de la fidelité, de la moderation, "
nous nous empressons de le faire sa- "
voir pour attacher ces vertus à l'ê- "
tre d'imagination par lequel nous "
subsistons hors de nous-mêmes ; "
nous les détacheriõs plûtôt de nous "
que de ne les pas joindre à ce fan- "
tôme de vie étrangere, & nous se- "
rions volontiers poltrons pour avoir "
la réputation d'être vaillans. Il s'en- "
suit de-là que chacun ne tâche pas d'occuper le plus de place qu'il peut dans son imagination, & que le but de tous les desseins ambitieux des hommes n'est pas d'augmenter l'idée que chacun forme de soy dans son propre esprit.

Cela me semble convainquant, dit Philanthe ; passons outre, je vous prie. Ecoutez cecy, poursuivit Eudoxe.

Quand les ignorans voyent ces grandes Bibliothéques que l'on peut appeller à quelque chose près le magazin des fantaisies des hommes ; ils

s'imaginent qu'on ſeroit bien heureux, ou du moins bien habile, ſi on ſçavoit tout ce qui eſt contenu dans ces amas de volumes qu'ils conſiderent comme des tréſors de lumiere : mais ils en jugent mal. Quand tout cela ſeroit réuni dans une tête, cette tête n'en ſeroit ni mieux reglée, ni plus ſage; tout cela ne feroit qu'augmenter ſa confuſion, & obſcurcir ſa lumiére.

L'on peut conclure delà, dit Philanthe, que l'ignorance vaudroit mieux qu'une érudition profonde, & que moins on ſeroit habile, plus les idées qu'on auroit des choſes ſeroient nettes & diſtinctes. C'eſt raiſonner juſte ſur un faux principe, répondit Eudoxe : je dis ſur un faux principe; car il n'eſt pas vray que les diverſes connoiſſances qui ſe tirent de la lecture, produiſent d'elles-mêmes la confuſion & l'obſcurité. Ces mauvais effets ne viennent que de la mauvaiſe diſpoſition des eſprits. Tel Sçavant que nous connoiſſons, eſt un abîme de doctrine; mais un

abîme qu'on peut appeller un cahos où toutes les langues & toutes les sciences sont broüillées ensemble, parce que c'est l'esprit le moins méthodique & le moins clair qui fut jamais. D'autres Sçavans d'un caractere opposé à celui-là, ont dans la tête une infinité d'especes bien rangées, & parlent nettement de tout.

Ainsi l'homme qui sçauroit tout ce que les livres contiennent, jusqu'à devenir une bibliotheque vivante (ce qu'on a dit d'Origene) n'en seroit pas plus confus, ni plus obscur dans ses discours, si c'étoit une tête bien faite & de bonne trempe : il pourroit même en être plus sage & plus reglé dans sa conduite, s'il faisoit un bon usage de ses lumieres.

Mais ces exemples suffisent, continua Eudoxe, pour vous faire voir le foible des pensées morales qui ne sont pas vrayes. Car je ne dis rien des maximes qui ont quelque chose de faux & qui dès là ne sont pas dignes du nom de maximes, dont

l'unique but eſt de regler les mœurs, & de conduire la raiſon. Les réflexions hiſtoriques ne valent guéres mieux quand elles ſont fauſſes. La verité étant, comme vous ſçavez, l'âme de l'hiſtoire, elle doit être répanduë dans tout ce que dit l'Hiſtorien : mais c'eſt dans ſes réflexions qu'elle doit briller davantage ; & rien n'eſt plus irrégulier que de penſer faux ſur des évenemens veritables.

Plutarc. in Alexandri vita. Plutarque qui étoit un eſprit ſolide, a ſenti cela, en condamnant la penſée fameuſe d'un Hiſtorien ſur l'incendie du Temple d'Epheſe : qu'il *ne falloit pas s'etonner que ce temple magnifique conſacré à Diane eût été brûlé la nuit même qu'Aléxandre vint au monde ; parce que la Déeſſe ayant voulu aſſiſter aux couches d'Olympias fut ſi occupé qu'elle ne put éteindre le feu.*

Mais, interrompit Philante, Ciceron trouve la penſée jolie, lui qui ſelon vous, penſe & juge toûjours ſainement. Je vous, avoüe de bonne

foy, reprit Eudoxe, que je ne comprens pas bien Ciceron là-dessus. Il a regardé sans doute la pensée de Timée comme l'imagination d'un Poëte, & non pas comme la réflexion d'un Historien. Cela ne se peut dire, repartit Philante; car Ciceron loüe Timée d'avoir pensé si joliment dans son histoire. Pour moy je me persuade que l'Orateur Romain qui avoit l'esprit tourné naturellement à la raillerie, qui aimoit les bons mots jusqu'à en dire quelquefois d'assez froids, ainsi que remarque Quintilien, a été touché de ce qu'il y a de plaisant dans la pensée de Timée sans éxaminer le reste; au lieu que Plutarque qui étoit sérieux & critique, a consideré uniquement ce qu'elle a de faux.

Concinnè ut multa Timæus, qui cùm in historia dixisset, qua nocte natus Alexander esset, eadem Dianæ Ephesiæ templum deflagravisse: adiunxit minimè id esse mirandū, quod Diana cum in partu Olympiadis adesse voluisset, abfuisset domo. *De Natura Deor. lib. I.*

Ce n'est pas en juger trop mal, répondit Eudoxe. Mais ne vous semble-t'il pas que ce censeur si austere a oublié sa sévérité, en ajoûtant que la réflexion de l'Historien est si froide qu'elle sufisoit pour éteindre l'incendie; Pour moy, je trouve la pen-

ſée de Plutarque mille fois plus fauſſe & plus froide que celle de Timée; & je ne voi qu'un biais pour ſauver Plutarque, c'eſt de dire qu'il a voulu s'égayer dans l'endroit même où il parle gravement.

Quoi qu'il en ſoit, dit Philanthe, je conclus des divers jugemens de ces deux grands hommes, que ce qui plaît à un bon eſprit, ne plaît pas infailliblement à un autre. Vous avez raiſon, repliqua Eudoxe, & nous pouvons joindre l'exemple de deux célébres Academiciens François à celui de Plutarque & de Ciceron.

Balzac ne peut ſoufrir ce que dit Pompée lors qu'il s'embarqua contre l'avis des gens de mer par un tems fort orageux : *Il eſt néceſſaire que j'aille ; mais il n'eſt pas néceſſaire que je vive.* Voilà, s'écrie Balzac, l'apparence d'un bon mot qui pourtant regardé de près ſe détruit ſoy-même, & implique une parfaite contradiction : car pour aller, il faut vivre ; & ainſi l'un eſt auſſi neceſſaire que l'autre.

La Motte le-Vayer au contraire trouve le mot excellent, plein de raiſon & de ſens autant que de réſolution & de courage. Qui croire des deux, interrompit Philanthe ? Je ne voy nulle contradiction dans les paroles de Pompée, répartit Eudoxe, & j'y voy tous les ſentimens d'un veritable Romain. Pour éxecuter l'ordre du Senat, il déclare qu'il fait moins de cas de ſa vie que de ſon honneur : car c'eſt comme s'il diſoit, je ſuis indiſpenſablement obligé de faire mon devoir, quand ce ſeroit aux dépens de ma vie; je ne dois pas ménager ma vie aux dépens de mon honneur ; il eſt neceſſaire que j'obeïſſe, & que je m'embarque, quelques perils qu'il y ait à craindre ſur mer dans une ſaiſon ſi mauvaiſe, & par un tems ſi orageux ; il n'eſt pas neceſſaire que je me conſerve, ni que je vive. Où eſt la contradiction, pourſuivit Eudoxe ; Apparemment Balzac s'eſt mépris aux deux ſens du mot de neceſſité : il n'a regardé que le ſens propre & phyſi-

que, en diſant que pour aller il faloit vivre, & que l'un étoit auſſi neceſſaire que l'autre : cependant le ſens de Pompée eſt le figuré & le moral qui emporte obligation & devoir.

Je me ſouviens, repliqua Philanthe, qu'Aléxandre dit dans le *Quinte-Curce* de Vaugelas : *J'aime mieux combatre que de vivre ;* & Titus dans la *Bérénice* de Racine,

Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut regner.

Ces deux traits reſſemblent aſſez au mot de Pompée ; & nul critique ne s'eſt encore aviſé d'y trouver à redire. Auſſi n'ont-ils rien que de juſte, dit Eudoxe ; rien qui ne ſoit digne d'un grand cœur, & d'un bon eſprit.

Mais pour reprendre ce que nous diſions des réfléxions hiſtoriques, ſi l'on éxaminoit la plûpart de celles que certains Hiſtoriens affectent, on y trouveroit bien du faux. Il m'en revient une entre autres que j'ay lûë dans l'hiſtoire de la guerre de Flan-

dre au ſujet de Barlemont, qui fut tué devant Maſtric en une occaſion perilleuſe où Alexandre Farneſe s'expoſa comme un ſimple ſoldat ſans recevoir la moindre bleſſure. L'Hiſtorien dit ſur cela : *Tant il eſt vray qu'on n'a pas obſervé en vain que Dieu a ſoin de la vie des Princes, & qu'il n'eſt pas moins donné à un Général de mourir le dernier dans ſon armée, qu'au cœur de mourir le dernier dans l'homme.* Rien n'eſt plus faux que ce *tant il eſt vray* au regard de la ſeconde propoſition : car enfin le cœur meurt toûjours le dernier dans l'homme ; & il n'arrive pas toûjours que les Généraux meurent les derniers dans leurs armées : témoin le Grand Guſtave & le Grand Turenne, pour ne rien dire des autres qui ont été tuez des premiers.

Adeò non ex vano obſervatum curæ eſſe Deo principũ vitam? quaſi non magis cordi in homine quàm Imperatori in exercitu noviſſimum mori datum ſit. *Strad. de Bel. Belg. Dec. 2. l. 3.*

La réfléxion d'un de nos Hiſtoriens, au ſujet de l'Amiral de Châtillon, qui fut une des principales victimes de la Saint Barthelemi, me devient ſuſpecte, repliqua Philanthe ; & je ſuis bien trompé ſi elle

n'eſt fauſſe. L'Hiſtorien dit qu'après que l'Amiral eut reçû un coup d'épée dans le ventre & au travers du viſage, on ſe mit en devoir de le jetter par la fenêtre, & qu'on reconnut que les perſonnes les plus intrépides ont un attachement à la vie auſſi naturel, & même auſſi violent que les plus timides; & que les Héros le cachent, ou pour mieux dire le déguiſent plûtôt qu'ils ne l'étouffent dans leur cœur.

Cette belle réflexion que l'Auteur fait faire aux meurtriers eſt fondée ſur ce que les jambes de l'Amiral qui avoit attendu conſtamment la mort pendant qu'il avoit encore l'uſage de l'eſprit, ſe prirent, après qu'il l'eut perdu, à la croiſée de la fenêtre, & s'y tinrent ſi fortement que l'on eut peine à les en détacher pour le précipiter en bas.

Le fondement de la penſée n'eſt gueres ſolide, repartit Eudoxe, & on peut dire que la penſée ne porte ſur rien: car comment des jambes qui s'attachent à la fenêtre par un mou-

vement naturel que produit un reste d'esprits, prouvent elles que les intrepides ressemblent aux plus timides en ce qui regarde l'amour de la vie, & que les Heros ne le sont pas veritablement, sur tout aprés qu'ils ont perdu l'esprit ou l'usage de l'esprit? Car dans l'endroit que vous venez de citer, on ne sçait si *aprés qu'il l'eût perdu* tombe sur *l'esprit* ou sur *l'usage de l'esprit*; & cependant il y a beaucoup de difference entre l'un & l'autre: le premier signifie devenir fou; le second ne signifie qu'être malade, & dans un état où les fonctions de l'esprit ne sont pas libres. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas merveille que quand l'homme n'agit plus en homme, il ne soit point brave; & c'est se moquer que de reprocher aux Heros l'amour de la vie dans le tems où ils n'ont pas assez de raison pour braver la mort; ou plûtôt que l'inclination naturelle qu'a tout animal pour sa conservation, éteint en eux tous les sentimens de la vertu héroïque. J'aimerois pres-

que autant les accuser de lâcheté, de ce que tout couverts de blessures, & perdant leur sang de tous côtez, ils ne poursuivent pas l'ennemi ; ou de ce qu'ayant rendu l'ame, ils souffrent qu'on les dépoüille, & qu'on leur insulte.

Si les reflexions des Historiens, dit Philanthe, doivent être veritables, il me semble que celles des Prédicateurs ne doivent pas être fausses. Ce seroit corrompre la parole de Dieu, repliqua Eudoxe, que d'y mêler l'ombre du mensonge. Nous avons vû neanmoins des Prédicateurs, reprit Philanthe, charmer le monde par des discours tout semez de *concetti*, & de pensées fausses. Le goût du siécle a bien changé là-dessus, dit Eudoxe ; & on se moqueroit aujourd'hui d'un Prédicateur, qui pour prouver que les jeunes gens meurent quelquefois avant les personnes âgées, diroit que Jean courut plus vîte au sepulcre que Pierre, & qu'il y vint le premier. On n'aimeroit pas non plus à entendre dire dans la

Præcucurrit citiùs Petro, & venit primus ad monumẽtum. *Joan.* 20. *v.* 4.

Chaire, que les femmes avec leurs patins ajoûtent quelque chose à leur taille contre la parole de Jesus-Christ, & qu'elles font mentir la Verité même.

Je ne croy pas aussi qu'on pût souffrir maintenant des pensées que j'ay vû admirer autrefois : l'une, que le cœur de l'homme étant de figure triangulaire, & le monde d'une figure ronde, il étoit visible que toutes les grandeurs mondaines ne pouvoient remplir le cœur humain ; l'autre, que chez les Hebreux un même mot exprimoit la vie & la mort, & qu'un point seul en faisoit la difference : d'où le Prédicateur concluoit, qu'entre la vie & la mort, il n'y avoit qu'un point à dire. Mais le Prédicateur parloit en l'air, & son principe n'étoit pas plus solide que sa conclusion : car il n'est pas vray que la langue Hebraïque ait un même mot qui signifie la vie & la mort.

J'ay entendu prêcher dans ma jeunesse, répliqua Philanthe, que l'incivilité de Judas avoit été cause de

ſa damnation, & que ce malheureux diſciple s'étoit perdu pour avoir mis la main au plat avec ſon Maître. Il n'y a pas même trop long-tems qu'un jeune Abbé prêchant la Paſſion à une Grille, dît que Nôtre Seigneur qui ſua du Sang de tout ſon corps dans le jardin des Olives, ne devoit point pleurer autrement, parce que Dieu eſt tout œil; qu'il garda le ſilence devant Herode, parce que l'Agneau perd la voix en voyant le loup; qu'il étoit tout nud ſur la croix, parce qu'il étoit tombé entre les mains des voleurs; que pour condamner la vanité des pompes funébres, il ne voulut point de flambeaux à ſes funerailles, pas mêmes les flambeaux du ciel; & enfin qu'il voulut être mis dans un ſepulcre de pierre, pour nous apprendre que tout mort qu'il étoit il avoit horreur de la molleſſe.

Voilà une belle Paſſion, dit Eudoxe en ſouriant, & je ne doute pas que l'auditoire ne fût fort touché de ces pointes. On ne pleura pas,

réprît Philante ; mais en recompense on se récria aux beaux endroits, & sur tout les Religieuses furent extrêmement satisfaites. A la verité elles le furent un peu moins le jour de Pâques : car le Prédicateur cherchant pourquoi Jesus - Christ ressuscité apparut d'abord aux Maries, dit froidement que c'est que Dieu vouloit rendre public le Mistére de sa Resurrection, & que des femmes sçachant les prémieres une chose si importante, la nouvelle en seroit bien tôt répanduë par tout.

Croyez moi, repartit Eudoxe d'un air chagrin, il faudroit défendre la Chaire à ces discoureurs qui deshonorent le ministére de la Prédication, & qui le rendent inutile. Quoy, je vas au sermon pour être instruit, pour être touché ; & je n'y entendrai que des bagatelles qui ne sont propres qu'a me faire rire, & qui à peine pourroient avoir place dans les discours Academiques du Loredan, ou du Mancini !

Pour moy, continua-t'il, je ne

puis ſouffrir qu'on plaiſante hors de propos, ni qu'on raiſonne de travers; & j'aimerois mieux un ſimple proverbe, que cent traits d'eſprit badins & frivoles; car au moins les proverbes n'ont point de faux, & la verité contente toûjours.

Comme je ne haîs pas les proverbes quand ils ſont bien choiſis & bien appliqnez, repartit Philanthe, je trouve aſſez bon la preference que vous leur donnez. Il y en a d'Hebreux, de Grecs, de Latins, d'Italiens, d'Eſpagnols, & de François, ou plûtôt ce ſont preſque les mêmes en toutes langues: mais quelque langage qu'ils parlent, ils ne diſent rien que de veritable, & pour l'ordinaire ils cachent un grand ſens ſous des termes bas.

Les ſentences communes & autoriſées de l'approbation publique, repliqua Eudoxe, ont la verité des proverbes ſans en avoir la baſſeſſe. Par exemple celles-cy: *Un homme de bien n'eſt étranger nulle part. C'eſt être heureux que d'être content de*

sa fortune. La bonne fortune est plus difficile à porter que la mauvaise; ou pour mieux dire, les sentences sont les proverbes des honnêtes gens, comme les proverbes sont les sentences du peuple.

A propos de fortune, dit Philanthe, je voudrois sçavoir le jugement que vous faites des pensées où la Fortune entre comme personnage, telles que sont celles-cy : *La Fortune ne considere pas toûjours le merite. La Fortune favorise souvent l'injustice.*

A regarder ces pensées dans leur origine, repartit Eudoxe, elles sont purement payennes; car les Payens adoroient une Déesse Fortune qui gouvernoit tout selon son caprice, & qui étoit rarement d'accord avec la vertu. C'est à cette Divinité bizarre & maligne qu'on faisoit des vœux en toutes rencontres; & c'est d'elle dont parlent les Auteurs profanes quand ils disent que les faveurs de la Fortune ne sont jamais pures que la Fortune se jouë de nos maux

Fortuna nunquam simpliciter indulget. *Quint. Curs. l. 4*

Fortuna impotens quales ex humanis malis tibi ludos facis? *Senec. Consol. ad Polyb.*

Quales ex humili magna ad

sans nulle pitié ; & que toutes les fois qu'elle veut se réjoüir, elle éleve aux faîtes des grandeurs humaines les hommes de la plus basse condition.

Fastigia rerum. Extollit, quoties voluit fortuna jocari. *Juvenal sat.* 3.

Tout cela est vray dans le sistême du paganisme ; mais rien n'est plus faux dans la Religion chrêtienne qui ne connoît point d'autre Fortune que la Providence, & qui rejette la Déesse Fortune comme une vaine chimere. Cette chimere pourtant s'est établie parmi nous ; & l'usage veut non seulement contre la raison, mais contre la Religion, qu'en prose & en vers nous fassions un personnage de la Fortune. La lecture des Anciens a introduit un usage si peu religieux & nos plus sages Ecrivains ,, le pratiquent sans scrupules. Ils di- ,, sent que la Fortune se sert quelque- ,, fois de nos défauts pour nous éle- ,, ver, que la Fortune a beau élever de ,, certaines gens, qu'elle ne leur ap- ,, prend point à vivre ; que la Fortu- ,, ne se lassa de favoriser Charles V. ,, & qu'elle voulut réparer en la per-

sonne d'Henri II. les injustices «
qu'elle avoit faites à François I. «

Je défere trop à l'usage & je respecte trop nos Maîtres pour n'approuver pas ces pensées : mais si j'osois dire mon sentiment là-dessus, je dirois qu'on y pourroit garder des mesures. Je m'explique. Toute la question se reduit presque à la prose ; car le sistême de la poësie étant de soy fabuleux & tout payen, la Déesse Fortune y est reçûë sans difficulté avec la Déesse Diane & la Déesse Minerve ; & nos Poëtes ont droit de la faire agir dans le caractere que les Idolâtres lui ont donné. Je croy donc qu'en prose nous pouvons être un peu payens de ce côté-là ; quand la matiere de nos ouvrages ressemble à celle des livres d'où nous avons pris ce personnage de Fortune : je veux dire quand nôtre Religion n'y a nulle part, tels que seroient des panégiriques & des histoires profanes, & des discours de pure morale & de pure politique, des dialogues semblables à celui-

qu'un homme d'esprit fit il y a quelques années, & qui a pour titre *Reconciliation du merite & de la Fortune.* Mais je doute qu'on doive si fort faire agir la Fortune dans des ouvrages purement chrétiens ; & il me semble qu'un sermon ne souffre pas des pensées qui ne peuvent avoir qu'un sens payen, telles que seroient celles ci : *La Fortune se plaît à abbatre ceux qu'elle a élevez au haut de sa roüe. La fortune traverse souvent les Grands de la terre ; comme si elle étoit jalouse des faveurs qu'elle leur a faites.* Je dis que ces pensées ne peuvent avoir qu'un sens païen; parce qu'elles ne peuvent s'entendre que de la Déesse Fortune, & qu'on ne peut dire veritablement de la Providence divine qu'elle éleve au haut de sa roüe ; ni qu'elle soit jalouse des faveurs qu'elle fait.

Je voy bien, répondit Philanthe, que vous voulez bannir de la Chaire le mot de fortune quand il signifie autre chose que bonheur ou malheur, & qu'on en fait une per-

ſonne. Non, reprit Eudoxe, je conſens, puis que l'uſage l'a emporté, que la Fortune éleve les bergers ſur le trône; que la Fortune renverſe les deſſeins les mieux concertez; que la Fortune favoriſe les armes des bons Princes; car cela peut s'entendre de la Providence: mais je ne voudrois pas qu'un Prédicateur attribuât jamais au perſonnage de fortune ce qui ne peut convenir qu'à la Déeſſe du Paganiſme; & je le trouverois ridicule de dire: *Cette aveugle divinité qui preſide aux évenemens de la vie, & qui diſpenſe les biens & les maux ſelon ſon caprice*, à moins que ce ne fût pour ſe moquer de l'aveuglement des Payens.

Il ne ſeroit pas peut-être trop mal auſſi de corriger quelquefois le mot de Fortune par celui de Providence, en diſant, à l'exemple de l'Auteur des *Penſées diverſes*, qui ſont imprimées aprés celles de la Marquiſe de Sablé: *La Fortune, ou, pour parler plus chrétiennement, la*

Providence distribuë les rôlles que chacun jouë sur le grand théatre du monde ; ou comme a fait un illustre Academicien dans le Panegyrique du Roi : *Parmi tant de prosperitez & de triomphes, s'il faut que la Fortune, ou plûtôt cette Sagesse superieure qui ne semble aveugle qu'à l'aveuglement humain ; le traite une fois ou deux comme tout le reste des plus grands hommes ; on croiroit qu'elle ne veut humilier la Nation que pour relever davantage le merite du Prince.*

Les mêmes regles devroient s'observer à mon avis dans une histoire Ecclesiastique ; & si je faisois celle de l'heresie en parlant de Zisca ce fameux chef des Hussites, qui aprés avoir perdu la vûë ne laissoit pas de conduire des armées, & de remporter des victoires, je ne dirois point : *Comme si la Fortune qui est aveugle eust pris plaisir à favoriser un autre aveugle* ; & quand nôtre Religion me le permettroit, je doute que le bon sens me le permît. Je

dirois bien avec Ciceron dans une piéce toute profane : *Non seulement la Fortune est aveugle ; mais le plus souvent elle rend aveugles ceux qu'elle embrasse.*

Non solùm ipsa cæca est; sed eos etiam plerumque efficit cæcos quos complexa est. *De Amicis.*

Je suis là-dessus tout-à-fait de vôtre goût, interrompit Philanthe, & je vous asſûre que ce fantôme de fortune m'a toûjours choqué dans les discours de pieté, sur tout quand on lui fait faire un personnage indigne de la Sagesse divine. Mais je ne trouverois pas mauvais qu'un homme du monde écrivît dans les memoires de sa vie : *Les malheureux ne le sont pas toûjours, & même la Fortune nous apprend par son inconstance que c'est aux malheureux à esperer, & aux heureux à craindre :* ni que dans une histoire plaisante quelqu'un dit : *Si je ne me trouve qu'un malheureux Comédien, c'est sans doute que la Fortune s'est voulu venger de la Nature, qui avoit voulu faire quelque chose de moy sans son consentement ; ou si vous voulez, que la Nature prend quel-*

quefois plaisir à favoriser ceux que la Fortune a pris en aversion.

Mais que dites-vous de ces personnages qu'on introduit dans les Epitres dedicatoires ? Entendez-moi, s'il vous plaît. L'Auteur d'un ouvrage qui traite des conquêtes de Cesar, ou des avantures d'Hippolite, ne fait point de difficulté de dire à un Prince, en lui dédiant son livre : *Voici le Vainqueur des Gaules qui vient vous rendre ses hommages. Hippolite sort du fonds des bois dans le dessein de vous faire sa Cour.*

Il n'y a rien de plus faux que cela, repartit Eudoxe ; & c'est se moquer que de confondre le livre qu'on dedie avec les Heros qui font le sujet du livre, à moins que l'Auteur, par une espece de fiction, ne fasse parler son Heros ou son Héroïne au lieu de parler lui-même, comme l'a fait spirituellement un de nos Poëtes, en faisant imprimer une piéce de Theatre.

Cependant Voiture qui est un de vos oracles, repliqua Philanthe,

confond le Heros avec le Roman, & prend l'un pour l'autre dans deux de ses Lettres. Il ouvrit le livre, & lût le commencement de la Lettre qui a pour titre, *A Monseigneur le Duc de Bellegarde, en lui envoyant l'Amadis.* Monseigneur, en une « saison où l'histoire est si broüillée, « j'ay crû que je vous pouvois en- « voyer des fables,& qu'en un lieu « où vous ne songez qu'à vous dé- « lasser l'esprit vous pourriez accor- « der à l'entretien d'Amadis quel- « ques unes de ces heures que vous « donnez aux Gentilshommes de vô- « tre province. J'espere que dans la « solitude où vous étes, il vous di- « vertira quelquefois agréablement, « en vous racontant ses avantures « qui seront sans doute les plus bel- « es du monde,tant que vous ne vou- « drez pas qu'on sçache les vôtres. «

Vous voyez que dans le titre il s'agit du livre qu'on appelle *l'Amadis*, & que dans la Lettre l'Auteur parle du Heros surnommé *Amadis de Gaule*. Il fait le même dans la

Lettre qui a pour titre, *A Madame de Saintot, en lui envoyant le Roland furieux d'Arioste traduit en François.* Ecoutez les premiéres lignes. ,, Voici ſans doute la plus belle a-,, vanture que Roland ait jamais eûë; ,, & lors qu'il défendoit ſeul la cou-,, ronne de Charlemagne, & qu'il ar-,, rachoit les ſceptres des mains des ,, Rois, il ne faiſoit rien de ſi glo-,, rieux pour lui qu'à cette heure qu'il ,, a l'honneur de baiſer les vôtres.

Si j'oſois condamner Voiture, repartit Eudoxe; je dirois qu'en ces deux rencontres il s'oublie un peu, & fort du carectére de veritable bel eſprit: mais j'aime mieux dire qu'il ſe jouë agréablement de ſon ſujet, & que des Lettres galantes ne demandent pas une verité ſi auſtere que des Epitres dedicatoires, qui ſont d'elles-mêmes graves & ſerieuſes. Je vous entends, dit Philanthe, & je m'apperçois que je commence à démêler le vray du faux. Je ne ſçay pourtant, ajoûta-t'il, ſi une penſée que j'ay vûë de-

puis peu dans des Mémoires tres-curieux & tres-bien écrits est vraye ou fausse ; la voicy en propres termes *Le cœur est plus ingenieux que l'esprit*

Il faut avoüer, repartit Eudoxe ; que le cœur & l'esprit sont bien à la mode : on ne parle d'autre chose dans les belles conversations ; on y met à toute heure l'esprit & le cœur en jeu. Nous avons un livre qui a pour titre, *Le Démêlé du cœur & de l'esprit* ; & il n'y a pas jusqu'aux Predicateurs qui ne fassent rouler souvent la division de leur discours sur le cœur & sur l'esprit. Voiture est peut-être le premier qui a opposé l'un à l'autre, en écrivant à la Marquise de Sablé. Mes Lettres, dit il, « se font avec une si veritable affe- « ction, que si vous en jugez bien, « vous les estimerez davantage que « celles que vous me redemandez. « Celles-là ne partoient que de mon « esprit, celles-cy partent de mon « cœur. «

L'Auteur des *Réfléxions morales*

rencherit bien sur Voiture, en disant
„ que l'esprit est toûjours la dupe du
„ cœur ; que chacun dit du bien de
„ son cœur , & que personne n'en
„ ose dire de son esprit ; que l'esprit
„ ne sçauroit joüer long-tems le per-
„ sonnage du cœur.

Mais pour ne nous pas écarter , ce que vous m'avez proposé tient un peu de la nature des paradoxes , qui sont faux & vrais tout ensemble selon les differens jours sous lesquels on les considere. Car si vous ne regardez pour ainsi dire que l'écorce de la pensée ; si vous vous attachez aux termes dans lesquels elle est conçûë il est faux que le cœur ait plus d'esprit que l'esprit même : mais si vous aprofondissez la chose , & que sans vous amuser aux paroles , vous alliez au sens ; vous trouverez qu'il est vray qu'une personne qui aime a plus de vûës , plus d'expediens , & plus d'adresses pour venir à bout de ses desseins en ce qui regrade sa passion, que n'en a une personne fort spi-

rituelle & fort habile qui n'aime point.

On ne peut mieux éclaircir la question, dit Philante. Mais il faut, poursuivit Eudoxe, que je vous consulte à mon tour, & que vous me disiez vôtre sentiment sur la pensée d'un Historien Grec, sur laquelle deux Sçavans de nôtre siécle ne s'accordent pas : ces deux Sçavans sont Girac & Costar. Pour entendre la pensée, il est necessaire de sçavoir le fait.

Un Cavalier Persan prit dans le combat, & renversa de cheval une femme Scithe. L'ayant trouvée jeune & belle il lui donna la vie & la liberté : mais dés qu'il l'eût perduë de vûë, il vint à l'aimer passionnement. Comme elle mêprisa sa passion, il fut saisi d'une violente douleur, & le desespoir lui fit prendre la résolution de mourir. Il mourut en effet ; mais il écrivit auparavant à celle qui étoit la cause de sa mort : *Je vous ay sauvé la vie, & je viens de mourir pour vous.*

On demande s'il y a de la verité dans *je viens de mourir pour vous* : car pour le dire, il ne faut pas être mort ; & pour le dire veritablement, il ne faut pas être envie.

Ne pourroit-on pas verifier ces paroles, repliqua Philante en disant que le Cavalier envoya peut-être sa Lettre avant que de mourir, & qu'il prit si bien ses mesures que la Femme ne reçût la nouvelle de sa mort que quand il fut mort effectivement ? L'expedient est tres-commode, reprit Eudoxe, & je pense que Girac l'a imaginé avant vous : car il soûtient contre Costar que les paroles du billet sont vrayes. Mais son expedient ou le vôtre n'empêchent pas qu'elles ne fussent fausses dans le tems qu'elles furent écrites ; puis que le Persan n'étoit pas encore mort lors qu'il écrivoit, *Je viens de mourir pour vous*.

Il n'appartient, si nous en croyons Costar, qu'à l'Amant transi pour qui Madame Desloges composa un

air, de dire dans une chanson ; *Je vais mourir, je me meurs, je suis mort.*

A la verité Demetrius Phalereus favorise le sentiment de Girac, en disant que Ctesias, c'est le nom de l'Historien Grec, fit dire au Cavalier, qu'il venoit de mourir ; parce que cela avoit beaucoup plus d'emphase & de force que s'il eût dit simplement *Ie meurs, ou je vais mourir*, Car les choses sont bien plus évidentes, & font bien plus d'impression sur les esprits, ajoûte Demetrius, aprés qu'elles ont eu leur accomplissement ; que lors qu'elles se font, ou qu'elles se doivent faire dans la suite.

Je conclus delà, dit Philanthe, que la pensée seroit fausse si on la prenoit à la lettre, & suivant la rigueur des termes ; mais qu'elle ne l'est pas, pourveu que par *je viens de mourir* on entende *je meurs*, ou *je vais mourir* : c'est à dire que la fausseté, s'il y en a, n'est que dans l'expression, ou dans le tour qu'on

donne à la penſée, pour la rendre plus claire & plus vive.

Pour moy je conclus, répartit Eudoxe, que le Cavalier ne ſe ſeroit jamais aviſé de luy même d'uſer en mourant d'une expreſſion ſi éloquente, & qu'il auroit dit naturellement, *Je meurs pour vous*; ſi Cteſias ne l'eût fait parler à ſa mode. Car cét Hiſtorien n'aimoit pas la ſimplicité : & Demetrius luy-même le nomme Poëte, non ſeulement à cauſe des fables dont il remplit ſon hiſtoire; mais encore à cauſe du ſtile empoullé, fleuri & poëtique.

Concluons enfin de tout ce que nous avons dit, que la raiſon eſt d'elle même ennemie du faux, & que ceux qui veulent penſer juſte, doivent imiter les grands Peintres, qui donnent de la verité à tous leurs ouvrages; ou plûtôt ſuivre la nature ſur laquelle les Peintres ſe reglent. Delà vient auſſi que les comparaiſons bien choiſies & tirées de la nature fondent toûjours des pen-

sées très-raisonnables, témoins celles-cy :

Les personnes reconnoissantes sont comme ces terres fertiles, qui rendent beaucoup plus qu'elles n'ont reçû.

Les actions des Princes ressemblent aux grandes rivieres dont peu de gens ont vû l'origine, & dont tout le monde voit le cours.

Seneque qui ne pense pas toûjours juste, en suivant son propre genie, est vrai & correct dans ses pensées lors qu'il copie la nature ; & toutes ses comparaisons sont les plus belles du monde.

J'ai dit que les comparaisons devoient être bien choisies : car il est aisé de s'y méprendre, & les plus habiles s'y méprennent quelquefois. Le Cardinal Palavicin étant encore Jesuite, & dédiant à *Monsignor Rinuccini* Archevêque de Fermo un de ses ouvrages que j'ay ici, intitulé, *Considerationi sopra l'arte dello Stile e del Dialogo*, dit à ce Prélat pour le loüer de divers Traitez qu'il avoit écrits touchant les fonctions

Epiſcopales : *Il ſentir materie coſi aride, coſi auſtere, coſi digiune, trattate con tanta copia di pellegrini concetti con tanta ſoavità di ſtile, con tanta lautezza d'ornamenti e di figure, fummi ogetto di più alto ſtupore che non ſarrebono i deliziosi giardini fabricati sù gli ermi ſcogli d'all' arte de negromanti*

La comparaiſon n'eſt pas heureuſe ; car outre qu'il n'y a gueres de rapport entre un Evêque & un Magicien ; dire que ces matieres ſi ſeches & ſi dures, mais traitées avec tant d'eſprit, tant de politeſſe & tant d'éloquence, ont quelque choſe de plus ſurprenant que ces jardins délicieux qui paroiſſent tout-à-coup ſur des rochers affreux & ſteriles avec le ſecours de la magie : n'eſt-ce pas dire, ſans y penſer, que les ouvrages du Prélat ne ſont pas ſolides. & qu'il y a plus d'apparence que de fonds dans ce qu'il écrit ? A la verité les palais & les jardins enchantez ébloüiſſent & charment les yeux ; mais tout cela n'eſt qu'illuſion, & il n'y

n'y a rien de moins réel que ce qui y plaît davantage.

Le feu Duc de la Rochefoucault qui pensoit si juste, & qui jugeoit si sainement, interrompit Philanthe, dit un jour, après avoir lû je ne sçay quel ouvrage plein de subtilité & de brillant, qu'il luy sembloit voir ces palais bâtis en l'air à force de charmes, & qui s'en vont en fumée dans le tems qu'on en est le plus éblouï.

La pensée du Duc de la Rochefoucault, reprit Eudoxe, est vraye autant que celle du Cardinal Pallavicin est fausse. Mais en matiere de comparaisons, ajoûta-t'il, il faut éviter sur tout de falsifier la nature, pour ainsi dire; en lui attribuant ce qui ne lui convient pas, à l'exemple de ces Orateurs, ou plûtôt de ces corrupteurs de l'éloquence dont se moque Quintilien, qui disoient comme quelque chose de beau; que les grands fleuves étoient navigables à leur source, & que les bons arbres portoient du fruit en naissant

Quod quidem genus à quibusdã ec amatoria maxime licẽtia corruptum est. Nam & falsis utũtur: magnorum fluminum navigabiles fontes sunt, & generosioris arboris statim plãta cum

Fruftuert. Lib. 8. c. 4. Ce qui m'étonne, répartit Philanthe, c'est que le Cardinal Pallavicin n'ait pas pensé juste dans un livre qui traite de la justesse du stile, & où l'Auteur accuse de faux de bons Ecrivains; entre autres le Tasse, qui avant que de décrire la derniere bataille des Infidéles avec les Chrêtiens, dit que les nuées disparurent sur le point que se donna le combat, & que le ciel voulut voir sans voile les grandes actions de valeur qui s'alloient faire de part & d'autre.

e senza velo
Volse mirar l'opre grandi il cielo.

„ Car nous sçavons bien, dit le Pal-
„ lavicin, que le ciel matériel n'a
„ point d'yeux pour voir, ni d'ame
„ pour vouloir, & que les habitans
„ du ciel si c'est d'eux qu'on entend
„ parler, voyent au travers des plus
„ épaisses nuées ce que les mortels
„ font sur la terre.

Il critique encore je ne sçai quel Poëte de son tems, qui voulant loüer un ancien Sculpteur sur la statuë d'une Déesse, avoit dit de luy

qu'il étoit lui-même un Dieu, parce qu'il n'appartenoit qu'à un Dieu de donner la vie à des marbres.

Tu pur Dio sei;
Che Dio sol è, chi può dar vita à i marmi.

Ce sophisme consiste, selon le Censeur, à prendre dans le sens propre ce qui ne se prend d'ordinaire que dans le sens métaphorique; je veux dire, l'avantage qu'on attribuë aux excellens Sculpteurs de donner la vie aux marbres. Cét avantage dans le sens propre est un effet & une marque de la puissance divine; tel qu'il fut dans Jupiter, qui, suivant la fable, anima les pierres que jetterent Deucalion & Pirrha : ce qui n'est pas vrai, & ne se peut dire des Sculpteurs que dans une signification métaphorique, par la ressemblance qu'ont leurs statuës avec les choses vivantes.

Je suis surpris, dis-je, qu'un Critique si exact & si judicieux soit tombé luy-même dans le défaut qu'il reprend. Pour moi, répartit Eudo-

xe, je ne m'en étonne pas: les ſages ont de mauvais intervalles, comme les fous en ont de bons; & de même qu'en matiére de mœurs & de langue, ceux qui ſçavent bien les regles ne les gardent pas toûjours; il arrive quelquefois que les Philoſophes font des ſophiſmes. Vous & moi, avec toutes nos reflexions ſur la fauſſeté des penſées, ſommes capables de nous egarer, & nous nous égarons peut être lors même que nous voulons redreſſer les autres. Du moins aimons nous la verité juſques dans nos égaremens: que dis-je, tous les hommes l'aiment; & quand nous liſons quelque choſe de vrai, ce n'eſt ni le livre, ni l'Auteur qui nous le fait trouver vrai; c'eſt quelque choſe que nous portons en nous mêmes de bien élevé au-deſſus des corps & de la lumiere ſenſible, & qui eſt une impreſſion, un réjailliſſement de la lumiere éternelle de la verité. Auſſi un des bons eſprits de nôtre ſiécle „ nous aſſûre, que quand un diſ- „ cours naturel peint une paſſion,

Aug. Ep. 19.

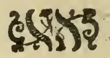
on trouve dans soi la verité de ce «
qu'on entend, qui y étoit sans qu'on «
le sçût ; & on se sent porté a aimer «
celui qui nous le fait sentir : car il «
ne nous fait pas montre de son «
bien, mais du nôtre. «

Tout cela est beau & curieux, dit Philanthe. Mais pour penser bien, suffit-il que les pensées n'ayent rien de faux ? Non, répliqua Eudoxe : les pensées à force d'être vrayes, sont quelquefois triviales ; & pour ce sujet Ciceron loüant celles de Crassus, aprés avoir dit qu'elles sont si saines & si vrayes, ajoûte qu'elles sont si nouvelles, & si peu communes ; c'est-a-dire, qu'outre la verité qui contente toûjours l'esprit, il faut quelque chose qui le frappe, & qui le surprenne. Je ne dis pas que toutes les pensées ingenieuses doivent être aussi nouvelles que l'étoient celles de Crassus ; il seroit difficile de ne rien dire qui ne fût nouveau : c'est assez que les pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, ne soient point usées : que si l'in-

Sententiæ Crassi tam integræ, tam veræ, tam novæ. De Orat. 2.

vention n'en eſt pas tout-à-fait nouvelle, la maniere dont on les tourne le ſoit au moins; ou que ſi elles n'ont pas la grace de la nouveauté, même dans le tour; elles ayent je ne ſçay quoy en elles-mêmes qui donne de l'admiration & du plaiſir. Ah voilà ce que j'aime, dit Philanthe, & je meurs d'envie de ſçavoir tout ce que vous penſez là-deſſus.

Ce ſera pour une autrefois, répartit Eudoxe; auſſi-bien eſt-il déja tard, & je vois que l'on a ſervi. Ils finirent là leur converſation: ils ſoûperent, & ne parlerent que de choſes indifferentes avant que de ſe retirer.





LA MANIERE DE BIEN PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

SECOND DIALOGUE.

PHILANTHE eut toute la nuit l'imagination remplie du vray & du faux qui avoient été le ſujet de leur entretien. Les principes & les exemples ſur quoi Eudoxe avoit le plus appuyé, lui revinrent en l'eſprit à ſon réveil : mais les dernieres paroles de ſon ami lui donne-

rent une extrême impatience de renoüer le discours.

Il se leva de bonne heure contre sa coûtume, & alla aussi-tôt chercher Eudoxe que l'amour de l'étude rend fort matineux, à l'exemple de ces Philosophes, qui croyoient que les heures du jour les plus précieuses pour les gens de lettres étoient celles du matin : sans doute parce que la tête est plus libre alors, & que les images des choses y sont plus nettes aprés le sommeil ; ou parce que l'esprit est plus recüeilli avant que les affaires le dissipent. Philanthe trouva Eudoxe dans son cabinet, & lui témoigna d'abord combien il souhaitoit qu'ils reprissent leur entretien des pensées. Je travaille pour cela, dit Eudoxe ; & il y a plus d'une heure que je rêvois tout ce que j'ay tiré de bon des Anciens & des Modernes.

Pour revenir donc où nous en étions hier, je vous disois qu'en matiere de pensées ingenieuses, le vray ne suffisoit pas, & qu'il y falloit ajoûter quelque chose d'extraordi-

naire qui frappât l'esprit. Nous l'avons dit, & on ne sçauroit trop le dire : la verité est à la pensée ce que les fondemens sont aux édifices ; elle la soûtient, & la rend solide. Mais un bâtiment qui ne seroit que solide n'auroit pas dequoi plaire à ceux qui se connoissent en architecture. Outre la solidité, on veut de la grandeur, de l'agrément, & même de la délicatesse dans les maisons bien bâties, & c'est aussi ce que je voudrois dans les pensées dont nous parlons. La verité qui plaît tant ailleurs sans nul ornement, en demande ici ; & cet ornement n'est quelquefois qu'un tour nouveau que l'on donne aux choses. Les exemples vous feront comprendre ce que je veux dire. La mort n'épargne personne. Voilà une pensée fort vraye, & qui ne l'est que trop par malheur, ajoûta Eudoxe ; mais c'est une pensée bien simple & bien commune. Pour la relever, & la rendre nouvelle en quelque façon, il n'y a qu'à la tourner de la manie-

Pallida mors æquo pulsat pede. Pauperum tabernas, regumque turres. *Carmin. l.1.Od.2*

re qu'Horace & Malherbe ont fait.

Le premier la tourne ainsi, comme vous sçavez : *La mort renverse également les Palais des Rois & les cabanes des pauvres.*

Le second prend un autre tour.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix ;
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Je vous entends, dit Philante : mais laquelle de ces deux pensées, ou plûtôt lequel de ces deux tours vous plaît davantage; Chacun en son genre a de quoi plaire, répartit Eudoxe. Le tour du Poëte latin est plus figuré, & plus vif; celui du Poëte françois est plus naturel & plus fin : il y a de la noblesse dans l'un & dans l'autre.

Pour moy, répliqua Philanthe, j'aime sur tout les pensées qui ont de l'élevation, & qui ne représentent à l'esprit que de grandes choses. Vous n'étes pas en cela de trop mé-

chant goût, dit Eudoxe. La subli-
mité, la grandeur dans une pensée
est justement ce qui emporte, & ce
qui ravit, pourveu que la pensée
convienne au sujet ; car c'est une re-
gle générale, qu'il faut penser se-
lon la matiére qu'on traite ; & rien
n'est moins raisonnable que d'avoir
des pensées sublimes dans un petit
sujet qui n'en demande que de mé-
diocres : il vaudroit presque mieux
n'en avoir que de médiocres dans un
grand sujet qui en demanderoit de
sublimes ; & le Timée dont parle
Longin, qui loüe Alexandre d'avoir
conquis toute l'Asie en moins d'an-
nées qu'Isocrate n'avoit composé le
Panegirique des Athéniens, me fait
moins de peine que Balzac qui dit «
à la Motte-Aigron : Je meure si la «
moindre partie de l'ouvrage que «
vous m'avez montré ne vaut mieux «
que tout ce qu'ont fait les Hollan- «
dois, pourvû que vous en exceptiez «
les victoires du Prince d'Orange. «

A la verité Longin traite de pué-
rilité & de bassesse la comparaison

Non ad persuasionē, sed ad stuporem rapiant grandia. *Longin. de subli. mi sect.* 1

A sermone tenui discordat, fitque corruptū, quia in plano tumet. *Quint. l.8 c.3.*

du Roi de Macedoine avec un Sophiſte, & celle de la conquête de l'Aſie avec un ſimple diſcours : mais il y a encore plus de proportion entre un illuſtre Conquérant & un fameux Orateur, entre un effet de la vertu heroïque & un chef-d'œuvre de l'éloquence ; qu'il n'y en a entre la moindre partie d'un petit ouvrage & tout ce qu'a fait une nation habile & heureuſe. Car ſans parler des victoires du Prince d'Orange, puis que l'Auteur veut qu'on les excepte ; juſqu'où la Republique de Hollande n'a t'elle point porté ſa puiſſance ſur mer & ſur terre, malgré toutes les forces & toute la politique de l'Eſpagne ?

Je ne ſuis pas en cette rencontre pour Balzac, dit Philanthe, mais je ne ſuis pas auſſi pour Longin ; & je le trouve trop critique de reprocher à Timée une puerilité ſur la loüange d'Alexandre. Qui diroit de Loüis le Grand, qu'il a conquis la premiere fois la Franche-Comté en moins de jours qu'on ne pourroit faire son-

Panegyrique, diroit-il à vôtre avis une sottise? Et si au retour d'une campagne si courte & si glorieuse on eût dit que ceux qui devoient faire des complimens à Sa Majesté, avoient besoin de plus de tems pour préparer leurs harangues, qu'elle n'en avoit mis à cette conquête: croyez vous que la pensée eût été mauvaise?

Je ne le crois pas, répondit Eudoxe; & je crois pourtant que la pensée de Timée est vicieuse, par la raison que les harangues dont vous parlez ont rapport au Roy & à sa conquête, & que le Panegirique d'Isocrate n'en avoit point à Alexandre ni à ses victoires. Mais ne nous écartons pas, ajoûta-t'il, & revenons à cette noblesse que vous aimez tant.

Hermogene a établi divers rangs de pensées nobles & majestueuses, comme il les appelle. Le premier ordre est de celles qui ont relation aux Dieux, & qui expriment quelque chose de divin. Si bien qu'on peut

De Form. Orat. c. 6.

dire, ſelon la doctrine de ce Rheteur, qu'il y a beaucoup de dignité dans ce qu'a dit un Pere Grec, que le Chriſtianiſme eſt une imitation de la vie divine; & un Pere Latin, que c'eſt ſe venger en Dieu que d'aimer ſes ennemis.

Homines ad Deos nulla re propiùs accedunt quàm ſalute hominibus danda. *Orat. pro Ligar.*

Homo virtuti ſimillimus per omnia ingenio Diis quàm hominibus propior: qui nunquam rectè fecit ut facere videretur. *Lib. 2.*

Si magnus Vir cecidit, magnus jacuit: non magis illum putet contemni

Il n'y en a donc guéres moins, répartit Philanthe, dans ce que dit Ciceron, que les hommes n'approchent par nul endroit de plus près des Dieux qu'en donnant la vie aux hommes. Non ſans doute, répliqua Eudoxe. La penſée de Velleïus Paterculus ſur Caton eſt à peu prés dans le même rang: *C'étoit un homme très-ſemblable à la vertu, dont l'eſprit en toutes choſes tenoit plus des Dieux que des hommes, & qui ne fit jamais le bien pour paroître le faire.* Celle de Sénéque ſur les Héros & les Vertueux maltraités de la fortune, eſt apparemment de cette eſpéce, dit Philanthe. *Si un grand perſonnage tombe, ſa chute ne diminuë rien de ſa grandeur. On a pour lui les mêmes égards qu'on a pour*

les temples démolis, dont les personnes qui ont de la religion révérent & adorent jusqu'aux ruines.

quàm cum ædium sacrarum ruinæ colantur; quas religiosi æque ac stantes adorant.

Enfin on doit mettre dans ce premier ordre, reprit Eudoxe, la pensée fameuse de Sennazar sur la ville de Venise. Le Poëte feint que Neptune voyant Venise s'élever au milieu des eaux du Golphe Adriatique, & donner la loy à toute la mer, dit à Jupiter par une espece d'insulte: *Vantez maintenant tant qu'il vous plaira vôtre Capitole & ces murs renommez de vôtre Mars; si vous preferez le Tibre à la mer, regardez l'une & l'autre ville. Vous direz que celle-là a été bâtie par les hommes, & que celle-cy ne l'a pû être que par les Dieux.*

Consolat. ad Helb. c.13.

Si pelago Tybrim præfers, urbem aspice utrãque: Illam homines dices, hanc posuisse. Deos.

La noblesse des pensées, continua Eudoxe, vient encore, selon Hermogene, de la nature des choses qui sont humaines à la verité; mais qui passent pour grandes & illustres parmi les hommes, comme la puissance, la générosité, l'esprit, le courage, les victoires, & les triom-

phes. En voici des exemples que j'ay remarquez, & que j'ay écrits. *Vous n'avez reçû rien de plus grand de la fortune que le pouvoir de conserver la vie à une infinité de personnes, ni rien de meilleur de la nature que la volonté de le faire*; c'est à César que parle ainsi l'Orateur Romain; & voici comme parle de l'Orateur Romain un Historien que vous aimez, & qui selon vous a quelque chose de plus piquant que Tite-Live: *Il n'a dû son élevation qu'à lui-même; & son grand génie a empêché que les Nations vaincuës n'eussent par l'esprit autant d'avantage sur les Romains que les Romains en avoient sur elles par la valeur.* Mais le vieux Seneque dit quelque chose de plus magnifique, en disant que Ciceron est le seul esprit qu'ait eu le peuple Romain égal à son empire.

Nihil habet nec fortuna majus tua quàm ut possis: nec natura tua melius quàm ut velis conservare quàm plurimos. *Orat. pro Ligar.*

Omnia incrementa sua sibi debuit: vir ingenio maximus, qui effecit ne quorū armis viceramus, eorum ingenio vinceremur. *Vellei. Paterc. lib. 2.*

Illud ingenium quod solum populus Romanus par imperio habuit. *Controv. lib. I.*

Caton est peut-être celui des Romains qui a donné lieu à de plus hautes pensées. *Les gens de bien sont à part*, dit Virgile, *& Caton leur don-*

ne des loix. Tout est soûmis dans le monde, dit Horace, *hors l'ame fiere & indomptable de Caton.*

Secretosque pios, his dantem jura Catonem. *Æneid.* 1.

Je voudrois bien sçavoir, repliqua Philanthe, qui a pensé le plus noblement sur Caton, de Virgile ou d'Horace. Leurs pensées dans le fonds, répondit Eudoxe, sont presque également nobles : car il n'est gueres moins beau d'être à la tête des gens de bien & de leur commander ; que d'être le seul qui refuse de se soûmettre au Vainqueur du monde. Mais à juger par les apparences, la pensée d'Horace a plus d'élévation & de majesté que celle de Virgile. Je ne prétens pas au reste décider que ce soit le même Caton dont tous deux parlent : il est certain qu'Horace parle de Caton d'Utique ; & il est du moins probable que Virgile en parle aussi ; par la raison que dans le vers précedent il fait mention de Catilina, auquel le vieux Caton n'avoit nul raport.

Et cuncta terrarum subacta, præter atrocem animum Catonis. *Carmin. l.* 2. *Od.* 1.

Mais je reviens à mon cahier. Un ancien Poëte, grand imitateur de

Virgile, pense d'une maniere fort noble au sujet d'Annibal qu'on avoit résolu d'attaquer dans un festin. *Tu te trompes*, dit quelqu'un au jeune homme de Capouë qui avoit formé ce dessein hardi, *tu te trompes, si tu crois trouver Annibal désarmé à table. La majesté dont il est revêtu & qui ne le quitte jamais; cette majesté qu'il s'est aquise par tant de guerres, par tant de batailles sanglantes, lui tient lieu de bouclier & d'épée. Si tu t'aproches de luy, tu seras surpris de voir autour de sa personne les journées de Cannes de Trébie & de Trasimene avec l'ombre du grand Paulus.*

Fallit te mensas inter quod credis inermem. Tot bellis quæsita viro, tot cædibus armat Majestas æterna ducem: si admoveris ora, Cannas & Trebiam ante oculos, Trasymenaque busta. Et Pauli stare ingentem miraris umbram. *Sil. Italic. lib.* 11.

Un des plus célébres Orateurs de nôtre tems, répliqua Philanthe, s'est servi bien à propos de la pensée du Poëte Latin dans une harangue latine, pour nous faire entendre que le grand Prince de Condé n'étoit jamais seul dans ses promenades les plus solitaires de Chantilly; que ses victoires l'accompagnoient en tous lieux: qu'en le voyant, les

images de Rocroy, de Lens, de Fribourg, de Norlingue, de Senef ſe preſentoient à l'eſprit, & qu'on s'imaginoit même voir à ſa ſuite les ombres des fameux Generàux d'armées qu'il avoit défaits.

Je me ſouviens encore, continua Philanthe, qu'un excellent Poëte latin de nôtre tems dit, en décrivant le combat de Tolus après le paſſage du Rhin, que les ennemis ne pûrent ſoûtenir la préſence du Prince de Condé : que ſans être bleſſez, ils fuyoient à demi-morts ; tant Norlingue & Lens s'offroient à leurs yeux. Je ne puis non plus oublier ici ce que j'ay lû dans le Poëme de Saint Loüis au ſujet de deux corps d'armée envoyez de Grece, qu'on croyoit deſcendus de ces anciens Grecs qui ſe rendirent maîtres de l'Aſie, & qui remporterent deux victoires ſi célébres ſur les Perſes : l'une aux Termopiles, & l'autre à Arbelle. Le Poëte François parle ainſi des braves qui compoſoient les deux corps.

Quà ruis, exanimes fugiunt ſine vulnere turmæ? Multa oculis Norlingua & Lentia multa recurſat.

De ces Peres fameux les noms & la mémoire
Qui combattent encore & regnent dans l'Histoire,
Leur inspirent un air de gloire & de valeur ;
Leur remettent Athenes & Sparte dans le cœur ;
Et pour mot au marcher par leurs rangs & leurs files,
On n'entend resonner qu'Arbelle & Termopiles.

Tanta in eo vis est, id acumẽ, ea concitatio, ut illũ eodem animo dixisse quo bellavit appareat. *Lib.* 10. *cap.* 1.

Mais je vous interromps, & vous empêche de suivre vôtre cahier. Quintilien, poursuivit Eudoxe, dit que César a dans ses discours tant de véhémence, tant de vivacité, & tant de feu, qu'il semble avoir parlé du même air & avec la même force qu'il a combatu. On dit de lui, répliqua Philante, qu'il avoit un talent admirable pour l'éloquence ; mais qu'il avoit mieux aimé vaincre les hommes que de les persuader : on a dit encore qu'il sembloit ne vouloir vaincre que pour avoir la gloire de pardonner.

Ciceron en a parlé bien noblement, reprit Eudoxe, en disant qu'il n'étoit pas necessaire d'opposer les Alpes aux Gaulois, ni le Rhin aux Allemans, que quand les montagnes les plus hautes seroient aplanies, quand les fleuves les plus profonds seroient à sec, l'Italie n'auroit rien à craindre ; & que les belles actions les victoires de César la défendroient beaucoup mieux que les remparts dont la nature l'a fortifiée elle même. Mais joignons Pompée à César, continua-t'il, & écoutez une seconde fois vôtre Historien favori.

Perfecit ille ut si montes re:diffent amnes exaruissēt, non naturæ præsidio, sed victoria sua, rebusque gestis Italiam munitam haberemus. *Contra Pison.*

Pompée a vaincu toutes les Nations ausquelles il a fait la guerre ; & la Fortune l'a tellement élevé qu'il triompha d'abord de l'Afrique, aprés de l'Europe, & puis de l'Asie ; comme s'il eût dû y avoir autant de monumens de ses victoires qu'il y avoit de parties du monde.

Vt primū ex Africā, iterùm ex Europa, tertiò ex Asia triūpharet ; & quot partes terrarum orbis sunt, totidem faceret monumēta victoriæ suæ. *Vellei. Paterc. lib. 2.*

Ecoutez encore un autre Historien sur ce que Pompée ayant defait Tigranes Roi d'Armenie, ne le

In pristinū fortunæ habitum restituit: æquè pulchrum esse judicans & vincere reges, & facere. *Valer Max. l.5. c.1.* Cui expeditius fuerit tradere imperium quàm obtinere. *Tacit. Hist. l.1.*

souffrit pas long-tems à ses pieds, & lui remit la couronne sur la tête. *Il le rétablit en sa premiere fortune, jugeant qu'il étoit aussi beau de faire des Rois que d'en vaincre.* Mucien dans Tacite trouve plus son compte à donner l'Empire qu'à l'obtenir; à faire Vespasien Empereur qu'à l'être luy-même; & à mon avis c'est plus la pensée de l'Historien que le sentiment du Héros.

Tout cela est grand, dit Philanthe, & rien à mon gré n'éleve plus l'esprit que ces sortes de pensées. Mais il me semble, ajoûta-t'il, qu'on a pensé pour le moins aussi noblement sur les Romains en général que sur les particuliers qui se sont distingués par un merite extraordinaire.

Vous avez raison, répartit Eudoxe, & si on en croit les Auteurs non seulement de la Langue Latine, mais des autres Langues; le métier du Peuple Romain étoit de commander aux autres peuples : les Rois n'étoient rien au prix des Bourgeois de Rome : le seul nom des Romains

faisoit tout trembler, & pouvoit tout vaincre : leur puissance n'eut point de bornes, & il n'y eut que l'excessive grandeur de Rome qui fut cause de sa ruine.

Mais ne pensez pas que Rome, en perdant l'Empire du monde, ait perdu tout ce qu'elle avoit de grand & d'auguste. On voit jusques dans ses ruines la majesté de ce peuple conquerant qui étoit le maître des autres : & un bel esprit d'Italie nous l'a bien marqué dans l'Epigramme adressée à un Voyageur qui cherche Rome au milieu de Rome. *Regardez, dit-il, ces masses énormes de pierres, ces vastes amphitheatres demolis & ruinés : voilà ce que c'est que Rome. Voyez comme le cadavre d'une ville si superbe a encore quelque chose d'imperieux & de menaçant.*

Aspice murorum moles, præruptaque saxa, Obruptaque horrenti vasta theatra situ ; Hæc sunt Roma : viden, velut ipsa cadavera tantæ Urbis adhuc spirent imperiosa minas. *Ianus Vitalis.*

De tous les beaux esprits que l'Italie a portez, répliqua Philanthe, le Tasse est peut-être celui qui pense le plus noblement. Sa *Gierusalemme* est pleine de pensées sublimes, & il ne faut que l'ouvrir pour

en trouver tant qu'on veut. Il prit le livre, & à l'ouverture il tomba ſur l'endroit où Lucifer haranguant les démons en faveur de l'armée Saraſine les fait ſouvenir du combat qu'ils ſoûtinrent autrefois contre les troupes céleſtes.

Fummo (io n'ol nego) in quel conflitto vinti.
Pur non mancò virtute al gran penſiero:
Hebbero i più felici allor vittoria;
Rimaſe a noi d'invitto ardir la gloria.

Peut-on rien concevoir de plus élevé? *Nous fûmes vaincus dans ce combat, je l'avouë: mais le courage ne nous manqua pas dans une ſi haute entrepriſe; & ſi les autres eurent le bonheur de vaincre, nous avons la gloire d'avoir osé la choſe du monde la plus hardie.*

La mort d'Argant n'eſt pas exprimée avec moins de nobleſſe que la defaite des démons. Ce Saraſin ſi vaillant & ſi fier; ou plûtôt ſi barbare & ſi féroce, infatigable & invincible

vincible à la guerre, qui brave le Ciel, & qui met en son épée toute sa raison & toute sa loy :

Impatiente, inessorabile, fero ;
Ne l'arme infaticabile & invitto ;
D'ogni Dio sprezzator, e che ripone
Ne la spada, sua legge e sua ragione.

Ce Sarasin, dis-je, meurt de la main de Tancréde : mais il menace celui qui le tuë, & veut même en mourant paroître n'être pas vaincu.

E vuol morendo, anco parer non vinto.

Ce n'est pas assez, dit Eudoxe, de vouloir ne point paroître vaincu : on devoit dire qu'Argant vouloit paroître victorieux, comme le Chef des Samnites ; qui, au rapport de l'Historien que vous aimez, avoit plus l'air d'un vainqueur que d'un mourant.

elesinus semianimis repertus est, victoris magis quàm morientis ultum præferens. *Vellei. Paterc. lib. 2.*

Le Tasse, reprit Philanthe, dit quelque chose de plus fort d'un autre Sarasin.

E morto anco minaccia.

Ce Barbare menace les Chrêtiens tout mort qu'il est : c'est-à-dire, in-

terrompit Eudoxe, qu'il reste sur le visage du mort un air menaçant; comme dit Florus de ces genereux soldats qui mouroient attachez à leurs ennemis, & ausquels la mort ne faisoit pas quitter l'épée. C'est aussi ce que dit Salluste de Catilina : que son corps fut trouvé parmi ceux des ennemis, & que la fierté qui paroissoit sur son visage pendant sa vie, y étoit encore.

Quidam hostibus suis immortui; omnium in manibus enses & relictæ in vultibus minæ. *Lib.* 1. *cap.* 18.

Catilina longè à suis inter hostium cadavera repertus est; paululum etiam spirans, ferociamq; animi quã habuerat vivus, in vultu retinens. *Bell. Catilin.*

Ces pensées, répartit Philanthe, me font souvenir de celle d'un Auteur Espagnol sur la mort du Duc de Bourbon qui fut tué devant Rome : *Aunque le quito el ser, pero un solo punto non le pudo quitar la magnanimidad y vigor, en tanto que el cuerpo tenio sentimiento.* Cela veut dire, comme vous voyez, que son courage ne l'abandonna pas un moment; & que son cœur fut toûjours ferme, toûjours intrepide, tant que son corps eut du sentiment & de la chaleur.

Sidonius Apollinaris.

Ce qu'un Poëte des derniers siécles dit de l'Empire, illustre par son ca-

ractere, & de Gouverneur & d'Evêque dit des François en general, vous doit paroître plus beau, repliqua Eudoxe: *Leur courage leur survit presque.*

Animoque supersunt
Jam prope post animam

Il veut faire entendre qu'ils combatent vaillamment jusque au dernier soûpir; & l'opposition de deux mots qui se ressemblent sans avoir la même signification, est un jeu heureux.

Un Historien latin n'a pas si bonne opinion de nous, repartit Philante: car il dit que les François sont plus que des hommes dans le premier effort, & qu'ils sont moins que des femmes dans le second.

Sicut primus impetus eis major quã virorum est, ita sequens minor quàm fœminarum. *Flor. lib.* 2. *c.* 4.

Mais je veux vous lire encore deux ou trois endroits du Tasse qui ont je ne sçay quoi de bien heroïque:

I gradi primi
Più meritar che conseguir desio,
Ne, pur che me li mia viritù sublimi,
Di scettri altezza invidiar degg'io.

N'est-ce pas un sentiment digne de Renaud & du magnanime d'Aristote, de vouloir plûtôt meriter les premieres places que d'y parvenir, & de n'envier point aux Rois leurs sceptres ni leurs couronnes, pourveu qu'on s'éleve, & qu'on se distingue par sa vertu ?

Souffrez, dit Eudoxe, que je vous interrompe, & que je vous dise à mon tour deux pensées qui sont peut être des copies de l'endroit du Tasse que vous venez de citer. L'une finit un Madrigal qui est le Portrait du grand Prince de Condé, & que vous ne serez pas fâché de sçavoir tout entier.

J'ai le cœur comme la naissance ;
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant ;
J'ai de la foi, de la constance ;
Je suis prompt, je suis fier, genereux, & vaillant ;
Rien n'est comparable à ma gloire,
Le plus fameux Heros qu'on vante dans l'histoire
Ne me le sçauroit disputer.

Si je n'ay pas une couronne,
C'est la Fortune qui la donne :
Il suffit de la meriter.

L'autre pensée, ou plûtôt l'autre sentiment est de la Reine de Suéde Cristine, qui dans la Lettre qu'elle écrivit en Italien au Roi de Pologne, aprés qu'il eut fait lever le siége de Vienne, lui dit qu'elle ne lui envie point son Royaume, ni les dépoüilles & les trésors qu'il a remportez; qu'elle lui envie seulement ses fatigues & les perils qu'il a essuyez; qu'elle lui envie le beau titre de Liberateur de la Chrétienté le plaisir qu'il y a de donner la vie & la liberté à tant de malheureux, amis & ennemis, qui lui doivent l'une & l'autre : *Io non le invidio il suo regno, ne quanti tesori e spoglie ellass'aquistò : io invidio solo à V. M. le sue fatiche, e li suoi pericoli : io invidio il bel titolo di Liberatore della Chistianità, il gusto di dare ogni hora la vita e la libertà a tanti sfortunati de gl' amici e nemici, i qual devono a leiò la libertà ò la vita loro;*

Il eſt vrai, reprit Philanthe, que la penſée du Madrigal & celle de la Lettre reſſemblent bien à ce que je vous ay dit ſur Renaud : mais ſouffrez à vôtre tour que j'acheve ce que j'ay commencé.

Le même Heros s'étant battu avec le Prince Gernand, & l'ayant tué, bien loin de ſe ſoûmettre aux loix de la diſcipline militaire, & aux ordres du General de l'armée Chrêtienne, dit fierement & avec un ſourire mêlé de colére quand on luy parle de priſon, que c'eſt à ceux qui ſont eſclaves, ou qui meritent de l'être à ſe juſtifier dans les fers ; que pour luy, il eſt né libre, qu'il a vêcu, & qu'il mourra libre. Il ajoûte, qu'une main comme la ſienne accoûtumée à manier l'épée & à cueillir des palmes, ne ſçait ce que c'eſt que de chaînes. Les paroles Italiennes vous plairont peut-être davantage :

Sorriſe all' hor Rinaldo e con un volto
In cui tra'l riſo lampeggiò lo ſdegno,
Difenda ſua ragion ne' ceppi involto

Chi servo è, disse, ò d'esser servo è degno.
Libero i naqui, e vissi, e morrò sciolto,
Pria che man porga ò piede à laccio indegno.
Usa à la spada è questa destra & usa
A la palme, e vil nodo ellà ricusa.

Je tombe d'accord, dit Eudoxe, que quand le Tasse pense bien, il pense mieux qu'un autre : & que ses Heros ont des sentimens fort relevez. Mais c'est particulierement au regard de son principal Heros, reprit Philanthe, que ce divin Poëte a d'excellentes pensées.

Armide dit à Godefroi en implorant son secours, que son destin est de vouloir ce qui est juste, & de pouvoir tout ce qu'il veut.

Tu cui concesse il cielo, e dielti in fato
Voler il giusto, e poter cio' che vuoi.

La pensée est noble, interrompit Eudoxe, & revient à celle d'un Panegiriste de Saint Loüis : que la vraye grandeur ne consiste pas à faire tout

ce que l'en veut ; mais bien à vouloir tout ce que l'on doit. Je ne sçai même si l'Orateur François ne surpasse point le Poëte Italien.

Un des Ambassadeurs du Soudan d'Egypte, continua Philante, dit au même Godefroy, pour le détourner du siége de Jerusalem qu'on ne peut rien ajoûter à la reputation de ses armes ; qu'il peut faire de nouvelles conquêtes, mais qu'il espere en vain d'acquerir une nouvelle gloire.

E se ben aquistar puoi novi imperi :
Aquistar nova gloria indarno speri.

Godefroi dit lui-même au Prince Altamor, qui se rendant à lui dans le combat, lui offroit pour sa rançon tout l'or de son Royaume avec les pierreries de la Reine son épouse : Gardez pour vous ce qui vous » vient de plus précieux des In» des & ce que la Perse a de rare : » je ne cherche point à m'enrichir » de la vie d'autrui ; je fais la guer» re dans l'Asie, & je n'y fais point » de trafic.

Cio che ti vien da l'Indiche maremme
Habbiti pure, e cio che Persia accoglie :
Che de la vita altrui prezza non cerco ;
Guerregio in Asia, e non vi cambio ò merco.

Cela ne vous semble-t'il pas fort magnanime & fort digne d'un Héros Chrêtien, qui n'a en vûë aucun interêt que celui de la Religion? Il n'y a rien de plus généreux, répartit Eudoxe : mais il n'y a rien aussi de mieux imité, pour ne pas dire de mieux dérobé, ajoûta-t'il. Car enfin Alexandre dit presque le même dans Quinte-Curce, en répondant à Parmenion qui lui avoit fait des propositions interessées,& peu honnêtes:que s'il étoit Parménion, il préfereroit l'argent à la gloire ; mais qu'étant Alexandre, il ne craignoit point de devenir pauvre. *Si je ne me trompe*, ajoûte-t'il *je suis Roi, & non pas marchand.*

Me non mercatorem memini esse, sed Regẽ. *Lib.* 4. Bellum cũ captivis

Quinte-Curce lui fait dire au même endroit, si je m'en souviens,

vis & fœminis gerere non soleo ; armatus sit oportet quem oderim.

que ce n'eſt pas ſa coûtume de s'attaquer aux priſonniers & aux femmes, qu'il n'en veut qu'à ceux qui ont les armes à la main, & qui ſont en état de ſe défendre. A vôtre avis le Taſſe n'a t'il pas volé Quinte-Curce, en diſant de ſon Renaud, qu'un homme ſans armes n'a rien à craindre de lui, qu'il ne ſe bat que contre ceux qui ont l'épée à la main, & qu'il ne daigne pas exercer ſa fureur guerriére quand on n'eſt pas en état de la ſoûtenir ?

Difeſa é qui leſſer de l'arme ignudo :
Sol contra il ferro, il nobil ferro adopta ;
E ſdegnò ne gli inermi eſſer feroce.

Je juge de-là, pourſuivit Eudoxe, que ce grand Poëte dont l'imagination eſt ſi abondante, & le génie ſi heureux, reſſemble un peu à ces gens riches de leurs fonds, qui ne laiſſent pas de s'accommoder du bien d'autrui.

Si vous faites là-deſſus le procés au Taſſe, dit Philante, vous pouvez le faire à bien d'autres. Le malheur des

modernes, ajoûta-t'il est de n'être pas venus les premiers ; & tout leur crime souvent, c'est de penser comme les Anciens, sans les avoir lûs.

J'en demeure d'accord avec vous, repartit Eudoxe : mais convenez aussi avec moi qu'il y a des pensées qu'on peut croire sans scrupule avoir été dérobées aux Anciens. Pour ne rien dire de celles que Phyllarque a remarquées dans les ouvrages de Narcisse comme autant de larcins visibles ; ce *Cadavre* de l'ancienne Rome que je vous ay rapporté d'un Moderne, est pris manifestement de la Lettre qu'écrivit Sulpice à Ciceron, pour le consoler sur la mort de sa fille. Car aprés avoir dit qu'en revenant d'Asie, & faisant voile vers Mégare, il jetta les yeux de tous côtez, & qu'il vit Egine, Mégare, Pirée, & Corinthe, villes autrefois tres-florissantes, & alors toutes ruïnées, il ajoûta que cette pensée lui vint en l'esprit : *Eh quoi nous autres petits hommes, qui voyons dans un même endroit les ca-*

Hem nos humunculi indignamur, si quis no-

strum interiit, quorum vita brevior esse debet, cum uno loco tot oppidorum cadavera projecta jaceant? *Sulpitius Ciceron.*

davres de tant de villes, nous ne pouvons sans indignation voir mourir quelqu'un de nous dont la vie doit être plus courte ! Mais vôtre Tasse, poursuivit Eudoxe, a bien profité de la réfléxion de Sulpice en parlant des ruïnes de Carthage; & si je ne craignois de vous fâcher, je dirois que c'est un voleur qu'on peut convaincre de larcin: jugez-en vous-même.

Giace l'alta Cartago : à pena i segni
De l'alte sue ruine il lido serba :
Muoiono le città, muoiono i regni ;
Copre i fasti e le pompe arena & herba ;
E l'huom d'esse mortal par che si sdegni,

Quoi de plus conforme & dans le sens & dans les paroles que, *Hem nos homunculi indignamur, si quis nostrûm interiït, & e l'huom d'esser mortel par che si sdegnei?* Les autres vers ne paroissent pas tout-à-fait si copiées : mais pour peu qu'on y regarde de prés, on trouvera que la Lettre latine est l'original de la Stan-

ce Italienne ; & que ces ruïnes de Cartage desquelles il ne reste presque pas de vestiges, que ces villes & ces royaumes qui meurent, ne sont que la copie des cadavres, d'Egine, de Mégare, de Pirée, & de Corinthe.

Que si le Tasse n'a pas tout pris de Sulpice, il pourroit bien avoir emprunté quelque chose de Lucain, en appliquant à Carthage ce que Lucain dit de Troye. *Toute la ville est couverte de brossailles: les ruines mêmes n'en paroissent pas.* Car cela ne ressemble pas mal à deux endroits de la stance Italienne.

Iam tota teguntur Pergama dumetis; etiam periere ruinæ. *Lib. 9.*

Copre i fasti e le pompe arena & herba.

à pena i segni

De l'alte sue ruine il lib. serba.

Comme si ces sortes de pensées, repartit Philante, ne pourvoient pas venir à tout le monde ; & que le sujet ne fournit pas de lui-même. Vous direz sans doute par la même raison, que l'Auteur de l'Epigramme latine adressée au voya-

Qui Romam in media quæris novus advena Roma. Et Romæ in Roma nil reperis media. *Janus Vitalis.*

geur qui cherche Rome dans Rome, a pris cela de Florus ; que Florus l'a pris de Séneque ; & Séneque de Ciceron. Car Florus dit que le Peuple Romain détruisit les ruines même des villes, en sorte qu'on cherche aujourd'huy Samnium dans Samnium, & qu'une ville si ruinée ne paroit pas avoir pû être la matiere de vingt quatre triomphes. Séneque dit sur l'embrasement de la ville de Lyon, qu'on cherche Lyon dans la Gaule. Et Ciceron reproche à Verres d'avoir tellement desolé la Sicile qu'on la cherche dans ses plus fertiles campagnes. Voilà par tout la même pensée, & apparemment chacun de ces Auteurs ne doit la sienne qu'à luy-même.

Quoi qu'il en soit, reprit Eudoxe, Virgile a mieux pensé que les autres, en disant qu'il ne restoit de Troye que la place où elle avoit été : *Et campos ubi Troja fuit.* C'est aller plus loin que Lucain, qui fait mention de ses ruines, & que je ne sçai quel autre Poëte qui parle de

Ita ruinas ipsa urbium diruit Samnium in ipso Samnio requiratur, nec facile appareat materia quatuor & viginti triumphorum. *Flor. c. 16.*

Lugdunũ quod ostendebatur in Gallia, quæritur. *Senec. Epist. XCI.*

Ætnensis ager sic erat deformis atque horridus, ut in uberrima Siciliæ parte Siciliam quæreremus. *Cic. lib. in Ver.*

ſes cendres. Par *les champs où a été Troye*, on n'a l'idée ni de ruines, ni de cendres, qui ſont au moins les reſtes d'une ville détruite & brûlée : le lieu ſeul où fut cette ville, revient en l'eſprit. Vous me faites penſer, dit Philanthe, au Sonnet de *Girolamo Pereti* ſur l'ancienne Rome, il eſt admirable, & digne de toute la grandeur Romaine.

Qui fù quella di Imperio antica ſede
Temuta in pace e triomphante in guerra.
Fù : perch'altro che il loco hor non ſi vede.
Quella che Roma fù, giace ſotterra.

Queſte cui l'herba copre e calca il piede
Fùr moli al ciel visine, ed hor ſon terra.
Roma che'l mondo vinſe, al tempo cede,
Che i piani inalza, e che l'altezze atterra.

Roma in Roma non è. Vulcano e Marte
La grandezza di Roma a Roma han tolta
Struggendo l'opre e di Natura e di Arte,

Volto sossopra il mondo, e'n polve e volta:
E frà queste ruina a terra Sparte
In se stessa cadeo morta e sepolta.

„ Voici comme je voudrois traduire „ ce Sonnet. Ici fut autrefois la Ca„ pitale de l'Empire, redoutée dans la „ paix & triomphante dans la guer„ re. Elle fut : parce qu'on ne voit „ plus que le lieu où elle a été. Cet„ te Rome si fameuse est sous terre : „ ces masses de pierre que l'herbe „ couvre, & qu'on foule aux pieds, „ ont été élevées jusqu'au ciel, & ne „ sont plus que terre. Rome qui a „ vaincu le monde, cede au tems qui „ releve les choses les plus basses, & „ qui abbaisse les plus hautes. Rome „ n'est plus dans Rome. Vulcain & „ Mars ont ôté à Rome toute sa

grandeur, en détruisant les ouvra- «
ges & de la nature & de l'art. En- «
fin, aprés avoir renversé le monde, «
elle a été renversée à son tour, re «
duite en poussiere, & ensevelie en «
elle-même. «

Il y a de l'esprit, de la noblesse, & si vous voulez de la magnificence dans le Sonnet Italien, repartit Eudoxe : mais à ne vous rien déguiser, ce seul mot de Virgile, *& les champs où a été Troye*, me semble plus beau, & plus grand, tout simple qu'il est.

On peut neanmoins encherir sur la pensée de Virgile, interrompit Philante; & le Tasse l'a fait en disant du Palais enchanté d'Armide, qu'il ne paroît plus ; qu'il n'en paroît pas même de vestiges, & qu'on ne peut dire qu'il ait jamais été en ce lieu-là.

Ne più il Palagio appar, nè pur le sue
Vestigia : nè dir puossi ; egli qui fue.

Faites valoir le Tasse tant qu'il vou s

plaira, dit Eudoxe, je m'en tiens pour moi à Virgile, & je vous déclare que je ne veux pas avoir plus d'eſprit que lui. Ce n'eſt pas que je mépriſe le Poëme du Taſſe; il a de grandes beautés, & du ſublime en pluſieurs endroits: mais c'eſt que j'eſtime plus l'Enéïde qui n'a rien dans les penſées que de noble & de régulier. Je ne ſuis pas même entêté des Anciens juſqu'à n'admirer que leurs penſées: les Modernes en ont d'excellentes; & ſans parler des Italiens ni des Eſpagnols, en liſant nos Auteurs François, j'en ay marqué quelques unes dans le genre noble, que l'on pourroit oppoſer à celles du ſiécle d'Auguſte.

Je ſuis ravi, dit Philante que vous ne ſoyiez pas de ces gens que l'amour de l'Antiquité aveugle, & qui s'imaginent qu'on n'a point d'eſprit dans les derniers ſiécles: Pour moy, je ſuis un peu de l'avis du Chancelier Bacon, qui croit que l'antiquité des ſiécles eſt la jeuneſſe

du monde, & qu'à bien compter nous ſommes proprement les Anciens. Je ne ſçay, reprit Eudoxe, ſi la penſée de Bacon n'eſt point trop ſubtile : mais je ſçay bien que ſans décider ſi nous ſommes les Anciens ou non, nous avons du bon ſens, de l'élevation, & de la juſteſſe pour le moins autant que les Grecs & que les Romains.

Eudoxe prit alors ſon recuëil, & le feüilletant continua ainſi. Un de « nos meilleurs Ecrivains dit du Car- « dinal de Richelieu, que c'étoit un « homme plus grand par ſon eſprit & « par ſes vertus, que par ſes dignitez « & par ſa fortune; toûjours employé, « & toûjours audeſſus de ſes emplois; « capable de régler le préſen , & de « prévoir l'avenir; d'aſſûrer les bons « évenemens, & de reparer les mau- « vais ; vaſte dans ſes deſſeins, péné- « trant dans ſes conſeils ; juſte dans « ſes choix, heureux dans ſes entrepri- « ſes & pour tout dire en peu de mots « rempli de ces dons excellens que « Dieu fait à certaines ames qu'il a «

„ crées pour être maîtresses des au-
„ tres, pour faire mouvoir les res-
„ sorts dont sa Providence se sert
„ pour élever ou pour abatre selon
„ ses decrets éternels la fortune des
„ Rois & des Royames.

Ces pensées ont de la grandeur, & conviennent parfaitement bien à un grand Ministre d'Etat. La pensée d'un de nos Poëtes qui a fait dans un sonnet l'Epitaphe de ce Cardinal, est aussi fort élevée & fort juste :

Il fut trop absolu sur l'esprit de son Maître ;
Mais son Maître par lui fut le maître des Rois.

Voici quatre vers d'une Epitaphe d'Anne d'Austriche qui sont à mon gré incomparables :

Elle sçût mépriser les caprices du sort,
Regarder sans horreur le horreurs de la mort,
Affermir un grand trône, & le quitter sans peine,
Et pour tout dire enfin, vivre & mourir en Reine.

L'Oraison funébre de la Reine d'Angleterre Henriette de France, & celle de la Duchesse d'Orleans Henriette Anne d'Angleterre, sont pleines de ces pensées qu'Hermogene nomme majestueuses ; & j'en ai ici quelques-unes qui peuvent fort bien subsister hors du corps de l'ouvrage d'où elle ont été tirées.

Son grand cœur a surpassé sa " naissance : toute autre place qu'un " trône eût été indigne d'elle. "

Douce, familiere, agreable autant " que ferme & vigoureuse, elle sçavoit " persuader & convaincre aussi-bien " que persuader, & faire valoir la " raison non moins que l'autorité. "

Malgré les mauvais succez de ses " armes infortunées, *c'est de Charles* " *I. Roi d'Angleterre dont parle* " *l'Auteur*, si on a pû le vaincre, on " n'a pas pû le forcer ; & comme il " n'a jamais refusé ce qui étoit rai- " sonnable étant vainqueur, il a toû- " jours rejetté ce qui étoit foible & " injuste étant captif. "

Ce Prince magnanime (Charles "

„ II.) eût pu gâter ses affaires en se
„ servant de la main de ceux qui s'of-
„ froient à détruire la tirannie par
„ un seul coup: Sa grande ame a dé-
„ daigné ces moyens trop bas. Il a
„ cru qu'en quelque état que fussent
„ les Rois, il étoit de leur Majesté
„ de n'agir que par les loix, ou par
„ les armes. Ces loix qu'il a prote-
„ gées l'ont rétabli presque toutes
„ seules: il regne paisible & glorieux
„ sur le trône de ses ancêtres, & fait
„ regner avec lui la justice, la sa-
„ gesse, & la clemence.

„ Les malheurs de sa maison, *il s'a-*
„ *git de la Duchesse d'Orleans*, n'ont
„ pû l'accabler dans sa premiere jeu-
„ nesse, & dés lors on voyoit en
„ elle une grandeur qui ne devoit
„ rien à la fortune.

„ Quoi que le Roi d'Angleterre,
„ dont le cœur égale la sagesse, sçût
„ que la Princesse sa Sœur recher-
„ chée de tant de Rois, pouvoit ho-
„ norer un trône, il lui vit remplir
„ avec joie la seconde place de Fran-
„ ce, que la dignité d'un si grand Ro-

yaume peut mettre en comparaison "
avec les premieres du reste du mõde."

Ce qu'a dit d'un de nos Heros un de nos fameux Orateurs est bienheroïque.

L'Emploi le porta dans des païs " differens; la Victoire le suivit pres- " que par tout,& la Gloire ne l'aban- " donna jamais. S il n'a pas toûjours " vaincu, il a du moins toûjours me- " rité de vaincre. "

Tant que ce grand homme sera à " nôtre tête, *disoi:t les soldats*, nous " ne craignons ni les hommes, ni les " élemens ; & déchargez du soin de " nôtre seureté par l'experience & " par la capacité du chef qui nous " commande, nous ne songeons qu'à " l'ennemi & à gloire. "

Un autre Orateur dit du même Heros, il parle, châcun écoûte ses " oracles:il commande, châcum avec " joie suit ses ordresil marche, châ- " cun croit courir à la gloire;on di- " roit qu'il va combattre des Rois " confederés avec sa seule maison, " comme un autre Abraham ; que " ceux qui le suivent sont ses soldats ",

„ & ses domestiques, & qu'il est Ge-
„ neral & Pere de famille tout en-
„ semble,

Un Auteur celébre, & qui se distingue par le talent qu'il a d'écrire aussi poliment dans la langue des anciens Romains que dans la nôtre, a dit d'un grand Magistrat ami du Heros
„ dont nous venons de parler : Tout
„ étoit éloquent en sa personne, jus-
„ qu'à son air & son silence. La
„ noblesse de son ame paroissoit
„ peinte en quelque façon dans la
„ noblesse de son discours. Il persua-
„ doit encore davantage par l'opi-
„ nion qu'on avoit de sa probité
„ que par l'estime qu'on avoit de
„ son sçavoir. Ce n'étoit pas tant à
„ son éloquence & à sa dignité
„ qu'on se soûmettoit, qu'à l'auto-
„ rité de sa vertu ; & on avoit hon-
„ te de ne se pas rendre à ses rai-
„ sons, dés qu'on étoit raisonnable.

On ne peut donner en peu de paroles, dit Philante, une idée plus juste ni plus haute de feu M. le Prémier Président de Lamoignon. Ajoûtons,

tons, pour achever ſon portrait ce que le Panegyriſte du Parlement de Paris lui a appliqué, & ce qu'on a dit d'un des premiers hommes de l'Antiquité : *Il n'y a eu rien que de loüable & dans ſes actions, & dans ſes diſcours & dans ſes ſentimens.*

Nihil in vita niſi laudandum aut fecit, aut dixit, ac ſenſit. Velei. Paterc. lib 1. de Publ. Scipione Æmil.

Mais c'eſt ſur le Prince qui nous gouverne, ajoûta Eudoxe, que nos meilleurs Ecrivains ont penſé peut-être le plus noblement ; comme ſi la hauteur du ſujet avoit élevé leur génie, & que Loüis le Grand leur eût inſpiré lui-même des penſées dignes de lui.

Un homme de qualité qui a de l'eſprit infiniment, & qui écrit d'une maniere dont les autres n'écrivent point, dit dans le portrait du Roy : Il a l'air d'un Heros ; & quand on « ne traiteroit pas ſa dignité Royale « de Majeſté, on en devroit traiter « ſa perſonne. On l'admireroit s'il « étoit un particulier, & la pourpre « qui rehauſſe d'ordinaire l'éclat des « bonnes qualitez, reçoit du luſtre « de toutes les ſiennes. « «

Un autre bel eſprit & fort honnête homme a ſur le même ſujet une penſée également juſte & ſublime :

Ton eſprit que rien ne limite ,
Fait honneur à la Royauté :
Et l'on ne voit que ton mérite
Audeſſus de ta Dignité.

„ Quand je parle de Loüis le Grand,
„ dit l'Auteur d'un diſcours poli &
„ ingénieux, je nomme un Prince qui
„ fait plus d'honneur au Trône que
„ le Trône n'en fait aux autres Rois;
„ un Prince qui effaçant & relevant
„ tout à la fois la gloire des Rois ſes
„ aieux , leur rend de la ſienne plus
„ qu'il ne prend de la leur.

Celui que j'ay déja cité en parlant du Cardinal de Richelieu & de M. de Turenne, & qui n'écrit pas moins bien en vers qu'en proſe, dit dans un Eloge du Roi qui n'a pas été imprimé.

Son ame eſt audeſſus de ſa grandeur ſuprême ;
La vertu brille en lui plus que le diadême ;

Et quoi qu'un vaste Etat soit soûmis
à sa loi,
Le Héros en Loüis *est plus grand*
que le Roi.

L'Auteur de la *Lettre écrite de la campagne à une personne de la Cour*, se contente de dire que dans lui l'homme est aussi grand que le Roi. « Car aprés avoir dit que la grandeur « lui est si naturelle qu'il n'est pas en « son pouvoir de s'en défaire; qu'il a « beau descendre du trône par la fa- « milliarité de la conversation, que « dans le tems qu'il ne fait aucun usa- « ge de l'autorité que donne le sou- « verain pouvoir, il se distingue par « l'autorité que donne la souveraine « raison; qu'il y a toûjours quelque « chose en lui qui l'éleve malgré lui; « que la gloire qui le suit est indé- « pendante de sa couronne; qu'elle « sort de sa personne comme de sa « source, & qu'elle rejaillit dans ses « moindres actions, dans ses discours, « dans ses gestes, dans ses regards; que « quand il pourroit ne se pas souve- « nir de ce qu'il est, il lui échaperoit «

„ mille choses qui ne permettroient
„ pas aux autres de l'oublier & que
„ c'est ainsi qu'en parle tout le mon-
„ de. Aprés tout cela, dis-je, l'Au-
„ teur ajoûte :

Mais parle-t'on de bonne foi ;
Est-ce une fable, est ce une histoire ?
Si ce qu'on dit est vrai, rien ne manque à sa gloire :
Et dans lui, qui le pourroit croire
L'homme est aussi grand que le Roi!

Il s'ensuit de là, repliqua Philante, que nôtre Monarque est bien different de ces Princes qui n'ont pour tout merite que l'éclat de leur fortune, & dont l'on pourroit dire justement avec l'Auteur de l'Eloge qui n'a point paru, & que vous m'avez fait voir :

Ils ne seroient plus rien, s'ils cessoient d'être Rois.

Car sa moindre qualité c'est de l'être ; & le Comte de Fuensaldagne dit un jour fort à propos, que la Royauté étoit de trop en lui ; qu'il n'en avoit que faire; & que son propre merite lui tenoit lieu de tout :

Le sobra ser Rey. Ce mot est beau, & a donné lieu à une belle devise qui a pour corps le soleil entouré du méteore appellé la Couronne, & pour ame ces paroles : *Le sobra la Corona.*

Une de nos amies, reprit Eudoxe, qui est la gloire de son sexe, & un peu la honte du nôtre, a sur le Roi des pensées sublimes. En parlant d'un lieu où étoient tous les Portraits des Rois de France, aprés avoir dit que Loüis XIV. les surpasse en tous les avantages exterieurs comme en toutes sortes de vertus militaires & pacifiques, elle ajoûte : *Il paroît enfin être le Roi de tous ces Rois.*

Elle dit, en faisant parler la Seine, au sujet des feux d'artifice qui se firent sur l'eau devant le Louvre à la naissance du Duc de Bourgogne :

Nouveau Prince, dont l'origine
Toute grande, toute divine
Vous montre tant & tant de Rois
Dignes du Sceptre des François :

Plusieurs Loüis, *un Charlemagne,*
Un Henri terreur de l'Espagne,
Vainqueur de ses propres sujets,
Qui m'enrichit de ses bien-faits.
Vous sçaurez bientôt leur histoire :
Mais pour aller droit à la gloire,
Croiez-moi, tous ces Rois si grands,
Justes, pieux, ou conquerans,
Leur bonté comme leur puissance,
Leur valeur comme leur prudence,
Enfin tous leurs faits inoüis,
Vous les trouverez en Loüis.

Tout cela regarde proprement la personne de nôtre auguste Monarque en general : mais que n'a-t'on point dit de grand sur ses actions, sur ses conquêtes, sur ses vertus particulieres ; Je n'aurois jamais fait, si je voulois vous lire tout ce que j'ai remarqué là dessus : je me borne à trois ou quatre traits qui me touchent davantage.

„ Vous marchez vous-même à la dé-
„ fense de vos peuples ; & préferant
„ l'honneur au repos, vous comptez
„ pour rien vos victoires, si vous n'a-
„ vez eu part aux perils & aux fati-

gues des combats. Vôtre camp & vô- « tre Cour, ce n'est pour vous qu'une « même chose: vos meilleurs courti- « sans sont vos plus braves guerriers. « Vos travaux sont vos seuls diver « tissemens ; & quand la gloire vous « appelle, vous ne commandez pas « qu'on vous serve, mais qu'on vous « suive. C'est ce que dit un célébre « Academicien dans son Compliment au Roy au nom de l'Academie.

Il dit dans la même piéce sur les entreprises de Sa Majesté: La sages- « se les forme, & les conduit elle-mê- « me ; la fortune les accompagne, la « valeur les execute, la gloire les cou « ronne. Il ajoûte, en parlant de l'A- « cademie Françoise: Elle seroit heu- « reuse, SIRE, si elle sçavoit écrire & « penser aussi noblement que vous « sçavez agir. Cette pensée ne vaut- « elle pas celle de Quintilien, qui dit de Cesar, comme nous l'avons remarqué, qu'il a parlé avec autant de force qu'il a combattu ;

Que ne dit point un autre fameux Academicien dans un Discours Aca-

demique qui me paroît un Chef-d'œuvre, & que je vous lirois tout entier si je ne m'étois prescrit des bornes ; Ecoutez ce seul endroit, où aprés avoir dit à un Homme de merite qu'on recevoit ce jour-là au nombre des Academiciens: Et qui pourra mieux que vous nous aider à parler de tant de grands évenemens dont les motifs & les principaux ressorts ont été si souvent confiez à vôtre fidelité, & à vôtre sagesse? Qui sçait mieux à fonds tout ce qui s'est passé de memorable dans les Cours étrangeres, les traités, les alliances, & enfin toutes les importantes négotiations, qui sous son Regne ont donné le branle à toute l'Europe ? *il continuë de la sorte* : Toute-fois disons la verité ; la voye de la négotiation est bien courte sous un Prince qui ayant toûjours de son côté la puissance & la raison, n'a besoin pour faire executer ses volontés que de les déclarer.

Mais je ne puis m'empêcher de vous lire encore ce qu'un Prélat d'un

merite extraordinaire, renommé par ses Ambassades si utiles à l'Eglise & à la France, dit du Roi dans l'Oraison funébre de la Reine Marie Thérese d'Austriche ; & ce qu'un grand Magistrat en dit il y a un an ou deux dans une belle Harangue qui m'est tombée entre les mains :

Qui ne sçait qu'il auroit poussé « l'Empire François bien au-delà de « toutes nos frontiéres, s'il avoit pû, « en étendant les limites de la France, « donner en même tems de l'étenduë « à sa gloire, qui ne peut être ni plus « solide, ni plus pure, ni plus écla- « tante ? Je me trompe, il est parvenu « à la Monarchie universelle qui a été « autrefois le dessein chimérique de « nos voisins : mais il y est parvenu « par une voye innocente & glorieu- « se, où il n'y a ni violence, ni inju- « stice. C'est l'ouvrage de ses quali- « tez héroïques, que la renommée a « portées jusqu'aux extrêmitez du « monde : car s'il regne heureusement « sur les François par une puissance « naturelle, légitime & héréditaire ; «

„ il ne regne pas moins glorieuse-
„ ment dans les nations étrangeres,
„ en Espagne, en Italie, en Allema-
„ gne, par la terreur de ses armes, par
„ la réputation de sa sagesse, de sa
„ valeur & de sa justice. Voilà l'en-
droit de l'Oraison funébre : voici ce-
lui de la Harangue.

„ Ceux qui sont les plus jaloux de
„ sa gloire, sont contraints d'avoüer
„ qu'il est l'arbitre absolu de leur de-
„ stinée, le plus ferme appui de ses
„ Alliés, & que sa justice est le seul
„ rampart qu'on puisse opposer à la
„ rapidité de ses conquêtes. C'est elle
„ qui l'a desarmé dans les bras mê-
„ mes de la victoire. Lassé de vain-
„ cre, il a voulu donner la paix à ses
„ ennemis ; & bien loin de profiter
„ de ses forces & de leur foiblesse, il
„ aime encore mieux maintenir le
„ repos de toute l'Europe que d'en
„ acquerir l'empire.

Ajoûtez à ces dernieres pensées, dit Philanthe, celles d'une Epître en vers qui traite le même sujet, & que je sçai presque par cœur.

Qu'y a-t'il de plus beau & de plus noble que ces ſix vers qui ſuivent la peinture des Héros de different caractére :

Grand Roi, ſans recourir aux hiſtoires antiques.
Ne t'avons-nous pas vû dans les plaines Belgiques,
Quand l'ennemi vaincu deſertant ſes ramparts,
Au devant de ton joug couroit de toutes parts,
Toy-même te borner au fort de la victoire,
Et chercher dans la paix une plus juſte gloire ?

Six autres vers d'un autre Poëte, répartit Eudoxe, ont encore beaucoup de nobleſſe :

Regler tout dans la paix, vaincre tout dans la guerre ;
D'un abſolu pouvoir calmer toute la terre ;
A tous ſes ennemis avoir donné des loix ;
C'eſt être au plus haut point de la grandeur ſuprême.

Pour sauver ses sujets, juger contre soi méme ;
C'est être le meilleur des Rois.

Ces deux derniers vers regardent l'affaire qui fut rapportée au Conseil il y a quelques années par un Magistrat également capable & integre, & dont la prudence, l'équité, la droiture, l'amour pour les peuples, & le zéle pour la Religion ont paru ensuite avec tant d'éclat en plus d'une Province du Royaume.

Le Pere Spinola, neveu du Cardinal Spinola & Missionnaire de la Chine étant à Paris.

Ajoûtons, si vous voulez, dit Philanthe, sur l'Hérésie éteinte dans la France; la conclusion d'un Sonnet Italien qu'a composé un Jesuite illustre par son nom, par son esprit, & par sa vertu. Le sens est que puisque le Roy a détruit le Calvinisme presque d'un seul mot, & par son autorité Royale, il n'a qu'à devenir le maître du monde pour rendre le monde entier Catholique, & faire que l'Arabe, l'Indien, le Maure, le Persan, & le Turc se soûmettent au joug de l'Eglise:

Perche adorino al fin la Fé di Pietro

L'Arabo, l'Indo, il Mauro, il Perſo, il Trace;
Ah ſia del gran Luigi il mondo entiero.

Mais n'oublions pas, reprit Eudoxe, ce que nous avons lû dans une Harangue compoſée par le Magiſtrat dont je viens de vous parler, & prononcée aux Etats de Languedoc, avec une grace & une force qui ſe rencontrent rarement enſemble. N'oublions pas, dis-je, l'endroit où l'heureuſe contrainte qui a ramené en partie nos Freres errans eſt comparée à ces nuées ſombres & ménaçantes qui jettent la terreur dans les campagnes, allarment les laboureurs, & ſemblent devoir ravir l'eſperance de leurs moiſſons : mais qui aprés ſe reſolvent en des pluyes douces, ſalutaires & fecondes, dont l'unique effet eſt de porter par tout la joye avec l'abondance, & de preſſer les troupeaux d'entrer dans la bergerie.

Diſons encore, répartit Philanthe, ce que fait dire Sapho à ſa fauvette,

sur le pardon que Gennes a obtenu par ses soûmissions :

Allez, Doge, allez sans peine
Lui rendre graces à genoux :
La République Romaine,
En eût fait autant que vous.

Et ce qu'elle dit elle-même sur le genie de Loüis le Grand, superieur à celui de ses Capitaines & de ses Ministres : *Il est l'ame de ses armées & de son Etat, comme le soleil l'est de l'Univers.* La comparaison est riche & heureuse, répartit Eudoxe, & rien ne nous peut donner une idée plus haute de la conduite du Prince qui gouverne aujourd'hui la France.

Il me semble, répartit Philanthe, que les comparaisons bien choisies, & tirées des grands sujets de la nature, font toûjours des pensées fort nobles. Oüi, répliqua Eudoxe : & Longin qui donne des régles du Sublime, non seulement dans les paroles, mais dans les pensées, pense noblement lui-même, quand il compare Démosthéne à une tempête & à un foudre qui ravage & emporte

Longin. sect. 10.

tout, Ciceron à un feu qui ne s'éteint point, & qui à mesure qu'il s'avance prend toûjours de nouvelles forces.

Les comparaisons qu'on tire des arts, poursuivit-il, valent quelquefois celles qu'on emprunte de la nature; & un de nos Panégyristes dit excelemment sur les actions surprenantes que fit Saint Loüis dans une journée mémorable, & qui parurent au dessus des régles de la vaillance commune: qu'il en est à peu prés « de ces grands exemples comme de « ces grands tableaux chargés d'om- « bres & d'obscurités: ce qui paroît « d'abord dureté, ce qui semble cho- « quer la vûë & les préceptes par « des traits trop forts & trop mar- « qués à ceux qui ne s'y connoissent « pas, est une heureuse hardiesse, & « un chef-d'œuvre de l'art aux yeux « des intelligens. «

L'histoire fournit encore de trèsbelles comparaisons. Sur une des médailles que l'on jetta dans les fondemens de l'Eglise des Jésuites de

Saint Loüis, que Loüis le juste faisoit bâtir, ces paroles étoient gravées: *Vicit ut David, ædificat ut Salomon.* Que peut-on imaginer de plus grand? *il a vaincu comme David, il bâtit comme Salomon.*

A propos de Jésuïtes & de comparaisons, dit Philante, sçavez-vous la pensée qu'a eu un grand Prince au sujet des nouvelles Vies de Saint Ignace & de Saint Xavier pour marquer le caractére de ces deux hommes Apostoliques? *Saint Ignace*, dit-il un jour, *c'est César qui ne fait jamais rien que pour de bonnes raisons; Saint Xavier, c'est Alexandre que son courage emporte quelquefois.* Le Prince dont vous parlez, repartit Eudoxe, étoit de ces hommes extraordinaires en qui l'esprit & la science ne cédent point à la valeur héroïque. Il jugeoit de tout admirablement, & pouvoit au reste mettre César & Alexandre où il lui plaisoit; lui qui les connoissoit si bien, qui les exprimoit tous deux en lui même, & de qui on a

dit, *plus capitaine que César, & aussi soldat qu'Alexandre.*

Je ne sçai aprés tout, repliqua Philante, si la comparaison est bien fondée, & si les regles d'Aristote y sont observées exactement. Car quel rapport entre un Saint & un Conquerant ? Sont-ils dans le même genre ? Il y a beaucoup plus de convenance, dit Eudoxe, entre les deux Saints & les deux Heros dont il est ici question qu'il n'y en paroit peut-être d'abord. Saint Ignace étoit avant sa conversion un homme de guerre, illustre par ses beaux faits d'armes. En quittant le monde, il ne perdit pas ses idées guerrieres : il conçut les choses de Dieu sous ces images martiales dont il avoit la tête remplie ; & ce fut dans la méditation *des deux Etendarts*, ainsi que lui-même l'a nommée, qu'il forma le plan de son Ordre. Ce fut par le même esprit qu'il lui donna un nom de guerre, en l'appellant la Compagnie de Jesus, & qu'il entreprit avec ses disciples

de combattre l'erreur & le vice, d'abolir de tous côtez l'empire du demon, & d'étendre celui de Jesus-Christ jusqu'aux extrêmitez de la terre. Voilà le fondement éloigné de la comparaison d'Ignace avec un Heros & un Conquerant : le prochain, c'est qu'Ignace avoit comme César une prudence consommée, & que tous ses pas étoient mesurez, en sorte qu'il ne faisoit rien qu'aprés une meure délibération ; ménageant son zéle, & allant plus au solide qu'à l'éclat ; prenant dans les affaires difficiles toutes les précautions possibles, & ne manquant jamais de ressources dans les conjonctures les plus fâcheuses.

Pour ce qui regarde Saint Xavier, s'étant enrôllé dans la milice d'Ignace, & ayant fait tant de conquêtes évangeliques dans les Indes, on a droit de le comparer au Conquerant de l'Asie : l'un & l'autre a suivi toûjours l'ardeur qui l'animoit, sans se rebuter jamais ni de la difficulté des entreprises, ni de la grandeur

des perils, ni de toutes les fatigues qui sont inséparables de l'exécution des grands desseins. Mais l'un & l'autre s'est quelquefois laissé emporter à son courage, & a presque passé les bornes de la vertu héroïque.

Ainsi la pensée du Prince de Condé est juste; & toutes ces sortes de pensées ont de la noblesse, parce que la comparaison qui les fonde n'a rien que de noble: au contraire, les comparaisons basses font que les pensées le sont aussi. Bacon que vous avez lû, & qui étoit un des plus beaux genies de son siécle, dit que l'argent ressemble au fumier, qui ne profite que quand il est répandu. Il y a du vrai, & même de l'esprit dans cette pensée, mais il n'y a point de noblesse. L'idée du fumier a quelque chose de bas & de rebutant. Je vous trouve bien délicat, dit Philante, & je crains que vous n'ayez du dégoût pour l'Epigramme que le bon homme Patris composa peu de jours avant sa mort: car on y par-

le de fumier, & le fumier en fait même toute la pointe.

Je songeois cette nuit que de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé,
Et que n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
Retire toy, coquin, va pourrir loin d'ici :
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin, ce me dit il, d'une arrogance extrême ;
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toy même ;
Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien :
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien

Ce fumier là, reprit Eudoxe, n'est pas tout-à-fait comme celui de Bacon. Le figuré adoucit ce que le propre a de rude. L'Epigramme toute serieuse & toute triste qu'elle est

dans le fond, a un air plaiſant & je ne ſçai quoi de comique qui ſouffre le proverbe & le quolibet.

Je ſuis ſur mon fumier comme toi ſur le tien.

Car les penſées beſſes qui ſont ingenieuſes peuvent avoir lieu dans le comique & dans le burleſque, comme elles doivent être tout-à fait beaunies du genre grave & auſtére ; tel qu'eſt celui des poëmes ſérieux, des harangues, des panegyriques, & des oraiſons funébres.

Eh de graces, dit Philante, exceptez en le Poëme de *la Magdelaine au deſert de la Sainte Baume*, que nous avous lû enſemble avec tant de plaiſir. Auſſi-bien eſt-il au deſſus des régles, & d'une eſpéce particuliére, qui ne laiſſe pas d'avoir ſon prix. C'eſt aſsûrement une piéce originale, repartit Eudoxe, & je trouve bon pour l'amour de vous que les yeux de la Pechereſſe Pénitente « ſoient des chandelles fonduës ; « que de moulins à vent ils devien- « nent des moulins à eau ; que ſes «

„ tresses blondes dont elle essuie les
„ pieds de Jesus-Christ soient un tor-
„ chon doré ; qu'elle soit elle-même
„ une sainte Courtisanne, qui n'est
„ plus un chaudron sale & tout noir;
„ que les larmes d'un Dieu ne soient
„ que d'eau de vie ; que Jesus-Christ
„ soit un grand Operateur, qui eut
„ l'adresse d'ôter les cataractes des
„ yeux de Magdelaine, l'Hercule
qui purgea l'étable de son cœur.
Tout cela est admirable, & convient parfaitement à la dignité du sujet.

Mais laissons là le Poëte Provençal, & parlons plus sérieusement. Je hais sur tout la bassesse dans les discours chrétiens, continua Eudoxe, & je ne puis me souvenir sans indignation d'un Prédicateur qui dit un jour à des Religieuses, qu'elles devoient avoir toûjours le curedent à la main ; parce que les Communautez regulieres ressembloient aux dents, qui pour être belles, doivent être bien rangées, bien blanches, & bien nettes. J'étois à ce sermon-là, repliqua Philante, & je vous

aſsûre que le bon Pere s'applaudit lui-même de ſa penſée Elle vaut preſque, reprit Eudoxe, celle d'un Prédicateur Italien, qui prêchant à Milan le jour de Pâques devant le Cardinal Charles Borromée Archevêque de la Ville, dit aux peuples, qu'ils avoient un Prélat tres-Saint, & tout ſemblable à un œuf de Pâques qui eſt rouge, qui eſt beni, mais qui eſt un peu dur : *Havete un Prélato ſanctiſſimo. è come l'uovo di Paſca, roſſo e benedetto ; ma é vero ch'é un poco duretto.*

Aprés tout, cela eſt ingenieux, dit Philante. Dites, repartit Eudoxe, que cela eſt bien petit, & bien badin. Les miniſtres de la parole de Dieu doivent parler ſur un autre ton, s'ils ne veulent avilir leur miniſtére. Mais à propos de la divine parole, ſouvenez vous, je vous prie, que l'Ecriture Sainte eſt un fonds de penſées nobles, grandes & ſublimes : telles que ſont celles-cy : *Je ſuis celui qui eſt. Le Seigneur régnera dans toute l'éternité & au-*

de là. Que la lumiere se fasse, & la lumiere fut faite. Ce dernier trait si simple en apparence & à ne regarder que les termes, donne une idée magnifique de la puissance de Dieu, & Longin, tout payen qu'il est, le propose pour un modéle du sublime dans la pensée. Car une pensée élevée se peut tres bien accorder avec des paroles simples : il arrive même que la simplicité de l'expression fait souvent sentir davantage la grandeur des choses. Et cela est si vrai, selon le sentiment de Longin, que nous admirons quelquefois la pensée d'un homme genereux & magnanime, encore qu'il ne parle pas : nous l'admirons, dis-je, au travers de son silence, qui marque toute la noblesse de son ame ; & nous en avons un exemple dans l'Odyssée. Ulysse y fait des soûmissions à Ajax, ausquelles Ajax ne daigne pas seulement répondre ; & ce silence a je ne sçai quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit pû dire.

Hujus sublimitas est tanquã imago quæ animi magnitudinem referat: unde fit ut interdum etiã admiremur nudã absque voce & per se sententiã, ut Ajacis silentium magnum, & quavis oratione sublimius. *sect.* 2.

La force de l'expression ne laisse pas

pas de contribuër quelquefois à la hauteur de la pensée, & l'Ecriture elle-même nous en fournit de riches exemples. Pour dire qu'Alexaudre étoit le maître du monde, que la mer s'ouvrit au peuple de Dieu, que le ciel & la terre ne peuvent soûtenir les regads de la Majesté divine, le saint Esprit parle ainsi : *La terre se teût en sa presence ; la mer vit le Seigneur, & s'enfuit ; le ciel & la terre s'enfuirent de devant la face de celui qui étoit assis sur le trône.* Ces termes de *silence* & de *fuite* ont je ne sai quoi d'énergique qui peint la chose vivement & noblement tout ensemble.

Mach. c. 1. *Psal. 123.* *Apocal. c. 18.*

Pour moi, dit Philanthe, je ne voi point de peinture qui aproche de celle que fait David d'un renversement de fortune : *J'ay vû l'impie élevé aussi haut que les cedres du Liban : je n'ay fait que passer, & il avoit déja disparu. Je l'ay cherché, & je n'ay pas même trouvé la place où il etoit.* Remarquez jusqu'où va David. Tout ce que les

Transivi, & ecce non erat & quæsivi eum, & non est inventus locus ejus. *Psal. 36.*

Poëtes ont dit de plus fort ſur la decadence de Troye, de Rome, & de Carthage c'eſt qu'il ne reſtoit que le lieu où avoient éte ces villes fameuſes : mais ici, le lieu même où étoit l'impie dans ſa plus haute fortune, ne reſte pas.

Les Prophétes, reprit Eudoxe, ſont remplis de penſées fortes, d'idées magnifiques, & qui paſſent bien loin celles d'Hermogene. Mais qu'entendez-vous, interrompit Philanthe, par une pensée forte ? J'entens, répondit Eudoxe, une penſée pleine d'un grand ſens, exprimée en peu de paroles, & d'une maniere vive qui faſſe un prompt & puiſſant éfet. Telles ſont dans Tacite, pour revenir aux Auteurs profanes, les pensées d'Othon déterminé à mourir dans le mauvais état de ſes affaires, & aprés une bataille qui devoit decider du ſort entier de l'Empire entre lui & Vitellius.

Acrius & vehementius eſt id, quod paucis verbis ſummam continet ſignificationem. *Demet. Phaler. de Elecus.*

Ma vie ne vaut pas que vous haſardiez davantage une vertu comme la vôtre, dit-il à ceux qui le preſ-

Hinc animũ, hinc virtutem veſtram ultra periculis ob

ſoient de tenter la fortune tout de nouveau. *Plus vous me donnez lieu d'eſperer ſi je voulois vivre, plus il me ſera beau de mourir. Nous nous ſommes aſſez éprouvez la Fortune & moi. Du reſte, je n'ay beſoin ni de vengeance ni de conſolation. Je veux que d'autres aient tenu l'Empire plus long tems, du moins perſonne ne l'aura quitté plus genereuſement.* Il conclut ſa harangue auſſi fortement qu'il l'a commencée, & qu'il l'a ſuivie. *C'eſt une eſpece de lâcheté que de parler trop de ſa mort. Jugez ſur tout par un endroit, de la réſolution que j'ay priſe: je ne me plains de perſonne; car c'eſt vouloir vivre que d'accuſer les Dieux ou les hommes.*

jicere animis grandie vitæ meæ pretiũ puto. *Hiſtor. lib.* 2.

Ce que Germanicus dit à ſes amis en mourant a auſſi ſa force. *Les inconnus même pleureront Germanicus: Vous autres, vous le vengeriez; ſi vous étiez plus attachez à ma perſonne qu'à ma fortune.*

La derniere raiſon de Mucien pour engager Veſpaſien à ſe ſaiſir de l'Empire ſans balancer davantage, eſt en-

core bien forte, & vaut toutes celles qu'il lui avoit dites. *Ceux qui deliberent dans une affaire comme celle-ci, ont déja pris leur parti, & n'ont plus rien à ménager.*

Je mets dans le même genre la pensée de ce genereux barbare Galgacus, qui conclut ainsi la harangue qu'il fait aux gens de sa nation avant que de combatre les Romains déja maîtres de l'Angleterre : *Allant au combat, songez & à vos ancestres, & à vos descendans.* Que ces deux mots renferment de choses, & qu'ils sont capables de faire impression sur un peuple belliqueux, passionné pour la gloire, & jaloux de sa liberté !

Ituri in aciem, & majores & posteros cogitate. *Invit. Agric.*

Nôtre Henri le Grand, poursuivit Philanthe, ne parla pas avec moins de force dans les plaines d'Ivry, lors que sur le point de donner bataille, il dit à ses troupes : *Je suis vôtre Roi, vous êtes François, voilà l'ennemi.* Il semble, repartit Eudoxe, que ce Monarque qui avoit toute la valeur des anciens Romains,

ait copié le Dictateur Camille, qui dans Tite-Live voiant ses soldats étonnez du nombre des ennemis, leur dit pour les animer *Ignorez vous donc qui est l'ennemi, qui je suis & qui vous êtes* ; C'est peut être aussi que les grandes ames pensent & sentent les mêmes choses dans les mêmes occasions.

Hostem, an me, an vos, ignoratis? *Lib. 6.*

Ces sortes de pensées, ajoûta-t-il, portent la conviction avec elle, entraînent comme par force nôtre jugement, remuent nos passions, & nous laissent l'éguillon dans l'ame. Les peroraisons de Ciceron & de Demosthene, les harangues de Tite-Live & de Salluste pourroient nous en fournir divers exemples, sans parler de Tacite que je viens de vous citer, le plus riche des Auteurs en pensées mâles & concises ; ni de Tertulien qui en a plusieurs de ce caractere, lesquelles pourtant tirent une partie de leur force de son stile dur & barbare. Les Poëtes en ont aussi quelques-unes, & il ne se peut rien voir de plus court, de plus fort,

ni de plus précis que ce que dit Corneille en deux endroits.

Le vieil Horace aprenant que le troisiéme de ses fils qui restoit aprés la mort des autres tuez par les Curiaces ; avoit pris la fuite, s'emporte contre lui, & dit à Julie Dame Romaine :

Pleurez le deshonneur de toute nôtre race

Dans cette honteuse fuite,

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois vaillans hommes ?

replique Julie ? *Qu'il mourût*, répond le pere d'Horace. Ce *qu'il mourût* exprime la generosité Romaine d'une maniere vive & touchanre, qui frape l'esprit, & émeut le cœur en même tems.

Voici l'autre endroit que je vous disois, & que Corneille a imité de Seneque. Jason repudie Médée pour épouser Creuse fille de Créon Roy de Corinthe. Sur quoi Médée entre en fureur, & menace de faire tout perir. On lui represente qu'elle est sans pouvoir ; que son époux est un infidelle ; que tout l'abandon-

ne. *Medée reste*, dit elle dans Sene- Medea superest.
que. Le Poëte François a imité & surpassé, le Poëte Latin. Une confidente dit à Medée:

Vôtre païs vous haït, vôtre époux est sans foi:
Dans un si grand revers que vous reste-t-il, Moi,

Répond elle. *Moi, dis-je, & c'est assez.* N'y a-t-il pas bien de la force & de la grandeur dans de ce seul mot-là? Il y a du moins bien de l'orgueil, repartit Philanthe, Ce *moi* repeté est extremement fier, & me rapelle le *moi* de Pascal & celui de son Copiste. Le *moi* est haïssa« ble selon Pascal: le *moi*, est injuste « en soi, en ce qu'il se fait le centre « de tout. Il est incommode aux au « tres, en ce qu'il les veut asservir: car « chaque *moi* est l'ennemi & voudroit « être le tyran de tous les autres. Ce- « la veut dire en bon françois, dit Eudoxe, que l'amour propre n'est gueres aimable, puis qu'il raporte tout à soi, & qu'il veut dominer par tout. Le Copiste, reprit Philanthe, ren-

cherit bien ſur ſon original, en di-
„ ſant que l'idée confuſe du *moi* eſt
„ le principal objet de l'amour des
„ hommes & la ſource de leurs plai-
„ ſirs & de leurs ennuis. Mais n'ou-
„ blions pas où nous en ſommes, &
laiſſons-là ce *moi* dont nous aurons
peut être occaſion de parler une au-
tre-fois.

C'eſt trop nous arrêter, dit Eu-
doxe, ſur la premiere eſpece des pen-
ſées qui ne gagnent pas ſeulement
la créance comme vraies, mais qui
attirent l'admiration comme nou-
velles & extraordinaires. Celles de
la ſeconde eſpece ſont les agrea-
bles qui ſurprennent & qui frapent
quelquefois autant que les nobles
& les ſublimes : mais qui font par
l'agrément ce que font les autres
par la nobleſſe & par la ſublimité.
A la verité le nom de belle penſée,
Ethic. lib.4.c.3 ſi on prend le mot de beau dans ſa
propre ſignification, emporte gran-
deur ſelon Ariſtote qui a decidé que
les petits hommes n'étoient point
beaux, quelque bienfaits qu'ils fuſ-
ſent, & qu'ils étoient ſeulement jo-

lis. Nous apellons pourtant quelquefois belle pensée ce qui n'est que joli ; & alors nous confondons le beau avec ce qui plaît, à l'exemple de Demétrius, qui donne de la beauté aux choses qui flatent les sens, ou touchent les cœurs

Ah quoi interrompit Philanthe, les pensées sublimes n'ont-elles pas de quoi plaire d'elles-mêmes ? Ne plaisent-elles pas en effet, & par là ne sont elles pas agreables ? Oüi, repartit Eudoxe, mais ce n'est pas l'agrément qui en fait le caractére, ni qui y domine. Elles plaisent, parce qu'elles ont du grand qui charme toûjours l'esprit au lieu que celles ci ne plaisent que parce qu'elles sont agréables. Ce qu'il y a de charmant en elles, est comme en certaines peintures quelque chose de doux, de tendre & de gracieux : c'est en partie ce *molle atque facetum* qu'Horace donne à Virgile, & qui ne consiste pas dans ce que nous appellons plaisant ; mais dans je ne sai quelle grace qu'on ne sçauroit dé-

finir en général, & dont il y a de plus d'une sorte.

Les pensées donc que je nomme agréables ne sont pas précisement celles où regne la plaisanterie, & qui passent parmi nous pour de bons mots. A la verité les bon mots ont un agrément particulier, & si vous voulez nous en parlerons un jour à fonds : mais ce n'est pas dequoi il s'agit ici. Nous parlons proprement des pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, & qui sont d'ordinaire serieuses, ou dont l'enjoüement ne va pas à faire rire.

Dicendi genus facetiosum & argutum sententiis non tam gravibus & severis, quàm concinnis & venustis. *Cicer. de clar. Orat.*

J'accepte volontiers, dit Philanthe, le parti que vous me proposez touchant les bons mots : c'est une matiére qui n'a point encore été bien traitée & qui merite de l'être ; mais je ne veux pas vous interrompre.

Comme la noblesse des pensées, poursuivit Eudoxe, vient selon Hermogene, de la majesté des choses dont elles sont les images, ainsi que nous avons vû : leur agrément peut

Sunt etiam nonnullæ venustates in rebus, ut nymphæi, horti, amores : res enim

venir, ſelon Démétrius, de la nature des objets qui plaiſent d'eux-mêmes, tels que ſont les fleurs, la lumiére, les beaux jours, & toutes les choſes qui flattent les ſens.

ſuaptè natura hilaritate & jucunditate quadam ornata eſt. *De Elocut.*

C'eſt ſans doute pour cela, repartit Philanthe, que Voiture a des penſées ſi jolies: car perſonne n'a mieux mis en œuvre ce que la nature a de plus délicieux & de plus riant. Vous avez deviné juſtement ce que je penſois, repartit Eudoxe, & je ſuis bien-aiſe que nous nous ſoions rencontrés. Voici des endroits de Voiture qui ſont dans ce genre d'agrément.

« Vous viendrez ici trouver le printems que vous avez déja paſsé delà, & y revoir les violettes aprés avoir vû tomber les roſes. Pour moi, je ſouhaitte cette ſaiſon avec impatience, non pas tant à cauſe qu'elle nous doit rendre des fleurs & les beaux jours, que parce qu'elle vous doit ramener: & je vous jure que je ne la trouverois pas belle, ſi elle revenoit ſans vous. »

Il ne ſe peut rien imaginer de plus fleuri, ni de plus doux, dit Philanthe. La penſée d'un Ancien, ajoûta-t il, qui eſt raportée par Ariſtote dans ſa Rhétorique, me paroit encore fort belle, de cette beauté qui va plus à l'agreable qu'au grand: Tant de brave jeuneſſe perie à la derniere bataille étoit une perte ſi conſiderable pour l'Etat, qu'on pouvoit aſſurer que l'année n'en feroit pas une plus grande, ſi on lui ôtoit le printems.

Rhetor. l. 3. c. 10.

Croiez moi reprit Eudoxe, Voiture en ce genre vaut bien Pericles: & les pensées ſuivantes ont des charmes particuliers.

„ Aprés avoir paſſé un grand par-
„ terre & de grãds jardins tout pleins
„ d'orangers, elle arriva en un buis
„ où il y avoit plus de cent ans que
„ le jour n'étoit entré qu'à cette heu-
„ re là qu'il y entra avec elle. C'eſt
„ de Madame la Princeſſe dont Voi-
„ ture parle, & la penſée eſt jolie.

Mais il ne faut pas la prendre à la rigueur, ni ſelon les régles & l'exa-

cte verité. Le genre galand a ses licences aussi-bien que le genre poëtique ; & c'est en ces rencontres qu'on a droit de passer du propre au figuré. *Un bois où il y avoit plus de cent ans que le jour n'étoit entré*, voilà le propre : *Qu'à cette heure-là qu'il y entra avec elle*, voilà le figuré. Au reste Voiture semble avoir imité Martial, qui dit à Domitien que quand il feroit la nuit son entrée dans Rome, le peuple ne manqueroit pas de voir le jour en voiant venir l'Empereur.

Iam Cæsar vel nocte veni; stent astra licebit. Non derit populo, reveniente, dies. *Lib.* 8.

Je suis ravi, dit Philanthe, que le mélange du propre & du figuré fasse un agrément, & qu'on puisse, sauver par-là des pensées qui ne plaisent pas à tous les critiques : par exemple, la conclusion de l'Epigramme Latine qu'on fit sur ce que le Duc de Montmorenci fut décapité devant la statuë de marbre d'Henri le Grand, sans avoir pû obtenir sa grace de Loüis le juste ; *Le visage du pere, & le cœur du fils étoient de marbre*.

Ante patris statuā natā implacabilis ira.

Une Epigramme, replique Eudoxe, tire ſouvent toute ſa grace du figuré & du propre joints enſemble ; & celle qui fut faite quand le Marêchal de Baſſompierre ſortit de la Baſtille aprés la mort du Cardinal de Richelieu en eſt un exemple :

Enfin dans l'arriere ſaiſon
La fortune d'Armand s'accorde avec la mienne :
France je ſors de ma priſon,
Quand ſon ame ſors de la ſienne.

Le mot de *priſon* eſt pris au troiſiéme vers dans le ſens propre, & au dernier dans le figuré, & ce qui rend l'Epigramme plus heureuſe ; c'eſt que *France, je ſort de ma priſon*, eſt l'anagramme de François de Baſſompierre à une lettre prés : mais je reviens à Voiture.

Il mêle encore agréablement ces deux genres, en diſant au Comte „ d'Avaux : Avec, tout votre bon „ tems ; dites le vrai, Monſeigneur, „ ne fait-il pas plus ſombre à Munſ„ ter depuis que Madame de Longue„ ville n'y eſt plus ? Au moins fait-il

plus clair & plus beau à Paris depuis qu'elle y eſt.

Une pensée que j'ay vuë dans les memoires de Brantôme aproche fort de celle de Voiture, dit Philanthe. La Reine de Navarre ſœur de François I. étoit une Princeſſe tres-accomplie. Sur le bruit qui ſe répandit à la Cour qu'elle étoit morte en Auvergne, un Courtiſan bel eſprit aſſura que cela ne pouvoit être, parce qu'il avoit fait trop beau depuis ce tems-là; & ſoûtint toûjours galamment que ſi la Reine étoit morte, le ciel n'auroit pas été ſi ſerein. Il eſt vrai, reprit Eudoxe, que ces deux pensées ſe reſſemblent extremement: mais ce qui autoriſe davantage celle de Voiture, c'eſt que ſa Lettre eſt toute enjoüée: jugez-en par les premieres lignes.

« A ce que je voi vous autres Plenipotentiaires, vous vous divertiſſez admirablement à Munſter: il vous y prend envie de rire en ſix mois une fois. Vous faites bien de pren-

„dre le tems tandis que vous l'avez,
„ & jouïr de la douceur de la vie
„ que la fortune vous donne. Vous
„ êtes la comme rats en paille, dans
„ les papiers jusqu'aux oreilles, tou-
„ jours lisant, écrivant, corrigeant,
„ proposant, conferant, haranguant,
„ consultant ; dix ou douze heures
„ chaque jour dans de bonnes chai-
„ ses à-bras bien à vôtre aise, pen-
„ dant que nous autres pauvres dia-
„ bles sommes ici marchant, joûant,
„ causant, veillant, & tourmentant
„ nôtre miserable vie

C'est là : dit Philante, ce qui s'apelle bien badiner. Et c'est aussi en badinant de la sorte, repartit Eudoxe, que l'on peut confondre le sens propre avec le sens figuré sans choquer la raison ni la bien-seance. Il y a même des occasions plus sérieuses où cela se peut, pourveu qu'on n'y entende point finesse, ainsi que nous avons dit en parlant de la verité ; & ce seul endroit d'une Lettre à Mademoiselle Paulet en fait foi.

Nous nous aprochons tous les «
jours du païs des melons, des fi- «
gues & des muſcats,& nous allons «
combattre en des lieux où nous ne «
cueïllerons point de palmes qui ne «
ſoient mêlées de fleurs d'orange & «
de grenades. «

Au reſte, les comparaiſons tirées des ſujets fleuris & délicieux ſont des penſées agreables, de même que celles qu'on tire des grands ſujets ſont des penſées nobles.

Il me paroît,dit Coſtar,que c'eſt «
un grand avantage d'être porté au «
bien ſans nulle peine, & il me ſem- «
ble que c'eſt un ruiſſeau tranquille, «
qui ſuivant ſa pente naturelle cou- «
le ſans obſtacle entre deux rives «
fleuries. Je trouve au contraire que «
ces gens vertueux par raiſon, qui «
font quelquefois de plus belles cho- «
ſes que les autres, ſont de ces jets «
d'eau où l'art fait violence à la na- «
ture, & qui aprés avoir jailli juſ- «
ques au Ciel, s'arrêtent bien ſou- «
vent par le moindre obſtacle. «

C'eſt encore penſer joliment que

de dire avec Balzac, d'une petite ri-
„ viere : cette belle eau aime telle-
„ ment ce pais, qu'elle ſe diviſe en
„ mille branches, & fait une infini-
„ té d'Iſles & de tours afin de s'y
„ amuſer d'avantage.

Je ne m'étonne plus, dit Philanthe, que les Eglogues de Théocrite & de Virgile, les *jardins* d'un de nos amis qui égale l'un & l'autre, ſoient ſi agréables, & qu'on ne ſe laſſe jamais de les lire : car on y trouve par tout des fleurs, des bois, des ruiſſeaux, & enfin ce que la vie champêtre a de plus aimable; ſans parler de la forme & des ornemens que ces grands maîtres donnent à leur matiére pour l'égaier, & pour l'embellir.

Hermog de Formis Orat c. 6. Fabulæ in ſententiis maximè afferunt, ſuavitatẽ & delectation em in oratione. *Idem c. 4.*

C'eſt là proprement, répondit Eudoxe, que la Poëſie, qui, ſelon Hermogene, tend preſque tout au plaiſir, nous amuſe, & nous réjouit. Mais ſi nous en croions le même Hermogene, la fiction, ou quelque choſe d'un peu poëtique, rend les penſées tres-agreables dans la proſe.

Ce fut aparemment ſuivant les idées de ce Rhéteur, dit Philanthe, que Voiture composa la Lettre au Roi de Suéde de Mademoiſelle de Ramboüillet, & celle de la Carpe à ſon compere le Brochet. Je ſuis bien trompé, repliqua Eudoxe, ſi Voiture a ſuivi en cela d'autres idées que les ſiennes, à moins que nous ne diſions de Voiture, au regard d'Hermogene, ce qu'on a dit d'un tres-ſage Gentilhomme au regard de Tacite, qu'il le ſavoit tout entier ſans l'avoir lû; parce qu'étant né avec un grand ſens naturel, & aiant un grand uſage du monde, il en avoit toutes les maximes politiques dans la tête, bien qu'il n'eut aucune teinture des Lettres.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt cartain que les fictions ingenieuſes ne font pas un moins bel effet en Proſe qu'en vers. Ce ſont pour l'eſprit autant de ſpectacles divertiſſans, qui ne manquent point de plaire aux perſonnes éclairées. Il y en a au reſte de deux ſortes: les unes ont de l'étenduë, &

forment une piéce entiere : telles sont les Lettres de la Carpe & du Roy de Suéde : à quoi l'on peut ajoûter *les nouveaux Dialogues des morts*, celui *de l'Amour & de l'Amitié*, *le Miroir ou la Metamorphose d'Orante*, *le Parnasse Reformé*, *la Guerre des Auteurs*, *le Loüis d'Or.* Ces petits ouvrages ont un caractere tres spirituel & tres agreable.

Les autres fictions dont je parle ici sont plus courtes, & se renferment quelquefois en une seule pensée. Ainsi Pline le Jeune exhortant par son exemple Corneille Tacite à étudier jusques dans la chasse, lui dit que l'exercice du corps reveille l'esprit ; que les bois, la solitude, le silence même qu'on garde en certaines chasses aident fort à bien penser ; & enfin que s'il porte toûjours avec lui des tablettes, il éprouvera que Minerve n'habite pas moins les forêts & les collines que Diane. Voilà une petite fixion en deux mots. Pline avoit dit d'abord qu'à une chasse où l'on prit trois sangliers

Lib. 1. epist. 3.

dans les toiles, il étoit aſſis prés des toiles mémes, les tablettes à la main-révant, & marquant ce qui lui venoit de bon en l'eſprit, afin que s'il s'en retournoit les mains vuides, il raportât au moins ſes tablettes pleines. Cela eſt penſé joliment, mais il a encore plus d'agrément ; en ce qu'il imagine que Minerve eſt comme Diane hôteſſe des bois, qu'on la trouve dans les valons & ſur les montagnes. *Ibid.*

C'eſt une fiction à peu près de cette nature, que ce qu'a dit Varron de Plaute, au raport de Quintilien : *Si les Muſes vouloient parler latin, elles parleroient comme Plaute.* La penſée eſt belle, dit Philanthe, mais c'eſt une de ces penſées qu'on trouve par tout, & que tout le monde s'aproprie. Ciceron & Valere-Maxime diſent ce me ſemble que ſi Jupiter vouloit parler grec, il ſe ſerviroit du langage de Platon. Quelques-uns on dit que les Muſes avoient parlé par la bouche de Xénophon. Au jugement de Pli- *Lib.* 10. *c.* 1.

Epistolas quidem scribit, ut Mussas ipsas latinè loqui credas. l. 2. Ep. 13.

ne le Jeune, un de ses amis écrivoit des Lettres dans un stile si élégant & si pur, qu'on croyoit, en les lisant, que les Muses elles-mêmes parlassent Latin. Enfin on a dit d'une Dame de la Cour, que si les graces vouloient parler, elles parleroient par sa bouche. Toutes ces pensées sont les mêmes. On peut y ajoûter, reprit Eudoxe, ce que feint sur la mort de Lope de Vegue le Testi, qui est l'Horace des Italiens, comme le Tasse est leur Virgile. Le Poëte demande où ce Cigne de l'Espagne s'est envolé : il répond, qu'il a plu peut-être à Apollon de l'apeler à soi, pour ne pas chanter seul sur le Parnasse.

Forse piacque ad Apollo a se chiamare,
Per non esser in Pindo a cantar solo?

Il ajoûte que depuis la mort de Lope, Apollon ne chante plus sur sa lyre que des airs Espagnols, & que l'éloquence du Poëte Castillan a été capable de changer le langage du Parnasse.

Ne piu di Greci accenti,
O di Latini, e Toschi il biondo Arciero
Tempra le corde dell' aurata Cetra
Sol d'Ispani concenti
Rimbomban Pindo e Cirra; e in suono lbero
Volano arguti carmi à ferir l'Etra.
Tanto puo, tanto impetra
La facondia di Lope: Ei sol fu degno
Di mutar lingua all'Apollineo regno.

Je juge par là, dit Philanthe, que la Poësie imite quelquefois la Prose: mais il me paroît que les seules figures qu'on emprunte de la Poësie égaient fort une pensée dans la prose. Le Vieux Pline, qui vaut bien plus que le Jeune, si nous nous en rapportons à Voiture, parlant de ces Dictateurs Romains, qui après avoir commandé des armées, & remporté des victoires, labouroient les champs, & menoient eux-mêmes la charruë, dit que la terre se réjoüissoit d'être cultivée par des

Gaudente terra vomere laureato, & triumphali aratore. *Hist. Nat. lib. 18. c. 3.*

laboureurs victorieux,& fenduë avec un ſoc chargé de lauriers.

Il dit ailleurs que les maiſons où étoient diſpoſées par ordre les ſtatuës des Heros d'une noble race, ſe ſentoient encore de leurs triomphes, aprés avoir changé de maîtres ; & que les murailles reprochoient à un lâche qui les habitoit, que tous les jours il entroit dans un lieu conſacré par les monumens de la vertu & de la glorie d'autrui.

Lib. 15. *c.* 2.

Il eſt vrai repartit Eudoxe, que cette joye de la terre, ce ſentiment des maiſons, ces reproches des murailles ont je ne ſai quoi de vif & de beau qui fait plaiſir à l'eſprit ; mais une metaphore animée, & qui marque de l'action ne plait guéres moins. Le Pline que vous venez de citer, dit pour faire entendre l'uſage des flêches, qu'afin que la mort vint plus vîte à nous, nous l'avons fait voler, en donnant des aîles au fer. La penſée n'eſt elle pas vive, & auſſi agreable que celle d'Horace ſur les chagrins qui volent autour des lambris

Vt ocyus mors perveniret ad hominem! alitem illam fecimus, pennasque ferro dedimus. *Lib.* 34. *c.* 14.

bris dorez, & que les gardes ne chaſſent point ! Remarquons en paſſant, dit Philanthe, que la penſée de Malherbe ſur la mort eſt priſe de là :

Mentis & curas laqueata circum. Tecta Polantes. Lib. 2. c. 36.

Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

Au reſte, reprit Eudoxe, la métaphore eſt de ſa nature une ſource d'agrément, & rien ne flate peut-être plus l'eſprit que la répréſentation d'un objet ſous une image étrangere. Nous aimons, ſuivant la remarque d'Ariſtote, à voir une choſe dans une autre : & ce qui ne frape pas de ſoi même, ni à face découverte, ſurprend dans un habit emprunté, & avec un maſque. Ainſi d'une propoſition ſimple & commune telle qu'eſt celle-ci, *les Filles en France ne ſuccedent point à la Couronne*, on fait une penſée ingenieuſe & agréable, en diſant, ſelon l'Evangile, *les Lys ne filent point :* ou ſelon la Fable, *une quenoüille n'accommode pas l'Hercule Gaulois.*

Quelquefois une imagination tou-

» pure fait le même effet sans le secours de la metaphore, Catulle, pour faire entẽdre qu'une personne a tres-bonne grace, & est tres-bien faite, imagine qu'elle a dérobé tous les agrémens à toutes celles qui en ont: *Omnibus una omnes surripuit veneres.*

Voiture, interrompit Philanthe, n'a-t'il point dérobé à Catulle la vision qu'il a sur Mademoiselle de Bourbon, ou plûtôt, pour ne rien dire de trop, Catulle n'a-t'il pas donné lieu à Voiture d'imaginer des vols extraordinaires pour faire valoir le mérite de la Princesse? Philanthe prit le livre, & lût ce qui suit.

„ Selon que je la viens de dépeindre,
„ vous jugerez bien que c'est une
„ beauté bien differente de celle de
„ la Reine Epicharis: mais si elle n'est
„ pas si Egyptienne qu'elle, elle ne
„ laisse pas d'être pour le moins aussi
„ voleuse. Dés sa premiere enfance
„ elle vola la blancheur à la neige; &
„ aux perles l'éclat & la netteté. Elle
„ prit la beauté & la lumiere des as-
„ tres, & encore il ne se passe gueres

de jours qu'elle ne dérobe quelque "
raion au ſoleil, & qu'elle ne s'en "
empare à la vûë de tout le monde. "
Dernierement dans une aſſemblée "
qui ſe fit au Louvre, elle ôta la gra- "
ce & le luſtre à toutes les Dames "
& aux diamans qui les couvroient: "
elle n'épargna pas même les pier- "
reries de la Couronne ſur la tête de "
la Reine, & elle en ſçût enlever ce "
qui y étoit de plus brillant & de "
plus beau. "

Voilà qui eſt imaginé plaiſamment, répartit Eudoxe, & c'eſt l'air de gaieté dont cela ſe dit qui ſauve ce que la penſée a en aparence de faux & d'outré: car enfin il étoit vrai dans le fonds que Mademoiſelle de Bourbon effaçoit tout ce qu'il y avoit de beau à la Cour & ce vol qu'on lui attribuë n'eſt qu'un tour ingénieux, pour dire la choſe agréablement.

Ce qu'on a dit de la jeune Ducheſſe de Bourbon dans la deſcription du dernier Carouſel, repliqua Philanthe, marque d'une maniere

ingénieuse & agréable qu'elle est née sage & spirituelle,

Vous n'aviez pas encor dix ans
Que vôtre esprit en avoit trente.

C'est la pensée de Marot, reprit Eudoxe sur une personne de la Cour de François I. qu'on nommoit Mademoiselle Helly :

Dix-huit ans je vous donne
Belle & bonne :
Mais à vôtre sens rassis
Trente-cinq ou trente-six
J'en ordonne.

Ces differens nombres oposés les uns aux autres font un effet tres-joli. Aussi l'agrément naît d'ordinaire de l'oposition, sur tout dans les pensées doubles qui ont deux sens, & comme deux faces : car cette figure qui semble nier ce qu'elle établit, & qui se contredit en aparence, est tres élegante. J'en tombe d'accord, repartit Eudoxe, & les Anciens nous fournissent là-dessus de beaux exemples. Sophocle dit que les presens des ennemis ne sont pas des presens, & qu'une mere inhu-

maine n'eſt pas mere ; Seneque, qu'une grande fortune eſt une grande ſervitude, Tacite, qu'on fait quelquefois toutes ſortes de baſſeſſes & d'actions ſerviles pour regner. Horace parle d'une folle ſageſſe, d'une pareſſe empreſſée & d'une concorde diſcordante.

Magna ſervitus eſt magna fortuna. De conſolat. ad Polyb.

Omnia ſerviliter pro dominatione. Hiſt. lib. I.

Les Modernes, repliqua Philanthe, n'excellent pas moins en ces ſortes de penſées que les Anciens. J'ay lû quelque part que les Rois « ſont eſclaves ſur le trône, que le « corps & l'ame ſont deux ennemis « qui ne ſe peuvent quiter, & deux « amis qui ne ſe peuvent ſouffrir. Se- « lon Voiture, le ſecret pour avoir de « la ſanté & de la gaieté eſt que le « corps ſoit agité, & que l'eſprit ſe « repoſe. Le même dit, en parlant d'une Perſonne de qualité qui avoit de l'eſprit infiniment, & avec laquelle il étoit en commerce : Je « ne me trouve jamais ſi glorieux que « quand je reçois de ſes Lettres, ni « ſi humble que lors que j'y veux ré- « pondre.

Un Poëte Espagnol dit sur la mort d'une Reine d'Espagne :

Viva no puedo ser mas :
Muerta no puedo ser menos.

Toute la beauté de la pensée consiste dans l'oposition : *Elle n'a pû être pendant sa vie plus qu'elle étoit : elle ne peut être après sa mort moins qu'elle est.* Marot que je vous citois tout-à-l'heure, répartit Eudoxe, finit l'Epitaphe de Madame de Château Briant par une pensée pareille :

Sous ce tombeau git Françoise de Foix,
De qui tout bien tout châcun souloit dire ?
Et le disant auqu'une seule fois
Ne s'avança d'y vouloir contredire.
De grand'beauté, de grace qui hatire,
De bon savoir, d'intelligence prompte,
De biens, d'honneur, & mieux que ne raconte ;
Dieu Eternel richement l'étoffa :
O Viateur, pour t'abreger le conte,
Cy git un rien, là où tout triompha.

L'Epitaphe fameuse de Jacques Trivulce enterré à Milan tire toute sa grace de l'oposition & de la briéveté :

Hic quiescit qui numquam quievit.

Nous pourrions dire en nôtre Langue :

Ici repose qui ne s'est jamais tenu en repos.

C'est ce Guerrier si célébre dans l'Histoire d'Italie, interrompit Philanthe, qui mourut à quatre vingts ans, & qui au raport de Brantôme, étant sur le point de mourir, voulut tenir son épée nuë, parce qu'il avoit oüi dire que les diables haïssoient fort les épées. La Croix, ou le Cierge beni eut été mieux entre ses mains, répondit Eudoxe. Aprés tout, quelque belle que soit son Epitaphe, je l'estime beaucoup moins qu'un petit éloge du Roy, renfermé en un seul vers qui vaut à mon gré un panegyrique entier :

Pace beat, tòtum bello qui terruit orbem.

Je ne sçai si on peut rendre cela en

François dans toute ſa beauté : *Celui qui a fait trembler le monde par ſes armes, le rend heureux par la paix.*

Ce qu'a dit un autre Poëte ſur le même ſujet eſt encore fort beau, repliqua Philanthe :

Plus pacaſſe orbem, quàm domuiſſe fuit.

Il eſt vrai, repartit Eudoxe ; & la traduction en eſt aiſée ? *Il y a plus de gloire à donner la paix au monde qu'à le vaincre.* Mais l'opoſition de *paix*, & de *guerre*, de *rendre heureux*, & de *faire trembler*, ajoûte au premier vers je ne ſai quel agrément que l'autre n'a pas. Le ſecond eſt plus fort, ſi vous voulez, mais le premier me paroît plus agreable.

Deux vers, repondit Philanthe, qui ont été mis ſur le Globe de Verſailles, où les Arts ſont peints, & par leſquels on fait parler la Poëſie, ont toute la grace qu'on peut ſouhaiter. *A quoi bon feindre*, dit la Poëſie ? *Quand je chante vos hauts faits, Grand Roy, on croit que c'eſt une fable, & c'eſt une hiſtoire.* La fa-

Fingere cur libeat dum re cano, Maxime Regum: Fabula narrari creditur hiſtoria eſt.

ble & l'histoire opposées l'une à l'autre rendent la pensée belle, répliqua Eudoxe, & cela me rappelle un endroit de Pline le Jeune au sujet de la guerre des Daces, qu'un de ses amis avoit entrepris d'écrire. *Quelle matiere plus poëtique*, dit-il, *& plus fabuleuse que celle là, quoyque pleine d'événemens très-veritables?*

Quæ tam poëtica, & quanquam in verissimis rebus tam fabulosa materia, *L. 8. ep. 4.*

Il faut avoüer, dit Philanthe, que les antiteses bien ménagées plaisent infiniment dans les ouvrages d'esprit. Elles y font à peu prés le même effet, répondit Eudoxe; que dans la peinture les ombres & les jours qu'un bon Peintre a l'art de dispenser à propos; ou dans la musique, les voix hautes & les voix basses qu'un habile maître sçait mêler ensemble.

Cependant ne croyez pas, continua-t-il, qu'une pensée ne puisse être agreable que par des endroits brillans, & qui ayent du jeu: la seule naiveté en fait quelquefois tout l'agrément. Elle consiste cette

naiveté dans je ne sai quel air simple & ingénu, mais spirituel & raisonnable, tel qu'est celui d'un villageois de bon sens, ou d'un enfant qui a de l'esprit; & la plûpart des Epigrammes de * *l'Antologie* ont ce caractere : s'il ne s'y trouve rien qui pique le goût, il s'y trouve pourtant quelque chose qui le chatoüille, & on peut dire que sans avoir le sel de Martial, elles ne sont pas insipides. Il y en a de bien fades, interrompit Philante : & vous savez que quelques-unes de ces Epigrammes grecques qu'on traduisit à Racan lui parurent si mauvaises, d'un goût si plat; que dinant à latable d'un Prince où l'on servit devant lui un potage qui ne sentoit que l'eau. Voilà,
» dit il tout bas à un de ses amis qui
» avoit vû les Epigrammes avec lui,
» un potage à la grecque s'il en fut
» jamais.

** Recueïl des Epigrammes Grecques.*

Je ne parle pas de celles-là, repartit Eudoxe : je parle de celles qu'on a faites sur la Vache de Myron, & sur des sujets semblables,

qui toutes ſimples qu'elles ſont, ne laiſſent pas d'être ingenieuſes à leur maniere. L'une dit : *Petit veau ; pourquoi meugles tu ; l'art ne m'a point donné de lait.* L'autre, *Paſteur, tu me frapes pour me faire marcher ? l'art t'a bien trompé, Myron ne m'a pas animée.*

Les ſuivantes ſont ſur des ſtatuës de Dieux & de Déeſſes. *Un Iupiter eſt venu du ciel pour ſe faire voir à Phidias ; un Phidias eſt monté au ciel pour voir Iupiter.*

Pallas & Junon voiant une ſtatuë de Venus, dirent : *C'eſt à tort que nous avons condamné le jugement de Paris.*

Un Poëte dit au ſujet d'une ſtatuë de l'amour enchaîné, & attaché à une colomne : *Petit enfant, qui vous a lié les mains ? ne pleurez pas, vous qui prenez plaiſir à faire pleurer les jeunes gens.*

Les Auteurs de ces Epigrammes, ajoûta Eudoxe, avoient un peu du génie des Peintres qui excellent en certaines naïvetez gracieuſes, & en-

tre autres du Cortége, dont les peintures d'enfans ont des graces particuliéres, & quelque chose de si enfantin, que l'art semble la nature même. Parmi les Latins Ovide & Catulle sont originaux en ce genre-là : il ne faut qu'ouvrir les *Metamorphoses*, les *Fastes*, & les *Tristes* pour trouver des exemples de naïveté, & le nombre qu'il y en a m'a empêché d'en écrire aucun. Ce que dit Catulle d'un parfum exquis est agréable pour être naïf : *Quand vous le sentirez, vous prierez les Dieux qu'ils vous fassent devenir tout nez.* Nous avons des Poétes, repliqua Philanthe, qui ne le cédent guéres en naïveté à Ovide ni à Catulle, & j'en ay connu un qui a fait en ce genre un tres-joli Madrigal sur la fortune d'un Homme de mérite :

Tunc perfecta ars, cum naturam ita exprimit ut ipsa esse videatur. *Long. Sect. 19.*

Quod tu cum olfacies Deos rogabis. Totum ut te faciant, Fabulle, nasum.

Elevé dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je disois, A quoy sers-tu
Pauvre & stérile vertu ;
Ta droiture & tout ton zele,
Tout compté, tout rabbatu,

Ne valent pas un fétu.
Mais voyant que l'on couronne
Aujourd'hui le grand Pomponne,
Aussi-tôt je me suis tû;
A quelque chose elle est bonne.

Une Epitaphe de de la façon de Scarron finit par une naïveté merveilleuse:

Cy git qui fut de belle taille,
Qui sçavoit danser & chanter,
Faisoit des vers vaille que vaille
Et les sçavoit bien réciter.
Sa race avoit quelque antiquaille,
Et pouvoit des Heros compter;
Même il auroit donné bataille,
S'il en avoit voulu tâter.
Il parloit fort bien de la guerre,
Des cieux, du globe de la terre,
Du Droit Civil, du Droit Canon;
Et connoissoit assez les choses
Par leurs effets & par leurs causes:
Estoit-il honnête homme? oh, non!

Mais peut être que le plus naïf de tous nos Poëtes est le Chevalier de Cailly, qui déguisa son nom en donnant ses vers au public sous le

titre de *Petites Poësies du Chevalier d'Achilly.*

Ces *petites Poësies* sont pleines de naïveté, & on y reconnoit bien le Poëte, qui avec de l'esprit étoit l'homme du monde le plus naturel, & qui avoit le plus de candeur.

Son Quatrain sur l'étimologie du mot, d'*Alfana*, qu'un savant faisoit venir d'*Equus*, ne m'est jamais sorti de la mémoire,

*Alphana vient d'*Equus *sans doute:*
Mais il faut avoüer aussi,
Qu'en venant de la jusqu'ici,
Il a bien changé sur la route.

Il m'en revient un autre qui marque son desinteressement d'une maniere naïve.

Quand je vous donne ou vers ou prose,
Grand Ministre, je le sai bien,
Je ne vous donne pas grand chose:
Mais je ne vous demande rien.

On diroit, interrompit Eudoxe, que ces Quatrains soient de Gombaud, tant ils ont de son air: té-

moin celui ci qui est un chef-d'œuvre en naïveté :

Colas est mort de maladie :
Tu veux que j'en pleure le sort :
Que diable veux-tu que j'en die ?
Colas vivoit, Colas est mort.

Aprés tout, reprit Philante, ces pensées ; toutes naives qu'elles sont ne laissent pas d'avoir un peu d'antitheses.

Ie ne vous donne pas grand chose.
Mais je ne vous demande rien.
Colas vivoit, Colas est mort.

Donner, demander vivre ; mourir ; fait un petit jeu qui égaie la chose. La naïveté, dit Eudoxe, n'est pas ennemie d'une certaine espece d'antitheses, qui ont de la simplicité selon Hermogene, & qui plaisent même d'autant plus qu'elles sont plus simples : elle ne hait que les antitheses brillans, & qui jouent trop.

Simplicia habent etiã suum acumen, suas argutias. *Gaspar. Laurãt, Comment. in Tract. Hermog. de Formis Orat.*

Mais n'avez-vous point remarqué, ajoûta-t-il, que les idées tristes, telle qu'est l'idée de la mort, n'empéche pas qu'une pensée ne

Quint. l.8.c.3.

plaiſe beaucoup ; Comme les tempêtes, les batailles ſanglantes, les bêtes farouches charment dans un tableau, au lieu d'effrayer, ſi elles ſont bien répréſentées & bien peintes : ainſi les objets les plus pitoyables ont dequoy plaire s'ils ſont bien conçûs & bien exprimez. Car, ſelon la doctrine d'Ariſtote, tout ce qui ſera imité parfaitement, ſera agréable, quand même ce ſeroit quelque choſe d'affreux. Le plaiſir qu'on a de voir une belle imitation, ne vient pas préciſement de l'objet mais de la réflexion que fait l'eſprit, qu'il n'y a rien en effet de plus reſſemblant : de ſorte qu'il arrive en ces rencontres qu'on apprend je ne ſçay quoy de nouveau qui pique & qui plaît.

Rhet. l.1. c.11.

C'eſt dans cette vûë qu'un excellent Philoſophe, qui joint toute la politeſſe de nôtre langue avec une profonde connoiſſance de la nature, dit à un illuſtre Chancelier, en lui dédiant *les Caracteres des paſſions*, Que les deſordres & les vi-

ces qu'il met sous sa protection, ne « sont pas de la nature de ceux qui « craignent la severité des loix ; que « ce n'en sont que les images & les « figures, qui peuvent être reçûës « comme celles des monstres & des « tirans, & qui ne lui doivent pas être « moins agreables à voir que les por- « traits des vaincus ont accoûtumé « de l'être aux vainqueurs.

Je m'étois aperçû il y a long-tems, dit Philanthe, que les pensées qui representent des choses fâcheuses peuvent plaîre, mais je n'en savois pas la raison ; & je vois bien à cette heure pourquoi les *Tristes* d'Ovide plaisent tant, sans parler des pieces dragmatiques anciennes & modernes, qui nous divertissent en nous arrachant des pleurs.

C'est pour la même raison, repliqua Eudoxe, que les endroits de Virgile les plus douloureux & les plus funestes font tant de plaisir aux lecteurs. La mort de Didon a un charme particulier ; & cette Reine malheureuse occupe agréablement.

l'esprit, quand toute éplorée & le visage couvert d'une pâleur mortelle, elle monte sur son bûcher, qu'elle tire l'épée dont elle veut se percer le sein, & qui ne lui a pas été donnée pour un tel usage : quand prête à se tuer elle-même, elle fond en larmes à la vûë des presens qu'elle a reçûs du Prince Troyen, si doux & si chers dans le tems que les destins lui étoient propices. Quand enfin après avoir déclaré en soûpirant, qu'elle seroit heureuse si les navires de Troye n'avoient jamais touché les bords de Carthage, elle dit dans un transport furieux : *Quoi, mourir sans se venger !* Puis un reste d'amour se mêlant à la rage & à la douleur : *Mais mourons*, ajoûte-t-elle. *C'est ainsi qu'il me faut perir. Que le Cruel voye au moins de la mer les flammes de mon bûcher, & emporte avec soi des assurances de ma mort.*

Non hoc quæsitum munus in usus Dulce, exuviæ dum fata Deusque sinebant.

Æneïd. lib. 4.

Voilà effectivement une passion bien touchée, dit Philanthe, & je

ne croi pas qu'on puiſſe rien voir de mieux peint. Voici un autre portrait plus en petit ; repliqua Eudoxe, mais preſque auſſi agréable, tout triſte qu'il eſt. C'eſt la deſcription que Virgile fait des Amans qui ſont aux enfers où deſcend Enée. Le Poëte établit leur demeure dans des lieux arroſez de larmes, & qui ſe nomment les campagnes pleurantes. *Là,* dit il, *ceux que l'amour a tourmentez, & fait mourir cruellement, ſuivent des routes ſolitaires, & ſe cachent ſous un bois de myrthe ; les chagrins ne les abandonnent pas dans le ſéjour méme de la mort.* *Æneïd. lib.6.*

Cette derniere penſée me plaît beaucoup, répartit Philanthe, & rien à mon gré ne marque mieux juſques où vont les peines que cauſe une ſi folle paſſion.

Virgile, reprit Eudoxe, penſe toûjours agréablement ; auſſi-bien qu'Homere, qui eſt, ſelon les Sçavans, le Pere des graces, & dont parle ainſi l'Auteur de *l'Art Poëtique,* François. Ille elegantiarũ omnium parẽs Homerus. *Caſaub.*

On diroit que pour plaire, instruit par la nature,
Homere ait à Venus derobé sa ceinture :
Son livre est d'agrement un fertile tresor,
Tout ce qu'il a touché se convertit en or ;
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace,
Par tout il divertit, & jamais il ne lasse.

Mais nous, n'aurions jamais fait, si nous voulions remarquer ce qu'il y a d'agréable dans l'un & dans l'autre ; & puis il faut que je vous parle d'une troisiéme espece de pensées, qui avec de l'agrement ont de la delicatesse, ou plûtôt dont tout l'agrément, toute la beauté, tout le prix vient de ce qu'elles sont délicates.

Ah dites moi, je vous prie, repliqua Philanthe, ce que c'est précisement que delicatesse ! on ne parle d'autre chose, & j'en parle à toute heure moi-même sans bien sa-

voir ce que je dis, ni ſans en avoir une notion nette. Je ſai ſeulement qu'il y a de bons eſprits, comme de bons Peintres, qui ne ſont point delicats. Les ouvrages de Rubens, au raport des maîtres de l'art, ſentent plus le genie Flamand que la beauté de l'ANTIQUE; & quoi-qu'il y eût de la vivacité & de la nobleſſe en tout ce qu'il faiſoit, ſes figures étoient plus groſſieres que delicates: au lieu que les tableaux de Raphaël ont avec beaucoup de grandeur, des graces inimitables, & toute la delicateſſe poſſible.

La delicateſſe dans le propre, repartit Eudoxe, eſt plus aiſée à définir que dans le figuré. Si vous me demandez ce que c'eſt que délicateſſe en matiere de parfums, de viandes, de muſique: je pourrois peutêtre vous contenter, en diſant qu'un parfum délicat eſt un parfum dont les parties ſont ſubtiles: & qui n'entéte jamais, qu'une viande delicate eſt celle qui aiant peu de maſſe

& beaucoup de ſuc, flatte le goût, & ne charge point l'eſtomac; qu'une muſique délicate eſt un concert de voix & d'inſtrumens qui ne font que chatoüiller les oreilles, & qui n'excitent que des mouvemens doux dans le cœur. Mais quand vous me demandez ce que c'eſt qu'une penſée délicate, je ne ſçai où prendre des termes pour m'expliquer. Ce ſont de ces choſes qu'il eſt difficile de voir d'un coup d'œil, & qui à force d'être ſubtiles nous échapent lors que nous penſons les tenir. Tout ce qu'on peut faire, c'eſt de les regarder de près: & à diverſes repriſes pour parvenir peu à peu à les connoître. Tâchons donc de nous former quelque idée de la délicateſſe ingénieuſe, & ſur tout ne nous contentons pas de dire qu'une penſée délicate eſt la plus fine production, & comme la fleur de l'eſprit; car ce n'eſt rien dire; & dans un ſujet ſi difficile on ne ſe tire pas d'affaire avec un ſinonime, ou avec une metaphore.

Il faut, à mon avis, raisonner de *Plin. lib. 11. c. 2.* la délicatesse des pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, par raport à celles des ouvrages naturels. Les plus délicats sont ceux où *Idem. lib. 17. præm.* la nature prend plaisir à travailler en petit, & dont la matiere presque imperceptible fait qu'on doute si elle a dessein de montrer ou de cacher son adresse : tel est un insecte parfaitement bien formé, & d'autant plus digne d'admiration, qu'il tombe moins sous la vûë, selon l'Auteur de l'Histoire naturelle.

Disons par analogie qu'une pensée où il y a de la délicatesse a cela de propre, qu'elle est renfermée en peu *Auditoribus grata sunt, hæc quæ cùm intellexerint, acumine suo delectantur, & gaudent non quasi audiverint, sed quasi invenerint. Quintil. lib. 8. c. 2* de paroles, & que le sens qu'elle contient n'est pas si visible ni si marqué ; il semble d'abord qu'elle le cache en partie, afin qu'on le cherche, & qu'on le devine ; ou du moins elle le laisse seulement entrevoir, pour nous donner le plaisir de le découvrir tout-à-fait quand nous avons de l'esprit. Car comme

il faut avoir de bons yeux, & emploier même ceux de l'art, je veux dire les lunettes & les microſcopes, pour bien voir les chef-d'œuvres de la nature ; il n'apartient qu'aux perſonnes intelligentes & éclairées de pénétrer tout le ſens d'une penſée délicate. Ce petit miſtere eſt comme l'ame de la délicateſſe des penſées, en ſorte que celles qui n'ont rien de myſtérieux ni dans le fonds, ni dans le tour, & qui ſe montrent toutes entieres à la premiere vûë, ne ſont pas délicates proprement, quelque ſpirituelles qu'elles ſoient d'ailleurs. D'où l'on peut conclure que la délicateſſe ajoûte je ne ſçai quoi au ſublime & à l'agréable, & que les penſées qui ne ſont que nobles ou jolies reſſemblent en quelque façon à ces Heroïnes ou à ces Bergeres de Roman qui n'ont ſur le viſage ni maſque ni crêpe ; toute leur beauté ſaute aux yeux dès qu'elles ſe preſentent. Je ne ſçai ſi vous m'entendez : je ne m'entends preſque pas moi-mêmes & je

crains

trains à tous momens de me perdre dans mes reflexions.

Je vous entends, ce me ſemble, repliqua Philanthe, & je ne vous admire gueres moins que Pline admiroit les ouvrages de la nature, tant je trouve que vous raiſonnez juſte ſur une matiere ſi abſtraite. Je vous quitte de vôtre admiration, dit Eudoxe ; il ſuffit que vous conceviez à peu prés ce que je veux dire : mais les exemples vous le feront peut-être mieux comprendre que mes paroles.

La premiere penſée qui me revient en ce genre-là, eſt du Panegirique de Pline. Le Panegiriſte dit à ſon Prince qui avoit refuſé long-tems le titre de Pere de la patrie, & qui ne voulut le recevoir que quand il crut l'avoir merité *Vous étes le ſeul à qui il eſt arrivé d'être Pere de la Patrie, avant que de le devenir.*

Soli omnium contigit tibi ut Pater Patriæ eſſes, antequam fieres.

Le Cardinal Bentivoglie, interrompit Philanthe, a eu preſque la même idée ſur la dignité de Grand

„ d'Eſpagne, en parlant du Marquis
„ de Spinola. Sa naiſſance illuſtre &
„ ſon grand merite l'avoient fait
„ Grand d'Eſpagne avant qu'il le fût.
L'Italien a un tour qu'on ne peut
rendre en François : *Di per noblità ſangue, & per eminenza di merito, portò ſeco in Iſpa'a il Grandato, anche prima di conſeguolo.*

Le Cardinal, reprit Eudoxe en riant, pourroit bien avoir un peu volé le Conſul : mais ne le chicanons pas là-deſſus, & faiſons lui honneur de ſa penſée autant qu'à Pline de la ſienne. Elles ont toutes deux de la fineſſe, & laiſſent plus de choſes à penſer qu'elles n'en diſent : car pour ne parler que de celle du Panegiriſte de Trajan, je conçois, ſi j'ay de l'intelligence & de la penetration, que les autres Princes prenoient le nom le Pere de la Patrie dés qu'il commençoient à regner ; que Trajan,& plus modeſte & plus équitable qu'eux, ne le prit qu'aprés s'en être rendu digne par le ſoin qu'il eut de ſau-

ver l'Empire, & par l'amour qu'il porta à ses sujets, enfin qu'il étoit le Pere de la Patrie dans le cœur de tout le monde avant qu'on lui en donnât la qualité & le nom.

Ce Panegyriste si ingenieux & si éloquent, poursuivit Eudoxe, a d'autres pensées delicates : mais pour vous les dire ; il faut que je consulte mon recueil. En voici une sur ce que le fleuve qui rendoit l'Egypte fertile par ses inondations reglées, ne s'étant point débordé une fois, Trajan envoia des bleds en abondance au secours des peuples qui n'avoient pas de quoi vivre : *Le Nil n'a jamais coulé plus abondamment pour la gloire des Romains.*

Nilus Ægypto quidem sæpè, sed gloriæ nostræ nunquam largior fluxit.

Voici un autre trait pour le moins aussi delicat à l'occasion des jardins & des maisons de plaisance qui avoient toûjours été aux Empereurs, & que les particuliers possedoient alors. *Les fontaines, les fleuves, les mers ne servent pas aux plaisirs d'un homme seul. Il y a dans le monde quelque chose qui ne vous apartient*

pas, & le patrimoine des Cesars est moins étendu que leur empire. Il ajoûte, pour faire entendre que ces beaux jardins, ces magnifiques maisons s'achetoient librement, & que la possession en étoit paisible. *La bonté du Prince est si grande, & les tems sont si heureux sous son Regne, qu'il nous croit dignes des choses qui ne conviennent qu'aux Empereurs, & que de nôtre côté nous ne craignons pas d'en paroître dignes.*

Cùm jam pridem novitas adulatione consûpta sit, nō alius erga te novus honor impar est quàm si aliquando de te tacere audeamus

Rien au reste n'est pensé plus finement que ce que Pline dit à son Prince vers la fin du Panegirique : *La flaterie aiant épuisé, il y a long-tems, toutes les nouvelles manieres de loüer les Grands, la seule qui reste pour celebrer vos vertus est d'oser s'en taire.*

Un homme de qualité que nous connoissons, & qui tourne ses pensées le plus delicatement du monde, interrompit Philanthe, n'a-t-il pas imité Pline en écrivant dans ses Memoires, qu'il faut dire les mêmes choses, ou se taire sur les bel-

ſes actions du Roi;qu'il en fait plus" de nouvelles tous les jours qu'il n'y" a de tours differens en nôtre lan- " gue pour les loüer dignement?Ce- " lui dont vous parlez, répliqua Eudoxe, n'a peut-être pas lû le Panegyrique de Trajan : non plus qu'une Epître adreſſée au Cardinal de Richelieu, dans laquelle un Ecrivain du regne paſſé le flatte en ces termes qui me ſont demeurez dans la memoire. Nos forces défaillent " à meſure que vos merveilles croiſ- " ſent, & comme l'on a dit autrefois " d'un vaillant homme, qu'il ne pou- " voit plus recevoir de bleſſures que " ſur les cicatrices de celles qu'il " avoit reçûës, vous ne ſçauriez être " loüé que par des redites;puiſque la " verité qui a des bornes a dit pour " vous tout ce que le menſonge qui " n'en connoît point a inventé pour " les autres.

Mais je reviens au Panegyriſte ancien, & je ne ſçai ſi ce qu'il dit ſur l'entrée de Trajan dans Rome n'eſt point auſſi ingenieux que ce que je

Alii se satis vixisse, te viso, te cepto; alii nunc magis esse vivendũ prædicabant.

vous disois toute à l'heure : *Les uns publioient aprés vous avoir vû, qu'ils avoient assez vécu : les autres qu'ils devoient encore vivre.*

Ciceron ne dit-il pas quelque chose de semblable en loüant Cesar, repartit Philanthe ? Je devine ce que vous voulez dire, reprit Eudoxe, & j'ai marqué icy l'endroit. Ciceron parle à Cesar même en ces termes : *J'ai entendu avec peine la belle & sage parole qui vous est échapée plus d'une fois, que vous avez assez vécu pour la nature & pour la gloire. Peut-estre que vous avez assez vécu pour la nature, & j'ajoute pour la gloire, si vous voulez ; mais ce qui est plus important, vous avez certainement peu vécu pour la Patrie.*

Il s'explique encore d'une autre maniere sur le même sujet : *J'ai souvent oüi dire que vous disiez à toute heure que vous aviez assez vécu pour vous. Je le croi, si vous viviez pour vous seul, ou que vous fussiez né pour vous seul.*

L'Idille qu'on fit il y a deux ans pour être chantée dans l'orangerie de Seaux, repliqua Philanthe, a une pensée dont je suis plus touché que de celles de Cesar & de C.c.ron. La paix que le Roy venoit de donner à toute l'Europe étoit le sujet de l'Idylle, & voici l'endroit qui me touche par raport à ce que vous venez de dire.

Qu'il regne ce Heros, qu'il triomphe toûjours;
Qu'avec lui soit toûjours la paix ou la victoire;
Que le cours de ses ans dure autant que le cours
De la Seine & de la Loire,
Qu'il regne ce Heros, qu'il triomphe toûjours
Qu'il vive autant que sa gloire!

Rien n'est plus beau, ni plus naturel, repart Eudoxe; & ce *qu'il vive autant que sa gloire*, a beaucoup de delicatesse,

Mais j'ay oublié de vous dire une pensée delicate qui est au commencement du Panegirique de Pline,

& par laquelle il ſemble que je devois commencer, ſi la converſation n'étoit plus libre qu'un diſcours reglé. C'eſt ſur ce que Trajan fut adopté par Nerva, & élévé au trône des Ceſars lors qu'il étoit éloigné de Rome. *La poſterité croira-t-elle qu'il n'ait point fait d'autre demarche pour etre Empereur que de mériter l'Empire, & d'obeïr en le recevant?*

Credet ne posteri, nihil ipsum, ut Imperator fieret, agitaſſe, nihil feciſſe, niſi quod meruit, & paruit?

Un autre Panegiriſte ancien prend le même tour en parlant à l'Empereur Theodoſe &, voici ſa penſée, ſi je ne me trompe : *La poſterité pourra-t-elle croire que dans nôtre ſiecle il ſe ſoit fait une choſe qui n'a point eu d'imitateur dans les ſiecles ſuivans, ni d'exemple dans les ſiecles precedents? Mais quiconque aura ſçû quelle étoit vôtre vie, & vôtre conduite, ne doutera pas que celui qui devoit regner de la ſorte, n'ait refusé l'Empire.*

Les Modernes au reſte, continua Philanthe, ne penſent gueres moins finement que les Anciens ſur la

créance de la posterité, au regard de l'incroyable ; & je sçay là-dessus deux ou trois pensées que je ne puis m'empécher de vous dire, aussi-bien est-il juste que vous respiriez un peu.

Marigny qui avoit l'esprit si délicat, & qui faisoit de si jolies choses, est peut-être le premier qui dans nôtre langue a mis en œuvre la foy, ou l'incrédulité de nos descendans sur les évenemens merveilleux du Regne de Loüis XIV. Ecoutez son Madrigal.

Les Muses à l'envi travaillant pour la gloire
De Loüis le plus grand des Rois,
Orneront de son nom le Temple de Mémoire :
Mais la grandeur de ses exploits,
Que l'esprit humain ne peut croire,
Fera que la posterité,
Lisant une si belle histoire,
Doutera de la verité.

Voiture avoit dit presque le même en prose avant Marigny, interrompit Eudoxe ; & je vous prie

m'écouter à mon tour : ou de lire vous-même l'endroit que voici dans la Lettre au Duc d'Anguien sur la prise de Dunkerque. Philanthe lût ce qui suit :

„ Pour moy, Monseigneur, je me „ réjoüis de vos prosperitez comme „ je dois : mais je prévois que ce qui „ augmente vôtre réputation presen- „ te, nuira à celle que vous devez at- „ tendre des autres siécles, & que „ dans un petit espace de tems tant „ de grandes & importantes actions „ les unes sur les autres rendront à „ l'avenir vôtre vie incroyable, & „ feront que vôtre histoire passera „ pour un Roman à la posterité.

Je tombe d'accord dit Philanthe, que c'est la pensée du Madrigal de Marigni; mais j'en sçai un autre dont la pensée est fort differente, & par lequel la Sapho de nôtre tems excite nos Poëtes à loüer le Roy.

Vous à qui les neuf Sœurs au milieu du repos,
Ont appris à chanter les hauts faits des Héros.

A nôtre Conquerant venez tous rendre hommage :
Par des vers immortels celebrez son courage,
Et n'aprehendez pas que la posterité
Puisse vous accuser de l'avoir trop vanté :
Quoi que vous puissiez dire en publiant sa gloire,
Vous le ferez moins grand que ne fera l'histoire.

Cela est pensé avec beaucoup de délicatesse, dit Eudoxe, & cela me remet en l'esprit une belle Epître au Roi. Vous me prévenez, reprit Philanthe, & j'allois vous dire l'endroit que vous avez en vûë, car je le sçai par cœur.

Je n'ose de mes vers vanter ici le prix :
Toutefois si quelqu'un de mes foibles écrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-être pour ta gloire aura-t'il son usage ;

Et comme tes exploits étonnant les lecteurs
Seront à peine crus ſur la foy des Auteurs :
Si quelque eſprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour, pour les rendre croyables,
Boileau qui dans ſes vers pleins de ſincerité
Jadis à tout ſon ſiécle a dit la verité,
Qui mit à tout blâmer ſon étude & ſa gloire,
A pourtant de ce Roy parlé comme l'hiſtoire.

Il ne ſe peut rien imaginer de plus délicat ſur ce ſujet, dit Eudoxe. Mais, reprit Philanthe, il me reſte encore à vous dire là deſſus le Sonnet d'un autre Académicien qui tient la plume dans l'Académie, & qui ne réüſſit pas moins en vers qu'en proſe. C'eſt au Roy que le Poëte parle.

Lors que les ſeuls travaux ſont tes plus doux emplois ;
Que d'exemples fameux tu remplis nôtre hiſtoire ;

Qui avec tant de vigueur, de ſuccès & de gloire ,
Seul de ton vaſte Etat en ſoûtiens tout le poids.

Lorſque pour coup d'eſſai de tes nobles exploits,
On te voit ajoûter victoire ſur victoire ,
Que par cent actions tu ternis la memoire
Des plus grands Conquerans & des plus ſages Rois ;

Quel eſt ton but , Loüis, *& que penſes-tu faire ,*
Tu te flattes en vain d'une belle chimére ,
Si par-là tu prétends à l'immortalité ?
Tant de faits audeſſus de la portée humaine
Comment ſeront-ils crus de la poſterité ,
Si nous qui les voions , ne les croyons qu'à peine ?

Cela eſt beau & délicat comme vous

voyez. Un critique auſſi ſévere que Phylarque, répliqua Eudoxe, ne ſeroit pas de vôtre goût ; ni du mien. Ce Phylarque impitoyable ſe mocque de Balzac, & s'emporte contre luy : juſques à luy dire des injures, parce qu'il avoit dit à un grand Miniſtre : *Les actions de vôtre vie ſont telles que nous avons peine à les croire après les avoir vûës.*
„ Nous pouvons dire des grandes ac-
„ tions, s'écrie le Cenſeur, que nous
„ aurions peine à les croire ſi nous
„ ne les avions vûës : mais de dire
„ qu'elles nous ſont incroïables aprés
„ les avoir vûës, cela eſt faux;car nul
„ ne peut ne pas croire ce qu'il eſt
„ aſſuré d'avoir vû : quand ce ſeroit
„ les faits d'armes d'Amadis de Gau-
„ le; nous les croirions,& n'en dou-
„ terions nullement, ſi nous y avions
„ été preſens. C'eſt donc ſottement
„ parler, ajoûte Phylarque, que de
„ dire à un grand Perſonnage que ſes
„ actions ſont telles, que nous avons
„ peine à les croire après les avoir
„ vûës. Ce qui ſe pourroit dire mal-

aisément des charmes & des enchantemens d'Urgande la déconnuë.

Le Censeur de Balzac, dit Philanthe, me paroît outré & malhonnête en cette rencontre. Du moins il chicane, répliqua Eudoxe, & chicane peut-être mal à propos. A la verité dans le discours familier nous dirions : *Je ne croirois pas cela, si je ne l'avois vû.* Mais l'éloquence ne parle pas comme le peuple ; & on peut dire sans difficulté pour faire sentir que des choses sont surprenantes & extraordinaires ; *J'ay peine à les croire après les avoir vûës.* L'un est bien plus beau, plus figuré, & plus fin que l'autre. D'ailleurs une pensée peut être fort bonne en vers qui ne l'est pas tout-à-fait en prose, & celle du Sonnet préparée & amenée comme elle est, n'a rien à mon gré qui doive déplaire.

Cependant il faut avoüer que ces pensées sur la foy de la posterité, au regard des évenemens qui paroissent incroyables, commencent à

s'uſer, & qui voudroit maintenant s'en ſervir, ne plairoit guére. Les plus belles choſes, à force d'être dites & redites, ne piquent plus, & ceſſent preſque d'être belles : c'eſt la nouveauté, ou le tour nouveau que Ciceron loüe dans les penſées de Craſſus, qui donne du luſtre & du prix aux nôtres.

Ne trouvez-vous pas, dit Philanthe, qu'une certaine penſée que je vois par tout ſur la modération de nôtre invincible Monarque eſt de la nature de celles qui commencent à vieillir : C'eſt après avoir dompté tous ſes ennemis, il s'eſt ſurmonté lui-même, & a triomphé de ſon propre cœur. La penſée eſt belle, répartit Eudoxe; mais je ne voudrois plus m'en ſervir : elle ſera bien-tôt, ſi je ne me trompe, comme celle qu'on trouve en pluſieurs endroits, & qui s'aplique d'ordinaire aux grands hommes qui excellent en leur profeſſion, & dont le dernier ouvrage eſt le plus parfait : *Après avoir ſurpaſſé tous*

Cæteros à Craſſo

les autres, il s'est surpassé lui-même. Ciceron en est l'inventeur dans l'éloge de Crassus ; & Voiture est peut-être un des premiers qui s'en est servi en nôtre langue au sujet de Balzac, à qui il dit: Je n'ay rien vû de vous " depuis vôtre départ qui m'ait semblé " audessus de ce que vous avez " jamais fait, & par ce dernier ouvra- " ges vous avez gagné l'honneur d'a- " voir surmonté celui qui a passé " tous les autres.

superatos, illo autem die etiam ipsum à se superatum. *D Orat. l.3.c 3.*

Mais une pensée encore bien usée, quelque delicate qu'elle soit, c'est que le Roy a vaincu la victoire même, du moins est-elle bien ancienne : & de ce côté là, ajoûta-t'il en souriant, on ne peut pas douter de sa noblesse, à en juger par les régles de la genealogie. Un ancien Panegyriste louë Theodose d'être vainqueur de la victoire, & d'avoir quitté avec les armes tous les sentimens de vengeance. Ce n'étoit pas même une pensée fort nouvelle du tems de Théodose. Ciceron l'a je croi inventée, &

c'eſt dans une de ſes Oraiſons qu'elle me paroît toute neuve, encore ne ſçai-je étant répetée deux fois au même endroit, elle n'eſt point uſée la ſeconde fois, ou du moins ſi à la fin elle ne perd pas en quelque façon cette fleur de nouveauté qu'elle avoit au commencement. Aprés avoir dit a Ceſar, *Vous aviez deja vaincu tous les autres vainqueurs par vôtre équité & par vôtre clemence, mais vous vous êtes aujourd'hui vaincu vous-même,* il ajoûte : *Vous avez, ce ſemble, vaincu la victoire même, en remettant aux vaincus ce qu'elle vous avoit fait remporter ſur eux : car vôtre clemence nous a tous ſauvez, nous que vous aviez droit comme victorieux de faire perir. Vous êtes donc le ſeul invincible, par qui la victoire même toute fiere & toute violente qu'elle eſt de ſa nature, a été vaincuë.*

Cæteros quidem omnes Victores jam antè æquitate & miſericordia viceras: hodierno vero die teipſum viciſti. *Orat. pro Ligar.*

Il y a des penſées ſur la victoire & ſur la moderation du vainqueur qu'on a moins miſes en œuvre que

celle-là, interrompit Philanthe. Sans parler de ce que dit le Panegiriste même de Theodose : *Vous avez fait en sorte que personne ne se croit vaincu lorsque vous êtes victorieux* ; nous avons entendu dire à un grand Magistrat dans des Harangues publiques. Que nôtre invincible Monarque se " seroit rendu maitre de l'Europe, s'il " n'eût mieux aimé joindre a la gloi- " re de pouvoir tout ce qu'il veut ; " celle de ne pas vouloir tout ce qu'il " peut ; qu'en donnant la paix à l'Eu- " rope il n'a rien perdu de la gloire " de s'en voir le maître, & que jamais " il n'a si bien fait sentir qu'il l'étoit, " ou du moins qu'il ne tenoit qu'à " lui de l'être,

Fecisti ut nemo sibi victus, ut victore videmus. *Pacat.*

Ce qu'a dit un illustre Academicien, reprit Eudoxe, sur ce que le Roy garantit du pillage une ville riche, exposée à l'insolence du soldat victorieux, n'est gueres moins beau, & n'est point usé. Il ne sait pas " moins se faire obeïr par les siens, " que redouter par les ennemis : il ne " fait la guerre que pour rendre heu- "

„ tous les peuples en se les assujetis-
„ sant, & il a trouvé dans la victoi-
„ re quelque chose de plus glorieux
„ que la victoire même.

C'est dans la même occasion, répartit Philanthe, qu'un autre Académicien ayant dit au Roy, que les soldats combattirent en Heros, tant ils furent animez par sa présence; mais qu'aprés avoir renversé tout ce qui s'étoit opposé à l'impétuosité de leur courage, ils s'arrêterent par ses ordres dans la chaleur de la victoire, & qu'il ne luy en coûta qu'une parole pour empêcher l'afreuse désolation d'une ville floris-
„ sante; il ajoûte; Vous eûtes le plai-
„ sir de la prendre; & de la sauver
„ au même tems; & vous fûtes bien
„ moins satisfait de vous en rendre le
„ maître, que d'en être le conserva-
„ teur.

Ajoûtez à ces pensées, répliqua Eudoxe, celle d'un Panegyrique du Roy, prononcé dans l'Academie lors qu'un grand Archevêque y fut reçû. L'Auteur, après avoir dit,

Le voilà qui marche à la tête de “
ſes armées ; qui étonne les plus “
vieux & les plus ſages Capitaines “
par ſa conduite, les plus braves, & “
les plus determinés ſoldats par ſa “
valeur, qui force, qui gagne, qui “
inonde Places & Provinces antie- “
res comme un torrent que l'hyver “
rend même plus rapide, *dit enſui-* “
te: Sans qu'il manque rien à ſa gloi- “
re, que ce qui manque toûjours à “
celle des Heros, c'eſt qu'on ſe re- “
ſout avec peine à leur reſiſter & à “
les attendre, & que leur reputation “
laiſſe beaucoup moins à faire à leurs “
armes. La penſée eſt délicate, & “
n'eſt point uſée. “

Quelquefois, pourſuivit Eudoxe, une petite allegorie fait entendre finement ce que l'on penſe, & un ſeul exemple vous le fera concevoir. Dans le tems que ce funeſte parti qui pretendoit abolir la Religion de nos peres, & qui vient d'être ruïné par la pieté de Loüis le Grand ; dans le tems, dis-je, que ce parti étoit redoutable en

France, la Cour ménageoit les Huguenots, & les traitoit souvent mieux que les Catholiques, jusqu'à venger les moindres injures qu'on faisait aux uns, & à laisser impunis les outrages les plus atroces qu'on faisoit aux autres. Sur quoi un Poëte de ce tems là fit allegoriquement la plainte du bon parti sous celle d'un chien mort à force de coups.

Pour aboier un Huguenot,
On m'a mis en ce piteux être :
L'*autre jour je mordis un Prêtre,*
Et personne ne m'en dit mot.

Quelquefois aussi sans allegorie ni sans fiction l'on s'explique avec delicatesse, & l'on se tire même d'un mauvais pas par un trait d'esprit. Apres la disgrace de Sejan, & lors que tout le monde maudissoit son nom, un Chevalier Romain osa soûtenir ses interéts, & faire profession d'être son ami : on lui en fit un crime, & voici de quelle maniere il se disculpe dans Tacite, en parlant à Tibere même.

Ce n'est pas à nous, César, à examiner le merite de l'homme que vous élevés au dessus des autres, ni les raisons que vous en avez. Les Dieux vous ont donné le pouvoir de juger souverainement des choses : il ne nous reste que la gloire de l'obeïssance. Si Sejan a formé des desseins contre le salut l'Empire, & contre la vie de l'Empereur qu'on punisse ses mauvais desseins : au regard de l'amitié que nous avons pour lui, & des devoirs que nous lui avons rendus, la même raison qui vous justifie, César, nous rend innocens.

Il n'y a pas moins de génerosité & de hauteur, que d'habilité & de finesse dans les paroles du Chevalier Romain, repliqua Philanthe ; & cela ressemble à ce que dit Amintas dans Quinte Curce, lors qu'étant accusé d'avoir eu des liaisons avec Philotas chef de la conjuration découverte, il se défend en la présence d'Alexandre. *Bien loin*, dit-il, de *desavouër l'amitié* Tu herculesi velcā audire

vis; Rex, hujus nobis periculi causa es. Quis enim melius effecit ut ad Philotam decurrerent qui placere vellent tibi, &c.

de Philotas, je confesse que je l'ay recherchée ; & trouvez-vous étrange que nous ayons fait la cour à celui qui possedoit vos bonnes graces, & qui étoit fils de Parmenion vôtre favori ? Certainement s'il en faut dire la verité, c'est vous, Seigneur, qui nous avez jetté dans l'embarras & dans le péril où nous sommes. Car qui a fait que tous ceux qui vouloient vous plaire couroient à luy, si ce n'est vous-même ? Vous l'aviez élevé si haut que nous ne pouvions ne pas desirer son amitié, ni ne pas craindre sa haine ; & si c'est là un crime, peu sont innocens, que dis-je, personne ne l'est.

Cum subita incautum dementia cepit amantem; Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere manes. Georg. lib. 4.

Mais sçavez-vous, continua Eudoxe, qu'une reflexion subtile & judicieuse tout ensemble contribuë beaucoup à la délicatesse des pensées ? Telle est la réflexion de Virgile sur l'imprudence ou la foiblesse d'Orphée, qui en ramenant sa femme des enfers, la regarda, & la perdit au même moment. *Folie pardonnable à la verité, si les Dieux*

Dieux des enfers ſçavoient pardonner ?

Quevedo à fait des reflexions fort ſubtiles ſur l'avanture d'Orphée, dit Philanthe, & je ſai là deſſus de jolis vers de ſa façon. que les Eſpagnols nomment.

Al infierno el Tracio Orfeo
Su muger baxò à buſcar :
Que non pudò à peor lugar
Llevarde tan mal deſſeo
Cantò y al maoyr tormente
Puſò ſuſpenſion y eſpanto.
Mas que la ducel del canto
La novedad del intento.
El triſte Dios ofendido
De tan eſtraño rigor,
La pena hallò mayor
Feu bolverlo à ſer marido.
Y aunque ſu muger le diò
Per pena de ſu peccado,
Por premiò de lo cantado.
Perder la facilitò.

Ces reflexions, dit Eudoxe, ſont beaucoup plus ſubtiles que judicieuſes, & je ſuis aſſuré que les Dames ſeront de mon avis. Elles n'ap-

prouveront pas du moins qu'Orphée aille chercher sa femme aux Enfers, par la raison qu'un si mauvais dessein que celui de ravoir sa femme ne put le conduire ailleurs, Elles ne trouveront pas bon sans doute que le Dieu des enfers offensé de ce que les tourmens des malheureux furent suspendus & charmés plus par l'entreprise nouvelle du Mari que par le chant melodieux du Musicien, ne trouva point de plus grande peine pour le punir, que de lui rendre sa femme : mais que pour le recompenser de son chant, il lui donna le moien de la perdre fort aisément. Raillerie à part, continua Eudoxe, il y a en tout cela bien plus de subtilité que de jugement, & ce n'est pas là ce que je demande pour la vraye delicatesse. C'est de ces reflexions qui sont vives & sensées, comme j'ay déja dit telle qu'est la reflexion de Tacite sur le gouvernement de Galba, & celle de Pline le Jeune sur la liberalité de Trajan envers l'Egy-

pre dans le tems de la disette.

Il a paru plus grand qu'un homme privé tandis qu'il étoit homme privé ; & tout le monde l'auroit cru digne de l'Empire, s'il n'avoit point été Empereur.

Major privato visus dum privatus fuit; & omniũ consensu capax imperii, nisi imperasset Hist. l. 1.

La Province la plus fertile du monde étoit perduë sans ressource ? si elle eût été libre.

Actũ erat de fœcundissima gente, si libera fuisset. Paneg. Traj.

La reflexion d'un de nos Orateurs François sur les faits d'armes de S. Loüis à la bataille de Taillebourg, & celle d'un de nos Poëtes Latins sur la valeur des troupes Françoises au passage du Rhin sont de cette espece.

« Il fit des actions, dit le premier, qui feroient accusés de temerité, si la vaillance heroïque n'étoit infiniment audessus de toutes les régles. »

« L'ennemi, dit le second, foudroie du rivage les cavaliers qui passent. Le fleuve est rapide, & les eaux en sont étrangement agitées. Chose capable d'éffraier, si quelque chose pouvoit donner de la fraieur aux François. »

Horrendum ! ſcirent ſi quicquam horreſcére Galli.

Ne peut-on pas compter parmi ces reflexions qui ont de la fineſſe & du ſens également, dit Philanthe, celle qui a été faite ſur les diſgraces d'Henriette de France Reine d'Angleterre ? ,, O mere, ô femme, ,, ô Reine admirable,& digne d'une ,, meilleure fortune,ſi les fortunes de ,, la terre étoient quelque choſe! Oüi ſans doute,repartit Eudoxe, & nous pouvous y en ajoûter une de Virgile preſque ſemblable. *J'ay vécu long-tems, ſi quelque choſe peut être de longue durée à des mortels.*

La reflexion eſt belle & morale, interrompit Philanthe, & je ne ſai pourquoi celui qui la fait dans l'Enéide s'aviſe de la faire en parlant à ſon cheval. C'eſt de la morale perduë, continua-t'il en riant ; à moins que ce cheval ne fût deſcendu de Pegaſe en droite ligne, & n'eût plus de raiſon que les autres. Virgile, repartit Eudoxe, a imité Homere, qui dans l'Iliade fait par-

les Achille à son cheval comme à une personne raisonnable, & je vous avoüe que le Poëte Latin pouvoit se dispenser de copier en cela le Poëte Grec.

Je ne puis au reste me dispenser moi-même de vous dire encore une pensée qui a ce tour fin & judicieux dont nous parlons : c'est sur une Fête de Marly où les personnes de la Cour joüerent & acheterent tout ce qu'ils voulurent sans qu'il leur en coûtât rien. La Sapho de nôtre siécle dit là-dessus : Le Roy seul perdit tout ce que les " autres gagnerét, si toutefois on peut " apeller perdre d'avoir le plaisir de " donner sans vouloir même être re- " mercié. Rien n'est pensé plus heu- " reusement, & ce qu'elle ajoûte donne encore plus de prix à sa pensée :

Même dans les plaisirs il est toûjours Heros.

Mais les reflexions politiques, où les sentences que l'on mêle dans l'histoire, poursuivit-il, doivent sur tout être délicates, & je ne puis

ſouffrir ces Hiſtoriens qui affectent d'en faire & qui n'en font que de communes ; car les ſentences ne ſont que pour reveiller le Lecteur ; & pour lui aprendre quelque choſe de nouveau : or celles qui n'ont aucune delicateſſe , & qui viennent d'elles-mêmes à tout le monde , ne piquent point , & ennuyent beaucoup ; elles irritent même en quelque ſorte le Lecteur , qui ſe fâche qu'on lui diſe ce qu'il ſait déja.

Tacite eſt à mon avis , repliqua Philanthe , de tous les Hiſtoriens celui qui fait le plus de reflexions : Il n'en fait que trop , dit Eudoxe mais il faut avouër qu'il y excelle , & que les traits politiques dont ſa narration eſt ſemée , ont ie ne ſai quoi de fin qui recompenſe la dureté de ſon ſtile.

Mariana qui a écrit ſi poliment & ſi purement l'Hiſtoire d'Eſpagne en Latin & en Eſpagnol , reprit Philanthe, eſt plein Auſſi de ſentences. Il y a de quoi s'étonner , repliqua Eudoxe , qu'ayant pris Tite-

Live pour son modele au regard de la narration & du stile, se soit formé sur Tacite en ce qui regarde les sentences & les reflexions, Que dis-je, il l'a si bien imité de ce côté-là, que tres-souvent ses pensées sont celles de Tacite toutes pures. J'en ai marqué quelques-unes, & vous en jugerez vous-même.

En parlant de Carille Archevêque *Marian. l.16.c.18* de Tolede, qui reprit Don Pedre le cruel de ses débauches, & qui en fut pour cela extremement haï : il dit que les raisons qu'avoit le Roi de haïr l'Archevêque, étoient d'autant plus fortes qu'elles étoient injustes. Tacite a dit mot pour mot le même de la haine secrete que Tibere & Livie portoient a Germanicus. *Annal. l. I.*

A l'occasion de Ferdinand V. Roi d'Arragon, qui quitta les Etats de Sarragosse pour aller en diligence à Segovie aussi-tôt qu'il eut apris la mort d'Henry IV. son beaufrere, parce qu'il y avoit un grand parti contre lui pour Jeanne fille d'Henri : Mariana juge qu'il n'y a rien de

Bello civili facto magis quàm cõsulto opus nihilque festinatio ne tutius. *Marian. l.3.c.18.*

Nihil in discordiis civilibus

plus ſeur que de ſe hâter dans les diſſenſions domeſtiques, où l'execution eſt bien plus neceſſaire que la deliberation. Tacite avoit fait faire la même reflexion aux ſoldats de Vitellius.

libus feſtinatione tutius, ubi facto potius quàm conſulto opus eſſet. *Tac. l. 1. hiſt.* 1.

Un des Hiſtoriens de la guerre de Flandre, qui s'eſt propoſé Tacite pour modele plûtôt que Tite-Live, repliqua Philanthe, ne l'a pas ſi fort volé, ou a été du moins plus habile à déguiſer ſes larcins : on ne laiſſe pas pourtant de les entrevoir quand on s'y aplique. Par exemple, Strada dit que les plus lâches deviennent hardis s'ils s'apperçoivent qu'on les craigne : ne croiez-vous pas que cela ſoit pris de Tacite, où il dit que la populace ſe fait craindre, ſi elle ne craint ?

Mais peut-on douter que l'endroit de la mort de Germanicus & de l'affliction que Tibere & Livie, en témoignerent publiquement, ne ſoit l'original d'une de belles ſentences de Strada ? Ecoutez Tacite : *Nulles perſonnes ne s'affligent avec plus d'oſ-*

tentation de la mort de Germanicus, que celles qui s'en réjoüissent davantage. Ecoutez Strada, *Nulles personnes n'engagent leur foi avec plus d'ostentation que celles qui la violent davantage.*

C'est là imiter plûtôt que voler, repartit Eudoxe; & si Mariana en usoit ainsi on n'auroit rien à lui reprocher sur ses reflexions. Aprés tout ils ont l'un & l'autre des maximes fines, qu'ils ne doivent peut-être qu'à eux-mêmes. Selon l'Auteur de l'Histoire d'Espagne, *Presque dans tous les differends qu'ont les Princes entre eux, le plus puissant semble avoir tort, quelque droit qu'il ait.* Selon l'Auteur de l'Histoire de Flandre, *On ne pense jamais que l'aggresseur soit le plus foible.*

Decad. 1. lib. 1.

Lib. 14. c. 4.

Neque credi aggressorem qui non sit superior. *Decad. 1. lib. 1.*

Il me semble, repliqua Philanthe, qu'une apparence de faux rend quelquefois la pensée fine. Quelqu'un a dit que les heures sont plus longues que les années: cela est vrai dans un sens car la durée des heures, au regard de l'ennui & du cha-

grin, se fait plus sentir que celles des années, qui ne se mésurent pas comme les heures, mais cela paroît faux d'abord, & c'est cette fausseté apparente qui y met de la finesse.

Une Princesse que nous avons connuë, & qui avoit l'esprit infiniment délicat, disoit que le soleil ne faisoit les beaux jours que pour le peuple. Elle vouloit dire que la presence des personnes chéres: & avec qui on est en commerce, faisoit les beaux jours des honnêtes gens, & au fond, elle avoit raison: car le soleil à beau luire, le ciel beau être serein; les jours sont vilains dès qu'on ne voit pas ce qu'on aime, pour peu qu'on ait de délicatesse dans le cœur. Cependant la proposition semble fausse, & elle n'a de beauté que par là.

Je suis tout-à-fait de vôtre avis, répartit Eudoxe, & je pourrois à mon tour vous citer des pensées de ce caractere. Le Renaud du Tasse, dans le dernier combat de l'armée Chrêtienne avec l'armée Sarrasine,

tüa plus de gens qu'il ne donna de coups. *Die più morti che colpi.* Et nôtre sage Monarque, selon un de nos Ecrivains, dit en des réponses plus de choses que de paroles. L'air faux, ou l'ombre du faux rend ces deux pensées délicates : du reste, on entend ce que signifie ce plus là, & on n'y est point trompé. D'ailleurs ; la verité s'y rencontre : car absolument d'un coup on peut tuer plus d'une personne ; & d'une parole on peut faire entendre plus d'une chose. Ciceron dit de Thucydide, que dans son discours le nombre des choses suit presque celuy des paroles : cela n'est pas pensé si finiment que ce que je viens de dire du Roy, *Il dit plus de choses que de paroles*, pour signifier que ses réponses sont précises & pleines d'un très-grand sens.

Ita creber est rerum frequentia, ut verborum prope numero sententiarum numero consequatur. *De Orat. lib. 2.*

La pensée de Salluste que Cosar a pris plaisir à traduire, & qu'il a tournée de plusieurs façons, est tout-à-fait de ce genre : *In maxima fortuna, minima licentia est* : c'est-à-

Bell. Jugurt. in.

dire, ſuivant les traductions de Coſtar. „ Plus les hommes ſont en fortune, & moins ſe doivent-ils donner de licence ; plus leur fortune leur permet, & moins ſe doivent-ils permettre à eux-mêmes ; & quand leur puiſſance n'a point de limites ; c'eſt alors qu'ils ſont obligez d'en donner de plus étroites à leurs deſirs. Pour moi je dirois plus ſimplement, afin de garder le tour de la penſée, *dans la plus grande fortune il y a moins de liberté* : mais ne diroit-on pas qu'il eſt faux que plus on a de pouvoir, moins on ait de liberté ? Cependant ſi on y regarde de près, il eſt vray que les perſonnes qui ont une puiſſance abſoluë, & que la hauteur de leur condition expoſe aux yeux de toute la terre, doivent ſe permettre moins de choſes que les autres ; & c'eſt dans ce ſens qu'on a dit que pluſieurs choſes ne ſont pas permiſes à Céſar, parce que tout luy eſt permis.

Cæſari multa non licét, quia omnia licent. Senec. Conſol. ad Polyb.

Toutes ces penſées au reſte ſont

de la nature de celles que Séneque nomme coupées & mistérieuses, où l'on entend plus que l'on ne voit, comme dans ces tableaux dont Pline dit que quoy qu'il n'y eût rien de mieux peint, & que l'art y fût en sa perfection, les connoisseurs y découvroient toûjours quelque chose que la peinture ne marquoit pas, & trouvoient même que l'esprit du Peintre alloit bien plus loin que l'art.

Sunt qui sensus præcidãt, & hinc gratiam sperent, si sententia pepẽderit & audiẽti suspicionem sui fecerit. *Senec. Ep. 104.*

C'est aussi par cette raison, qu'au rapport du méme Pline, les dernieres piéces des excellens Peintres, & celles qui sont demeurées imparfaites ont merité plus d'admiration que les tableaux qu'ils avoient finis: car outre qu'en voyant ces piéces qui n'étoient pas achevées, on ne pouvoit s'empêcher de regretter les grands Maîtres à qui la mort avoit fait tomber le pinceau des mains sur de si rares ouvrages, & que la douleur qu'on ressentoit d'une telle perte faisoit estimer davantage ce qui restoit d'eux, on entrevoioit

Hist. natur. lib. 35. c. 10.

tous les traits qu'ils y eussent ajoûtez s'ils eussent vêcu plus longtems, & on devinoit jusqu'à leurs pensées.

Quiâ nova placent, ideò; sententiæ quæ desinunt præter opinionē delectant. *Aristot.* 3.*Rhet.* c.11.

Quoy qu'il en soit, poursuivit Eudoxe, il y a des pensées délicates qui flattent l'esprit en le suspendant d'abord, & en le surprenant après : cette suspension, cette surprise fait toute leur délicatesse. Cela paroît clairement dans une Epigramme Françoise que vous sçavez, sans sçavoir peut-être pourquoy elle plaît.

Superbes monumens que vôtre vanité
Est inutile pour la gloire,
Des grands Héros dont la memoire
Merite l'immortalité ?
Que sert-il que Paris aux bords de son canal
Expose de nos Rois ce grand original,
Qui sçût si bien regner, qui sçût si bien combattre ?
On ne parle point d'Henri quatre,
On ne parle que du cheval.

Cette chûte à quoy on ne s'attend-

pas, & qui frape tout à coup l'esprit que les premieres pensées tiennent suspendu, sont comme vous voyez toute la finesse de l'Epigramme.

Un Poëte du siécle d'Auguste, pour faire sa cour à l'Imperatrice, & regagner par là les bonnes graces de l'Empereur, disoit que la Fortune, en mettant Livie sur le trône des Césars, fait voir qu'elle n'étoit pas une Déesse aveugle, & qu'elle avoit de bons yeux. Comme on a toûjours oüi dire que la Fortune est aveugle, on est surpris de ce qu'elle a des yeux pour connoître, & pour distinguer le merite d'une Princesse accomplie.

Fœmina sed princeps in qua Fortuna videre. Se probat; & cæcæ crimina falsa tulit. *Ovid. l. 3. de Ponto, Ep. 1.*

On a dit de l'ancienne Sapho, que Mnémosyne l'entendant chanter eut peur que les hommes ne fissent d'elle une dixiéme Muse: on a dit même qu'elle l'étoit devenuë. Comme le nombre des Muses étoit limité à neuf, la premiére fois que Sapho fut apellée la dixiéme Muse, au nom de la dixiéme l'es-

prit fut ſaiſi de je ne ſai quelle ſurpriſe, & demeura un peu en ſuſpens. J'ay dit la premiere fois, car l'eſprit s'eſt accoûtumé à la dixiéme des Muſes, & cela eſt même usé maintenant.

Mais plus la ſuſpenſion dure, plus la penſée ſemble être fine. Un Poëte Grec voulant loüer Dercilis qui n'avoit pas moins d'eſprit & de ſavoir que de beauté & d'agrémens, commence par dire, *Il y a quatre* Anthol. l. 7. *Graces; deux Venus & dix Muſes*, & il ajoûte auſſi tôt; *Dercilis eſt Grace, Venus, & Muſe.* La premiere propoſition tient du Paradoxe, & ſuſpend l'eſprit: car on ne compte ordinairement que trois Graces, une Venus, & neuf Muſes. Il y a de la délicateſſe à en augmenter le nombre pour faire de Dercilis une dixiéme Muſe, une ſeconde Venus & une quatriéme Grace. C'eſt une eſpéce d'énigme que le Poëte propoſe, & qui pique d'autant plus étant expliquée, qu'on en a d'abord moins compris le ſens.

Un des plus beaux eſprits & des plus honnêtes hommes de nôtre ſiécle, repartit Philanthe, a penſé quelque choſe de ſemblable ſur la Comteſſe de la Suze, & il a exprimé ſa penſée en quatre vers Latins qu'il a mis ſous le portrait de cette Dame ſi fameuſe. Elle eſt repreſentée en l'air dans un char, & voici le ſens des vers. *La Déeſſe qui eſt portée par les airs, eſt-ce Iunon, ou Pallas; n'eſt-ce point Venus elle-même; Si vous conſiderez ſa naiſſance, c'eſt Iunon; ſi vous avez égard à ſes ouvrages, c'eſt Minerve. Si vous regardez ſes yeux, c'eſt la mere de l'Amour.* Il y a là bien de la délicateſſe, pourſuivit Philanthe; car enfin les deux premiers vers tiennent l'eſprit ſuſpendu comme vous le ſouhaitez, & les deux derniers ne revélent pas tellement le myſtere qu'on n'ait plus rien à deviner. Cela n'eſt que trop délicat repartit Eudoxe, ou au moins que trop galant: mais cela eſt auſſi fort élevé, & voila juſtement une de ces pen-

Quæ Dei ſublimi raptiur per inania curru. An Iuno an Pallas num Venus ipſa venit? Si genus inſpicias, Iuno; ſi ſcripta, Minerva Si ſpectes oculos, mater Amoris erit.

ſées, où la delicateſſe & la nobleſſe ſe rencontrent enſemble dans un égal degré.

Quæ Veneris formam, mores, Junonis habendo. Sola eſt cæleſti digna reperta toro. Lib. 2. de Ponto. Ep. 1.

Au reſte, c'eſt preſque la penſée d'Ovide ſur Livie : car pour la flatter, & la rendre elle ſeule digne d'Auguſte, il lui donne les mœurs de Junon, & la beauté de Venus, C'eſt auſſi à peu prés celle de Lope de Végue ſur la Princeſſe Iſmenie qui étoit également belle & vaillante.

Venus era en la pace, Marte en la guerra.

La penſée du Taſſe ſur Renaud, ce jeune Prince ſi brave & beau, repliqua Philante, eſt à mon avis de ce caractere.

Se'l miri fulminar fra l'arme avvolto.

Marte lo ſtimi : Amor ſe ſcopre il volto.

J'en tombe d'accord, dit Eudoxe : *Si vous le voiez combattre dans la mêlée, & foudroier les ennemis, vous le prendriez pour Mars.* Cela ne donne que des idées de ſang &

ce carnage : de ſorte que quand le Poëte vient à dire, *S'il leve ſon caſque, on le prendroit pour l'Amour*, on eſt ſurpris de cette douceur ; de cette beauté qu'on n'attendoit pas. L'image du Dieu de la guerre ne promettoit tout au plus que de la nobleſſe & de la fierté. Du mélange des fureurs de Mars & des charmes de l'Amour, il ſe forme je ne ſai quoi qui étonne, & qui flatte en même tems.

La delicateſſe toute pure, dit Philanthe, eſt dans une folie ingenieuſe de Marot que je n'ay pas oubliée.

Amour trouva celle qui m'eſt amere,
Et j'y étois, j'en ſai bien mieux le conte.
Bonjour, dit-il, bon jour Venus ma mere :
Puis tout à-coup il voit qu'il ſe méconte ;
Dont la couleur au viſage lui monte,
D'avoir failli honteux, Dieu ſait combien :
Non, non, Amour, ce dis-je n'ayez honte ;

Plus clair-voyans que vous s'y trompent bien.

Marot, dit Eudoxe, a une pensée qui approche encore plus de celle du Tasse : c'est au sujet d'une Demoiselle de la Cour de François I. vêtuë apparemment comme nos chasseuses d'aujourd'hui, & avec un bonnet en tête.

Sous vos atours bien fournis
D'or garnis,
A Venus vous ressemblez ;
Sous le bonnet me semblez
Adonis.

Mais sçavez-vous, continua-t'il que les vers du Tasse sur Renaud me font souvenir d'un jeune Prince auquel on les a apliquez, & qui n'avoit rien que de grand & que d'aimable ? Je vous entends répartit Philanthe, & je conviens avec vous de tout le merite du dernier Duc de Longueville : il étoit très-bien fait, & avoit sur le visage certains agrémens qui ne se voient point ailleurs. Son humeur n'étoit pas moins charmante que sa figure, dit Eudo-

xe, & je ne croy pas qu'on puiſſe ſe former l'idée d'un Prince plus commode, ni plus aiſé dans le commerce de la vie. On ne l'a preſque jamais vû en colere; on ne luy a jamais entendu dire avec deſſein une parole deſobligeante. Quelque averſion naturelle qu'il eût pour les ſottes gens, il les ſouffroit patiemment, perſuadé d'une des maximes de la Marquiſe de Sablé, qu'il faut s'accommoder aux ſottiſes & aux niaiſeries d'autrui.

Cela venoit ſans doute, dit Philanthe, d'un grand fonds de raiſon & d'honêteté, qui ſe rencontre rarement avec une grande fortune. Le Duc de Longueville avoit l'ame belle & genereuſe, des ſentimens heroïques, ſur tout une paſſion ardente pour la gloire, je dis pour la vraie que les ſeules actions vertueuſes font meriter. Auſſi paroiſſoit-il peu ſenſible à toute autre choſe: toûjours prêt de quitter ſes plaiſirs, dés que ſon devoir l'apelloit; & en, cela bien different de Renaud, qu'il

falut retirer par force du Palais enchanté d'Armide.

Cependant, repartit Eudoxe, il étoit si ennemi de l'ostentation, & aimoit si peu à se faire valoir, qu'il alloit souvent à une autre extremité, & se cachoit trop. Je ne sai, reprit Philanthe, si une modestie excessive est loüable dans un Prince; mais je sai bien que celui dont nous parlons étoit si modeste, qu'il rougissoit des loüanges comme les autres rougissent des injures & des reproches. Du reste, veritable en ses actions & en ses paroles, il ne pouvoir voir sans indignation les gens qui se parent d'un faux merite, & qui s'étudient à tromper le monde par de belles aparences. Ceux qui l'aprochoient, & qui lui faisoient la cour, se plaignoient de son air reservé, & même un peu froid. Ce n'est pas qu'il fût orgueilleux, ou indifferent : mais c'est que n'étant pas en état de faire du bien selon l'étenduë de son inclination liberale, par une delicatesse d'honneur &

de probité, il craignoit de donner de vaines eſperances ſur des demonſtrations d'amitié, qui parmi les Grands d'ordinaire ne ſignifient rien, & n'ont nul effet.

Vous en parlez juſte, dit Eudoxe, & je ſuis aſſeuré que ſi le Duc de Longueville fût parvenu au Trône qu'une nation libre dans l'élection de ſes Rois lui deſtinoit, il auroit été plus ouvert, & plus careſſant, parce qu'il eût pû joindre des graces ſolides à ces marques exterieures d'honnêtetez & de bienveillance.

Auſſi perſonne ne connoiſſoit mieux, & ne pratiquoit plus purement le parfait uſage de la liberalité. Le merite, les beſoins, la reconnoiſſance lui ſervoient & de motif & de regle pour donner; mais il avoit un ſoin particulier de cacher ſes dons: & l'on ſait qu'ayant fait des gratifications conſiderables à quelques perſonnes, il leur fit promettre ſous la foi du ſecret de n'en dire jamais rien.

Il avoit de la diſcretion & de la fidelité dans les moindres choſes ; & en matiére de ſecret, il étoit religieux jusqu'au ſcrupule, jusqu'à la ſuperſtition, ſi j'oſe uſer de ce terme. Mais que dirons-nous de ſon eſprit & de ſon courage ? L'un & l'autre ſont au deſſus de nos paroles, répliqua Philanthe. En effet, avons-nous vû de nos jours un eſprit plus délicat, plus poli plus cultivé, & plus ſolide que le ſien ? Quelle en étoit la pénétration, la juſteſſe, & l'étenduë ? Il avoit aquis toutes les belles connoiſſances qu'un honnête-homme doit avoir ? il parloit de tout avec capacité : ſans faire le capable ; & dans les ouvrages qui tomboient entre ſes mains, rien n'échapoit à ſa critique fine & judicieuſe.

Sa valeur, répartit Eudoxe, ſurpaſſoit toutes ſes autres qualitez. Il aimoit la guerre avec d'autant plus de paſſion, qu'il ne cherchoit à ſe diſtinguer du reſte des hommes que par des actions de courage : mais il

il étoit si intrepide, qu'il ne sentoit pas même d'émotion à la vûë des plus grands perils. Les Venitiens l'ont admiré plus d'une fois en Candie combattant les Infidelles de près & toûjours maitre de luy-même dans la chaleur du combat. C'est par-là qu'il ressembloit au jeune Heros de *la Jerusalem delivrée*.

S'el miri fulminar fra l'arme auvolto
Marte le stimi.

Achevez, repliqua Philanthe:

Amor se scopre il volto.

Ce nom lui convient aussi-bien que celui de Mars. Du moins, dit Eudoxe, s'il n'étoit pas l'Amour même, on ne pouvoit le voir sans l'aimer; & je ne pense point à sa mort que je ne me souvienne de celle du jeune Marcellus, qui étoit si cher aux Romains, & dont la vie fut si courte selon la destinée des amours du peuple Romain, pour me servir du mot de Tacite. Le Ciel n'a fait que les montrer tous deux à la terre; comme si en les faisant naître, il n'avoit point eu d'en-

Breves & infaustos Populi Romani amores. Annal. I.

tre deſſein que de les faire regretter nous avons pleuré le Duc de Longueville, & nous avons plaint en même tems & la France & la Pologne.

Mais pour revenir où nous en étions, ſi cependant nous nous ſommes écartez de nôtre ſujet en parlant d'un Prince qui avoit tant de délicateſſe dans l'eſprit & dans le cœur, c'eſt un grand art que de ſçavoir bien loüer, & à mon avis nul genre d'éloquence ne demande des penſées plus fines, ny des tours plus délicats que celuy-là. Car enfin une loüange groſſiere, quelque vraye qu'elle ſoit, vaut preſque une injure, & les perſonnes raiſonnables ne la peuvent ſupporter. J'entens par le mot de groſſiere, une loüange directe & toute viſible, qui n'a aucune enveloppe. C'eſt loüer pour ainſi dire les gens en face, & d'une maniere qui ne ménage point leur pudeur ; au contraire, une loüange délicate eſt une loüange détournée, qui n'a pas même l'air de loüange, & que les per-

ſonnes les plus modeſtes peuvent entendre ſans rougir. Enfin il y a autant de difference entre l'une & l'autre qu'il y en a entre un parfum très-exquis & un gros encens. Les loüanges fauſſes rendent ridicules ceux qu'on loüe : les groſſieres leur font honte, au lieu que les fines flattent leur amour propre, & contentent leur vanité ſans bleſſer leur modeſtie.

Il eſt difficile, dit Philanthe, d'aſſaiſonner ſi bien une loüange, qu'elle ſoit reçûë comme ſi ce n'en étoit pas une. A la verité peu de gens s'y entendent, répartit Eudoxe, & la plûpart des faiſeurs de panegiriques & d'éloges dans les formes y réuſſiſſent moins que les autres. On ne peut guéres louër plus finement un Monarque victorieux que l'a fait l'Auteur d'une belle Epître en vers ſur la vie champêtre. Il feint qu'à ſon retour de la campagne un de ſes amis luy parle des victoires du Roy, & voici de quelle maniere il le fait parler.

Dieu sait comme les vers chez vous
s'en vent couler,
Dit d'abord d'un ami qui veut me cajoler,
Et dans ce tems guerrier & fecond
en Achilles
Croit que l'on fait les vers comme
l'on prend les villes !
Mais moy dont le genie est mort en
ce moment,
Je ne sai que répondre à ce vain
compliment,
Et justement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de
la France.

La loüange que donne au Roy une de nos Muses, & la premiere de toutes, dans un Madrigal sur Madame la Dauphine, me paroît bien delicate, dit Philanthe.

Quoy donc, Princesse, en un moment
Vous gagnez de LOÜIS *l'estime &*
la tendresse !
Nôtre Dauphin est vôtre Amant
Et pour vous adorer tout le monde
s'empresse.

Cela tient de l'enchantement,
Ou du pouvoir d'une Déesse.
Rien ne peut resister à vos attraits vainqueurs;
Tous efforts seroient inutiles;
En un mot vous prenez les cœurs,
Comme nôtre Roy prend les villes.

Un de nos Poëtes dit sur le voyage que le Roy fit en poste à Marsal pour s'en rendre maître :

La victoire coûte trop,
Quand il faut un peu l'attendre :
Loüis, ainsi qu'Alexande,
Prend les villes au galop.

Le voyage de Marsal, répartit Eudoxe, me rapelle, en passant, celuy du Maréchal de Grammont, qui alla demander l'Infante pour le Roy, & qui entra dans Madrid en courant la poste : sur quoy on fit *un Romance* dont voici quatre jolis vers :

Va por la posta corriendo :
Que de Amor las Embaxadas
Deven yr à toda priessa,
Y si se puede con alas.

Mais ce n'est pas de quoy il s'a-

git. J'avouë que nos Orateurs & nos Poëtes ont employé tout leur art pour faire valoir la rapidité de nos
„ conquêtes. Les uns disent, que
„ Sa Majesté s'éleve audessus des re-
„ gles & des exemples ; qu'Elle qui
„ met l'ordre par tout renverse pour-
„ tant tout l'ordre de la guerre ; qu'-
„ Elle fait en peu de jours ce qui de-
„ vroit ce semble se faire en plusieurs
„ années ; qu'Elle a trouvé un cer-
„ tain art de craindre, & d'abreger
„ les conquêtes, qui décrie tous les
„ Capitaines qui l'ont precedé, &
„ qui fera le desespoir de tous ceux
„ qui la doivent suivre. Les autres di-
„ sent, que dans le tems que ses en-
„ nemis se croyoient en seureté par
„ la rigueur d'une saison où tout au-
„ tre que lui n'auroit pas pensé
„ qu'on pût continuër la guerre, il
„ leur enleve une Province en moins
„ de tems qu'il n'en faudroit pour
„ la parcourir.

Vous savez le Madrigal de Sapho sur la campagne de la Franche-Comté ;

Les Heos de l'Antiquité
N'étoient que des Héros d'été.
Ils suivoient le printems comme les hirondelles:
La victoire en hyver pour eux n'avoir point d'ailes;
Mais malgré les frimats, la neige, & les glaçons,
LOÜIS *est un Heros de toutes les saisons.*

Mais vous ne sçavez pas peut être un autre Madrigal, qui me plait infinement?

LOÜIS *plus digne du trône*
Qu'aucun Roy que l'on ait vû,
Enseigne l'art à Bellone
De faire des impromptu.
C'est une chose facile
Aux Disciples d'Apollon;
Mais ce Conquerant habile
A plûtôt pris une ville
Qu'ils n'ont fait une chanson.

Toutes ces pensées sont ingenieuses, continua Eudoxe: mais la loüange y est toute visible, & les Auteurs font la profession de louër, au lieu que celui qui dit,

Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.

n'y ſonge pas, ce ſemble : il a l'air chagrin ; il ne paroît avoir autre intention que de ſe tirer d'affaire ; & c'eſt par-là que le trait de loüange qu'il donne en paſſant eſt plus délicat.

Un Poëte du Regne paſſé, répliqua Philanthe, prit un tour fin & flatteur pour obtenir quelque choſe du Cardinal de Richelieu, & pour ſe plaindre honnêtement de sa mauvaiſe fortune. La piece n'eſt pas longue, & il y a long-tems que je la ſçai.

Armand l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quite ;
Je verray bien-tôt mes ayeux
Sur le rivage du Cocyte :
Je ſeray bien-tôt des ſuivans
De ce bon Monarque de France,
Qui fut le Pere des Sçavans
En un ſiecle plein d'ignorance.
Lors que j'approcheray de luy,
Il voudra que je luy raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui.
Pour combler l'Eſpagne de honte.

Je contenteray ſon deſir,
Et par le recit de ta vie
Je charmeray le déplaiſir
Qu'il reçut au Camp de Pavie:
Mais s'il demande à quel employ
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ay reçû de toy,
Que veux-tu que je luy réponde?

Cette fin eſt délicate, répondit Eudoxe, & on ne peut pas demander de meilleure grace. Martial, répliqua Philanthe, demande encore avec beaucoup de délicateſſe dans une de ſes Epigrammes dont voicy le ſens. *Lors que je demandois à Jupiter quelques centaines d'écus: celuy qui m'a donné des Temples, me répondit Jupiter, te les donnera. A la vérité il a donné des Temples à Jupiter, mais il ne m'a rien donné. J'ay honte d'avoir demandé ſi peu de choſe à Jupiter. Domitien s'eſt contenté de lire ma requête ſans nul chagrin, & du même air dont il diſtribuë les Royaumes aux Daces vaincus & ſupplians, & dont il va au Capitole. Dites-moy, je vous*

Pauca jovem nuper cùm millia forté rogarem, &c. Lib. 6.

prie, Pallas, vous qui êtes la Divinité que l'Empereur honore le plus, s'il refuse avec un visage si serein; quel visage prend-il quand il donne, Pallas prenant elle-même un air doux, me répondit en deux mots: Fou que tu es, crois-tu qu'on t'ait refusé ce qu'on ne t'a pas encore donné? Il eſt difficile, ajoûta Philanthe, de ne pas obtenir ce qu'on ſouhaite, quand on demande de la ſorte, pour peu que le Prince ait le goût bon, & ſoit ſenſible aux loüanges.

Quæ non dum data ſunt, ſtulte, negata putas?

Voiture à mon gré eſt de tous nos Ecrivains celui qui prépare le mieux une loüange, qui loüe le plus finement en proſe: car il ſçait louër en ne faiſant ſemblant de rien, en faiſant quelquefois des reproches, ou en donnant des avis, en diſant même quelque fois des injures, ou en témoignant du dépit.

Voyez de quelle maniere il louë le Duc d'Anguien ſur le ſuccés de » la bataille de Rocroy. Monſeigneur » vous en faites trop pour le pouvoir

souffrir en silence ; & vous seriez «
injuste si vous pensiez faire les ac- «
tions que vous faites, sans qu'il «
en fût autre chose. Si vous sçaviez «
de quelle sorte tout le monde est «
déchaîné dans Paris à discourir de «
vous, je suis assuré que vous en «
auriez honte, & que vous seriez «
étonné de voir avec combien peu «
de respect & peu de crainte de vous «
déplaire tout le monde s'entretient «
de ce que vous avez fait: A dire la «
verité, Monseigneur, je ne sçay «
à quoi vous avez pensé ; & ça été «
sans mentir trop de hardiesse d'a- «
voir à vôtre âge choqué deux ou «
trois vieux Capitaines que vous de- «
viez respecter, quand ce n'eût été «
que pour leur ancienneté; fait tuer «
le pauvre Comte de Fontaines, qui «
étoit un des meilleurs hommes de «
Flandres, & à qui le Prince d'O- «
range n'avoit jamais osé toucher, «
pris seize piéces de canon qui ap- «
partenoient à un Prince qui est on- «
cle du Roy & frere de la Reine, «
avec qui vous n'aviez jamais eu de «

„ differend, & mis en desordre les
„ meilleures troupes des Espagnols
„ qui vous avoient laissé passer avec
„ tant de bonté. J'avois bien oüi di-
„ re que vous étiez opiniâtre com-
„ me un diable, & qu'il ne faisoit
„ pas bon vous rien disputer : mais
„ j'avouë que je n'eusse pas cru que
„ vous vous fussiez emporté à ce
„ point-là Si vous continuez vous
„ vous rendrez insuportable à toute
„ l'Europe, & l'Empereur ni le Roy
„ d'Espagne ne pourront durer avec
„ vous. .

Ce que l'Auteur du *Lutrin* fait dire à la Mollesse sur les travaux guerriers de nôtre invincible Monarque, repliqua Philante, vaut bien ce que dit Voiture sur la premiére victoire d'un Prince qui en a remporté tant d'autres ; & pour moy, je trouve que les dépits, les murmures, & les plaintes de la Mollesse sont les plus fines loüanges du monde. Ecoutez-la, je vous prie.

Helas, qu'est devenu ce tems, cet heureux tems,

Où les Rois s'honnoroient du nom de faineans,
S'endormoient sur le trône, & me servant sans honte,
Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un Maire ou d'un Comte
Aucun soin n'approchoit de leur paisible Cour;
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour:
Seulement au printems, quand Flore dans les plaines
Faisoit taire des vents les bruyantes haleines;
Quatre bœufs attelés d'un pas tranquille & lent
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux siécle n'est plus, le Ciel impitoyable
A placé sur le trône un Prince infatigable:
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix,
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits;
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace;

L'Esté n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace,
J'entens à son seul nom tous mes sujets fremir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir :
Loin de moy son courage entrainé par la gloire
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire :
Ie me fatiguerois à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.

J'avoüe, dit Eudoxe, que rien n'est mieux imaginé, & que ce tour-là est nouveau : mais ne quittons pas encore Voiture. Voicy de jolis endroits de la Lettre qu'il écrit au même Prince sur la Prise de Donkerque ; & qui commence par : „ Monseigneur, je crois que vous „ prendriez la Lune avec les dents „ si vous l'aviez entrepris. Il marque d'abord son embarras, & lui fait une proposition plaisante. „ Sans doute dans l'état glorieux où „ vous êtes ; c'est une chose tres-

avantageuſe que d'avoir l'honneur "
d'être aimé de vous : mais à nous "
autres beaux eſprits qui ſommes "
obligez de vous écrire ſur les bons "
ſuccez qui vous arrivent, c'en eſt "
une auſſi bien embarraſſante que "
d'avoir à trouver des paroles qui "
répondent à vos actions, & de "
temps en temps de nouvelles loüan- "
ges à vous donner. S'il vous plai- "
ſoit vous laiſſer battre quelquefois, "
ou lever ſeulement le ſiége de de- "
vant quelque place, nous pourrions "
nous ſauver par la diverſité, & nous "
trouveriõs quelque choſe de beau à "
vous dire ſur l'inconſtãce de la for- "
tune, & ſur l'hõneur qu'il y a à ſouf- "
frir courageuſement ſes diſgraces. "

Il luy donne enſuite des conſeils ſérieux en apparence, & finit par là ſa Lettre. Mettez s'il vous plaît, "
Monſeigneur, quelques bornes à "
vos victoires, quand ce ne ſeroit "
que pour vous accommoder à la "
capacité de l'eſprit des hommes, & "
pour ne pas paſſer plus avant que "
leur créance ne peut aller. Tenez- "

„ vous au moins pour quelque tems
„ en repos & en ſeureté, & permet-
„ tez que la France qui dans ſes
„ triomphes eſt toûjours en allarme
„ pour vôtre vie, puiſſe joüir quel-
„ ques mois tranquillement de la
„ gloire que vous lui avez acquiſe.

Tout cela veut dire que ce Prince magnanime n'entreprenoit rien dans la fleur de ſon âge dont il ne vint à bout par ſa conduite & par ſa valeur; qu'il faiſoit des choſes incroyables, & qui tenoient du merveilleux; enfin qu'il ne ménageoit nullement ſa perſonne, & qu'il ſe hazardoit trop dans les occaſions périlleuſes.

Mais voyez un peu comme nôtre Auteur louë le Comte d'Avaux ſur les Lettres qu'il en recevoit de
„ Munſter. Nous autres favoris d'A-
„ pollô ſommes étonnez qu'un hom-
„ me qui a paſſé ſa vie à faire des
„ Traitez, faſſe de ſi belles Lettres;
„ & voudrions bien que vous autres
„ gens d'affaires ne vous mélaſſiez
„ pas de nôtre mêtier. Et certes,

vous devriez ce me ſemble, vous « contenter de l'honneur d'avoir « achevé tant de grandes negocia- « tions, & celuy qui vous va venir « encore de deſarmer tous les peu- « ples de l'Europe, ſans nous envier « cette gloire telle qu'elle vient de « l'agencement des paroles, & de « l'invention de quelques penſées « agréables. Il n'eſt pas honnête à un « perſonnage auſſi grave & auſſi im- « portant que vous l'êtes, d'être plus « éloquent que nous, ni que tandis « qu'on vous employe à accorder les « Suédois & les Imperiaux, & à ba- « lancer les interêts de toute la terre « vous ſongiez à accommoder des « conſones qui ſe choquent, & à me- « ſurer des périodes. «

Il y a en cela bien de l'enjoûment, dit Philanthe, & un enjoûment ſpirituel qui a été ce me ſemble inconnu aux Anciens en matiere de loüanges. Ciceron aime fort à rire, mais il ne rit pas quand il louë. Martial qui badine, & qui plaiſante d'ordinaire eſt ſérieux &

grave en loüant. L'un & l'autre, repartit Eudoxe, ne laissent pas de louër delicatement, car il y a plus d'un espece de loüanges delicates ; & les serieuses ont leur sel aussi-bien que les enjouées. Par exemple, celle-cy de Ciceron à Cesar : *Vous avez coûtume de n'oublier rien que les injures.* Un de nos Orateurs François, interrompit Philanthe, a dit finement sur la modestie de M. de Turenne : *Il ne tenoit pas à luy qu'on n'oubliât ses victoires & ses triomphes* ; & un de nos Poétes Latins, sur la bonté avec laquelle le Roy se communiqua à ses Sujets, étant venu à Paris, & dînant à l'Hôtel de Ville. *Le Roy oublia qu'il étoit Roi, & devenu presque bourgeois.*

Oblivisci nihil soles, nisi injurias. *Orat. pro Ligario.*

La plûpart des loüanges que Martial donne aux Empereurs, reprit Eudoxe, ont de la finesse, & sont tres-flateuses. Sur ce que Domitien faisoit souvent de grandes largesses : *Le peuple ne vous aime pas pour les présens*, lui-dit-il : *mais le peuple aime les presens pour l'amour de vous.*

Il le conjure de revenir à Rome, en luy disant que Rome envie aux ennemis de l'Empire Romain le bonheur qu'ils ont de voir l'Empereur, quelques Victoires que son éloignement vaille à ses Sujets : *Les Barbares*, dit-il *voyent de prés le Maître du monde. A la verité vôtre presence les effraye : mais ils en joüissent.*

Terrarum dominum propius videt ille, tuoque Terretur vultu Barbarus, & fruitur. Lib.7.

Ce que dit le même Poéte à Trajan n'est guerres moins delicat : *Si les anciens Peres de la Republique revenoient des Champs Elisées, Camille le glorieux Défenseur de la liberté Romaine feroit gloire de vous servir ; Fabrice recevroit l'or que vous lui presenteriez ; Brutus seroit bien-aise de vous avoir pour Chef & pour Maître, le cruel Sylla vous remetroit le commandement entre les mains dés qu'il voudroit s'en défaire; Pompée & Cesar vous aimeroient & seroient contens d'être hommes privez ; Crassus vous donneroit tous ses tresors ; enfin Caton même embrasseroit le parti de Cesar.*

Si redeant veteres, ingentia nomina Patres, lib 11.

Ipse quoque infernis revocatus Ditis ab umbris. Si Cato reddatur, Cesarianus erit.

Je trouve bien de la délicateſſe, dit Philanthe, dans une penſée de Martial ſur le fils de Domitien qui venoit de naître, ou qui n'étoit pas encore né, car l'Epigramme commence ainſi : *Naiſſez, vraye race des Dieux.* Il ſouhaite que l'Empereur lui remette l'Empire aprés des ſiécles entiers, & que le fils déja vieux gouverne le monde avec ſon pere fort vieux :

Quique regas orbem cum ſeniore ſenex.

Martial a pris cela d'Ovide mot pour mot, répartit Eudoxe : & n'a fait qu'appliquer au fils de Domitien ce qu'Ovide dit de celuy d'Auguſte. Le tour eſt aſſeurément délicat, & ces deux vieilleſſes ſont très-bien imaginées pour faire regner le fils ſans faire mourir le pere, ni ſans donner même aucune idée de ſa mort.

Un de nos Poëtes, répliqua Philanthe, a trouvé un autre expedient pour couronner l'héritier du plus puiſſant Royaume de la terre avant

que la Couronne de ſes Anceſtres vienne à lui.

Prince , dont la valeur par le Ciel
fut choiſie
Pour abbatre le trône & l'orgueil des
Tyrans ,
Régnez dés l'âge de quinze ans ;
Mais allez regner en Aſie.

Les railleries les plus badines de Martial , reprit Eudoxe , n'ont guéres moins de fineſſe que ſes flatteries les plus ſérieuſes : en voici deux ou trois.

Lycoris l'empoiſonneuſe a fait mourir toutes ſes amies : qu'elle devienne amie de ma femme.

Voilà la ſeptiéme femme que tu as enterrée dans ton champ : nul champ n'eſt de meilleur raport que le tien.

Paule veut m'épouſer , je ne le veux pas : elle eſt vieille. Je le voudrois , ſi elle étoit plus vieille.

Ce qu'Ovide dit au ſujet des amours d'Hercule , repartit Philanthe , me paroît plus fin. Il fait parler Déjanire jalouſe d'Omphale qui ſe revêtoit de la peau du Lion tan-

dis qu'Hercule s'habilloit en femme, & il la fait parler de la sorte au Dompteur des monstres : *Quelle honte de voir une personne delicate couverte de la peau d'une bête féroce ! Vous vous trompez, ce n'est pas là la dépoüille du Lion, c'est la vôtre. Vous avez vaincu le Lion, mais Omphale vous a vaincu vous-même.*

Falleris, & nescis, non sunt spolia ista leonis. Sunt tua, tuque feræ victor es, illa tui. *Heroid. ep. 9.*

La pensée de Lope de Vegue sur le même sujet, dit Eudoxe, est bien aussi fine que celle d'Ovide : elle est du moins plus morale.

Si aquien los leones vence,
Vence una muger hermosa :
O el de flaco se averguence
O ella de ser vas furiosa.

„ Si le Vainqueur des lions est vaincu
„ par une femme qui a de la beauté,
„ que l'un ait honte d'être plus foible
„ qu'une femme, ou l'autre d'être
„ plus fameuse qu'un lion.

Le Tasse, répartit Philanthe, a bien exprimé sur la porte du Palais d'Armide le ridicule de ce Heros amoureux.

Mirasi quì frà le Meonie ancelle
Favoleggiar con la conocchia Alcide,
Se l'inferno espugnò, resse le stelle;
Hor torce il fuso. Amor s'el guarda, e ride.

Le beau ſpectacle qu'Hercule avec la quenouïlle, parmi les ſervantes d'Omphale, & filant de la même main dont il avoit ſoûtenu le Ciel, & dompté l'enfer : l'Amour le regarde & s'en rit.

Amor s'el guarda, e ride.

Les Graveures de la porte du Palais d'Armide répreſentent encore, dit Eudoxe, la bataille navale que gagna Auguſte, & ſur tout la fuite d'Antoine avec celle de Cléopatre.

Ecco fugir la barbara Reina,
E fugge Antonio, e laſciar puo la ſpeme.
De l'imperio del mondo ou'egli aſpira
Non fugge nò, non teme il fier, non teme;
Ma ſegue lei che fugge, e ſeco il tira.

Il ne ſe peut rien de mieux penſé:

„ On voit fuir la Reine d'Egypte.
„ On voit auſſi Antoine qui fuit, &
„ qui abandonne l'eſperãce de l'Em-
„ pire du monde où il prétend. Mais
„ non : il ne fuit pas, il ne fait que
„ ſuivre celle qui fuit, & qui l'en-
„ traîne aprés ſoy. Qu'il y a de fi-
„ neſſe dans ce *Non fugge nò, ma ſegue lei che fugge*! Ce n'eſt pas ſeulement par l'endroit de l'eſprit que cela eſt delicat, c'eſt auſſi par l'endroit du cœur : Car il faut bien qu'à mon tour, continua t'il en ſoûriant, je faſſe joüer l'eſprit & le cœur

Pour vous dire donc tout ce que je penſe ſur la delicateſſe ; outre celle des penſées qui ſont purement ingénieuſes, il y en a une qui vient des ſentimens, & où l'affection a plus de part que l'intelligence.

Exerces pretioſa odia & conſtãtis magna ; Si dum me fugias eſt tibi vile mori. *Heroid.* *p.* 7.

Ovide excelle en ce genre-là, & ſes *Héroïdes* ſont pleines de penſées que la paſſion rend délicates, *Vous haiſſez bien à vos dépens*, dit la Reine de Carthage à Enée ; & *vôtre haine vous coûte cher ; ſi la mort*

mort ne vous est rien , pourvû que vous m'abandonniez.

Ce qu'écrit Pâris à Hélene sur les trois Déesses de la beauté desquelles il devoit juger , a une délicatesse de sentiment tres-exquise. *Elles meritoient toutes trois de gagner leur cause ; & j'étois faché moi qui étois leur juge de ce qu'elles ne pouvoient pas toutes la gagner.* Heroïd. Ep. 15.

Catulle, repliqua Philanthe , ne le cede guéres à Ovide en sentimens délicats. Il dit au sujet de la mort d'un frere qu'il aimoit passionnément : *Je ne vous verrai plus jamais , mon cher frere , vous qui m'étiez plus cher que la vie ; mais je vous aimerai toûjours.* Ce sentiment est fort tendre repartit Eudoxe , mais il est un peu trop dévelopé , & trop uni pour avoir toute la délicatesse dont nous parlons. Celui qu'un de nos Poëtes donne à Titus au sujet de Berénice est plus délicat :

Nunquam ego te vita Frater amabilior aspiciam posthac : at certe semper amabo.

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois ,

Et croi toûjours la voir pour la premiere fois.

Le sentiment de Catulle même, sur l'injure que fait une personne qu'on aime, quand elle donne lieu à la jalousie par sa conduite & par ses manieres, est encore plus fin. *Une telle injure force d'aimer davantage, & de vouloir moins de bien*; c'est-à-dire, qu'elle augmente la passion, & qu'elle diminuë la bienveillance. Ce qu'il y a d'un peu mysterieux là-dedans y met un air délicat qui n'est point dans le sentiment passionné de ce Poëte sur son frere mort.

Injuria talis. Cogat amare magis, sed benè velle minus.

Les sentimens que donne Corneille à Sabine sœur des Curiaces & femme d'un Horace, sont tres-beaux, sans être si mysterieux :

Albe où j'ay commencé de respirer le jour,
Albe, mon cher païs, & mon premier amour
Lors qu'entre-nous & toi je voi la guerre ouverte
Je crains vôtre victoire autant que nôtre perte

Rome, si tu te plains que c'est là te trahir.
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr

Ces deux derniers vers, dit Philanthe, ont été autrefois apliquez heureusement à un Catholique qui chãgea de religion pour epouser une huguenote. Mais tout le mystere de la delicatesse, reprit Eudoxe, se rencontre en ce que dit un autre de nos Poëtes Dramatiques au sujet de la Sultane qui avoit juré la mort de Bajazet, & qui vouloit lui faire des reproches avant qu'on le fit mourir.

Je connois peu l'amour ; mais j'ose te répondre
Qu'il n'est pas condamné, puis qu'on veut le confondre.

C'est le Grand Visir qui parle ainsi à son confident.

Armide, repliqua Philanthe, pour se venger de Renaud qui l'avoit abandonnée, & qu'elle ne pouvoit haïr dans le fonds du cœur, le poursuit au fort du combat, & lance une flêche contre lui ; mais en mê-

me tems elle ſouhaite que le coup ne porte point.

Lo ſtral volo ; ma con lo ſtral un voto
Subitò uſci , che vada il colpo à voto.

Le ſouhait d'Armide, dit Eudoxe, marque bien le caractére d'une perſonne en qui le reſſentiment, la colére, la fureur n'ont pas étouffé toute la tendreſſe, & me remet en l'eſprit un trait de Pline le Jeune : *Vôtre vie vous eſt odieuſe*, dit-il à Trajan, *ſi elle n'eſt jointe avec le ſalut de la République : vous ne ſouffrez pas qu'on ſouhaite rien pour vous, ſi ce n'eſt quelque choſe d'utile à ceux même qui font des ſouhaits.* Ce ſentiment eſt toutenſemble bien génereux & bien délicat.

Paneg. Trajani.

Que penſez-vous dit Philanthe, du ſentiment de Tibulle au regard d'une perſonne qui lui étoit chere ? *Dans les lieux les plus ſolitaires & les plus deſerts vous êtes pour moi une grande compagnie.*

In ſolis ut mihi turba locis. *lib.* 12.

Ce que dit Martial à une illuſtre Romaine avec laquelle il étoit à la

campagne, me paroît plus vif re- pondit Eudoxe : *Vous me valez tout Rome vous seule ?* Romam tu mihi sola facis. lib. 12.

Corneille qui se connoissoit parfaitement en passions delicates, & qui faisoit si bien parler les Romains, continua-t-il, fait dire à la Veuve de Pompée, sur ce que Cesar voiant la tête sanglante de Pompée même, en parut touché, & se plaignoit qu'on eût osé attenter à la vie d'un si grand homme.

O soupirs ! ô respect ! ô qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre !

Les plaintes de Cesar, repartit Philanthe, n'étoient pas de si bonne foi, que celles d'une Tourterelle qu'on a fait parler dans un petit Dialogue en vers. Le Dialogue est entre un Passant & la Tourterelle, il est court, le voici.

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce bois, plaintive Tourterelle ;

LA TOURTERELLE.

Je gemis, J'ay perdu ma compagne fidelle.

LE PASSANT.

Ne crains-tu point que l'oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle ?

LA TOURTERELLE.

Si ce n'est luy, ce sera ma douleur.

Il ne se peut rien voir de plus touchant, dit Eudoxe, & c'est à peu près le sentiment que Lucain donne à Cornelie dont nous venons de parler : *Il m'est honteux de ne pouvoir mourir après vous de ma douleur seule.* Sisigambis mere de Darius répliqua Philanthe, mourut effectivement de la mort que Cornélie souhaittoit : car dés qu'elle sçeut celle d'Alexandre qui l'avoit traitée toûjours très-honnêtement & comme sa mere, elle se jetta par terre fondant en larmes, & s'arrachant les cheveux ; elle ne voulut plus ni voir la lumiere, ni prendre

Turpe mori post te solo non posse dolore. *Lib. 9.*

de nourriture : tellement que renonçant ainsi à la vie, elle mourut enfin. Sur quoi Quinte-Curce dit fort délicatement ce me semble. *Ayant eu la force de vivre après Darius, elle eut honte de survivre à Aléxandre.*

Cùm sustinuisset post Dariũ vivere Alexandro esse superstes erubuit. *Lib.* 10.

A ce que je voy, reprit Eudoxe, vous comprenez bien ce que c'est qu'une pensée délicate, & en quoi elle differe d'une pensée sublime, ou purement agréable. Mais croiriez-vous que les pensées qui surprennent, qui enlevent, qui piquent le plus, ou par la délicatesse, ou par la sublimité, ou par le simple agrément, sont en quelque sorte vicieuses si elles ne sont naturelles, comme étoient encore celles de Crassus que nous avons prises pour nôtre modelle, & qui n'avoient nulle ombre d'affectation ?

Cicer. de Orat. l. 2.

Je crains toûjours dit Philanthe qu'en voulant être naturel, on ne devienne plat & insipide ; ou du moins que la pensée ne perde quelque chose de ce qui la rend vive &

piquante. Ce n'eſt pas mon intention, répondit Eudoxe ; & comme dans le langage une exactitude qui deſſeche & affoiblit le diſcours me déplaît fort, ce que j'apelle naturel, ne m'accommoderoit pas dans la penſée, ſi elle en étoit platte & languiſſante. Mais cela ſe peut éviter : il y a de la difference entre le plat & le fade. Une ſauce peut être bonne, ſans être pleine de poivre & de ſel ; & un excellent potage de ſanté vaut mieux qu'une biſque pour les perſonnes de bon goût.

Qu'entendez-vous donc, dit Philanthe, parce que vous apellez naturel en matiere de penſée ? J'entends, repartit Eudoxe, quelque choſe qui n'eſt point recherché, ni tiré de loin ; que la nature du ſujet préſente, & qui naît pour ainſi dire du ſujet même. J'entends je ne ſai quelle beauté ſimple ſans fard & ſans artifice, telle qu'un Ancien dépeint la vraie éloquence. On diroit qu'une penſée naturelle devroit ve-

Grandis, & ut ita dicam pudica oratio, nō eſt maculoſa nec turgida : ſed naturali pulchritudine exurgit. *Pet. Satyr.*

nir à tout le monde ; on l'avoit, ce semble, dans la tête avant que de la lire ; elle paroît aisée à trouver, & ne coûte rien dès qu'on la rencontre ; elle vient moins en quelque façon de l'esprit de celui qui pense, que de la chose dont on parle.

Quintil. liv 8. proœm.

Au reste, par le mot de naturel je n'entends pas ici ce caractere naïf qui est une des sources de l'agrément des pensées. Toute pensée naïve est naturelle ; mais toute pensée naturelle n'est pas naïve, à prendre la naïveté en sa propre signification. Le grand, le sublime n'est point naïf, & ne le peut être : car le naïf emporte de soi-même je ne sçai quoi de petit, ou de moins élevé. Ne m'avez-vous pas dit, interrompit Philanthe, que la simplicité & la grandeur n'étoient pas incompatibles ? Oüi, reprit Eudoxe, & je vous le dis encore : mais il y a de la difference entre une certaine simplicité noble & la naïveté toute pure : l'une n'exclud que le faste, l'autre exclud même la grandeur.

Mais pour m'expliquer d'une maniére plus ſenſible, une penſée naturelle reſſemble en quelque façon à une eau vive qui ſe trouve dans un jardin au lieu d'y être amenée par force, ou à une jeune perſonne qui a le teint beau ſans mettre du blanc ni du rouge. Les Auteurs du ſiécle d'Auguſte ont des penſées de ce caractére, ſur tout Ciceron, Virgile, & Ovide.

La penſée de Ciceron ſur les Coloſſes de Ceres & de Triptoleme que Verrés ne peut emporter à cauſe de leur peſanteur, quelque tantation qu'il en eût, vient du ſujet & ſe préſente d'elle-même. *Leur beauté les mit en danger d'être pris; leur grandeur les ſauva.* Mais celle qu'il a ſur la mort de Craſſus eſt une des plus naturelles qui ſe puiſſe voir. D'abord il remarque que Craſſus mourut avant tous les troubles de la République, & que ce grand homme ne vit ni la guerre allumée dans l'Italie, ni le banniſſement de ſon gendre, ni l'affliction de ſa fille

His pulchritudo periculo, amplitudo ſaluti fuit.

ni enfin le funeste état de Rome toute défigurée par une suite continuelle de malheurs. Il dit aprés : *Il me semble que les Dieux ne lui ont pas ôté la vie, mais qu'ils lui ont fait comme un present de la mort.* La pensée, comme vous voiez, est tirée du fonds de la chose : il n'y a rien là qui soit étranger & hors du sujet ; il n'y a rien aussi de plat & de fade.

De Oratore l. 3.

Je vous comprends, dit Philanthe, & je juge selon vos principes que la pensée de Meynard sur la mort d'un enfant est fort naturelle.

Cicer. de optimo genere Oc.

On doit regretter sa mort,
Mais sans accuser le sort
De cruauté ni d'envie :
Le Siécle est si vicieux,
Passant, qu'une courte vie
Est une faveur des cieux.

Je juge le même d'une autre pensée du même Auteur sur un pere affligé de la mort de sa fille. Le Poëte fait parler le pere au Ciel.

Hâte ma fin que ta rigueur differe,

Je hay le monde, & n'y prétends plus rien,
Sur mon tombeau ma fille devroit faire.
Ce que je fais maintenant sur le sien.

Vous en jugez sainement, répartit Eudoxe, & vous avez sans doute le même goût pour les sentimens du pere de Pallas, ce jeune guerrier que Turnus tua de sa main dans la chaleur du combat. Ils sont les plus naturels du monde, sur tout quand il dit que les commencemens d'une valeur naissante ont été bien funestes; que les Dieux n'ont point écouté les vœux d'un malheureux pere qui survit à son fils, & qui reste seul aprés lui contre l'ordre de la nature; que sa femme étoit heureuse d'être morte auparavant, & de n'avoir point été reservée pour une si grande affliction; enfin qu'il auroit été bien plus juste qu'Evandre fût demeuré sur la place que Pallas, & qu'on eût raporté le corps du pere que celui du fils.

Ce que pense Quintilien sur la

mort de sa femme & de ses enfans n'est pas à mon gré tout-à-fait si naturel, ni si raisonnable.

Quel pere veritablement pere me le pourra pardonner, dit-il, *si je puis m'apliquer encore à l'étude? Et comment un cœur paternel souffrira-t'il que j'aye l'esprit assez libre & la tête assez forte pour cela, ou que je me serve de ma voix à autre chose qu'à accuser les Dieux qui m'ont ravi tout ce qui m'étoit le plus cher, & à prouver par mon exemple qu'il n'y a nulle Providence qui prenne soin des choses du monde?*

Deos, superfluos omnium meorum? nullā terras despicere providentiam testes. *lib.6. Proœm.*

Il jure ensuite par ses malheurs, par sa conscience, par les manes de son fils aîné, qu'il appelle les divinitez de sa douleur: il jure, dis-je, que les talens prodigieux, & les vertus extraordinaires qu'il voyoit en cet enfant, luy avoient fait craindre de le perdre; par la raison qu'on a presque toûjours remarqué que ce qui doit mourir trop tôt se passe bien vîte, & qu'il y a je ne sçai quel destin jaloux qui ruine de si grandes

esperances : de peur aparemment que les prosperités de l'homme n'aillent plus loin qu'il n'apartient à la condition humaine. Il y a de l'esprit à tout cela, dit Philanthe. Il y a ce me semble, reprit Eudoxe, plus de raison à ce que Virgile fait dire au Pere de Pallas. Quintilien s'en prend aux Dieux, & l'excez de sa douleur le porte à ne croire nulle Providence, au lieu qu'Eudoxe ne s'en prend qu'à la valeur de son fils, & se contente de se plaindre que les Dieux n'ayent pas exaucé ses prieres.

festinatam maturitatem, & esse nescio quam quæ spes tãtas decerpat, invidiam; ne videlicet ultra quàm homini datum est, nostra provehantur:

Agamemnon dans *Iphigénie*, repliqua Philanthe, ne ménage guéres plus les Dieux ; & le trouble où le met l'Oracle qui le condamne à immoler lui-même sa fille, lui permet ce semble de dire à Iphigenie:

Montrez en expirant, de qui vous êtes née :
Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée.

J'avouë, repartit Eudoxe, qu'Agamemnon sur le théatre a droit d'es-

tre plus emporté que Quintilien dans son cabinet. J'avouë aussi que Clitemnestre dans la violence de sa douleur peut dire à Achille pour l'engager à sauver Iphigénie :

Ira-t-elle des Dieux implorant la Justice,
Embrasser leurs autels parez pour son supplice;
Elle n'a que vous seul : vous étes en ces lieux,
Son pere, son époux, son azile, ses Dieux.

Mais avoüez aussi que ce que dit encore Agamemnon dans la necessité fatale où le jette l'ordre du Ciel, est tiré du fonds de la nature :

Helas, en m'imposant une loi si sevére,
Grands Dieux, me deviez-vous laisser un cœur de pere?

Brutus qui fit mourir ses enfans rebelles, dit Philanthe, se dépoüille dans Valere Maxime des sentimens de pere pour faire la fonction de Consul. Tite Live qui pense toûjours naturellement, repartit Eudo-

Exuit patrem ut consulem ageret. *Lib.* 1. c. 8.

xe, dit ſur la mort des fils de Brutus, que la Fortune voulut que celuy qu'on devoit empêcher d'aſſiſter à un ſi tragique ſpectacle, en fût luy-mame l'auteur. Florus qui ne penſe pas toûjours comme Tite-Live, répliqua Philanthe, l'imite ſur ce ſujet: & dit que Brutus, en faiſant couper la tête à ſes fils, ſembla adopter le Peuple en leur place, & devenir le pere de la Patrie.

Qui ſpectator erat amovendus, eum ipsū Fortuna exactorē ſupplicii dedit. *Lib.* 2.

Ce que Voiture écrivit à Madame la Ducheſſe de Longueville ſur la mort de Monſieur le Prince ſon pere, pourſuivit Philanthe, me paroît fort naturel, „ Qu'il étoit bien juſte „ qu'une perſonne auſſi céleſte qu'el„ le, s'accommodât aux volontez du „ Ciel, & qu'ayant tout reçû de lui, „ elle ſouffrit qu'il luy ôtât quelque „ choſe.

Cela n'eſt pas ſeulement naturel, répondit Eudoxe; cela eſt bien tourné, & a beaucoup de juſteſſe. Mais voici encore deux penſées très-naturelles; l'une eſt de Virgile, & l'autre d'Ovide. Virgile dit à l'occaſion

de deux freres qui se ressembloient parfaitement : *Le pere & la mere ne peuvent presque les distinguer, & leur méprise leur est agreable.* Ovide en décrivant le superbe Palais du Soleil, dit que les Nereïdes qui sont gravées sur les portes avec les Dieux Marins ; n'ont pas toutes le même air, ni les mêmes traits de visage ; qu'elles ne les ont pas aussi tout-à fait differens, mais qu'elles les ont tels que des sœurs les doivent avoir.

Æneïd. lib. 10.

Facies nõ omnibus una, Nec diversa tamen, qualem decet esse sororem. *Metamorph. lib.* 2.

La pensée de Lope de Vegue sur la ressemblance est belle & heureuse, repartit Philanthe ; il dit que la nature qui se plait à peindre n'invente pas toûjours ; qu'elle se lasse quelquefois, & ne fait que copier. C'est au sujet d'une Princesse Espagnole qui s'habilla en homme pour suivre Alphonse Roi de Castille dans l'expedition de Jerusalem, & qui se fit passer pour le frere de celle qu'elle étoit.

Yva mirando el Rey el nostro hermoso

Tan semejante à Ismenia ; que à su
cuenta
El pincel natural maravilloso
Cansado alguna vez copia , y no inventa.

Les pensées où la nature entre, dit Eudoxe, ne sçauroient manquer d'être nouvelles, quelque ingénieuses qu'elles soient ; & celle du Guarini l'est beaucoup : Qu'on ne peut se défaire de la honte que la nature a gravée en nous ; & que si on veut la chasser du cœur, elle se sauve au visage.

Vergogna che'n altrui stampò natura
Non si può rinegare ; che se tu tenti
Di cacciarla dal cor, fugge nel volto.

Mais j'ay remarqué, poursuivit-il, que le caractere dont nous parlons se rencontre principalement dans les pensées où il y a quelque chose de conforme aux inclinations de la nature : ainsi comme l'amour de la vie est très-naturel, ce qu'Achille répond à Ulysse dans les enfers, l'est aussi : *J'aimerois mieux être villageois & valet de quelque*

Odyss. 11.

pauvre homme qui auroit de la peine à vivre, que d'avoir ici un empire absolu sur tous les morts. Cette réponse supose ce qu'avoit dit Ulysse, après s'être plaint de sa mauvaise fortune, qu'Achille étoit l'homme du monde le plus heureux ; que pendant sa vie les Grecs l'avoient honoré comme un homme divin, ou égal aux Dieux ; & que maintenant les morts le respectoient comme leur Roi & leur maître.

Nôtre Charles IX. répliqua Philanthe, n'étoit pas du goût d'Achille, lui qui disoit qu'il aimoit mieux mourir Roi que de vivre prisonnier. Il n'étoit pas non plus, dit Eudoxe, du sentiment de Salomon, qui préfere un chien vivant à un lion mort: mais c'est que l'ambition lui avoit un peu gâté le jugement, & qu'elle le faisoit parler. S'il eût consulté la nature, il auroit changé & d'avis & de langage : car pour me servir de la pensée, & même des termes d'un de nos Ecrivains qui l'a bien étudiée : Il n'y a point de Roy mou-

Melior est canis vivus leone mortuo. *Eccles. c. 9.*

„ rant qui ne voulût être le dernier
„ de ses sujets ; & il n'y a point de si
„ miserable esclave qui voulût
„ changer sa fortune avec celle de
„ ce Roi qui n'auroit plus qu'un
„ quart d'heure à vivre.

Quoi qu'il en soit, ajoûta Eudoxe, la pensée d'Homere sur Achille est fort naturelle. Celle de Martial contre le admirateurs & les Idolâtres de l'Antiquité doit l'être dans vos principes, repartit Philanthe ; *Vous n'admirez que les Anciens, & ne loüez que les Poëtes morts. Pardonnez moi ; je vous prie, il n'y a pas tant d'avantage à mourir, pour vouloir vous plaire à ce prix-la.* Elle l'est sans doute, reprit Eudoxe, & toutes les autres du même Poëte qui roulent sur le desir de la vie ne le sont pas moins.

Lib. 8.

Si la gloire ne vient qu'aprés la mort, je ne me hâte pas d'en aquerir.

Si post fata venit gloria, non propero.

Lib. 5.

Les mausolés que nous voions auprés de la Ville nous font des leçons pour vivre, en nous aprenant que

Iam vicina jubent nos vivere mausolea

les Dieux mêmes ne sont pas exempts de la mort. Il entend par ces Dieux, les Empereurs qui vouloient qu'on leur rendit des honneurs divins, & il fait allusion au tombeau d'Auguste.

Cùm doceant ipsos posse perire Deos. lib. 5.

Il dit ailleurs : *Croyez moy, il n'est pas d'un homme sage de dire, Je vivrai. C'est vivre trop tard, que de vivre demain : vivez aujourd'huy.* Il encherit luy-même sur sa pensée, en disant : *C'est vivre trop tard que de vivre aujourd'huy : le plus sage est celuy qui a vêcu dés hier.* Tout cela est naturel, & ne l'est même que trop à prendre la chose dans le sens & selon la morale de l'Auteur.

lib. 1.

lib. 2.

Racan a été parmi nous un de ces esprits faciles & heureux en qui le genie suplée au sçavoir, & dont les ouvrages ne sentent ni la contrainte, ni l'étude. Il n'a rien fait que de naturel, & deux strophes d'une Ode adressée à Leonor de Rabutin Comte de Bussi me paroissent excellentes dans ce genre-là.

Que te ſert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des hazars
Où la gloire te meine!
Cette mort qui promet un ſi digne loyer
N'eſt toûjours que la mort, qu'avecque moins de peine
On trouve en ſon foier:
A quoi ſert d'élever ces murs audacieux,
Qui de nos vanitez font voir juſques aux cieux
Les folles entrepriſes;
Maints Châteaux accablez deſſous leur propre faix
Enterrent avec eux les noms & les deviſes
De ceux qui les ont faits.

Il me ſemble, dit Philanthe, que l'expreſſion contribuë quelquefois à rendre la penſée plus naturelle & plus ſimple. Vous avez raiſon, repliqua Eudoxe, & la perfection du caractere naturel vient d'ordinaire d'une diction pure, & d'un tour ai-

ſé. Ce ſeul Quatrain adreſſé à une jeune Perſonne entêtée de ſon merite, & qui ne penſe point à la mort, peut donner idée de ce que je dis :

Vous avez beau charmer ; vous aurez
le deſtin.
De ces fleurs ſi fraîches, ſi belles
Qui ne durent qu'un matin :
Comme elles vous plaiſez : vous paſ-
ſerez comme elles.

On peut dire en general que quoiqu'il ne s'agiſſe pas ici de l'élocution, elle ne laiſſe pas de ſe mêler ſouvent à la penſée, & d'en rehauſſer le prix. Un habit propre & magnifique donne de la grace & de la dignité à une perſonne bien-faite, & s'il eſt juſte, il fait paroître la taille, quand on l'a fine. Il y a même des termes ſi attachez aux choſes, & ſi faits pour elles, qu'ils ſemblent ſuivre la penſée comme l'ombre ſuit le corps. *Quintil lib. 8. Proem. de verbis.*

L'affectation, pourſuivit Eudoxe, eſt le défaut directement opoſé à ce caractere naturel dont nous parlons. C'eſt, ſelon Quintilien, dit

Omnium in eloquẽtia vitiorum pessimum: nam cætera cùm vitẽtur, hoc petitur. Est autem totum in elocutione. l.8.c.3.

Philanthe, de tous les vices de l'éloquence le pire, parce qu'on évite les autres, & qu'on recherche celui-là : mais il eſt tout entier dans l'élocution. N'en déplaiſe à Quintilien, répartit Eudoxe, ce défaut ſi ſpecieux & ſi beau en apparence n'a pas moins de part dans la penſée que dans le langage ; & c'eſt le ſentiment d'un habile homme d'Italie, qui oſe donner un démenti à Quintilien ſur le dernier article du paſſage que vous venez de citer. *Queſto ultimo*, dit-il, *e falſo*, *peroche l'affectatione conſiſte anche ne concetti*. Il le dit après un ancien Rhéteur, qui apporte pour exemple d'affectation dans la penſée, le Centaure qui eſt à cheval ſur lui-même. Mais d'autres exemples le feront encore mieux connoitre.

Demetr. Phaler. de Eloc. tt.

Virgile dit que le Geant Encelade brûlé des foudres de Jupiter, vomit des flammes par les ouvertures de la montagne que les Dieux lui ont miſe ſur le corps, & le Guarini dit que ce Geant lance des

feux

ſeux de colere & d'indignation contre le ciel, ſans qu'on ſache s'il eſt foudroié, ou s'il foudroie.

La coſe ſotto a la gran molo Etnea
Non ſo sé fulminato ò fui inante.
Vibra il fiero Gigante
Contra'l nemico ciel fiammo diſdegno.

L'un eſt naturel, & l'autre affecté.

Selon l'Ancien Pline, le ſang humain, pour ſe venger du fer qui eſt ſon mortel ennemi, & qui aide à le répandre, fait venir la roüille. Selon Pline le Jeune, un certain Licianus, qui de Senateur devint Profeſſeur de Rhetorique pour avoir de quoi vivre, ſe vengeoit de la Fortune par les harangues qu'il faiſoit contre elle. Il y a de l'affectation dans la penſée du premier: car cette vengeance qu'on attribuë au ſang n'eſt point tirée de la nature; & la roüille qui gâte le fer vient autant du ſang des bêtes que du ſang des hommes. La penſée de l'autre eſt naturelle, & la vengeance que prend le Senateur degradé a

A ferro ſanguis humanus ſe ulciſcitur. *Lib.* 4. c. 14.

Seque de fortuna præfationibus vindicat. *Lib.* 4. *ep.* 7.

ſon fondement dans la nature, qui porte les hommes malheureux à ſe fâcher contre tout ce qui peut être cauſe de leur diſgrace.

Je penſois, repartit Philanthe, que Pline le Jeune fût moins naturel que l'Ancien. Il l'eſt quelquefois davantage, repliqua Eudoxe; mais à parler en general, il veut toûjours avoir de l'eſprit: & pour ne rien dire ici du Panegirique de Trajan, ſes Epîtres ſont pleines de traits qui ne me paroiſſent pas aſſez ſimples. Dans la Lettre où il décrit une de ſes maiſons de campagne, aprés avoir dit que l'air du païs eſt ſi bon qu'on n'y peut preſque pas mourir, & qu'à voir la quantité de vieilles gens qui y ſont, vous croiriez en y venant que vous êtes né dans un autre ſiécle; il dit que ſa maiſon, quelque ſerein que ſoit le ciel, reçoit de l'Apennin des vents qui n'ont rien de rude ni de violent, qui ſont fatiguez & rompus du chemin qu'ils ont fait: *Ces vents doux & foibles de laſſitude* n'ont gue-

Cumque veneris illo, putes alio te ſæculo natum. *Lib.* 5. *ep.*6.

Accipit ab hoc auras quàmlibet ſe-

res de ſimplicité. Ce grand eſpace qui les fatigue, qui les affoiblit; repliqua Eudoxe, reſſemble à celui que décrit un de nos Poëtes. reno & placido die, non tamen acres & immodicas, sed ſpatio ipſo laſſat & infeſtat. Ibid.

Il ſe voit prés du Caire une plaine deſerte,
Que d'un ſable mouvant la nature a couverte,
Et qui ſemble un eſpace aplani ſous les cieux
Pour le ſeul exercice ou des vents ou des yeux.

Je trouve plus naturel, dit Eudoxe, ce que j'ay lû dans la deſcription d'une autre maiſon de campagne, qu'il y a une vûë d'une ſi vaſte " étenduë du côté de la mer, que les " yeux n'y trouvent point d'autres li- " mites que leur propre foibleſſe, qui " ne leur permet pas de diſcerner ce " qu'ils voient au delà des bornes " que la nature leur a preſcrites. "

Mais je veux vous faire ſentir davantage la difference qu'il y a entre une penſée naturelle & une qui ne l'eſt pas.

Terence, continua-t-il, introduit

dans *l'Eunuque* un jeune homme qui cherche par tout une Personne dont la beauté extraordinaire l'avoit frapé ; & il lui fait dire : *Elle ne* Act 2. scen.3. *paroit point, & je ne sai où je pourrai la trouver. Une seule chose me donne de l'esperance, c'est qu'en quelque lieu qu'elle soit, elle ne peut pas être cachée long-tems.* Il n'y a rien de plus naturel que cela : c'est le propre d'une grande beauté d'attirer les yeux du monde, & de faire de l'éclat.

Le Tasse est affecté en traitant le même sujet : car aiant dit que la modeste Sophronie se déroboit dans sa retraite aux regards des hommes, il ajoûte :

Pur guardia esser non può, che'n tutto celi
Beltà degna ch'appaia e che s'ammiri.
Ne tu il consenti Amor ; ma la riveli
D'un giovinetto a i cupidi desiri :
Amor, ch'hor cieco, hor Argo ? hora ne veli

Di benda gli occhi , hora ce gli apri e giri :
Passe de dire qu'il ne peut y avoir de retraite qui cache entierement une beauté digne de paroître , & d'être admirée. L'affectation n'est pas là , & c'est à peu prés ce que dit Terence : mais elle est dans *l'Amour tantôt aveugle , & tantôt Argus , qui se couvre tantôt les yeux d'un bandeau , & qui tantôt les ouvre , les tourne , & les jette de tous côtez.*

Si c'est là de l'affectation , dit Philanthe , je crains bien pour des pensées du Bonatelli dans sa *Filli di Sciro*,sur des sujets tout semblables Aminte étant en peine de Célie qui le fuioit , & qui avoit disparu , declare qu'il la suivra en quelque lieu du monde qu'elle aille. J'aurai le plai « sir, dit-il, de suivre vos pas;& je re « connoîtrai par où vous aurez passé « aux fleurs qui seront en plus grand« nombre sur vôtre chemin. «

Conoscerollo à i fiori
Ove saran più folti

J'aurai le plaisir de respirer l'air

„ que vous aurez reſpiré vous-mê-
„ me ; & je le reconnoitrai à je ne
„ ſai quelle fraîcheur douce.

Conoſcerollo à l'aure
Ove ſaran più dolci.

Le même Poëte, au ſujet d'une autre Bergere qui craignoit d'être reconnuë, & qui prétendoit ſe cacher, fait dire à un Berger qui lui
„ parle : Il ſort de vos yeux je ne ſai
„ quelle lumiere trop vive, qui ne
„ ſe voit point ailleurs. A une clarté
„ ſi brillante on vous connoîtra bien-
„ tôt, & vous ne pourrez jamais de-
„ meurer cachée.

Da quegli occhi tuoi, non sò qual luce
Ch'in altrui non ſe vede
Troppo viva riſplene : à tanto lume
Non potrai ſtar naſcoſa.

Minuti corrupti que ſenſiculi, & extra rem periti *Quint. l.8.c.5.*

Voilà bien des gentileſſes à quoi Terence n'a point penſé, repartit Eudoxe : mais par malheur ces jolies penſées ſont pleines d'affectation, & je ne m'en étonne pas. Les Poëtes Italiens ne ſont gueres naturels, ils fardent tout, & le Taſſe par ce ſeul endroit eſt bien audeſſous de

Virgile. Quelle difference entre l'adieu de Didon à Enée & celui d'Armide à Renaud ? Ce que pense & ce que dit la Reine de Carthage est une expression de l'amour le plus tendre & le plus violent qui fut jamais ? c'est la nature elle-même qui la fait parler : au lieu qu'Armide ne pense & ne dit presque rien de naturel ;

Eh quoi, repliqua Philanthe, ne commence-t-elle pas par quelque chose de bien touchant ? O vous " qui emportez une partie de moi- " même,& qui laissez l autre; ou pre- " nez l'une, ou rendez l'autre, ou " donnez la mort à toutes les deux ;

Forsennata gridava. O tu che porte
Teco parte di me parte ne lassi ;
O prendi l'una, ò rendi l'altra, o morte
Da insieme ad ambe.

C'est justement là, dit Eudoxe, qu'il y a trop d'art. Le cœur s'explique mal d'abord par un jeu d'esprit, & je dirois volontiers avec un homme de bon goût : *Je n'aime pas un commencement si recherché*, sur tout dans une passion violente, où le bril-

Non me delectavit tam curiosum principiũ. *Petr.*

lant ne doit avoir nulle part. Du reſte, la ſuite reſſemble au commencement, à une ou deux penſées prés, qui ſont aſſez naturelles.

Vous n'aimez pas aparemment, repartit Philanthe, l'endroit de *ſcudiero o ſcudo?* Je ſerai ce qu'il vous plaira, dit Armide en ſe radouciſſant un peu, ou vôtre Eſcuier, ou vôtre bouclier, pour vous défendre des coups, aux dépens même de ma vie.

Sara qual più vorrai ſcudiero ſcudo.
Non fich'in tua defeſa mi riſparmi:
Per queſto ſen, per queſto collo ignudo
Pria che giugano a te, paſſeran l'armi.

Ce jeu de *ſcudiero o ſcudo* eſt une affectation toute pure, repliqua Eudoxe, & dont le Poëte pouvoit ſe paſſer. Si Armide ſe fût contentée de dire, Je vous ſuivrai dans le combat, & vous y rendrai tous les ſervices poſſibles, ſoit en tenant vos armes & vous menant des chevaux; ſoit en parant, ou recevant les coups qu'on vous portera; elle auroit exprimé ſa paſſion, & l'auroit fait na-

turellement. Mais le Tasse, qui est un si beau génie, tient un peu du caractere des femmes coquettes, qui mettent du fard, quelques belles qu'elles soient, sans prendre garde que l'artifice gâte en elles la nature, & qu'elles plairoient davantage si elles avoient moins envie de plaire. *Aul. Gel. Noct. Attic. l. 7. c. 14.*

Ce qui me fâche le plus, ajoûta-t'il, c'est que le Tasse donne quelquefois dans l'affectation lors que son sujet l'en éloigne, par exemple, pour dire qu'on ne s'aperçoit pas d'une passion quand elle ne fait que de naître, & que quand on s'en aperçoit elle est déja forte & tout-à-fait maîtresse du cœur; il dit dans *l'Aminte* que l'amour naissant a les aîles courtes, & ne peut voler; qu'ainsi l'homme ne s'aperçoit pas de sa naissance, & que quand il s'en aperçoit l'amour est devenu grand, & a pris son vol.

Amor nascente hà corto l'ale; a pena
Può tenerle e non le spiega à volo.
Pur non s'accorge l'huom, quand'egli nasce;

E quando huom se n'acorge, à grande de vola.

Pour moy, j'aime mieux ce que j'ay vû dans un petit Dialogue tout simple entre deux Amies, dont l'une sage & réguliére fait des reproches à l'autre sur sa conduite. *A quoy pensiez-vous*, luy dit-elle, *de vous laisser aller à une passion aussi folle que celle de l'amour? Ne sçavez-vous pas ce que souffre un cœur qui aime? On n'y pense pas*, répond son Amie, *quand on commence à aimer: & sans qu'on le veüille presque, le cœur se trouve pris.*

Cela n'est-il pas bien naturel & bien moral?

Au reste l'affectation qui regarde les pensées vient d'ordinaire de l'excez où on les porte, c'est-à-dire, ou de trop de sublimité, ou de trop d'agrément, ou de trop de délicatesse, suivant les trois genres que nous avons établis; l'un des pensées nobles, grandes, & sublimes; l'autre des pensées jolies & agréables; & la troisiéme des pensées fines & dé-

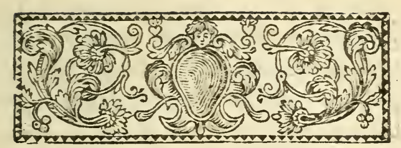
licates : car ſi on n'a ſoin de ménager ſon eſprit ſelon les régles du bon ſens & de ſe renfermer dans les bornes de la nature, on outre tout l'enflure prend la place du grand & du ſublime ; l'agrément n'eſt qu'affecterie ; & la délicateſſe qu'un rafinement tout pur.

Je crains, dit Philanthe, qu'avec toutes vos diſtinctions vous ne rafiniez un peu vous-même ; & je voudrois bien que vous me donnaſſiez des exemples de cette enflure, de cette affecterie, & de ce rafinement, pour voir ſi vous ne pouſſez point les choſes trop loin. Il me ſera aiſé de vous contenter là-deſſus, répartit Eudoxe : car en liſant les Auteurs, j'ay remarqué diverſes penſées qui ſont vicieuſes dans ces trois genres, & qui ne péchent quelquefois que par trop d'eſprit.

Ils en étoient-là, lors qu'on vint avertir Eudoxe qu'une compagnie entroit : c'étoit trois beaux eſprits de ſon voiſinage, grands parleurs, & grands rieurs, du nombre de ces

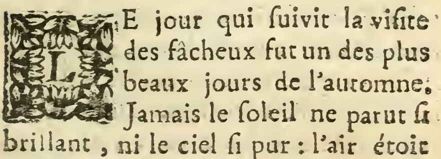
honnêtes fâcheux qui troublent toutes les ſocietez agréables, & qui ſont d'autant plus incommodes, qu'ils ne croyent point l'être. Comme on n'a pas à la campagne les facilitez qu'on a à la ville pour ſe précautionner contre ces ſortes de gens, pour s'en défaire bien-tôt, Eudoxe fut obligé de les recevoir, & de les ſouffrir. On dîna, on joüa après le dîner, on ſe promena enſuite juſqu'au ſoir ; car la viſite fut très-longue, & la nuit ſeule chaſſa les trois importuns.

Auſſi-tôt qu'ils furent partis, Philanthe qui ne croit pas qu'on puiſſe jamais avoir trop d'eſprit, & qui avoit impatience de ſçavoir comment une penſée peut être vicieuſe par là, pria ſon Ami de s'expliquer un peu là-deſſus : mais Eudoxe étoit ſi fatigué de la compagnie qui venoit de les quitter, qu'il n'eût pas la force de dire un mot. Il demanda quartier à Philanthe, & remit la converſation au lendemain.



LA MANIÈRE DE BIEN PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

TROISIÉME DIALOGUE.



LE jour qui ſuivit la viſite des fâcheux fut un des plus beaux jours de l'automne. Jamais le ſoleil ne parut ſi brillant, ni le ciel ſi pur : l'air étoit doux, & la chaleur ſi temperée, qu'on pouvoit ſe promener à toutes les heures ſans nulle incommodité.

Dès le matin Eudoxe craignit une perſécution ſemblable à celle de la journée précedente : tellement que pour ſe ſauver des importuns qui pourroient venir, il propoſa à Philanthe de faire une promenade hors de la maiſon. Ayant mangé de bonne heure, ils ſortirent enſemble du côté de la prairie qui conduit à une riviere dont les bords ſont très-agréables.

A peine eurent-ils gagné un certain endroit écarté où regne un profond ſilence, & qui a tous les charmes de la ſolitude, que Philanthe dit à ſon Ami : Nous voici en ſureté, & apparemment nous ne ſerons pas aujourd'huy interrompus. Je n'en voudrois pas jurer, répliqua Eudoxe : il n'y a point de lieu inacceſſible aux fâcheux, & le malheur veut ſouvent qu'on les rencontre, lorſqu'on les fuit. Du moins, ajoûta-t'il ; juſqu'à ce qu'ils nous ayent deterrez, nous pourrons nous entretenir quelque temps ſur le ſujet que nous quittâmes hier. Je vous

disois, si je m'en souviens, qu'en voulant avoir trop d'esprit on pense mal quelquefois, & qu'une pensée est vicieuse dans le genre noble, quand on la porte à un excès de grandeur; qu'elle l'est dans le genre agréable, quand on lui donne plus d'agrément qu'il ne faut, & dans le genre délicat, lorsqu'on pousse la délicatesse jusqu'à une vaine subtilité.

Ces affectations differentes sont, selon un sçavant Critique, des efforts que l'esprit fait au dessus de sa matiere, & au dessus de ses forces. Mais vous voulez des exemples, & je veux bien vous en donner pour me faire entendre. Le cahier que j'ai aporté avec moy nous fournira des pensées outrées de toutes les especes & de toutes les façons.

Conatus supra vires & supra rem. *Iul. Scal. 3. Poſt. l. 3. c. 27.*

Pour commencer par le sublime; Gracian que vous connoissez, & qui est un des beaux Esprits de l'Espagne, ne se contente pas de dire dans son *Héroe*, qu'un grand cœur est un cœur géant, *un coraçon gigante*: il traite celuy d'Alexandre d'Archi-

cœur dans un coin duquel tout ce monde étoit si à l'aise, qu'il y restoit de la place pour six autres : *Grande fue el de Alexandro y el archicoraçon, pues cupo en un rincon del todo este mundo holgadamente, lexandro lugar para otros seis.* Avez-vous rien vû de plus recherché & de plus enflé ;

A la verité, dit Philanthe, la pensée est un peu hardie, & même un peu fanfaronne ; mais elle marque bien un grand cœur que le monde entier ne pouvoit remplir. Croïez-moy, reprit Eudoxe, cela est énorme, & ne sied point bien ; ou plûtôt cela est petit à force d'être grand, si j'ose parler de la sorte, & l'Auteur du *Heros* fait comme ce Timée, qui au raport de Longin, tomboit dans de grandes puerilitez, en voulant toûjours produire des pensées nouvelles & surprenantes. Celle de Voiture sur la bonté que Mademoiselle de Bourbon & Madame la Princesse avoient pour luy, est plus réguliére & plus judicieuse

Tumor & omne quod studio fit, indevotum est. *Dionys. Halicar. de Orat. Antiq.*

Longin. sect.3.

avec l'adouciſſement qu'il y met. La Voici dans Voiture même que je porte toûjours ſur moi comme " vous ſavez : Il me ſemble que ce " n'eſt pas aſſez d'un cœur pour Ma-" dame ſa mere & pour elle, & que " quand l'une y a pris ſa part, il y en " reſte trop pour l'autre.

Gracian, repartit Philanthe, n'eſt pas le ſeul qui a paſſé un peu les bornes au ſujet du Conquerant de l'Aſie. Ces Déclamateurs Latins dont Senéque le pere raporte les ſentimens dans la déliberation que fait Alexandre pour ſavoir s'il doit poûſſer ſes conquêtes au-delà de l'Ocean, ne ſont gueres moins outrés que l'eſt l'Auteur Eſpagnol. Les uns diſent qu'Alexandre ſe doit contenter d'avoir vaincu où l'aſtre du jour ſe contente de luire; qu'il eſt tems qu'Alexandre ceſſe de vaincre où le monde ceſſe d'être, & le Soleil d'éclairer, les autres, que la fortune met à ſes victoires les mêmes limites que la nature met au monde; qu'Alexandre eſt grand pour

Alexander orbi magnus eſt: Alexandro orbis anguſtus eſt Nô magis quicquam ultra Alexandrum, novimus quàm.

ultra Oceanum. Suaser. 1.

le monde, & que le monde est petit pour Alexandre, qu'il n'y a rien au delà d'Alexandre non plus qu'au-delà de l'Ocean.

Ces pensées, repartit Eudoxe, ne justifient pas celle que je vous ai dite d'abord : elles sont élles mêmes non seulement fausses ; mais excessives, & hors des régles d'une grandeur juste, à la reserve peut-être d'une seule, que *le monde étoit petit pour Alexandre.* Car enfin l'ambition est insatiable, & le magnanime a toûjours le cœur élevé audessus de sa fortune. Quand Alexandre auroit conquis effectivement toute la terre : ce n'auroit pas été assez pour une ame comme la sienne. C'est aussi ce qui a fait dire qu'un monde ne suffisoit pas à ce jeune Conquerant, qu'il ne respiroit pas à l'aise dans une enceinte si étroite & qu'il y étoit comme étouffé ; que rien ne pouvoit l'arrêter, ni l'assouvir,

Unus Pellæo juveni nō sufficit orbis, Æstuat infelix angusti limite mundi. *Juven. Sat.* 10.

Victorieux du monde, il en demande un autre ;

Il en veut un plus riche & plus grand
que le nôtre :
Et n'ayant plus à vaincre en ce vaste
horison ,
Il sent que l'univers n'est plus que sa
prison

Ou pour le dire en moins de paroles & plus vivement :

Maître du monde entier , s'y trouvoit
trop serré.

Les conquêtes des Romains n'ont pas moins donné lieu au sublime outré que celles du Vainqueur des Perses. Un Poëte Grec dit hardiment : *Jupiter fermez les portes de l'Olimpe , & defendez bien la citadelle des Dieux. Les armes de Rome ont subjugué la mer & la terre : il n'y a que le ciel où elles n'ont point encore été.* Mais ce que dit un Poëte Latin à Auguste par la bouche d'Apollon , au sujet de la bataille d'Actium est plus raisonnable : *Rendez-vous maître de la mer, vous l'êtes déja de la terre.*

Antolog. lib.1.

Vince mari , jam terra tua est. Propert. lib.4.

Ce qu'un de nos Poëtes dramatiques fait dire à Xiphares fils de

Mithridate eſt noble ſans être faſtueux.

Tout reconnut mon pere, & ſes heureux vaiſſeaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents & les eaux.

Car pour vous faire mieux ſentir le défaut d'une penſée qui eſt vicieuſe dans le beau, il eſt bon de vous en dire quelques-unes en paſſant qui ſeient regulieres & correctes dans le même genre.

Il eſt naturel aux Eſpagnols; dit Philanthe, d'avoir de hautes idées des ſuccés de leur nation, & des avantages de leur Monarchie. Lope de Vegue dans un de ſes Poëmes intitulé, *Jeruſalem conquiſtada*; ce n'eſt pas la premiere conquête de Jéruſalem faite par Godefroi de Boüillon, c'eſt la ſeconde faite par Richard Roy d'Angleterre contre Saladin, qui avoit repris Jéruſalem ſur Guy de Luſignan que la mort de Baudoüin V. en avoit rendu le poſſeſſeur & le maître. Lope donc qui compoſa ce Poëme

Epique en l'honneur de ſa Nation, dont les Principaux accompagnerent Alphonſe Roy de Caſtille, & gendre de Richard dans une expedition ſi glorieuſe, dit de la Nation Eſpagnole :

Es una fiera Gente la de Eſpaña,
Que quando à pechos una empreſa toma,
Los tiembla el mar, la mueurte los eſtraña.
Diga Numancia, que le cueſta à Roma.

Je ne m'étonne pas, repartit Eudoxe, qu'un Poëte d'Eſpagne diſe que c'eſt une fiére Nation que la ſienne, & que quand les Eſpagnols ſe mettent en tête quelque grande entrepriſe, la mer tremble devant eux, le mort les fuit, & que Numance qui coûta ſi cher à Rome en peut dire des nouvelles. Les Caſtillans ſont un peu extrêmes, ſur tout quand ils parlent d'eux.

Un autre bel Eſprit de ce païs-là, repliqua Philanthe, parle ainſi à Philipe II. dans des vers Latins.

Alexandre à vaincu les Perses; mais il s'est arrêté là : à peine ce fils de Jupiter a-t'il vû les Indes. On dit que Rome la Capitale du monde a reduit l'Angleterre sous son Empire; mais Cesar n'a pas passé plus avant. Vous a·ez porté vos armes plus loin que l'un & l'autre n'a porté les siennes. O grand Prince, nulle Maison n'est plus illustre que la vôtre! le Soleil luit toûjours sur vos Etats; soit qu'il se leve ou qu'il se couche. Pour trouver un lieu qui serve de frontiere à vôtre Empire, il faut que la terre & la mer s'étendent au-delà des bornes que la natu·e leur a prescrites.

Vt sit in orbe locus metas ubi figere possis. Terra suos fines augeat, unda suos. *Fal. con.*

Cela seroit beau, reprit Eudoxe si cela l'étoit un peu moins. Il y a bien de la difference entre une taille avantageuse, & une stature gigantesque; l'une fait un bel homme, & l'autre ne fait qu'un monstre. Mais pour vous dire mon sentiment sur toute la piece, les premieres pensées qui mettent Philippe I I. audessus d'Alexandre & de

Cesar en matiere des conquêtes, sont les moins hardies. Ce n'est pas que j'aime à faire marcher Alexandre & Cesar aprés les autres Conquerans, & que je ne sois tout-à-fait du goût d'un fort honnête homme qui fit un si joli Madrigal au sujet de je ne sai quels vers composez à l'honneur de Loüis le Grand, & qui ne peut souffrir qu'on méprise Alexandre pour relever la valeur Françoise, dans le passage du Rhin; qu'on le méprisât, dis je jusqu'à dire que les actions de nôtre invincible Monarque effaçoient entierement la mémoire du Conquerant de l'Asie. Les premiers vers du Madrigal m'ont échapé, en voici la fin. C'est au Roy que le Poëte parle :

A ces lâches flateurs ne te laisse surprendre,
Le paßage du Rhin, & tout ce que tu fais
Nous font croire aujourd'hui ce qu'on dit d'Alexandre.

Cependant comme les conquêtes

des Eſpagnols ont été en effet plus loin que celles d'Alexandre & de Ceſar, je pardonne au Poëte ce qu'il dit d'abord. Je lui paſſe même la penſée où le Soleil entre : car enfin les Panégyriſtes des Rois Catholiques diſent que le Soleil ne ſe couche point pour eux, & que ce Prince des Aſtres leur paie à châque moment quelque tribut de ſa lumiere, comme, s'il étoit leur vaſſal. Mais de dire que pour trouver les limites de leur Monarchie, il faut que la mer & la terre s'étendent au delà des leurs, c'eſt ce qui me paroît exceſſif & bien Eſpagnol. J'aime beaucoup mieux ajoûta-t'il, la penſée d'un Académicien François dans le Compliment qu'il fit au Roy de la part de l'Académie au retour de la Campagne de Valenciennes : *La France n'a plus beſoin, Sire, que vous étendiez ſes limites, ſa veritable grandeur eſt d'avoir un ſi grand Maître.*

Aparemment, dit Philanthe, deux vers Latins du même Eſpagnol

gnol sur la Pompe funebre de Charles-Quint ne vous plairoit pas : le sens neanmoins en est magnifique, & on ne peut gueres imaginer rien de plus grand. *Mettez pour tombeau le monde, pour chapelle ardente le Ciel, pour torches les étoiles, pour larmes les mers.*

Pro tumulo ponas orbē pro tegmine cælum. Sydera pro facibus, pro lachrymis maria.

C'est justement, dit Eudoxe, la pensée de saint Gelais dans l'Epitaphe d'une Dame de la Cour de François I.

O Voiageurs, ce marbre fut choisi,
Pour publier la grande extorsion
De mort qui prit Heleine de Boissy,
Dont ici git la moindre portion !
Car s'elle eût eu à la proportion
De ses valeurs, un juste monument ;
Toute la terre elle eût entierement,
Pour son cercueil ; & la grand mer patente
Ne fut que pleurs ; & le clair firmament
Lui eût servi d'une chapelle ardente :

Elle se nommoit Madame de Traves, dit Philanthe, & Marot fit aussi son Epitaphe.

Ne ſai où git Helene en qui beauté gisoit,
Mais ici git Helene où bonté reluiſoit,
Et qui la grand' beauté de l'autre eût bien ternie.
Par les graces & dons dont elle étoit garnie.

La penſée de Marot, repliqua Eudoxe, eſt plus naturelle & plus juſte que celle de ſaint Gelais où l'enflure regne dans toute ſon étenduë, pour ne point parler de l'Eſpagnol qui a volé le François, ſelon toutes les aparences, mais qui ne lui a pas dérobé grand choſe.

Si vous condamnez la penſée de ſaint Gelais, dit Philanthe, vous avez bien la mine de n'aprouver pas celle de je ne ſçai quel Poëte Latin moderne, ſur ce que Pompée fut privé des honneurs de la ſépulture.

Indignũ tellus fuerat tibi victa, ſepulcrum, Non decuit cælo te niſi, Magne, tegi.

La terre que vous avez vaincuë, étoit un tombeau indigne de vous; vôtre corps ne devoit être couvert que du Ciel. Ce Poëte a fort imité

Lucain & ſon Traducteur, repartit Eudoxe. Que ne diſent-ils point l'un & l'autre là deſſus? *Le ciel couvre les cendres de celui qui n'a point d'urne : toute la terre, tout l'Empire Romain tient lieu de tombeau à Pompée.*

Cælo tegitur qui non habet urnam. Lucan. lib. 7.

La Traduction n'affoiblit pas la penſée; & Brébeuf rencherit, ce ſemble, ſur Lucain, diſant que Pompée,

Ou n'a point de ſepulcre, ou git dans l'univers :
Tout ce qu'a mis ſon bras ſous le pouvoir de Rome,
Eſt à peine un cercueil digne d'un ſi grand homme.

Ces penſées ont un éclat qui frape d'abord, & ſemblent même convaincantes à la premiere vûë, car c'eſt quelque choſe de plus noble en aparence d'être couvert du ciel que d'un marbre, & d'avoir le monde entier pour tombeau, qu'un petit eſpace de terre : mais ce n'eſt au fonds qu'une nobleſſe chimerique. Car enfin le veritable hon-

neur de la ſepulture vient de l'amour & de l'eſtime de nos parens ou de nos amis, qui nous dreſſent un monument : dont le ſeul uſage eſt de couvrir des cadavres, & de renfermer des cendres, pour les garantir des injures de l'air, & de la cruauté des animaux ; ce que ne fait pas le ciel, qui eſt deſtiné à tout autre miniſtere, & qui couvre également les corps des hommes & des bêtes ſans les preſerver de rien.

Ajoûtons, continua Eudoxe, à l'Auteur & au Traducteur de la Pharſale, un Hiſtorien qui a traitté le même ſujet. *Telle fut la fin de Pompée aprés trois Conſulats & autant de Triomphe, ou plûtôt aprés avoir dompté l'Univers ; la Fortune s'accordant ſi peu avec elle-même à l'égard de ce grand homme, que la terre qui venoit de lui manquer pour ſes victoires, lui manqua pour ſa ſepulture.* Mais avoüons en même tems que tout cela a plus de faſte que de grandeur, & que ſi ces penſées

Vellei Paterc. lib.2.

étoient venuës à Virgile, ou à Tite-Live, ils les auroient rejettées comme des imaginations monstrueuses. Je ne sai même si Tacite s'en seroit accommodé : mais je sai bien que ce qu'il fait dire à Bojocalus dans ses Annales, & à Galgacus dans la Vie d'Agricola, est plus raisonnable & plus beau, L'un dit, en refusant des terres que les Romains lui offroient : *Nous ne pouvons manquer de terre où nous vivions & où nous mourions.* L'autre jaloux de la liberté de l'Angleterre, & ennemi declaré de la puissance Romaine, parle ainsi à ceux de sa Nation : *Ces voleurs du monde cherchent les mers les plus reculées, dés que la terre manque à leurs pillages. Si l'ennemi est riche, ils sont avares ; s'il est pauvre, ils sont ambitieux. L'Orient ni l'Occident ne pourroient pas les assouvir : de tous les Conquerans, ils sont les seuls qui s'attachent avec une passion égale aux richesses & à la pauvreté. Piller, massacrer, prendre par force, c'est ce qu'ils ap-*

Deesse nobis terra in qua vivamus in qua moriamur non potest. *Annal.* l. 13.

pellent fauſſement l'Autorité Souveraine ; & où ils détruiſent tout, à les entendre parler, ils donnent la paix.

In vita Agr.

Vous m'avoüerez porüſuivit Eudoxe, que ces penſées-là valent un peu mieux que celles de la Pompe funébre de Charles-Quint. Que direz-vous donc, repliqua Philanthe, d'un Sonnet Italien qui fut fait à la mort de Philipe IV. Roy d'Eſpagne, & qui commence par crier à l'aide comme ſi le monde ne pouvoit plus ſe ſoûtenir, & que le Ciel fût ſur le point de tomber ?

Aita ô Cieli ! or che vacilla il mondo
Tremate ô mondi ! or che cadente e il Cielo.

Je dirai, repartit Eudoxe, que l'imagination ne peut pas s'élever plus haut, & que Pegaſſe a emporté le Poëte dans les eſpaces imaginaires. La fin, dit Philanthe, rectifie en quelque façon le commencement.

Reſtò l'Alcide à ſoſtener il mondo
Paſſì l'Atlante à dominar il Cielo.

Philipe IV. eſt l'Atlas qui va regner dans le Ciel ; & Charles II. qui lui ſuccede, eſt l'Hercule qui demeure ſur la terre pour porter le faix du monde. Dites, repliqua Eudoxe, que la fin répond au commencement ; & ſouvenez-vous que c'eſt un défaut, non ſeulement d'être grand dans les petites choſes, mais d'être trop grand dans les grandes. Nous l'avons dit, & on ne ſauroit trop le repeter: la veritable grandeur doit avoir de juſtes meſures; tout ce qui excede eſt hors des regles de la perfection, & il n'eſt jamais permis de s'enfler, pas même quand les ſujets que l'on traite ſont élevez & pompeux : tant il eſt aiſé de tomber du grand dans la bagatelle ; ainſi que remarque Longin, qui nomme ces ſortes de penſées vaines & faſtueuſes, les reveries de Jupiter.

Martial n'eſt pas du ſentiment de Longin, dit Philanthe. Il s'enfle d'ordinaire dans les grands ſujets, & pour moi je vous avouë que ſon

enflure n'a rien qui me choque. Vous admirez ſans doute ſa penſée ſur la maiſon de DOMITIEN, reprit Eudoxe : *Ce Palais eſt auſſi grand que le ciel, mais plus petit que le Maître qui l'habite.* Eh pourquoi non, repartit Philanthe ? Peut-on donner une plus haute idée d'un Palais ſuperbe, & d'un auguſte Monarque ? Il ſeroit bon, repliqua Eudoxe, d'en donner une idée convenable, & de n'outrer rien. Vous admirez encore, ſi je ne me trompe, pourſuivit il, ce que dit le même Poëte à DOMITIEN & à Jupiter dans une même Epigramme : *Differez, je vous prie, Céſar, le plus que vous pourrez d'aller prendre place à la table de Jupiter ; ou venez ici vous-même Jupiter, ſi vous étes preſſé d'avoir un tel convive que Céſar.* Mais n'eſt ce pas traiter un peu cavalierement le Maître des DIEUX, que de lui parler de la ſorte, ajoûta Eudoxe ? N'eſt-ce pas élever trop DOMITIEN que de faire deſcendre ainſi Jupiter ?

Par domus eſt cœlo, ſed minor eſt Domino. *Lib.* 8.

C'est une flatterie, dit Philanthe. Je l'avoüe, répartit Eudoxe ; mais c'est une flatterie qui blesse la Religion & le bon sens tout ensemble. Martial ne devoit pas flatter son Prince aux dépens de celuy que les Payens reconnoissoient pour le Pere de la race humaine, pour le Souverain des Rois de la terre, qui avoit foudroié les Géans ; & qui faisoit tout trembler d'un clin d'œil : en un mot, il ne devoit pas se moquer de Jupiter ; comme il fait encore ailleurs, quand il dit que Jupiter n'a pas dans toutes ses finances de quoy paier l'Empereur.

Nam tibi quod solvat non habet arca Jovis. *lib.* 8.

Horace qui a le sens droit, garde toûjours les bien-séances que la raison & la Religion demandent. Pour flatter Auguste, il se contente de dire, en parlant à Jupiter : *Les destins vous ont chargé du soin de César*, & il fait seulement ce souhait : *Que César tienne la premiere place aprés vous dans le gouvernement de l'Univers.* Ces pensées ménagent la Divinité de Jupiter en-

Horat. *Carm.* *l.*1.*Od.* 12.

relevant la grandeur d'Auguste, & ce sont là des temperamens qu'un esprit juste fait prendre dans le genre sublime. Martial ne demande guéres ces temperamens ; & quand il se jette dans la flatterie, il met Domitien au dessus, ou du moins à côté de Jupiter ; fort éloigné en cela d'Horace, qui ne donne à Jupiter ni de supérieur ni d'égal.

Que dis-je, continua Eudoxe, Horace est si réligieux : & si sensé quand il loüe, qu'il n'égale pas même les hommes aux Dieux pris en général, sans une raison tirée de la part des Dieux. Je m'explique : quand il dit que Dioméde est égal aux Dieux en courage, il ajoûte que c'est par le secours d'une Déesse, & ainsi il fait honneur à Pallas de la valeur divine qu'il attribuë à un homme.

Dignè scripserit, aut & pulvere Troiaeo Nigrum Merionē, aut ope Palladis Tydidem superis parem? *Horat. Carm. lib. I. Od. 6.*

Je tombe d'accord ; dit Philanthe ; que Martial n'y fait pas tant de façon, & qu'il a peu d'égards pour les Dieux, mais ce n'est pas le seul des Auteurs Païens qui en

use de la sorte. Lucain, sans parler des autres, est celui peut-être qui garde le moins de mesure dans la Pharsale, non seulement Caton le dispute aux Dieux; mais Pompée brave leur puissance en mourant; mais Marius leur pardonne sa disgrace: c'est d'un côté les compter pour rien, & de l'autre les traiter comme des coupables.

Lucan. lib. 8. Solatia fati Carthago, Mariusque tulit, pariterque jacentes ignovere Deis. *Lib. 2.*

Les irregularités de Lucain, dit Eudoxe: n'autorisent pas celles de Martial; ce sont l'un & l'autre de beaux Esprits qui se perdent quelquefois en prenant l'essort, & qui ne ressemblent point à Sapho, cette spirituelle & savante fille qui merita parmi les Grecs le nom de dixiéme Muse, Elle n'eut pas plûtôt écrit d'un tres-vaillant homme qu'il étoit pareil au Dieu Mars, qu'elle en eut honte, & se corrigea sur le champ: car jugeant bien que la chose étoit impossible, elle mit que ce guerrier étoit le plus brave de tous les hommes.

Sapho me paroit en cela bien

ſcrupuleuſe, dit Philanthe. Je le confeſſe, repartit Eudoxe ; & j'avouë qu'Homére n'a pas la conſcience ſi délicate, lui qui tranche net que Mérion étoit pareil au DIEU Mars : mais c'eſt ſa coûtume de donner aux hommes les vertus des DIEUX, & aux DIEUX les vices des hommes ; & je ne croi pas que ce ſoit-là ſon plus bel endroit.

Malherbe a bien encheri ſur Homére dit Philanthe, en apellant Henri IV.

Plus Mars que le Mars de la Trace,

Un Poëte, repliqua Eudoxe, qui a une autre religion qu'Homére, ne regarde Mars que comme un Heros que les fables ont fait le DIEU de la guerre ; & peut ſans ſcrupule non ſeulement lui égaler, mais lui preferer un Monarque victorieux qui étoit un prodige de valeur. Le *plus Mars* de Malherbe ne dit pas davantage que le *moins Hercule*, qu'il emploie à l'honneur du même Prince ſur l'heureux ſuccés du voiage de Sedan ;

Si tes labeurs, d'où la France
A tiré sa delivrance,
Sont écrits avecque foi :
Qui sera si ridicule,
Qui ne confesse qu'Hercule
Fut moins Hercule que toi ;

On peut comme a fait le Tasse, comparer un Prince infidelle assis dans son trône au milieu de son armée, & revêtu d'une majesté terrible, tel qu'étoit le Soudan d'Egypte ; on peut, dis-je, le comparer avec la figure de Jupiter qui lance la foudre :

Apelle forse ò Fidia in tal sembiante
Giove formò, ma Giove all'hor tonante.

La comparaison est noble, & n'est point outrée : car ce n'est qu'avec la statuë & la representation de Jupiter foudroiant que l'on compare le Soudan d'Egypte. Il n'y auroit pas non plus grand mal, en parlant poëtiquement d'un Prince Chrêtien redoutable par sa naissance & par sa valeur, tel qu'est nôtre grand Mo-

narque, de le comparer à Jupiter même & à tous les Dieux, comme on l'a fait dans les derniers vers d'un Rondeau fort ſpirituel :

Lors qu'à la main il a le cimeterre,
C'eſt Jupiter qui lance le tonnerre.
Pauvre Hollande, apaiſez ſon courroux :
Il vaut mieux voir tous les Dieux contre vous,
Que le Roy ſeul.

Mais ces exemples ; continua Eudoxe, ne juſtifient pas les Payens qui opoſent l'Empereur à Jupiter, & qui égalent les hommes au maître des Dieux. Si on s'eſt mocqué de celuy qui apella Xercés, le Jupiter des Perſes ; que doit-on dire de ceux qui dégradent Jupiter, en lui donnant un ſupérieur ou un égal ?

Longin. ſect. 2.

C'eſt la flatterie ; dit Philanthe, qui a introduit ces penſées. Oüi, reprit Eudoxe : à meſure que la liberté diminua parmi les Romains, & que les Céſars devinrent plus maîtres, la générosité & le bon ſens s'altérerent ; la flatterie devint plus

lâche & moins raisonnable. Sous le regne d'Auguste, où la liberté n'étoit pas encore opprimée, on se contenta de partager l'Empire du monde entre Jupiter & César : mais sous le regne de Domitien : où l'esprit de servitude avoit étouffé ce qui restoit des sentimens de la Republique, on mit Cesar au dessus de Jupiter. Que si dans le Paganisme, pour revenir à ce que je vous disois tout à l'heure d'Horace & de Sapho, ceux qui pensoient juste, n'osoient égaler absolument les hommes aux Dieux, jusques-là que Pline le Jeune se reprend luy-même d'avoir dit qu'un Pilote qui entre dans le Port malgré la tempête, aproche des Dieux de la mer : sera-t-il permis dans nôtre Religion, pour flatter un grand Ministre d'Etat, de luy ôter toutes les foiblesses humaines, & d'en faire presque un Dieu ? C'est pourtant ce que fit autrefois un assez fameux Ecrivain, en dédiant un livre au Cardinal de Richelieu, & en luy disant, qu'il avoit ôté aux passions

Divisum Imperium cum Iove Cæsar habet.

L. 9. Ep.

„ le trouble qu'elles avoient tiré du
„ peché ; qu'il les avoit élevées à la
„ condition des vertus;qu'il les avoit
„ reduit à la neceſſité de prendre la
„ loy de la raiſon, & de ne ſe plus
„élever que par ſon commandement;
„ qu'il n'étoit touché que des mau-
„ vais évenemens qui pourroient tou-
„ cher les Anges, s'ils étoient mor-
„ tels; qu'on devoit remercier le Ciel
„ de l'avoir fait homme, & non pas
„ Ange, puis qu'il devoit emploier
„ ſi noblement les foibleſſes de nôtre
„ nature ; qu'en traitant avec l'Ange
„ de l'Etat, il aprenoit de lui à con-
„ noître les intentions des hommes
„ & les mouvemens de leurs cœurs ;
„ enfin qu'il imitoit dans le gouver-
„ nement de la France la conduite de
„ Dieu dans le monde.

A la verité, quand le Cardinal fut mort, l'Auteur ſuprima toutes ces loüanges dans une ſeconde édition, & dédia même ſon livre à Jeſus-Chriſt, comme pour déſavoüer publiquement des penſées flateuſes qui avoient quelque cho-

se d'excessif, & même de peu religieux. La flatterie, dit Philanthe, n'a jamais peut-être élevé personne plus haut, & je me souviens d'avoir lû une autre Epître dédicatoire où on disoit à ce grand Ministre: *Qui a jamais vû vôtre visage sans être saisi de ces douces craintes qui faisoient frémir les Prophetes, lors que Dieu leur communiquoit quelque visible raion de sa gloire? Mais comme celuy qu'ils n'osoient aprocher dans les buissons ardens & dans le bruit des tonnerres, venoit quelquefois à eux sous la fraîcheur d'un zéphire; aussi la douceur de vôtre auguste visage dissipe en même tems, & change en rosée ces petites vapeurs qui en couvrent la majesté.*

C'est en sa faveur, répliqua Eudoxe, que Balzac a épuisé toutes les hyperboles de sa rhétorique. Je vous renvoye là-dessus à Philarque, & je me contente de vous dire en general que le sublime outré est comme naturel à Narcisse. Mais sçavez-vous bien, répartit Philanthe un peu

en colere, que vôtre Voiture eſt quelquefois ampoulé lui-même, & que ſa premiere Lettre a beaucoup de ce ſublime qui ne vous plait pas ? Elle eſt écrite à Balzac. Philanthe prit le livre, & lût ce qui ſuit.

„De tant de belles choſes que vous „avez dites à mon avantage, tout „ce que j'en puis croire pour me flater, c'eſt que la fortune m'ait donné quelque part en vos ſonges; encore je ne ſai ſi les reveries d'une „ame ſi relevée que la vôtre ne ſont „pas trop ſerieuſes & trop raiſonnables pour deſcendre juſqu'à moi; „& je m'eſtimerai trop favorablement traité de vous, ſi vous avez „ſeulemẽt ſongé que vous m'aimiez. „Car de m'imaginer que vous m'aiez „gardé quelque place parmi ces grãdes penſées qui ſont occupées à „cette heure à faire les partages de „la gloire, & à donner recompenſe à toutes les vertus du monde, „j'ay trop bonne opiniõ de vôtre eſprit pour m'en perſuader cette baſ-

fesse,& je ne voudrois pas que vos “
ennemis eussent cela à vous repro- “
cher. “

Je n'ay rien vû de vous depuis “
vôtre départ qui ne m'ait semblé “
audessus de ce que vous avez jamais “
fait, & par ces derniers ouvrages “
vous avez gagné l'honneur d'a- “
voir surmonté celui qui a passé tous “
les autres. “

Tous ceux qui sont jaloux de “
l'honneur de ce Roiaume ne s'in- “
forment pas plus de ce que fait “
Monsieur le Marechal de Crequi, “
que de ce que vous faites ; & nous “
avons plus de deux Generaux d'ar- “
mée qui ne font pas tant de bruit “
avec trente mille hommes, que “
vous en faites dans vôtre solitude. “

Si nous avions en usage cette “
loi qui permettoit de bannir les “
plus puissans en autorité ou en re- “
putation, je croi que l'envie publi- “
que se dechargeroit sur vôtre tête, “
& que M. le Cardinal de Richelieu “
ne couroit pas tant de fortune que “
vous. “

Tout cela n'est-il pas extrême, poursuivit Philanthe ? & si vous estimez de telles pensées, devez-vous mépriser celles de Balzac ? Il y a long-tems, reprit Eudoxe, que j'ay fait réflexion sur cette Lettre de Voiture, & que j'ay aperçû un caractere particulier qui ne se trouve point dans les autres. Je demeure d'accord avec vous que l'enflure y regne par tout ; mais souffrez que je vous dise franchement ce que je pense là-dessus. Voiture affecta ce stile, si je ne me trompe, ou pour faire sa cour à Balzac en l'imitant, ou pour se moquer de lui en le contrefaisant ; & ce qui me fait pancher davantage du côté de la moquerie, c'est que l'ésprit de la Lettre est railleur, que Balzac étoit devenu jaloux de Voiture, & qu'ils n'étoient pas dans le fonds trop bien ensemble.

Quoi qu'il en soit, Voiture ne pense point comme Balzac lors qu'il parle selon son genie ; & dans les endroits mêmes où il s'éleve le plus, on ne le perd point de vûë. Quoy,

vous n'apellez pas du ſublime outré pour me ſervir de vos termes, repliqua Philanthe, ce qu'il dit au Duc d'Anguien ſur la priſe de Dunkerque? L'éloquence : qui des plus " petites choſes en ſait faire de gran- " des, ne peut avec tous ſes enchante- " més egaler la hauteur de celles que " vous faites; & ce que dans les autres " elle apelle hyperbole, n'eſt qu'une " façon de parler bien froide pour ex- " primer ce que l'on penſe de vous. "

C'eſt en des occaſions comme celle là repartit Eudoxe, où, ſelon Quintilien, l'hyperbole la plus hardie eſt une perfection du diſcours, bien loin d'en être un défaut; je veux dire quand la choſe dont il s'agit paſſe en quelque ſorte les limites de la verité naturelle, telle qu'étoit la victoire d'un jeune Prince qui venoit de prendre Dunkerque contre toutes les aparences humaines, & qui faiſoit tous les jours des actions de valeur preſque incroiables : car alors il eſt permis de dire plus qu'il ne faut, parce

Quint. l. 8. c. 6.

qu'on ne peut dire autant qu'il faut; & il vaut mieux aller un peu au-delà des bornes de la verité, que de demeurer en deçà. Auſſi Iſocrate aiant à décrire l'expedition que fit Xerxés contre les Grecs, quand il paſſa dans la Grece avec une armée ſur terre compoſée d'un million d'hommes, & une autre ſur mer de douze cens galeres, dit fort à propos : *Quel Orateur voudroit en parler avec excés, qui n'en dit moins que ce qui en a été ;*

Si Balzac n'uſoit d'hyperboles qu'en ces ſortes de rencontres pourſuivit Eudoxe, je n'aurois rien à dire ſur toutes ſes exagerations, & ſon ſublime vaudroit peut-être celui de Voiture. Mais en verité l'un eſt bien different de l'autre, & pour peu qu'on y prenne garde Balzac prend le haut ton juſque dans les petites choſes ; au lieu que Voiture ne s'éleve que dans les grandes, & ne s'y éleve jamais trop, parce qu'il le fait toûjours ſelon les regles de l'art, ou plutôt ſelon celles du bon

ſens. Vous avez beau dire, répliqua Philanthe ; Voiture tient un peu du caractere de Lyſias, qui, au jugement de Denis d'Halicarnaſſe, tout naturel & tout ſimple qu'il étoit ; s'enfloit quelquefois : ſemblable à ces rivieres, qui ayant un cours réglé, & des eaux fort pures, ne laiſſent pas de ſe déborder en de certains tems.

Simplex eſſe mavult, quàm cum aliquo periculo ſublimis, nec tam artificium oſtendit quàm naturalem veritatē. *De Orator Antib.*

Mais Voiture reprit Eudoxe, n'a rien de ces eſprits hyperboliques dont les penſées deviennent froides par l'excés de l'hyperbole ; tel qu'étoit celuy qui en parlant de la roche que le Cyclope lança contre le navire d'Ulyſſe, diſoit que les chevres y paiſſoient.

Malherbe du moins, répliqua Philanthe, qui vous ſemble & ſi ſenſé & ſi juſte, ne l'eſt pas toûjours. Il eſt ampoulé en de certaines rencontres ; ou pour m'exprimer plus figurement, ce fleuve égal & paiſible dans ſa courſe, devient tout-à-coup un torrent impétueux qui fait du fracas, & qui tombe dans des

Demetr. Phaler. de Elocut.

precipices. Ne compare-t-il pas les pleurs de la Reine mere, aprés la mort d'Henri le Grand, au debordement de la Seine;

L'image de ses pleurs, dont la source feconde
Jamais depuis ta mort ses vaisseaux n'a taris,
C'est la Seine en fureur qui deborde son onde
Sur les quais de Paris.

Mais ce qu'il dit de la penitence de saint Pierre est encore plus violent.

C'est alors que ses cris en tonnerre s'éclatent:
Ses soupirs se font vents que les chênes combattent;
Et ses pleurs qui tantôt descendoient mollement,
Ressemblent un torrent qui des hautes montagnes
Ravageant & noiant les voisines campagnes,
Veut que tout l'Univers ne soit qu'un élement.

Ce n'est pas par ces endroits-là, repartit

partit Eudoxe, que j'estime, & que j'admire Malherbe : il y sort visiblement de son caractere, & je ne l'y reconnois pas. Cependant, répondit Philanthe, on peut pousser le sublime plus loin en vers qu'en prose, & un poëme admet des pensées hardies qui ne conviendroient pas à une piece d'éloquence. Il est vrai, répliqua Eudoxe ; mais cette hardiesse poëtique doit avoir ses bornes, & le merveilleux même de l'Epopée devient ridicule dés qu'il n'est pas vraisemblable.

Je ne croy pas, dit Philanthe, que les petits ouvrages de poësie soient assujetis aux regles rigoureuses des poëmes Epiques. Dès que ces petits ouvrages, répartit Eudoxe, sont graves & sérieux ils doivent être aussi exacts que les grands poëmes pour ce qui regarde les pensées. L'hyperbole & l'éxageration qui ne sont pas dans les regles, en doivent être bannies, & pour moy je n'estime gueres plus l'Epigramme d'un de nos Poëtes sur les nouveaux

bâtimens du Louvre, que celle de Martial ſur la maiſon de Domitien:

Quand je voy ce Palais que tout le monde admire;
Loin de l'admirer, je ſoupire
De le voir ainſi limité.
Quoi preſcrire à mon Prince un lieu qui le reſſerre!
Une ſi grande Majeſté
A trop peu de toute la terre.

Nec tales Romæ vidit ſibi Iupiter ædes.

Neanmoins, interrompit Philanthe, la plûpart des Inſcriptions que les beaux Eſprits ont faites pour le Louvre, ſont à peu près de ce caractere. L'une dit: *Jupiter ne s'eſt jamais vû à Rome un tel Palais: & Rome n'a jamais adoré un tel Jupiter.* L'autre: *Que nos Neveux étonnez de la magnificence de cet Edifice, ceſſent d'admirer: c'étoit le Palais du Soleil.* Il y en a de moins faſtueuſes & de moins brillantes, dit Eudoxe, qui ne laiſſent pas d'avoir beaucoup de nobleſſe. En voici une qui ſent tout à-fait l'antiquité, & qui ſemble être du ſiécle d'Auguſte: *Ouvrez vos portes aux*

Mirari ceſſent; Regia Solis erat.

Terrarum Imperio dignior ulla domus.

peuples. Louvre superbe ; il n'est point de maison plus digne de l'Empire du monde. J'en sai encore une autre qui me paroît belle : *Cent villes prises font voir ce que* LOÜIS *peut dans la guerre, une seule maison montre ce qu'il peut dans la paix.*

Quid valeat bello Ludoix centum oppida monstrãt. Monstrat quid valeat pace, vel una domus.

Tout cela me fait souvenir du Cavalier Bernin, dit Philanthe : il fut apellé en France pour le dessein du Louvre, & il fit le Buste du Roy en marbre. Ce buste lui attira l'aplaudissement de toute la Cour, & donna lieu à un Poëte d'Italie de faire des vers sur le pié-d'estal qui n'étoit pas encore fait.

Entrò Bernino in un pensier profondo,
Per far al Regio busto un' bel' sostegno:
Edisse, non trovandone alcun degno:
Piccola base à un tal' Monarca é il mondo.

A quoi le Bernin repondit lui-même:

Mai mi sovene quel' pensier profondo,

Per far di Ré si grande appoggio degno;
Van sarrebbe il pensier, che di sostegno
Non è mestier, à chi sostiene il mondo.

Nous voilà retombez dans le sublime vicieux, répartit Eudoxe; car qu'y a t'il de moins grand & de moins solide que de dire, qu'un monde entier est une trop petite base pour un tel Monarque; ou que celui qui soûtient le monde, n'a pas besoin de soûtien?

Ce n'est pas tout, reprit Philanthe; au sujet de la Statuë équestre du Roy que le Cavalier Bernin fit à Rome, & qui est aujourd'huy à Versailles; on a fait un Dialogue entre le Capitole & le Bernin. Le premier se plaint de ce qu'ayant toûjours été le lieu des Triomphes, on destine ailleurs ce nouveau Triomphateur. Le Bernin répond, qu'où est LOUIS le Grand, là est le Capitole.

E' vero che il tuo luogo è quello de Trionfanti:

Ma dove è il gran LUIGI , *è il Capidoglio.*

Vous m'avoüerez qu'il y a là une veritable grandeur auſſi-bien qu'à ce qu'on a dit autrefois , qu'où étoit le grand Camille , là étoit Rome ; & à ce que dit un de nos Poëtes , en faiſant parler un Romain :

Rome n'eſt plus dans Rome ; elle eſt toute où je ſuis.

Je vous avoüe franchement que je ne m'accommode pas de ces idées ſi pompeuſes ; & ſix vers François qu'un des plus illuſtres Prélats du Roiaume a mis ſous le buſte du Roi dans ſon Palais Epiſcopal , me plaiſent bien davantage :

Ce Heros , la terreur l'amour de l'Univers

Avoit des ennemis en cent climats divers.

Leurs efforts n'ont ſervi qu'à le combler de gloire ;

Son nom les fit trembler , ſon bras les a défaits ;

Enfin las d'entaſſer victoire ſur victoire ,

Maître de leurs destins, il leur donne
la paix.

Je sai aprés tout, bon gré aux beaux esprits étrangers de dire des choses un peu excessives, en parlant de nôtre incomparable Monarque, c'est signe qu'il en ont une haute idée ; & je pardonne à un Poëte Italien moderne qui a fait le Panegyrique de LOÜIS le Grand, d'avoir dit que les Provinces entieres & les Citadelles imprenables n'ont coûté au Roi qu'une reflexion de son esprit, & un éclair de ses armes :

Bellicose Provincie, e Rocche horrende
Già de più prodi inciampo,
Un' raggio sol' costaro
De la mente regal, de l'armi un
lampo.

Qu'à peine il pense à tant de diverses & de hautes entreprises, que la victoire vient aussi vîte que va sa pensée :

A varie ed alte imprese appena in-
tende,
Che all' or veloce al' paro

Dell' Eroico pensier, viene la vitoria;
Que ses pensées sont le sort des nations, & que les destins dependent de lui :
Son destin' delle gentii suoi pensiere
Da lui pendono i fati :
Qu'avec le seul bruit de son nom, il sait foudroier, & que ses resolutions font plus d'effet à la guerre que les armées des autres Princes.
Egli sa fulminar solo col' tuono ;
Piu vince il suo voler, che l'altrui guerra :
Qu'à la honte de la Grece qui a tenté inutilement de percer l'Istme de Corinthe, LOÜIS a joint les deux mers, comme si c'étoit un effet de son pouvoir & de sa sagesse de rendre la symmetrie du monde plus parfaite, & que Dieu qui voioit de quelle utilité seroit la jonction des mers, ne l'eût pas voulu faire lui-même, pour en reserver toute la gloire à un si grand Prince.
Ecco in seno alla Francia or' son cosstretti.

Con l'onde pellegrine
Abbocarsi il Tireno, e l'Oceano.
La Grecia vantatrice il picciol tratto
Tentò cavar del' suo Corinto in vano:
Omai LUIGI *hà tratto*
Mare à mar più lontano
Quasi sua forza, e suo super profondo
Sia migliorar' la simmetria del mondo.
A te LUIGI *ha'l Creator serbato.*

Je pardonne, dis-je, toutes ces pensées à un homme de delà les monts, mais je ne sai si je les pardonnerois à un François, car nôtre esprit est d'une autre trempe que celui des Italiens, & nous n'aimons aujourd'hui que la veritable grandeur. Cependant, repliqua Philanthe, nos meilleurs Poëtes ont sur le Roi méme des pensées qui me semblent assez Italiennes, comme celle-ci qui a raport au passage du Rhin.

De tant de coups affreux la tempéte orageuse
Tient un téms sur les eaux la fortune douteuse:

Mais LOÜIS *d'un regard ſait bien-tôt la fixer ;*
Le destin à ſes yeux n'oſeroit balancer.

Ces deux derniers vers ſont pour le moins auſſi hardis que ceux du Panégyrique Italien. Ils ne ſont point fanfarons répartit Eudoxe ; ils ne ſont que forts, & ils ont une vraye nobleſſe qui les autoriſe. Le Poëte ne dit pas que les deſtins en général dépendent du Roy, il ne parle que du deſtin de la guerre. Comme le ſiſtême de ſa penſée eſt tout poëtique, il a droit de mettre la Fortune en jeu ; & comme la preſence d'un Prince auſſi magnanime que le nôtre rend les ſoldats invincibles ; il a pû dire poëtiquement :

Mais Loüis *d'un regard ſait bien-tôt la fixer :*
Le deſtin à ſes yeux n'oſeroit balancer.

C'eſt comme s'il diſoit : Dès que Loüis paroît, on eſt aſſuré de la victoire. Y a-t'il là quelque choſe d'outré, & toute l'Europe n'a-t-

elle pas été témoin d'une verité si surprenante ?

Mais, répliqua Philanthe, ne trouvez-vous rien d'outré dans un autre endroit où le Poëte aprés avoir dit par une espece d'entousiasme,

O que le Ciel, soigneux de nôtre poësie,
Grand Roy, ne nous fit-il plus voisins de l'Asie ?
Bien-tôt victorieux de cent peuples altiers,
Tu nous aurois fourni des rimes à milliers,

ajoûte sur le même ton :

Quel plaisir de te suivre aux rives du Scamandre,
D'y trouver d'Ilion la poëtique cendre ;
De juger si les Grecs qui briserent ses tours,
Firent plus en dix ans que LOUIS *en dix jours.*

Ce dernier vers me paroît bien fort pour ne rien dire de pis. La pensée est forte, répartit Eudoxe, mais elle est raisonnable ; car cela ne se

dit pas affirmativement, comme en deux autres vers presque semblables d'un autre Poëte :

Et ton bras en dix jours a plus fait à
nos yeux,
Que la Fable en dix ans n'a fait faire
à ses Dieux.

Après tout répliqua Philanthe, la pensée n'est peut-être pas si forte que vous vous imaginez. Car enfin ces Dieux qui sont blessez & défaits dans l'Iliade ne valent guéres plus que des Heros. Vous dites vray, reprit Eudoxe, & je trouve que Longin a raison de dire qu'Homére s'est efforcé autant qu'il a pu de faire des Dieux de ces hommes qui furent au siége de Troye ; & qu'au contraire des Dieux mêmes il en fait des hommes, jusqu'à leur donner des passions foibles & basses dont les grands hommes sont exempts : témoin le combat où Pluton tremble, & se croit perdu, & dont voici un endroit que le Traducteur de Longin a rendu admirablement :

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie:
Il a peur que ce Dieu dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Stix la rive desolée,
Ne découvre aux vivans cet empire odieux.
Abhorré des mortels, & craint même des Dieux.

Un Ecrivain Portugais, en parlant d'une forteresse du Japon, répliqua Philanthe, dit que le fossé en est si profond, qu'il semble qu'on peut par là aller faire la guerre aux Démons jusques dans l'enfer. *Que parece se abria para ir fazer guerra aos Demonios no inferno.* C'est parler hardiment pour un Historien, repartit Eudoxe, & c'est tout ce qu'on pourroit souffrir à un poëte tel que

celui qui dit qu'à force de creuser bien ayant dans la terre pour en tirer le marbre & le jaspe, on fait esperer aux ombres des enfers de voir la clarté du Ciel.

Iam montibus haustis Antra gemunt, & dum varios lapis invenit usus. Inferni manes cælum sperare jubentur. Petr.

Lucain qui est plus Historien que Poëte, dit Philanthe, a une pensée sur les malheurs de la guerre de Pharsale qui me semble bien genereuse, mais qui vous paroîtra sans doute trop hardie : la voici. *Si les destins n'ont point trouvé d'autre expedient pour mettre un jour Neron sur le trône ; si le ciel coûte cher aux Dieux, & que Jupiter n'ait été paisible possesseur de son Empire qu'aprés la guerre des Géans : Puissances celestes nous ne nous plaignons plus de rien, les crimes les plus énormes plaisent à ce prix.* La pensée de Pline le Jeune sur un sujet tout pareil ne me choque pas tant, répondit Eudoxe. Vous savez que les soldats qui tuerent les meurtriers de Domitien assiegerent Nerva dans son Palais. Le Panegyriste de Trajan dit là-dessus : *A la verité ce fut là dessus*

Iam nihil & Superi querimur. scelera ipsa nefasque. Hac mercede placent. Lib. 2.

grande honte pour le siécle ; & la République reçût en cette rencontre une grande playe. Le Maître & le Pere du monde est assiegé, pris, enfermé, & on ôte au Prince ce qu'il y a de plus doux dans l'Empire, la liberté de tout faire sans nulle contrainte. Si cependant il n'y avoit que cette seule voye pour vous faire regner, il ne s'en faut rien que je ne dise hautement, qu'il falloit acheter à ce prix un si grand honneur.

Si tamen hæc sola erat ratio quæ te publicæ salutis gubernaculis admoveret : propè est ut exclamem tanti fuisse. *Paneg. Traj.*

La pensée du moins ne blesse point les bonnes mœurs comme celle de Lucain, & ce qu'elle a d'un peu outré est adouci par *il ne s'en faut rien que je ne dise.* Mais j'aime encore mieux ce que Corneille fait dire au vieil Horace, après que le dernier de ses fils eut tué les trois Curiaces, dont la sœur étoit sa belle-fille, & dont l'un devoit être son gendre :

Rome triomphe d'Albe, & c'est assez pour nous :
Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.

La noblesse, le sublime est là sans enflûre, ajoûta Eudoxe, & Longin lui-même seroit content de Corneille. Que si selon ce grand Maître du sublime c'est un deffaut dans la Tragédie, qui est naturellement pompeuse & magnifique, que de s'enfler mal à propos; à plus forte raison doit on êviter l'enflûre dans les discours ordinaires: & de là vient qu'un certain Gorgias fut raillé pour avoir appellé les Vaûtours des sépulcres animez. Je ne voi pas, rêpliqua Philanthe, qu'il y ait là dequoy railler; & Hermogene qui trouve que l'Auteur de cette pensée est digne des sépulcres dont il parle, merite à mon gré qu'on le raille un peu lui même.

Effectivement répartit Eudoxe, la pensée n'est pas si ridicule, & selon le Traducteur de Longin elle ne seroit pas condamnable dans les vers. Valére Maxime parlant d'Artemise qui but les cendres de Mausole son mari, l'a bien apellée un tombeau vivant; & un galant hom-

Quid de illo inclyto tumulo loquar, cum ipsa Mausoli vivum ac spirans sepulcrum fieri concupierit? *Valer. Max. l. 4. 6. 6.*

me de ce ſiécle, encore plus illuſtre par ſa valeur & par ſa vertu que par ſes ouvrages, pour bâtir un Mauſolée à la Reine mere Anne d'Autriche, dreſſa une piramide de cœurs enflammez avec ces mots Eſpagnols, *Aſſi ſepultada no es muerta*; & ces vers François:

Paſſant ne cherche point dans ce mortel ſéjour
Anne de l'univers & la gloire & l'amour
Sous le funeſte enclos d'une tombe relante:
Elle eſt dans tous les cœurs encore après ſa mort,
Et malgré l'injuſtice & la rigueur du ſort
Dans ces vivans tombeaux cette Reine eſt vivante.

J'ay peine à croire, pourſuivit Eudoxe, que Longin eût condamné *ces vivans tombeaux* dans ce ſens-là. Croyez-vous, répartit Philanthe, qu'il eût approuvé un endroit des *Triomphe de Louis le Juſte*.

Ces Rois qui par tant de ſtructures

Qui menacent encore le ciel de leurs mazures,
Oserent aller par un barbare orgueil,
La pompe avec la mort, le luxe avec le dueil.
Aussi le tems a fait sur ces masses hautaines.
D'illustres châtimens des vanitez humaines.
Ces tombeaux sont tombez, & ces superbes Rois
Sous leur chute sont morts une seconde fois.

Ces pensées sont nobles, & exprimées noblement, repartit Eudoxe, aux *tombeaux tombez* prés, qui me semble un petit jeu ridicule. Juvenal a bien mieux dit que les sepulcres ont leurs destinées,& perissent comme les hommes; & Ausonne aprés lui, que la mort n'épargne pas même les marbres. Pour la derniere pensée, *sont morts une seconde fois*, elle est aparemment tirée de Boëce, quand il soutient que la reputation des Romains les plus fameux sera éteinte un jour entierement, &

Quando quidem data sunt ipsis quoque fata sepulcris. *Satir.* 10.

Mors etiã saxis in marmoribusque venit. *Auson.*

Quod si putatis longiùs vitã trahi

Mortalis aura non inis: Cū fera vetis rapiet hoc etiā die. Iam vos secunda mors manet.

qu'alors ces grands hommes, mouront une seconde fois.

Le même Poëte François, reprit Philante, dit ailleurs, en parlant des superbes bâtimens d'Egypte ruïnez où étoient les statuës d'Abel & de Caïn :

Là le frere innocent & le frere assassin.

Egalement cassez ont une égale fin :
Le tems qu'aucun respect, qu'aucun devoir ne bride,

A fait de tous les deux un second homicide.

J'aime mieux, repartit Eudoxe, la *seconde vie* d'un enfant sauvé du naufrage sur le corps de son pere mort, que le *second homicide* des deux freres. La pensée est tirée d'une Epigramme Grecque qui a été apliquée heureusement à la Conception immaculée de la sainte Vierge, & traduite en nôtre Langue le plus poliment du monde. Ecoutez la Traduction : c'est l'enfant qui parle:

Les Dieux touchez de mon naufrage,

Aiant vû perir mon vaiſſeau,
M'en preſenterent un nouveau
Pour me conduire au rivage.
Il ne paroiſſoit ſur les flots
Ni navire ni matelots;
Il ne me reſtoit plus d'eſpoir dans ma miſere,
Lors qu'aprés mille vains efforts,
J'aperçus prés de moi flotter des membres morts.
Helas, c'étoit mon pere!
Je le connus, je l'embraſſai,
Et ſur lui juſqu'au port heureuſement pouſſé,
Des ondes & des vents j'évitai la furie.
Que ce pere doit m'être cher,
Qui m'a deux fois donné la vie,
Une fois ſur la terre, & l'autre ſur la mer!

J'ay lû je ne ſai où, dit Philanthe, que Cornelie mettant dans la terre les cendres de Pompée qui tenoient auprés d'elle la place de ſon mari même, il lui ſembla qu'elle le perdoit tout de nouveau, & qu'elle étoit veuve pour la ſeconde fois.

Toutes ces penſés peuvent avoir un trés-bon ſens, répondit Eudoxe ; du moins ne ſont-elles pas guindées comme celles de Lucain, qui va d'ordinaire au-delà du but. J'avouë qu'en s'élevant, il eſt aiſé de s'élever trop, & qu'on a de la peine à s'arrêter où il faut, comme fait Ciceron, qui, au raport de Quintilien, ne prend jamais un vol trop haut ; ou comme fait Virgile, qui eſt ſage juſques dans ſon enthouſiaſme, & fort êloigné de ceux dont parle Longin, qui au milieu de la fureur divine dont ils penſent être quelquefois épris, badinent, & font les enfans. Un de nos Poëtes qui a la plus belle imagination du monde, & qui ſeroit un Poëte accompli s'il pouvoit moderer ſon feu, s'emporte trop en quelques rencontres. Jugez-en par un ſeul exemple :

Non ſupra modũ elatus Tullius. *Lib* 12. *c.* 18.

Cùm videantur ſibi ceu divino correpti & incitari furore, non bachantur, ſed nugantur pueriliter. *Sect.* 1.

Le Chevalier Chrêtien, pour aller à la gloire,
A plus d'une carriere & plus d'une victoire,

En tombant il s'éleve, il triomphe en mourant ;
Et prisonnier vainqueur, couronné de sa chaîne,
Il garde à sa vertu la dignité de Reine.

C'est le Poëte, répliqua Philanthe, qui dans un autre endroit de son Poéme fait dire au Soudan d'Egypte :

Ces vains & foibles noms d'amis & de parens
Sont du droit des petits, & non du droit des grands.
Un Roi dans sa Couronne a toute sa famille :
Son Etat est son fils, sa grandeur est sa fille,
Et de ses interêts bornant sa parenté,
Tout seul il est sa race & sa posterité.

Cela s'apelle pousser une pensée noble à l'extremité, reprit Eudoxe, & il n'est pas necessaire que je vous fasse faire reflexion sur ces deux vers :

Son Etat est son fils, sa grandeur est
sa fille.
Tout seul il est sa race & sa poste-
rité.

Non plus que sur celui-ci :

Il garde à sa vertu la dignité de
Reine.

Vous y en faites assez de vous même, & vous êtes, je croi, convaincu qu'en matiere de pensées, il y a un sublime outré & frivole. Mais je ne le suis pas, repartit Philanthe, que l'agreable puisse être vicieux dans l'agrément même, & qu'en beauté ce soit un défaut que l'excés. Je vas si je ne me trompe, vous, en convaincre, reprit Eudoxe, & je le vas faire par les exemples qui persuadent mieux que tous les raisonnemens.

Les premieres pensées qui me viennent là dessus sont de *la Metamorphose des yeux de Philis changez en Astres*, vous connoissez ce petit ouvrage. C'est un chef d'œuvre d'esprit; dit Philanthe, & j'en suis charmé toutes les fois que je

le lis J'en ai été charmé comme vous, reprit Eudoxe; mais j'en suis bien revenu, & je n'y admire plus gueres que l'affectation. Le commencement que je trouvois si joli me paroît fade & ridicule :

Beaux ennemis du jour dont les feüillages sombres
Conservent le repos, le silence, & les ombres.

Que ces *beaux ennemis du jour* ont peu de veritable beauté & qu'il sied mal de briller d'abord ! Mais que ce qui suit pour exprimer la hauteur des chesnes d'une forêt ancienne me deplaît avec toutes les graces que l'Auteur y met :

Vieux enfans de la terre, agreables Titans,
Qui jusques dans le Ciel, sans crainte du tonnerre,
Allez faire au Soleil une innocente guerre.

Outre qu'il est faux que les grands arbres ne craignent point le tonnerre, puis que plus ils ont de hauteur plus ils y sont exposez, n'est-ce

pas vouloir trop plaire que de les nommer des *Titans agréables, qui font au Soleil une innocente guerre ?*

La deſcription de la fontaine reſſemble à celle du bois :

C'eſt là par un cahos agréable & nouveau
Que la terre & le Ciel ſe rencontrent dans l'eau ;
C'eſt-là que l'œil ſouffrant de douces impoſtures,
Confond tous les objets avecque leurs figures ;
C'eſt là que ſur un arbre il croit voir les poiſſons,
Qu'il trouve des roſeaux auprés des hameçons,
Et que le ſens charmé d'une trompeuſe idole,
Doute ſi l'oiſeau nage, ou ſi le poiſſon vole.

Un autre de nos Poëtes, répliqua Philanthe, dit, en faiſant la deſcription d'un naufrage cauſé par l'embraſement du navire :

Soldats & matelots, roulez confusément.

Par

Par un double malheur périssent doublement ;
L'un se brûle dans l'onde, au feu l'autre se noie,
Et tous en même tems de deux morts sont la proie.

Ce vers :

L'un se brûle dans l'onde, au feu l'autre se noie,

ressemble assez au vôtre :

Dou est l'oiseau nage, ou si le poisson vole.

Ces pensées, repartit Eudoxe, ont pour ainsi dire un premier coup d'œil qui flatte, & qui réjouït : mais quand on les regarde de prés, on trouve que ce sont des beautés fardées, qui n'éblouïssent qu'à la premiere vûë ; ou des louïs d'or faux, qui ont plus d'éclat que les bons ; mais qui valent beaucoup moins.

Vous avez oublié les quatre premiers vers de la description de la fontaine, dit Philanthe ; ils me paroissent parfaitement beaux, & tres-naturels.

Au milieu de ce bois un liquide cristal

En tombant d'un rocher forme un large canal,
Qui comme un beau miroir dans sa glace inconstante,
Fait de tous ses voisins la peinture mouvante.

Ludere quidē integrum est; verum omni in te habenda est ratio decori. *Demetr. Phaler. de Plocut.*

Si vous appellez cela naturel, répliqua Eudoxe, je ne sçai pas quelle idée vous avez de l'affectation. En verité, répartit Philanthe, vous renversez toutes mes idées. Croiez-moi, reprit Eudoxe, il ne faut jamais s'égaïer trop, même dans les matieres fleuries; & il vaudroit presque mieux qu'une pensée fût un peu sombre, que d'être si brillante.

Cependant, répartit Philanthe, je vous ai vû autrefois fort épris d'un Sonnet plein de brillans. C'est le Sonnet du Miroir, composé par le Comte d'Etelan, neveu du Maréchal de Bassompierre, vous me l'avez apris, & je l'ay retenu.

Miroir, peintre & portrait qui donne & qui reçois,
Et qui porte en tous lieux avec toi mon image,

Qui peux tout exprimer, excepté le langage,
Et pour être animé n'as besoin que de voix :
Tu peux seul me montrer quand chez toi je me vois,
Toutes mes passions peintes sur mon visage :
Tu suis d'un pas égal mon humeur & mon âge,
Et dans leurs changemens jamais ne te deçois.
Les mains d'un artisan au labeur obstinées,
D'un pénible travail font en plusieurs années.
Un portrait qui ne peut ressembler qu'un instant.

Mais toi, Peintre brillant, d'un art inimitable,
Tu fais sans nul effort un ouvrage inconstant
Qui ressemble toûjours, & n'est jamais semblable.

J'étois jeune, répartit Eudoxe, quand

je fus charmé de ce sonnet. Ce n'est pas qu'il n'ait de grandes beautés : par exemple, *Pour être animé n'a besoin que de voix* ; *Tu peux seul me montrer toutes mes passions peintes sur mon visage* ; *Tu fais sans nul effort un ouvrage qui ressemble toujours, & n'est jamais semblable* : ces traits sont agreables & naturels ; mais ce *peintre & portrait qui donne & qui reçoit* ; ce *peintre brillant*, péche par trop d'agrément, & ne me plaît plus. Au reste, si nous avions ici égard à la langue, nous serions blessés de *qui donne*, *qui porte* ; sans, à la seconde personne: il faut *qui donnes*, *qui portes*, & cette faute de Grammaire ne se Pardonneroit pas aujourd'hui ; mais ce n'est pas dequoi il s'agit. A parler en general, le Sonnet seroit excellent, s'il y avoit un peu moins d'affectation & ce qui va vous surprendre, les pensées d'un Poëte Italien sur le miroir même me paroissent plus naturelles, toutes énigmatiques & toutes mysterieuses qu'elles sont.

So una mia cosa la qual non è viva ,
E par che viva ; se gli vai dinanti ,
E se tu scrivi parer à che scriva
E se tu canti parerà che canti ;
E se ti affacciseco in prespettiva ,
Ti dira i tuoi diffetti tutti quanti ,
E se sdegnoso gli homeri le volti ,
Sparisce anch'ella , e torna se ti volti.

Car enfin , mon image dans le miroir n'a point de vie , & semble en avoir ; si j'écris , ou si je chante , on diroit qu'elle écrit , & qu'elle chante ; elle me montre tous mes défauts exterieurs ; elle disparoit dés que je tourne le dos , & revient aussitôt que je me retourne : tout cela est-dit joliment & dans le bon sens.

Puisque , *Pour être animé n'a besoin que de voix* , *non è viva e par che viva* , ne vous choque pas , interrompit Philanthe , la pensée du Tasse sur les graveures de la porte du Palais d'Armide pourra bien vous plaire. Il dit que les figures sont si bien faites , qu'elles semblent vivantes : qu'il n'y manque que la parole ; & qu'elle n'y manque pas mê-

me si on s'en raporte à ses yeux.

Manca il parlar di vivo altro non chiedi ;
Ne manca questo ancor , s'agli occhi credi.

C'est à dire, repartit Eudoxe en riant, qu'il y a tant de mouvement & tant d'action sur les visages des figures, qu'un sourd qui auroit la vûe bonne, croiroit à les voir qu'elles parleroient. Vous badinez, repliqua Philanthe. Pour vous répondre serieusement, dit Eudoxe, cela est pensé avec beaucoup d'esprit Mais Virgile ne pense point de la sorte, en décrivant ce qui est gravé sur le bouclier d'Enée. Mais, reprit Philanthe, un de nos Poëtes que je puis apeller nôtre Virgile, dit, en faisant la description des superbes bâtimens d'Egypte, où étoit representé l'embrasement de Sodome :

Le marbre & le porphyre ont du feu la couleur,
Il paroit méme à l'œil qu'ils en ont la chaleur.

Mais le Cardinal Pallavicin dit d'un

grand Prelat, qu'en sa jeunesse il fut admiré de la Cour de Rome, qui fait glorie de n'admirer pas même le merveilleux; qu'à le voir on le prenoit pour un jeune homme, qu'à l'entendre on le prenoit pour un homme âgé, tant ses discours étoient meurs & solides dans la fleur même de son âge: *La Corte di Roma la que si gloria de non ammirare eziandio l'ammirabile; è pure ammiro voi giovane se credeva à gli occhi, vecchio se dava fede all'udito.*

Ces deux pensées, repliqua Eudoxe, sont à mon gré plus simples que celle du Tasse. Un Italien, repartit Philanthe, a mis sous un saint Bruno peint au naturel dans le fonds d'une solitude: *Egli e vivo, e parlerebbe se non osservasse la regola del silentio.* Cela n'est-il pas pensé agreablement; *Il est vivant, & il parleroit, si ce n'étoit qu'il garde la regle du silence!* La pensée est assez plaisante, répondit Eudoxe, & n'est peut-être que trop agreable: elle revient à celle de Mal-herbe sur l'i-

mage d'une ſainte Catherine :

L'art auſſi-bien que la nature
Eût fait plaindre cette peinture :
Mais il a voulu figurer ,
Qu'aux tourmens dont la cauſe eſt belle ,
La gloire d'une ame fidelle ,
Eſt de ſouffrir ſans murmurer.

Aprés tout , ce ſont proprement les Italiens qui abondent en penſées fleuries , & qui prodiguent les agrémens dans ce qu'ils écrivent. Je ne vous parle pas du Cavalier Marin qui fait des deſcriptions ſi riantes , & qui apelle la Roſe l'œil du printems, la prunelle de l'Amour , la pourpe des prairies , la fleur des autres fleurs :

L'occhio di primavera ,
La pupilla d'Amor ,
La porpora de prati ;
Il fior de gli altri fiori.

Le Roſſignol , une voix emplumée , un ſon volant , une plume harmonieuſe :

Una voce pennata ;
Un ſuon volante ,

Vna piuma canora,

Les Etoiles, les lampes d'or du firmament ; les flambeaux des funerailles du jour ; les miroirs du monde & de la nature : les fleurs immortelles des campagnes celestes :

Sacre lampe dorate
Ch' i palchi immensi
Del firmamento ornate.

De l'esequie di chiare facelle
Specchi de l'universo e di nature,

Fiori immortali e nati
Ne le campagne amene
De' sempiterni prati.

Je ne parle pas, dis-je, du Marin, qui fait profession de s'égaier, & de s'amuser par tout. Je parle du Prince de la Poësie Italienne, & je soûtiens que le Tasse est en mille endroits plus agreable qu'il ne faut. Il décrit dans l'*Aminte* une Bergere occupée à se parer avec des fleurs, & voici ce qu'il en dit : Tantôt « elle prenoit un lys tantôt une rose « & elle les aprochoit de ses joües, «

„ pour faire comparaiſon des cou-
„ leurs ; & puis comme ſi elle ſe fût
„ aplaudie de la victoire ; elle ſou-
„ ricit, & ſon ſouris ſembloit dire
„ aux fleurs. J'ay l'avantage ſur vous,
„ & ce n'eſt pas pour ma parure, ce
„ n'eſt que pour vôtre honte que je
„ vous porte.

Io pur vinco
Ne porto voi per ornamento mio ;
Ma porto voi ſol per vergogna voſtra.

Cela n'eſt il pas enchanté, dit Philanthe ! Tant pis pour vous, repliqua Eudoxe, ſi ces penſées là vous charment, une Bergere ne fait point tant de reflexion ſur ſa parure : les fleurs ſont ſes ajuſtemens naturels, elle s'en met quand elle veut être plus propre qu'à l'ordinaire, mais elle ne ſonge pas à leur faire honte. Selon vôtre goût, ajoûta-t-il c'eſt quelque choſe de fort beau que ce qu'on a dit d'une belle chanſon, que c'eſt un air qui vole avec des aîles de miel, de la queuë du Paon, que c'eſt une prairie de plu-

mes ; & de l'Arc-en ciel, que c'eſt le ris du ciel qui pleure, un arc ſans fléches, qui n'a que des traits de lumiere, & qui ne frape que les yeux. Ah que cela eſt joli ; s'écria Philante ! Prenez garde, reprit Eudoxe, que les métaphores tirées de ce que la nature a de plus doux & de plus riant, ne plaiſent guéres que quand elles ne ſont point forcées. *L'air qui vole avec des aîles de miel, la prairie de plumes, les ris du ciel qui pleure, l'arc ſans fléches, qui n'a que des traits de lumiere, & qui ne frape que les yeux* ; tout cela eſt trop recherché, & même trop beau pour être bon.

A la verité, pourſuivit Eudoxe il n'y a rien de plus agreable qu'une métaphore bien ſuivie, ou une allegorie reguliere : mais auſſi il n'y a peut-être rien qui le ſoit moins, que des métaphores trop continuées, ou des allegories trop étenduës. Vous avez vû un petit Dialogue qui ſe fit en quatre vers Latins ſur Urbain VIII. quand il fut élevé au

Pontificat. Comme il portoit des Abeilles dans ses armes, les Abeilles le répréſentent allégoriquement, & le Dialogue ſe fait entre un François, un Eſpagnol, & un Italien. Le François commence par dire : *Elles donneront du miel aux François, elles piqueront les Eſpagnols.* L'Eſpagnol répond : *Si les Abeilles piquent, elles en mourront.* L'Italien dit enſuite, pour accorder le François & l'Eſpagnol : *Elles donneront du miel à tout le monde, elles ne piqueront perſonne, car le Roy des Abeilles n'a point d'aiguillon.*

GALLVS. Gallis mella dabunt Hiſpanis ſpicula figēt.

HISPANVS. Spicula ſi figent, emorientur Apes.

ITALVS. Mella dabunt cunctis, nulli ſua ſpicula figent. Spicula nam Princeps figere neſcit Apum.

Voilà ce qui s'apelle une allegorie heureuſe : tout y eſt juſte & ſenſé, ſans que rien aille au delà des bornes. Il y en a d'autres qui commencent bien, & finiſſent mal, faute d'être aſſez ménagées.

Le Teſti, qui eſt comme nous avons déja dit, l'Horace des Italiens, nous en fournit un exemple dans la Préface du ſecond volume de ſes Poëſies Lyriques. Ces chanſons, dit-il, que je puis apeller les filles d'un pere

déja vieux, & des filles qui ne ſont “
pas jeunes elles-mêmes, me répré- “
ſentoient tous les jours leur âge & “
le mien, ennuiées de demeurer plus “
long-tems dans la maiſon pater- “
nelle, & impatientes d'en ſortir “
On en voyoit déja quelques-unes, “
qui plus hardies & plus libres que “
les autres, fréquentoient les com- “
pagnies, & alloient par tout; ce “
qui retomboit ſur moi, & tournoit “
un peu à ma honte: car nous ne “
ſommes plus au tems que les Her- “
minies & les Angeliques couroient “
le monde toutes ſeules ſans desho- “
norer leur famille, ni ſcandaliſer “
perſonne. “

Ce commencement eſt agréable; mais voyez ce que c'eſt que de pouſſer les choſes trop loin. J'ay donc “
pris le parti, ajoûte l'Auteur, de re- “
medier à ce deſordre en les mariât, “
Ho dunque havuto per bene di rime- “
diare al diſordine, e diſpeſarle in “
legitimo matrimonio a i torchi delle “
ſtampe. Mais ſçachant que la pau-

„ vreté de mon esprit pour les em-
„ pêcher d'être bien pourvûës, &
„ faisant reflexion d'ailleurs que c'est
„ le propre des personnes genereuses
„ d'assister de pauvres Demoiselles
„ qui sont en danger de se perdre, je
„ vous prie, dit il au Lecteur, de leur
„ donner par charité vôtre protec-
„ tion, qui leur tiendra lieu de dot.

Ce mariage, cette pauvreté, cette dot est justement ce qui rend l'allegorie vicieuse : elle ne le seroit pas, si elle étoit moins étenduë & moins plaisante. Le Poëte pouvoit appeller ses dernieres Poësies, les filles d'un pere avancé en âge, & dire qu'étant elles mêmes dans un âge meur, elles souffroient impatiemment la retraite, & étoient bien-aises de voir le monde, que quelques unes voyoient déja malgré lui : Mais il faloit en demeurer-là, & ne point parler de mariage : Aussi bien, ajoûta Eudoxe en riant, les Muses sont vierges. C'est peut-être, interrompit brusquement Philanthe, parce qu'elles sont gueu-

Scire oportet quousque in singulis sit progrediendum. *Longin. sect.* 29.

ſes, & qu'elles n'ont pas de quoi ſe marier.

Quoi qu'il en ſoit, reprit Eudoxe, on péche ſouvent contre les régles de la juſteſſe, en étendant trop une penſée agreable: & croiriez-vous que Voiture eſt tombé quelquefois dans ce défaut, témoin ſa Lettre de la Berne, & même celle de la Carpe? Je ne croiois pas, interrompit Philanthe, que vous puiſſiez jamais vous reſoudre à condamner Voiture en quelque choſe, & j'en ſuis ravi pour l'amour de Balzac. Je ſuis de bonne foi, dit Eudoxe, & l'amitié ne m'aveugle pas juſqu'à ne point voir les défauts de mes amis. Mais de tous les Ecrivains ingenieux, celui qui ſait le moins réduire ſes penſées à la meſure que demande le bon ſens, c'eſt Seneque Il veut toûjours plaire, & il a ſi peur qu'une penſée belle d'elle même ne frape pas; qu'il la propoſe dans tous les jours où elle peut étre vûë; & qu'il la pare de toutes les couleurs qui peuvent la rendre agrea-

Habet hoc Montanus vitiũ ſententias ſuas repetẽdo corrumpit: dum non eſt contẽtus unam rẽ ſemel benè dicere, efficit ne benè dixerit. *Controverſ. 5. lib. 9.*

ble : de ſorte qu'on peut dire de lui ce que ſon pere diſoit d'une Orateur de leur tems : *Et repetant la même penſée, & la tournant de pluſieurs façons, il la gâte ; n'étant pas content d'avoir bien dit une choſe une fois, il fait en ſorte qu'il ne l'a pas bien dite.* C'eſt lui qu'un Critique de ce tems là avoit coûtume d'appeller l'Ovide des Orateurs : car Ovide ne ſait pas trop ſoutenir, ni laiſſer ce qui lui a réüſſi d'abord, quoi que ſelon le ſentiment du même Critique, ce ne ſoit pas une moindre vertu de ſavoir finir que de ſavoir dire.

Propter hoc ſolebat Montanum Scaurus inter Oratores Ovidium vocaret nam & Ovidius neſcit quod benè ceſſit relinquere, *Ibid.*

Si nous écoutons le Cardinal Pallavicin, dit Philanthe, Seneque parfume ſes penſées avec un ambre & une civette qui à la longue donnent dans le tête : elles plaiſent au commencement, & laſſent fort dans la ſuite. *Profuma i ſuoi concetti con un ambra & con un zibetto che a lungo andare damno in teſta : nel principio dilettano, nel proceſſa ſtancano.* Mais je ne ſuis pas tout à fait de

son avis, ni du vôtre : & je trouve que Seneque est beaucoup plus vif, plus piquant, & plus serré que Ciceron.

Entendons-nous, repartit Eudoxe : le stile de Ciceron a plus de tour & plus d'étenduë que n'en a celui de Seneque, qui est un stile rompu, sans nombre, & sans liaison. Mais les pensées de Seneque sont bien plus diffuses que celles de Ciceron : celui-là semble dire plus de choses, & celui ci en dit plus effectivement ; l'un étend toutes ses pensées, l'autre entasse pensée sur pensée. Et le Cardinal du Perron a eu raison de dire, qu'il y a plus à apprendre dans une page de Ciceron que dans cinq ou six de Seneque : Je ne vous raporte point d'exemple là dessus ; ce seroit une affaire infinie, & puis vous en jugerez mieux vous-même en lisant avec attention l'un & l'autre. Vous verrez sans doute que Quintilien a eu raison de dire, qu'il seroit à souhaiter que Seneque, en écrivant, se fut servi

Perroniane.

Velles eû suo ingenio dixisse alieno judicio. *Quintil. lib.* 10. *c.* 1.

de ſon eſprit & du jugement d'un autre.

Mais pour ne point ſortir de nôtre ſujet, je mets au nombre des penſées qui péchent par trop d'agrément toutes les antitheſes recherchées, comme celles de *vie* & de *mort*, d'*eau* & de *feu* ; dans les endroits que j'ay remarquez. Florus, en parlant de ces braves ſoldats Romains qu'on trouva morts ſur leurs ennemis aprés la bataille de Tarente avec l'épée encore à la main, & je ne ſai quel air menaçant ; dit que la colere qui les animoit lors qu'ils combattoient, vivoit dans la
Flor. lib 1. c. 18. mort même. *Et in ipſa morte ira vivebat*. C'étoit aſſez d'avoir dit qu'il reſtoit ſur leur viſage un air menaçant : *relicta in vultibus minæ*. Il faloit s'en tenir là, & Tite-Live n'auroit eu garde de faire vivre la fureur guerriere dans la mort même.

Un de nos Poëtes, en decrivant la deſcente de l'armée Françoiſe devant Damiette, & le courage avec

lequel saint Louïs se jetta dans le Nil, dit d'abord :

Tandis que les premiers disputent le rivage,
Et qu'à force de bras ils s'ouvrent le passage :
LOÜIS *impatient saute de son vaisseau ;*

il dit ensuite :

Le beau feu de son cœur lui fait mépriser l'eau.

Si je ne craignois de tomber dans le défaut que je reprens, ajoûta Eudoxe, je dirois que ce *beau feu* oposé *à l'eau* est bien froid : mais j'aime mieux dire que ce jeu de *feu* & d'*eau* est un agrément outré dans un endroit aussi serieux que celui-là.

Un autre de nos Poëtes qui a décrit d'une maniere si poëtique & si agreable le passage du Rhin, est bien éloigné de ces antitheses, & pense plus heureusement quand il dit au sujet de la Noblesse Françoise qui passa à la vûë du Roy

LOÜIS *les animant du feu de son courage,*

Se plaint de sa grandeur qui l'atache au rivage.

Je voi bien, interrompit Philanthe, que vous n'aimez pas l'Epitaphe, qu'a fait Lope de Vegue dans sa *Jerusalem conquistada*, de Federic qui vint à Constantinople avec son armée victorieuse, & qui se noia dans le Cidne, en s'y baignant au retour de la chasse :

Naci en tierra, fui fuego, en agua muero.

Le Poëte Castillan a cru faire merveilles, repartit Eudoxe, d'assembler trois élemens dans une Epitaphe, & de dire pour la rendre plus agreable, que Federic qui nâquit sur la terre & mourut dans l'eau étoit tout de feu.

Ille tot Regum parens Caret sepulchro Priamus, & flamma indiget, Ardente Troia. In Troad. Act. 1.

Je n'aime gueres non plus la pensée de Seneque le Tragique sur le Roi Priam, qui fut privé des honneurs de la sepulture. *Ce pere de tant de Rois n'a point de sepulcre, & a besoin de feu tandis que Troye brûle.* Ce manque de feu dans l'embrasement de la ville est trop recher-

ché. Un autre Poëte dit presque le même, répliqua Philanthe, en disant que Troye ne sert pas même de bûcher à Priam étendu mort sur le rivage. Ce Poëte là, répartit Eudoxe, me paroît plus sage & moins jeune que Seneque.

Priamum, que in littore truncum. Cui non Troia rogus.

Sçavez-vous au reste quand ces sortes de pensées sont les plus vicieuses ; c'est quand la matiere est triste d'elle-même, & que tout y doit être naturel. Ce que dit Tancréde sur le tombeau de Clorinde qu'il avoit aimée passionnément, est brillant, & tout plein de pointes, comme plus d'un Critique l'a remarqué.

O Sasso amato & honorato tanto
Che dentro hai le mie flamme, e fuori il pianto:
Non di morte sei tu: ma di vivaci
Ceneri albergo ove è ripesto Amore.

Je me moque des Critiques, interrompit Philanthe. Et qu'y a-t'il de plus spirituel que ce marbre qui a des feux au dedans, des pleurs au dehors; qui n'est pas la demeure de la

Sententiolisne flendum erit? *Quintil. lib.* 11. *c.* 1.

mort, mais qui renferme des cendres vives où l'Amour repose? Les jeux d'esprit, répliqua Eudoxe, ne s'accordent pas bien avec les larmes, & il n'est pas question de pointes quand on est saisi de douleur. La peinture que le Tasse fait de Tancrede avant que de le faire parler, promettoit quelque chose de plus raisonnable & de plus touchant.

Pallido, freddo, muto, e quasi privo
Di movimento al marmo gli occhi affisse:
Al fin sgorgando un lagrimoso rivo
In un languido ohime proruppe e disse.

Mais cet homme pale, tout glacé, qui garde un silence morne, & qui n'a presque pas de mouvement; qui aprés avoir attaché ses yeux sur le tombeau, fond en larmes, & jette un hélas languissant; cet homme, dis-je, se met tout d'un coup à dire de jolies choses, & badine ingenieusement: en quoi il me semble aussi plaisant que le seroit dans une pompe funebre, celui qui mene le deüil, si les larmes aux yeux, & le visage

tout abatu de tristesse, il se mettoit à danser une courante pour réjoüir la compagnie. Le Poëte auroit mieux fait de ne faire rien dire à Tancrede en cette rencontre, comme il ne lui avoit fait rien dire, quand ce Prince malheureux reconnut Clorinde en lui ôtant son casque, pour la baptiser, aprés l'avoir lui-même blessée à mort. Le Tasse dit seulement là-dessus :

La vide e la conoble; e restò senza
E voce e moto. Ahi vista! ahi conoscenza!

Mais Tancrede parle en revenant de sa défaillance, répliqua Philanthe; & je me souviens d'une belle chose qu'il dit à la vûë de Clorinde morte?

O viso che puoi far la morte
Dolce; ma raddolcir non puoi mia sorte.

Cela n'est peut-être que trop beau, répartit Eudoxe: *O visage qui peux rendre la mort douce, mais qui ne peux adoucir mon sort!* A vous parler franchement, je ne trouve pas la pen-

sée assez simple ; & ce que Tancrede dit d'abord me plaît davantage : Quoi, je vis encore, & je vois le jour !

Io vivo ? in spiro ancora ? egli odidosi
Rai miro ancor di questo infausto die ;

Il en est, ajoûta-il, de Tancrede dans la *Jerusalem delivrée*, comme de Sancerre dans la *Princesse de Cleves* ; leur affliction est plus naturelle au commencement qu'elle ne l'est pas dans la suite. Et pour laisser là Tancrede, l'Auteur des *Lettres à Madame la Marquise* **** a bien remarqué, ce me semble, que Sancerre vivement touché de la mort de Madame de Tournon, aprés avoir dit plus d'une fois, *Elle est morte, je ne la verrai plus* ; ne devoit point dire, *J'ay la même affliction de sa mort que si elle m'étoit fidelle, & je sens son infidelité comme si elle n'étoit point morte. Je ne puis ni m'en consoler, ni la haïr. Je sens plus sa perte que son changement. Je ne puis la trouver assez coupable pour consentir à sa mort. Je paie à une*

passion

passion feinte qu'elle a euë pour moi, le même tribut de douleur que je croiois devoir à une passion veritable.

Et pourquoi ne le pas dire, repliqua Philanthe ? Parce que cela est trop ingenieux pour un affligé, repondit Eudoxe, & que, selon Denis d'Halicarnasse, toutes les gentilesses, dans un sujet serieux sont hors de propos, quelque raisonnables qu'elles soient : elles empéchent même qu'on n'ait pitié de celui qui se plaint. Je suis seur, reprit Philanthe, que les sentimens de Sancerre plaisent à des personnes qui ont le goût bon, & qui s'entendent en passions mieux que vous.

Omnes in re feria verborum deliciæ etiam non ineptæ, intempestivæ sunt & commiserationi plurimum adversantur. *In judic de Isocr.*

Mais pour revenir à Tancrede que je ne puis encore quitter, vous nommerez donc des jeux d'esprit les antitheses & les apostrophes qu'il fait dans le fort de sa douleur. Oui sans doute, repartit Eudoxe : car n'est-ce pas se joüer que de dire, *Je vivrai comme un malheureux monstre d'amour, auquel une vie indigne est*

Levitati & compositioni numero studere non est hominis commoti, eulad non tis & potius sese ostentantis. Demetr. Ph. l. de Elocut.

la seule peine digne de son impieté :

Dunque i vivrò tra memorandi essempi ;
Misero mostro d'infelice amore ;
Misero mostro, à cui sol pena è degna
De l'immensa impietâ la vita indigna.

Croiez-moi, *digne*, *indigne*, fait un jeu qui ne convient pas à une extréme affliction. Pour les apostrophes à sa main & à ses yeux ; elles me sont insuportables tant elles me „ paroissent badines. Ah main timi- „ de & infame, pourquoi n'oses tu „ pas maintenant couper la trame de „ ma vie, toi qui sais bien blesser & „ tuer !

Ahi man timida e lenda, hor che non osi,
Tu che sai tutte del ferir le vie ;
Tu ministra di morte empia & infame,
Di questa vita rea troncar lo stame :

„ Yeux aussi barbares que la main, „ Elle a fait les plaies, & vous les re- „ gardez.

O di par con la man luci spietate!
Essa le piaghe fè, voi le mirate.

Cela ne vaut pas ce qu'il dit d'abord : *Quoi, je vis, je respire encore, io vivo io spiro ancora !*

Mais les affligez ne sont pas les seuls à qui il ne sied pas bien d'avoir trop d'esprit, ou plutôt d'en vouloir montrer. Les personnes mourantes doivent encore penser simplement, & je m'étonne quand je lis les dernieres paroles de Seneque dans un petit livre qui porte ce titre, de lui entendre dire des choses qui sentent le Declamateur & l'Academicien : Ecoutez le, je vous prie. Eudoxe prit un papier, & lût ce qui suit.

Il semble que la nature me veuïlle retenir par force, & boucher les canaux par ou ma vie doit s'écouler. Ce sang qui ne sort pas de mes veines ouvertes est ennemi de sa liberté, mais plus encore de la mienne : il ne vient que goute à goute, bien que mes desirs le pressent ;

„ comme s'il vouloit justifier Neron,
„ & faire voir qu'il n'est pas injuste
„ de le repandre, puis qu'il est rebel-
„ le à ses commandemens.
„ Le sang qu'on a peine d'arrêter
„ dans les blessures des autres, ne
„ veut pas sortir des miennes, & sem-
„ ble être d'intelligence avec la
„ mort, pour s'attacher à moi com-
„ me elle s'en éloigne.
„ Ce poignard qui ne rougit que
„ du sang de Pauline, comme s'il
„ avoit honte d'avoir blessé une
„ femme, aprés avoir fait les premie-
„ res ouvertures inutilement, fera
„ les dernieres avec effet.

Voilà Theophile tout pur dans son *Pyrame*, s'écria Philanthe.

Ah voici le poignard qui du sang de
son maître
S'est soüillé lâchement! il en rougit,
le traître.

Ecoutez le reste, reprit Eudoxe:
„ Tout insensible qu'il est, il a pitié
„ de Neron, & le voiant travaillé
„ d'une soif enragée, il lui ouvre des
„ sources où sa cruauté se pourra des-

alterer dans le ſang, qui eſt ſon «
breuvage ordinaire.

Pour moi, dit Philanthe, je ne m'étonne point que Seneque faſſe des pointes en mourant : on meurt comme on a vêcu; & je m'étonnerois bien davantage ſi à la mort il changeoit d'eſprit. On ne peut pas mieux défendre celui qui le fait parler ſi ſpirituellement, répartit Eudoxe, & je n'ay rien à vous répondre là-deſſus. Je vous avoüe neanmoins, répliqua Philanthe, que ce *poignard qui ne rougit que du ſang de Pauline, comme s'il avoit honte d'avoir bleſſé une femme*, me plaît un peu moins aujourd'huy qu'il ne faiſoit autrefois, & cette penſée m'en rapelle d'autres de ce genre-là. Maître Adam le fameux menuiſier de Nevers dit que le teint de la Princeſſe Marie,

De honte a fait rougir les roſes,
De jalouſie a fait pâlir les lis.

Et le Carme Provençal, Auteur du Poëme de la Madelaine, apoſtrophe ainſi les femmes du monde, en

leur propoſant pour modelle la Penitence de la ſainte Baume :

Ne rougirez-vous point de ſes paſles couleurs ;

Ce ſont des Poëtes repliqua Eudoxe, & des Poëtes d'un caractere particulier, à qui on paſſe ce qu'on auroit peut-être peine à ſouffrir dans d'autres. Mais que direz-vous d'un Predicateur Italien, qui dit d'une Sainte dont la beauté alluma des flammes impures, & qui ſe déchira le viſage pour guerir le mal qu'elle avoit fait ? Que ſi la blancheur „ de ſon teint a pû noircir l'ame de „ ſes freres, ſon ſang les fera rougir „ de honte. Voilà où mene l'envie de dire de belles choſes, quand on n'a pas le goût bon.

Je reconnois à preſent : repartit Philanthe, qu'il peut y avoir de l'excés dans l'agreable auſſi bien que dans le ſublime ; mais je ne vois pas qu'on puiſſe exceder en matiere de délicateſſe & il me ſemble qu'une penſée ne ſauroit jamais être trop fine.

Le trop eſt vitieux par tout, répondit Eudoxe & la délicateſſe a ſes bornes auſſi bien que la grandeur & l'agrément. On rafine quelquefois à force de penſer finement, & alors la penſée degenere en une ſubtilité qui va au-delà de ce que nous apellons délicateſſe : c'eſt ſi cela ſe peut définir, une affectation exquiſe ; ce n'eſt pas fineſſe, c'eſt rafinement : les termes manquent pour exprimer des choſes ſi ſubtiles & ſi abſtraites ; à peine les concevons-nous ; & il n'y a proprement que les exemples qui puiſſent les faire entendre. J'en ai ici de tous les degrés & de toutes les eſpeces ; car il y a de plus d'une ſorte de délicateſſe outrée, & j'ay été curieux de remarquer ce que les Auteurs ont de rare en ce genre-là.

Vitium eſt ubique quod nimium eſt. Quintil. l.8.c.3.

Nous ne parlons pas ici de ce qui eſt viſiblement mauvais par trop de ſubtilité, comme pourroit être ce que dit le Poëte de Provence ſur la voute de la ſainte Baume ; qui eſt fort humide, & qui degout-

te continuellement.

Alambic lambrissé sans diminution,
Lambris alambiqué sans interruption.

Nous parlons de certaines pensées qui toutes alambiquées qu'elles sont, semblent être bonnes, & ont quelque chose qui surprend d'abord.

La premiere que je rencontre dans mon recueïl, est tirée de l'Epigramme Latine sur l'ancienne Rome dont nous avons déja parlé plus d'une fois. Le Poëte, aprés avoir dit qu'il ne reste de cette ville si superbe que des ruines qui ont encore je ne sçai quoi d'auguste & de menaçant, ajoûte que comme elle a vaincu le monde, elle a tâché de se vaincre elle-même; qu'elle s'est vaincuë en effet afin qu'il n'y eût rien dans le monde dont elle ne fut victorieuse. Il veut dire que les Vainqueurs, les Maîtres du monde tournerent leurs armes contre eux-mêmes, & que Rome fut détruite par les Romains. S'il ne disoit que cela, sa pensée seroit juste & raisonnable: le rafine-

ment eſt dans la reflexion qu'il fait ; que Rome s'eſt vaincuë, afin qu'il n'y eût rien qu'elle n'eût vaincu.

La penſé de Pline le Jeune ſur la mort de Nerva qui venoit d'adopter Trajan, eſt preſque ſemblable. Le Panegyriſte dit que les Dieux retirerent Nerva de ce monde, de peur qu'aprés une action ſi divine, il ne fit quelque choſe d'humain ; qu'un ouvrage auſſi grand que celui-là meritoit d'être le dernier, & que l'homme qui en étoit l'auteur devoit prendre ſa place dans le ciel au plutôt, afin que la poſterité eût lieu de demander s'il n'étoit pas déja Dieu quand il l'avoit fait.

Tout cela eſt imaginé fort ſubtilement, comme vous voiez ; mais il y a un peu trop de ſubtilité dans ces reflexions ; & c'eſt aparemment un de ces endroits quinteſſenciez, qui faiſoit que Voiture eſtimoit moins le Panegyrique de Pline qu'une ſorte de potage que l'on mangeoit à Balzac, & que le maître du logis avoit inventée. *Paneg. Traj.*

La comparaison est un peu grossiere pour un esprit délicat dit Philanthe, & je ne comprens pas là-dessus le goût de Voiture. Il badine à son ordinaire, repartit Eudoxe mais en badinant il nous fait entendre que ce Panegyrique si fameux ne le charmoit pas. Et voilà ce qui m'étonne, reprit Philante. Peut-on avoir de l'esprit, & n'admirer pas un ouvrage où l'esprit brille depuis le commencement jusqu'à la fin : C'est peut être, repliqua Eudoxe, parce que l'esprit y brille trop que Voiture ne l'admiroit pas, ou du moins qu'il ne l'estimoit pas tant que les potages de Balzac qui étoient sans doute des potages de santé: car Voiture, si je ne me trompe, étoit naturel en tout, & avoit le même gout pour la bonne chere que pour l'éloquence. Je voudrois pourtant qu'il n'eût pas méprisé en general le Panegyrique de Pline, c'est une piece pleine de traits délicats ; & de pensées excellentes, que Ciceron pourroit avoüer. Mais

il faut aussi demeurer d'accord pour la justification de Voiture, qu'il y a en plusieurs endroits quelque chose de rafiné & de trop piquant, qui ne sent point le siécle d'Auguste. La pensée que je vous ai dite est de cette espece, & je puis y en joindre une autre: c'est sur l'amour que Trajan avoit pour les peuples.

Le comble de nos vœux a été que les Dieux nous aimassent comme vous nous aimez. Quels hommes y a-t'il plus heureux que nous, qui avons à souhaiter non pas que le Prince nous aime, mais que les Dieux nous aiment comme fait le Prince ? Cette ville si religieuse, & qui s'est toûjours renduë digne par sa pieté de la bienveillance des Dieux, croit que rien ne peut la rendre fortunée, que s'ils imitent l'Empereur. Paneg. Traj.

La pensée me semble belle & délicate, dit Philanthe. Elle a, répartit Eudoxe, un peu plus de délicatesse qu'il ne faut, & vous ne vous en apercevez pas, je ne sai comment vous le faire entendre : on sent

cela mieux qu'on ne l'explique.

Ce que je puis vous dire : ajoûta-t'il, c'est que les Auteurs profanes qui subtilisent le plus, le font d'ordinaire, lors qu'ils mettent les Dieux en jeu. Lucain n'y manque jamais, & son esprit naturellement outré, si j'ose parler de la sorte, se guinde, s'évapore, & se perd en quelque façon dès qu'il mêle les Dieux dans une pensée. Voyez comme il rafine au sujet de Marius, qui étant vaincu par Sylla, & abandonné des siens, fut contraint de se retirer en Afrique : *Carthage ruinée, & Marius banni se consolerent l'un l'autre, & pardonnerent aux Dieux leur commune disgrace.*

Solatia fati Carthago, Mariusque tulit, pariterque jacentes ignovere Diis. *Lib. 2.*

L'Historien que j'aime tant, interrompit Philanthe, a presque la même pensée, hors que les Dieux n'en sont pas. Aprés avoir dit que ce grand homme souffroit toutes les incommoditez d'une vie pauvre, dans une cabane des ruines de Carthage, il ajoûte que Marius regardant Carthage, & Carthage regar-

dant Marius se pouvoient consoler l'un l'autre. *Vellei. Pater. lib. 2.*

Si ce n'est-là du rafinement, reprit Eudoxe, c'est quelque chose qui en approche. Mais je pardonne bien plus au Poëte cette consolation reciproque qu'à l'Historien, qui doit être plus naturel & plus simple. On pouvoit imaginer que Marius se consola à la vûë de Carthage; sans ajoûter le retour, que Carthage se consola à la vûë de Marius.

Plutarque n'a eu garde d'être si subtil : il s'est contenté de dire qu'un Préteur Romain, qui étoit gouverneur de la Lybie, ayant fait faire défense à Marius par un homme exprès, de mettre le pied dans sa Province, Marius répondit ainsi au député du Préteur : *Tu diras à Sextilius que tu as vû Marius assis entre les ruines de Carthage*, comme pour l'avertir par le changement de sa fortune, & par la décadence d'une ville si puissante, qu'il avoit lui-même tout à craindre.

Vous ne ſongez pas, dit Philanthe qu'en blâmant ces reflexions qui nous paroiſſent trop ſubtiles, vous faites le procès à Tacite que vous eſtimez. Je ne le fais pas à Tite-Live, ni à Salluſte, repartit Eudoxe, que j'eſtime davantage. C'eſt à la verité un grand Politique, & un bel eſprit que Tacite, mais ce n'eſt pas à mon avis, un excellent Hiſtorien. Il n'a ni la ſimplicité, ni la clarté que l'Hiſtoire demande : il raiſonne trop ſur les faits; il devine les intentions des Princes plutôt qu'il ne les découvre; il ne raconte point les choſes comme elles ont été, mais comme il s'imagine qu'elles auroient pû être; enfin ſes reflexions ſont ſouvent trop fines & peu vraiſemblables. Par exemple, y a-t-il de l'aparence qu'Auguſte n'ait preferé Tibere à Agrippa & à Germanicus que pour s'aquerir de la gloire, par la comparaiſon qu'on feroit d'un Prince arrogant & cruel, comme étoit Tibére avec ſon predeceſſeur? Car quoi

Ne Tiberium quidem caritate, aut Reipublicæ cura ſucceſſorem aſcitum; ſed quoniam arrogantiam ſævitiamque ejus introſpexerit, comparatione

que Tacite mette cela dans la bouche des Romains, on ne voit que trop que la reflexion est de lui aussi. bien que celle qu'il fait sur ce que le même Auguste avoit mis dans son testament, au nombre de ses héritiers, les principaux de Rome, dont la plûpart lui étoient odieux; qu'il les y avoit dis-je mis par vanité, & pour se faire estimer des siécles suivans.

terrima sibi gloriâ quæsivisse. *Annal. l.* 8.

Primores civitatis scripserat plerosque invisos sibi, sed jactatione gloriaque ad posteros. *Ibid.*

Mais Tacite n'est pas le seul Historien qui rafine : d'autres le contrefont tous les jours; & pensent le valoir en imitant ses défauts. Un de ces singes de Tacite ne fait point de difficulté de dire d'un Duc de Virtemberg, qu'il aimoit à faire le mal « par le seul plaisir que son imagina- « tion blessée lui figuroit qu'il y avoit « à le commettre; qu'il haissoit sa « qualité de Souverain en tout, hors « en ce qu'elle lui donnoit le pou- « voir de mal faire impunément : & « d'un Evêque d'Utrec, de la dernie- « re Maison de Bourgogne, qu'il mé- « prisoit autant ceux qui loüoient «

„la chasteté que ceux qui la gardoiét,
„ & que pour avoir une entrée facile
„ dans son palais, il falloit au moins
„ passer pour concubinaire public.

Vous seriez bien atrapé, dit Philanthe, si l'Historien avoit trouvé cela mot pour mot dans ses mémoires? Oüi certainement, reprit Eudoxe. Mais j'ose dire que je ne risque rien; & je suis seur que son imagination seule lui a fourni ces belles idées, aussi bien que celles qui regardent la Reine Catherine de Médicis, le Duc d'Anjou, & le Prince de Condé, dans un endroit de l'Histoire de Charles IX. où l'Auteur dit; à l'occasion d'une conversation un peu vive qu'eurent les deux Princes fort mal contens l'un
„ de l'autre; que le Prince de Con-
„ dé avoit haï le Duc d'Anjou dans
„ le même instant avec autant d'ex-
„ cés que si son aversion n'eût point
„ été déja épuisée par son redouble-
„ ment de haine pour la Reine.

Voilà qui est en effet bien rafiné, repliqua Philanthe, & je dou-

te que ce que dit Megare dans Seneque le soit autant. L'indignation de cette Princesse contre le meurtrier de sa famille & l'usurpateur de son Roiaume, la porte à lui dire qu'aprés qu'elle a tout perdu, elle se console en quelque façon de ses pertes par le plaisir qu'elle a de le haïr, que la haine qu'elle sent lui est plus chere que sa famille, que sa couronne, & que sa patrie qu'une seul chose la fâche ; & c'est que le peuple le haït aussi, parce qu'elle voudroit ramasser dans son cœur toute la haine qu'on peut avoir pour un tiran si cruel & si odieux.

Vna res superest mihi, Fratre ac parente carior regno & lare Odiũ tui : quod esse cum populo, mihi commune dole ; pars quota ex isto mea est. *Herc. Fran.*

Tous les faiseurs de reflexions politiques ou morales, reprit Eudoxe, ne ressemblent pas au grand homme qui nous en a donné de si delicates & de si sensées ; ils sont la plûpart un peu visionnaires, & c'est à eux, ce me semble, qu'on peut apliquer le proverbe Italien : *Chi trope s'assotiglia, si scavezza.* Il y a des Malvezzi, & des Ceriziers, qui sophistiquent leurs pensées, & qui vous

diront que ceux qui ont recours à l'épée que la Justice tient d'une main prennent rarement la balance qu'elle tient de l'autre : que la beauté est le plus puissant & le plus foible ennemi de l'homme ; qu'il ne lui faut qu'un regard pour vaincre, qu'il ne faut que ne la pas regarder pour triompher d'elle.

Aprés tout, interrompit Philanthe, ces pensées sont justes & pleines d'esprit. Je ne le nie pas, repartit Eudoxe : je dis seulement qu'elles en vaudroient mieux si elles avoient plus de corps : & qu'elles ressemblent à ces lames que l'on affile si fort, qu'on les reduit presque à rien ; ou à ces petits ouvrages d'yvoire, qui n'ont point de consistence par trop de delicatesse.

Un Auteur de ce caractere dira d'une Personne qu'il a entrepris de „ loüer ; que les grimaces les plus „ étranges ont une grace inexprima„ ble quand elle contrefait ceux qui „ les font. J'ay vû, dit Philanthe, des graces terribles aux Homere, &

une belle horreur dans le Taſſe: mais je n'ay vû nulle part des grimaces agreables ; & je croiois qu'il ne ſeroit jamais bien d'en faire ; ni de contrefaire ceux qui en font. C'eſt auſſi une viſion nouvelle, repartit Eudoxe, & l'Italien dit de ces ſortes de penſées toutes neuves, *queſto e bizarmente penſato.* Je comprends au reſte que le Cyclope d'Homere a quelque choſe de noble & de fier qui plaît, & que le Camp du Taſſe eſt un ſpectacle également beau & formidable.

Homerus in ludendo majorem truculentiam præ ſe fert, ac primus etiam dicitur po tentes veneres reperiſſe. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

Bello in ſi bella viſta anco è l'horrore,

Mais je ne vois pas que les plus étranges grimaces du monde puiſſent plaire, qu'en faiſant rire, comme font celles de Scaramouche, ou d'Arlequin, & ce n'eſt pas je penſe, ce qu'a pretendu l'Auteur du Portrait ou de l'Eloge dont je parle. Il a voulu ſans doute flatter la Perſonne qu'il peint ; & ſa penſée eſt qu'il y a je ne ſai quoi de charmant dans ſes grimaces mêmes. J'aime

mieux en verité ce que dit Scaron d'une Dame Eſpagnole, que jamais on ne s'habille mieux qu'elle, & que la moindre épingle attachée de ſa main avoit un agrément particulier : du moins cela eſt naturel.

On s'expoſe quelquefois à paſſer le but dit Philanthe, quand on veut aller plus loin que les autres. Vous avez raiſon, dit Eudoxe, & les Modernes tombent d'ordinaire dans ce défaut dés qu'ils veulent rencherir ſur les Anciens. Coſtar a remarqué que Bion fait ſeulment pleurer les Amours ſur le tombeau d'Adonis, & que Pindare s'eſt contenté de faire pleurer les Muſes ſur celui d'Achille : mais que Sannazar a enfermé les Amours dans le ſepulcre de ſa Maximilla, & que le Guarini enterre les Muſes avec une perſonne morte, juſqu'à dire qu'elles la pleureroient, ſi elles n'étoient mortes elles-même.

Hoc ſub Maximilla clauſa eſt. Qua cum frigidulli jacent Amores.

Piange Parnaſo e piagnerian le Muſe :
Mà qui teco ſon elle e morte e chiuſe,

A vôtre avis n'e-ſtce pas là rafiner ;

Un autre Poëte Italien, dit Philanthe, enterre non ſeulement les Graces & les Muſes, mais Apollon leur pere :

E vedove le Gratie, orbe le Muſe
Parean pur cor lor padre in tomba chiuſe.

Le *Parean*, repliqua Eudoxe, *Elles ſemblent enfermées dans le tombeau*, adoucit un peu la penſée ; & je ſai bon gré au Poëte, ajoûta-t-il, de ne les avoir pas fait mourir abſolument. Ce ſeroit grand pitié s'il n'y avoit plus de Graces, ni de Muſes, ni d'Apollon au monde ! On pourroit ſe conſoler de leur mort, repartit Philanthe, ou plûtôt on s'en eſt déja conſolé auſſi bien que de celle des jeux & des ris qu'un ſavant homme a enfermez avec toutes les Muſes Latines, Françoiſes, Italiennes & Eſpagnoles dans le tombeau de Voiture ; à l'exemple de Martial, qui met dans celui d'un Comedien de ſon tems tous les bons mots,

Etruſcæ Veneres Camenæ Iberæ. Hermes Gallicus & Latina Sireni Riſus, deliciæ, Dicacitates, ingenium Joci, lepores. Vt quidquid fuit elegantiarum.

Quo vecturus, hoc jacent sepulcro.

toutes les plaisanteries, & tous les divertissemens du theatre. Parlons plus serieusement, continua Philanthe: il n'y a pas lieu de nous affliger de toutes ces morts. Les graces & les muses, les jeux & les ris, les plaisanteries & les bons mots ont survêcu aux personnes avec qui on les a enterrez; comme l'amour & l'honnêteté sont demeurez dans le monde aprés la fameuse Laure bien que Petrarque les ait fait partir de ce monde avec elle:

Nel tuo partir, perti del mondo amore
E cortesia.

Deliciæ procerum tota notissimus aula. Venerat ad stygias Scaro factus aquas. Solvitur risu maxima turba silentum. Hic Iocus & Lusus; hic lacrimant veneres.

Mais à propos de ris & de plaisanteries, poursuivit il, le Poëte moderne que je viens de vous citer sur la mort de Voiture, a fait sur celle de Scaron une jolie Epigramme, dont le sens est que Scaron étant venu en l'autre monde, tous les morts se prirent à rire; qu'en celui-ci les jeux & les ris ne font que pleurer depuis son trepas. Le Poëte, comme vous voiez, parle en Theo-

logien du Parnasse selon les régles que vous avez établies ; & sa pensée est tres naturelle, quelque délicate qu'elle soit.

En lisant l'autre jour les Confessions de saint Augustin, reprit Eudoxe, car je ne lis pas toûjours des livres profanes, je rencontrai un endroit qui me semble bien rafiné : c'est au sujet de ce cher ami que la mort lui enleva. Aprés avoir dit qu'il s'étonnoit que les autres mortels vécussent, puisque celui qu'il avoit aimé comme un homme qui ne devoit point mourir, étoit mort ; & qu'il s'étonnoit encore davantage de ce qu'il vivoit, étant un autre lui-même, il ajoûte : *Quelqu'un a dit fort bien de son ami*, la moitié de mon ame, *car j'ay senti que mon ame & la sienne n'étoient qu'une ame en deux corps ; & c'est pour cela que la vie m'étoit en horreur ; parce que je ne voulois pas vivre à demi. C'est pour cela aussi peut-être que je craignois de mourir ; de peur que celui que j'avois beaucoup aimé*

Ideo mihi horror erat vita, quia nolebam dimidius vivere; & ideo fortè mori metuebam, ne totus moreretur, quem multum amaverã. Confess. l. 4. c. 6.

ne mourut tout entier. Voila comme ſaint Auguſtin rafine, en rencheriſſant ſur Horace, qui apelle Virgile *la moitie de ſon ame*, & qui dit à Mecenas; *Ah ſi la mort vous ravit, vous qui êtes une partie de mon ame, comment vivre avec l'autre, n'étant plus ni aimé, ni entier comme j'étois?*

On ne gâte rien quelque fois, repliqua Philanthe, en encheriſſant ſur la penſée d'autrui, & on le peut faire ſans rafiner. Horace que vous venez de citer, dit qu'un Cavalier a derriere lui le chagrin qui ne le quitte jamais. Un de nos Poëtes l'emporte, ce me ſemble, ſur Horace, en diſant:

Lib.1. Od.17. *Post equitem sedet atra cura. Lib.3. Od.1.*

Un fou rempli d'erreurs que le trouble accompagne,
Et malade à la ville ainſi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval pour tromper ſon ennui;
Le chagrin monte en croupe, & galope avec lui.

Je vous avouë, repartit Eudoxe, que

le

le François eſt plus vif & plus beau que le Latin : mais il y a un autre endroit d'Horace où le chagrin s'embarque avec les matelots, & court aprés les cavaliers d'une vîteſſe qui ſurpaſſe celle des cerfs & des vents, & cet endroit là eſt plein de vivacité. Lib 6. Od. 16.

Aprés tout, continua t'il ; peu d'Auteurs ſont capables d'encherir heureuſement ſur les Anciens, Maynard l'a fait, ce me ſemble, répliqua Philanthe, en faiſant parler un pere ſur la mort de ſa fille dans l'eſprit de Lucain, qui dit que Cornelie aime ſa douleur comme elle aimoit Pompée, ou plûtôt que ſa douleur lui tient lieu de ſon mari. Voici le Poëte François. Perfruitur lacrymis & amat pro conjuge luctum. Lib 9.

Qui me conſole ; excite ma colere,
Et le repos eſt un bien que je crains :
Mon deüil me plaît, & me doit toûjours
plaire ;
Il me tient lieu de celle que je plains.

Ce n'eſt pas là encherir ſur une penſée, répartit Eudoxe ; ce n'eſt que la traduire, ou la paraphraſer ſans

y ajoûter rien de nouveau. Auſſi n'eſt-il pas aisé de rehauſſer la beauté d'une penſée, en y ajoûtant de nouvelles graces, comme a fait un bon eſprit, à la penſée d'Ariſtote; que *les belles perſonnes portent des lettres de recommandation ſur le front* en diſant que ce ſont *des lettres écrites de la main même de la nature, & liſibles à toutes les Nations de la terre.* Du reſte, il eſt dangereux de vouloir avoir plus d'eſprit que ceux qui en ont le plus; & cela mene droit au rafinement, ſi on n'y prend garde : mais les eſprits qui ſubtiliſent, n'ont qu'à ſuivre leur propre génie pour prendre l'eſſor, & ſe perdre dans leurs penſées.

Un des Hiſtoriens de la guerre de Flandre décrivant le ſiége de Maſtric, rafine beaucoup. Après avoir dit que le canon emportoit aux uns les cuiſſes, aux autres la tête, à quelques-uns les épaules & les bras; que leurs membres emportez avec violence alloient bleſ-

ser leurs compagnons qui mouroient pourainsi dire par les mains de leurs gens & de leurs amis, il ajoûte que d'autres ayant été coupez par les chaines dont le canon étoit chargé, combattoient de la moitié du corps, & se survivant vengeoient la perte d'eux-mêmes qu'ils venoient de perdre.

Dimidiato corpore pugnabant, ubi superstites, ac peremptæ partis ultores. Stad. Dec. 2. l. 2.

Je tombe d'accord ; répliqua Philanthe, que ces pensées ne sont gueres naturelles pour une description historique : il n'appartient qu'aux Pourfendus de l'*Amadis* & de *Don Guixotte* de combattre d'une moitié de leurs corps, & de survivre à eux mêmes pour venger l'autre.

Vous voilà dans la bonne voye, répondit Eudoxe, & Dieu veuille que le Tasse ne vous en fasse point sortir : car enfin permettez-moy de vous le dire, il en sort quelquefois luy même, & on ne peut pas plus rafiner qu'il fait dans des occasions où le rafinement est fort mauvais. Tancréde, en faisant ces

belles apoſtrophes dont je vous ay déja parlé, dit à ſa main : *Paſſe moy ton épée au travers du corps, & mets mon cœur en pieces : mais peut-être,* prenez garde au rafinement, *qu'étant accoûtumée à des actions barbares & impies, tu crois que c'en ſeroit une de pitié de faire mourir ma douleur.* L'Italien vous fera mieux concevoir la penſée :

Paſſa pur queſto petto, e feri ſcempi
Co'l ferro tuo crudel fe del mio core :
Ma forſe uſata à fatti atroci & empi
Stimi pietà dar morte al mio dolore.

Il rafine encore, quand aiant demandé où eſt le corps de Clorinde, & s'étant dit à lui-même que les bêtes farouches l'ont peut-être „ mangé, il s'écrie : Je veux que la „ même bouche me devore auſſi, & „ que le ventre où ſont les reſtes d'u„ne perſonne ſi parfaite, devienne „ mon ſepulcre : ſepulcre honora„ble & heureux pour moi, quelque „ part qu'il ſoit, pourveu que j'y ſois „ avec elle.

Honorata per me tomba, e felice

Ovunque sia, s'esser con lor mi lice.

La pensée est subtile & passionnée tout ensemble, dit Philanthe. Elle a beaucoup plus de subtilité que de passion, reprit Eudoxe, & vous devez tomber d'accord que le Tasse en a plusieurs toutes pareilles. Je ne vous en dis plus qu'une que je ne puis me dispenser de vous dire, tant le rafinement y est visible : c'est à l'occasion du combat de Tancréde & de Clorinde. Il dit que les deux combattans se font l'un à l'autre avec leurs épées des playes profondes & mortelles ; & que si l'ame ne sort point par de si larges ouvertures, c'est que la fureur la retient.

E se la vita
Non esce, sdegno tien la al petto unita.

Il a, repartît Philanthe, une pensée toute contraire, en parlant d'un Sarasin qui combattit vaillamment jusques au dernier soûpir, & qui fut si couvert de blessures, que son corps parut n'être qu'une playe.

E fatto è il corpo suo solo una piaga.
Car il dit ensuite: Ce n'est pas la vie c'est la valeur qui soûtient ce cadavre indomptable, & furieux dans le combat:

La vita nò, mà la virtù sostenta
Quel cadavero indomito, e feroce.

Tout cela, répondit Eudoxe, me paroit trop fin & trop recherché.

Que direz vous donc, repliqua Philanthe, de ce qu'on a écrit sur ce brave Grec qui mourut debout, tout percé de fléches, à la bataille de Marathon, & qui se tint droit aprés sa mort, soûtenu des fléches qui le perçoient de toutes parts; Vous voulez parler, dit Eudoxe, de la Harangue qu'un docte Hollandois fait faire par forme de Déclamation au pere de Callimaque, & qui est à la fin des deux Eloges funébres de Cynegire & de Callimaque, qu'un sçavant Jésuite a traduits en Latin du Grec de Polemon le Sophiste; Cette Harangue est pleine de traits assez vifs; mais il m'y paroit une affectation exquise

Dan. He

P. Possim

depuis le commencement jusques à«
la fin : je l'ai relûë depuis quelques«
jours, & j'ai marqué les endroits «
qui brillent le plus; je vas vous les «
lire.

Il y a lieu de douter, *c'est le pere*«
de Callimaque qui parle, si mon fils«
a vaincu en mourant, ou est mort en«
vainquant; la mort n'a point inter- «
rompu sa victoire; mais elle l'a con-«
tinuée. Il a soutenu toute l'Asie, & «
n'est point tombé. Il est mort, & est «
demeuré debout. Nature, pourquoi «
luy avez vous donné un esprit ce- «
leste, ou un corps mortel; Il n'a pu«
ni tomber, ni être vaincu, & il a «
été contraint de mourir. Il n'a pas «
quitté son corps, mais son corps l'a «
quitté. Il est le premier qui a cédé «
à la Nature en triomphant d'elle. «
Il est le premier que la mort n'a «
point abbatu; qui a donné aprés «
son trépas des marques de sa va- «
leur; qui a étendu, par la mort «
même, la gloire & la durée de sa «
vie. Je ne sçay si je dois deman- «

„ der pour luy,ou refuser un mausolée Plût â Dieu , Callimaque, que „ tu pusses parler aprés ta mort,comme tu as pu vaincre! Tu répondrois „ sans doute en ces termes: Atheniens „au lieu de sépulcre, je vous demande „ que vous conserviez dans vos esprits une memoire de moy immortelle. J'aurois honte d'étre enterré „ parmi le reste des morts dont plusieurs sont tombez avant que de „ mourir , & nul n'est demeuré debout aprés avoir été tué. Qui que „ tu sois , ne me touche point, de „ peur d'être plus cruel que l'ennemi „ qui a pu me tuer & qui n'a pu me „ renverser , ni me faire changer de „ place. Que personne ne m'erige de „ statuë , ce cadavre me suffit. Que „ personne ne me dresse de trophée, „ ce corps en est un. Mais pourquoi „ mes mains,ne combattez vous plus „ Craignez - vous qu'on croye que „ vous n'avez pu combattre ; Ah , „ ne craignez rien de ce côté là ! La „ posterité n'aura pas plus de peine à

croire qu'un mort ait combattu, «
qu'à croire qu'il ne soit pas tom- «
bé. «

C'est là du rafinement, poursuivit Eudoxe, & du plus spirituel, ou je ne m'y connois pas, Mon Dieu, dit Philanthe, que ce rafinement plairoit à un bel esprit de ma connoissance, qui trouve insipide tout ce qui n'est que naturel! Ce seroit là un ragoût pour lui, & un vrai régal.

Mais je veux vous en faire voir d'une autre espece, reprit Eudoxe. Il n'est pas croiable combien les Auteurs de l'*Anthologie*, si naïfs & si simples en plusieurs sujets, ont rafiné sur les Medecins & sur les Avares, ni jusqu'où va là-dessus leur subtilité. Selon eux, un homme qui se portoit bien, meurt subitement, pour avoir vû en songe le Medecin Hermocrate. C'est trop, dit Philanthe, que d'en mourir; c'étoit assez que la veuë du Medecin lui donnât la fiévre. Un Avare, continua Eudoxe, se pend, pour

avoir ſongé la nuit qu'il faiſoit de la depenſe. Cela va encore trop loin, repliqua Philanthe; & j'aime mieux celui qui ne ſe pendit pas, parce qu'on voulut lui vendre trop cher la corde qu'il marchanda.

Cùm deerit egéri A, laquei pretium. Lib. 2. ſat. 2.

Pour moi, repartit Eudoxe j'aime encore mieux le Pauvre & l'Avare d'Horace : l'un eſt reduit au deſeſpoir, & n'a pas même dequoi acheter un bout de corde pour ſe pendre ; l'autre ne peut ſe reſoudre à prendre une tiſane faite avec du ris laquelle coûtoit trois ſols. Il s'informe exactement combien on l'a achetée, & l'ayant ſçu au vrai, il s'écrie : *Malheureux que je ſuis, qu'importe que je périſſe par la maladie, ou par les rapines de ceux qui me volent ?*

Eheu, Quid refert, morbo an furtis pereamne rapinis? Ibid. ſat. 3.

Les Poëtes & les faiſeurs de Romans, dit Philanthe, ont ce me ſemble bien rafiné ſur les yeux de leurs Heroïnes. On ne peut pas dire plus de ſotiſes qu'ils en ont dites là-deſſus, repartit Eudoxe : je dis même quand ils ont parlé ſe-

rieusement. Un Poëte Castillan, pour loüer des yeux noirs, dit qu'ils portent le deuïl de ceux qu'ils ont fait mourir.

Unos ojos negros vi
Y dixe viendo los negros :
Ojos cargados de luto
Sin duda que tienen muertos.

Et pour loüer des yeux bleux, qu'ils sont vétus de bleu comme les enfans qui vont aux enterremens.

Como niños de intiero
De azul se visten.

Quelle vision, & quelle folie ! Ce n'en est pas une moindre, dit Philanthe, que celle d'un Espagnol, qui aiant un ennemi dont il vouloit se defaire, demanda à une Dame ses yeux pour le tuër :

Y ez dame tus ojos
Por una noche :
Porque quiero con ellos
Matar an un hombre.

J'ay lû dans l'*Histoire des Grands Visirs*, poursuivit-il, qu'une Sultane avoit les yeux si vifs & si brillans, qu'on ne pouvoit pas juger

de leur couleur. Et moi repliqua Eudoxe, J'ay lû dans le *Conquiste di Gravata*, que les yeux d'Elvire avoient tant de feu & tant d'éclat, que les étoiles n'étoient belles qu'autant qu'elles leur ressembloient : peut on imaginer rien de plus subtile ?

Tanto son belle,
Quanto simili à lor sono le stelle.

Les yeux sont comparez d'ordinaire aux astres, & ont d'autant plus de beauté, qu'ils leur ressemblent davantage : mais ici, les astres ne sont beaux qu'à proportion qu'ils ressemblent aux yeux de la Princesse Grenadine.

Vous pouvez avoir vû la même pensée dans le Testi, repartit Philanthe, & ce sont presque les mêmes termes :

Adorerò nel sole e ne le stelle.
Gli occhi, che del mio cor sono il facile :
Quello è vago dirò, queste son belle ;
Sol perche hauran sembianza à voi simile.

Cela veut dire, repartit Eudoxe, que le Tefti a été volé : mais le voleur en pensant prendre un diamant, n'a pris qu'une hyperbole.

Le même Poëte, reprit Philanthe, parlant d'un jeune Chevalier de Majorque beau & bien fait qui fut pris par les Galeres d'Alger, & à qui le Corsaire donna soin d'un jardin qu'il avoit au bord de la mer, dit que l'éclat des yeux du Jardinier faisoit plus fleurir les plantes que le travail de ses mains :

E più de gl' occhi al lampo
Ch' all' opre della man fiorir fà il campo

Et selon l'Auteur des Idylles nouvelles :

Les beaux yeux de Naïs d'un seul de leur raions.
Rendent aux fleurs l'éclat, la verdure aux gazons.

Les yeux d'une autre bergere ne se bornent pas à embraser tous les cœurs :

Ils brûlent l'herbe encor, mettent les fleurs en poudre,

brillent comme un éclair, & brûlent comme un foudre.

Ces imaginations, repartit Eudoxe, toutes frivoles, toutes outrées qu'elles paroiſſent, n'ont pas le rafinement de celle de Gratiani ſur les yeux d'Elvire, & peuvent entrer dans une idille, ou dans une églogue, qui ne demande pas tant de verité ni tant de juſteſſe qu'un Poëme heroique. Mais elles ſeroient ridicules dans une hiſtoire, ou dans une relation qui doit être ſimple & naturelle: & je n'ay pû m'empêcher de rire, en liſant la deſcription de l'Entrée de la Reine d'Eſpagne dans Madrid; *Iba ſu Mageſtad*, dit l'Auteur Caſtillan, *tan bella que ſolo ſe excedia a ſi miſma; dando con la ſerenidad de ſu roſtro vida a los prados, y vigor à las plantas.* Ce fut au mois de Janvier que la Reine fit ſon entrée, & qu'avec la ſerenité de ſon viſage elle rendit la vie aux prez, & la force aux plantes.

Pour revenir aux Poëtes, conti-

nua Eudoxe, le Taſſe me paroit fort rafiné dans un endroit de ſon Poëme, où Renaud dit à Armide, que puis qu'elle ne daigne pas le regarder, il voudroit qu'elle pût au moins regarder ſon propre viſage; qu'aſſurément ſes regards qui ne ſont point ſatisfaits ailleurs ſeroient comblez de plaiſir étant retournez ſur eux.

Deh poi che ſdegni me, com'egli è vago,
Mirar tu almen poteſſi il proprio volto:
Che'l guardo tuo, ch' ultrove non è pago,
Gioirebbe felice in ſe rivolto.

Qu'au reſte il eſt inutile qu'elle ſe mire qu'une petite glace ne peut ni exprimer, ni enfermer des beautez celeſtes; que le ciel ſeul eſt un miroir digne d'elle, & que c'eſt dans les aſtres qu'elle peut ſe contempler parfaitement.

Non puo ſpecchio ritrar ſi dolce imago
Ne in picciol vetro è un paradiſo accolto.

Specchio t'é degno il cielo, e ne le stelle
Puoi riguardar le tue semblãze stelle

Avez-vous rien veu de moins raisonnable & de moins solide; Mais ce que dit Armide à Renaud, lors qu'ils sont tout-à-fait brouïllés, est un rafinement achevé.

Tempo fu ch'io ti chiesi e pace e vita:
Dolce hor saria con morte uscir di pianti:
Ma non la chiedo à te, che non è cosa,
Ch'essendo dono tuo non sia odiosa.

„ Remarquez la subtilité: Un tems „fut que je vous demandois la vie. Je „ ne souhaite plus que de mourir, „pour finir mes maux: & la mort me „ seroit douce maintenant: mais je ne „ vous la demande pas, parce que „ tout ce qui me viendroit de vôtre „ part me seroit amer & odieux.

A la verité, dit Philanthe, la reflexion d'Armide est un peu trop délicate, & j'en suis fâché pour l'honneur du Tasse. Ce qui me console, c'est que *Miguel de Cervante*

rencherit sur le Tasse, lors qu'il fait parler un homme desesperé & las de vivre:

Ven muerte tan escondida,
Que no to sienta venir;
Porque el plazer del morir
No me torne a dar la vida.

On a traduit ce Quatrain, dit Philanthe, & on en a bien exprimé la pensée:

O mort, viens promptement contenter mon envie;
Mais viens sans te faire sentir:
De peur que le plaisir que j'aurois à mourir,
Ne me rendit encor la vie!

comme de la delicatesse au rafinement, repartit Eudoxe, il n'y a qu'un pas à faire, le passage est aisé du rafinement au galimatias: l'un tend de lui même, & va droit à l'autre.

Mais n'avez-vous point observé que les Devots rafinent quelquefois plus que les Poëtes; J'ay lû depuis peu un livre Espagnol où sont recueillis divers sentimens de pieté;

& j'y ay trouvé celui-ci : *Dios mios si me dieran ser tambien dios ; no se que me hiziera, ò reusarlo porque no tuvieras igual, ò aceptarlo per amarte como mereces.* L'entendez-vous ,, bien ; Mon Dieu, si on me vou- ,, loit faire Dieu, je ne sçay ce que ,, je ferois, & si je refuserois, afin ,, que vous n'eussiez point d'égal;ou ,, si je l'accepterois pour vous aimer ,, comme vous meritez d'être aimé Cela ne va pas au galimatias, dit Philanthe en soûriant ; cela y court, & y vole. C'est, je vous jure, du plus fin galimatias, repartit Eudoxe, & je ne puis croire que telles aspirations viennent du Saint Esprit.

Mais des pensées si alambiquées sont assez rares, & les Auteurs qui subtilisent le plus ne s'évaporent pas toûjours jusques-là. Pensez-vous au reste que les Italiens & les Espagnols soient les seuls qui mettent leur esprit à l'alambic, pour me servir de l'expression d'un Italien même qui a composé un dis-

Vincenzo ramigna.

cours *della distillatione del cervello*; Les Francois le font aussi, & nous avons des Ecrivains du premier ordre qui excellent en rafinement. Balzac y est un grand maître, & je ne sçay si en prose on peut subtiliser plus qu'il fait.

C'est lui qui a dit d'un petit bois assez sombre : *Il n'y entre du jour qu'autant qu'il en faut pour n'être pas nuit*. N'est-ce pas rafiner que de penser de la sorte ? Et ce que dit un autre Ecrivain n'est pas meilleur ? Ils passerent par une « grande forêt, dont les arbres touf « fus & serrez s'élevoient d'une si « prodigieuse hauteur, que le soleil « en plein midi n'y rendoit qu'autant « de clarté qu'il en faut pour se conduire.

Il falloit, repartit Philanthe, que Balzac aimât la pensée, ou plutôt le tour qui ne vous plait pas : car il s'en sert plus d'une fois ; & je me souviens d'avoir lû dans ses Lettres : *Ie n'ay plus de vie qu'autant qu'il en faut pour n'être pas*

encore mort. La plûpart des femmes de France n'ont de beauté que ce qu'il en faut pour n'être pas laides.

Ce tour de pensée, repliqua Eudoxe, ne me déplairoit pas tout-à-fait, s'il étoit un peu ménagé, comme il l'est dans une Lettre de Voiture, & dans la Harangue d'un Academicien de nos jours. L'un „ dit au Cardinal de la valette : Le „ soleil se couchoit dans une nuée „ d'or & d'azur, & ne donnoit de ses „ rayons qu'autant qu'il en faut pour „ faire une lumiére douce & agréa„ble. L'autre dit au Roi : Le pre„mier éclat de la foudre dont vous „ étiez armé, est tombé sur une vil„le superbe dont rien n'avoit pu ab„batre l'orgueil; & toute fiére qu'el„le étoit d'avoir bravé les efforts „ unis de deux celebres Capitaines „ elle ne vous a resisté qu'autant qu'il le falloit pour vous donner l'a„vantage de l'emporter de vive force „ On pourroit dire dans une grande „ affliction : *Ie n'ay de raison qu'au-*

tant qu'il en faut pour bien sentir mon malheur : mais ce seroit rafiner que de dire, *Je n'ay de raison qu'autant qu'il en faut pour connoître que je n'en ai point.*

Balzac dit d'un petit homme, « qu'il jureroit que cet homme n'a « jamais crû que par le bout de ses « cheveux. Il dit de lui même, que « quand la pierre qu'il craint seroit « un diamant, ou la Pierre Philoso- « phale, il ne recevroit pas de conso- « lation dans son mal. Ses Lettres sont pleines de pareilles imaginations, & je vous y renvoye, si vous n'aimez mieux consulter Philarque. Mais je ne puis m'empêcher de vous dire que son *Barbon* est un rafinement perpetuel : ce ne sont gueres que pensées alambiquées, qui n'ont nulle vrai-semblance, ni nul fondement raisonnable.

Le dessein de Balzac, répliqua Philanthe, est de rendre ridicule le Barbon, en donnant l'idée d'un Docteur extravagant. Il ne falloit pas pour cela, répartit Eudoxe,

former un fantôme qui ne fut jamais, & qui ne peut jamais être, tel qu'il l'imagine. L'Orateur de Ciceron, repondit Philanthe, le Prince de Xenophon, le Courtiſan du Caſtiglione, ne ſont que des idées. Mais, reprit Eudoxe, ce ſont des idées priſes dans la nature, & tirées du fonds des choſes. L'Orateur, le Prince, le Courtiſan, tout parfaits qu'ils ſont, ont été peints au naturel; & les grands Maîtres à qui nous devons ces portraits n'outrent point les caracteres; lors mêmes qu'ils portent les choſes à la perfection.

Balzac pouvoit peindre un parfait Pedant, un homme gâté par le grec & par le latin, un fou; ſi vous voulez, à force de ſcience & de raiſonnemens: mais ſa peinture devoit être plus conforme à l'idée qu'on a de ces ſçavans viſionnaires. Les premiers traits du tableau paſſent l'imagination, & ſont d'un rafinement complet: je les ay marquez, & je veux vous les lire.

La premiere chose que fit le Bar- «
bon, étant de retour du college, «
& ayant appris à faire des argu- «
mens, fut de donner des démentis «
en forme à son pere & à sa mere, «
& de les contredire, quand mê- «
me ils étoient de son opinion, de «
peur qu'on ne crût qu'il fût de la «
leur. «

Il s'imagina que sur tout il falloit s'éloigner du sens commun, parce qu'il ne faut rechercher que les choses rares. Le mot de *commun* le dégoûta si fort de celuy de *sens*, que délors il se résolut de n'en point avoir.

Quelque passion que j'aye toûjours eûë pour Balzac, dit Philanthe, je ne puis nier que cela ne soit un peu quintessencié. Un esprit plus naturel, repartit Eudoxe, auroit dit que le Barbon pensoit posseder tout seul le sens commun, & ce seroit le luy ôter d'une maniere plus fine qu'en disant qu'il se résolut de n'en point avoir. Mais d'autres endroits sont à peu près de la même force,

„ Les malades ne songent rien de
„ plus monstrueux qu'il n'asseurât
„ avec serment. Il fut sur le point de
„ changer de nom & de païs, & de
„ se faire descendre d'Aristote en li-
„ gne directe. Il est si amateur de tou-
„ te sorte d'Antiquités, qu'il ne por-
„ ta jamais d'habillement neuf: Il a
„ sur sa robe de la graisse du dernier
„ siécle, & des crottes du regne de
„ François I. Il croiroit avoir changé
„ de sexe, s'il étoit accommodé à la
„ mode.

Toutes les pensées de cette satyre ne sont pas si alambiquées; interrompit Philanthe. Il y en a trois ou quatre, répliqua Eudoxe, assez naturelles, & qui ne répresentent pas mal le genie de ces Docteurs dont Moliere a dit:

Un sot sçavant est sot, plus qu'un sot ignorant.

„ Par exemple, que le Barbon ait prit
„ dans la science le plus incroyable
„ pour le plus beau: qu'il ne s'est ser-
„ vi de l'usage de la parole que pour
„ n'être entendu de personne: qu'à

le

le bien définir, il eſt une bibliotéque renverſée & beaucoup plus en de- « ſordre que celle d'un homme qui « démenage : qu'il datte ſes lettres « non du premier & du vingtiéme du « mois, mais des Calendes & des Ides « qu'il donneroit tout pour avoir les « pantoufles de Turnebe, les lunettes « d'Eraſme, le bonnet carté de Ra- « mus, l'écritoire de Lypſe, s'il y avoit « moyen de trouver de ſi rares piéces « dans le cabinet de quelque Curieux « qui les voulut vendre.

Mais en verité le reſte eſt au-delà du vrayſemblable, & je doute que la piece ait de quoi chatoüiller les honnêtes gens, comme l'Auteur ſe le promet dans l'Epitre dedicatoire.

Moliere que vous venez de citer ſi à propos, reprit Philante, ne garde guere lui-même de vrayſemblance en pluſieurs de ſes ouvrages. Pour ne rien dire des *Précieuſes ridicules*, ni du *Myſantrope*, ſon *Avare* n'eſt-il pas outré dans l'endroit où Harpagon dit, aprés qu'on lui a volé ſon argent, C'en «

„ eſt fait, je n'en puis plus, je me
„ meurs, je ſuis mort, je ſui enterré
„ N'y a t'il perſonne qui veuille me
„ reſſuſciter, en me rendant mon cher
„ argent, ou en m'apprenant qui l'a
„ pris ; je veux aller querir la juſtice
„ & faire donner la queſtion à toute
„ ma maiſon, à ſervantes, à valets à
„ fils à fille, & à moy auſſi.

Il eſt naturel, repartit Eudoxe,
„ quand il dit : je ne jette mes re-
„ gards ſur perſonne, qui ne me don-
„ ne des ſoupçons, & tout me ſem-
„ ble mon voleur. Je veux faire pen-
„ dre tout le monde ; & ſi je ne re-
„ trouve mon argent, je me pendrai
„ moi-même aprés. Mais ne rafine t-
„ il pas, repliqua Philanthe, quand il
„ ajoûte, Ciel, à qui deſormais ſe
„ fier ; Il ne faut plus jurer de rien
„ & je crois aprés cela que je ſuis
„ homme à me voler moi même

Les *Femmes Sçavantes*, pourſui-
vit-il, ne ſortent-elles pas du cara-
ctere naturel en plus d'un endroit ;
Il eſt vrai-ſemblable que Philamin-
te & Armande ſont ravies de voir

Vadius, parce qu'il ſçait du grec: mais il ne l'eſt pas, qu'on chaſſe Martine, parce qu'elle a fait une faute de grammaire.

Je ſuis de vôtre ſentiment, dit Eudoxe: c'étoit aſſez pour la vrayſemblance que la maitreſſe du logis grondât ſa ſervante d'avoir dit un mot condamné par Vaugelas; mais ce n'étoit pas aſſez pour le Parterre. Les piéces comiques dont le but eſt de faire rire le peuple doivent être comme ces tableaux que l'on voit de loin, & où les figures ſont plus grandes que le naturel. Ainſi un de nos Poëtes dramatiques qui connoît ſi bien la nature, & qui en a exprimé les ſentimens les plus delicats dans ſon *Andromaque* & dans ſon *Iphigenie*, va, ce ſemble, un peu au delà dans ſes *Plaideurs* car il faut pour le peuple des traits bien marquez, & qui frappent fortement d'abord. Il n'en va pas tout-à-fait de même des autres ouvrages d'eſprit, qui ſont plus pour les honnêtes gens que pour le peuple:

le rafinement n'y vaut rien ; & s'ils ne ſont naturels, ils ne ſcauroient contenter les perſonnes raiſonnables

Je croy ce que vous dites, repliqua Philanthe, & ce qu'à écrit un homme de Lettres, qu'il faut un ridicule outré dans les comedies, ſi l'on veut qu'elles ſervent de remede au ridicule des ſpectateurs ; qu'auſſi on a accoûtumé d'ajouter quelque choſe au foible des originaux, afin de le repreſenter ſous une figure plus degoûtante

Mais ce ſujet nous meneroit peut-être trop loin, dit Eudoxe, & nous ferons mieux d'en demeurer là pour aujourd'hui. Ils changerent alors de diſcours, & marcherent doucement le long de l'eau, pour regagner le logis, en parlant de diverſes choſes ; ſi ce n'eſt que Philanthe remit une fois ou deux ſon Ami ſur la matiere des penſées, pour lui avoüer qu'il commençoit à changer de goût, & qu'il ne deſeſperoit pas de preferer un jour Virgile à Lucain, & Ciceron à Seneque.



LA MANIERE DE BIEN PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

QUATRIE'ME DIALOGUE.

LEs deux Amis furent ſi contens de leur promenade, qu'ils réſolurent de ſe promener encore le lendemain : mais comme tous les jours de l'automne ne ſe reſſemblent pas, le jour ſuivant fut ſi ſombre & ſi vilain, qu'ils ne purent ſortir du logis. Tout le matin chacun étudia

en ſon particulier. Aprés le dîner Eudoxe invita Philanthe à monter dans ſon cabinet, & prenant d'abord la parole ; pour achever, dit-il, ce que nous avons commencé, ce n'eſt pas aſſez que les penſées qui entrent dans les ouvrages d'eſprit aient un fonds de verité proportionné au ſujet qu'on traite, ni qu'elles ſoient nobles ſans enflure, agréables ſans afeterie, delicates ſans rafinement : il faut encore, qu'elles ſoient nettes, claires, & intelligibles. Sans cela je me moque du ſublime & du merveilleux ; je compte pour rien l'agrément, la delicateſſe, ou plutôt je n'en connois point. Rien ne me plaît, rien ne me pique que je n'entende parfaitement, & je m'étonne que Ciceron, en loüant ſi fort les penſées de Craſſus, n'ait fait nulle mention de la netteté. Il l'a ſupoſée ſans doute comme une vertu eſſentielle : car enfin la penſée n'étant qu'une image que l'eſprit forme en lui-même, elle doit repreſenter clairement les choſes,

Prima eſt eloquentiæ virtus perſpicuitas, Liv. 2. c. 3.

& rien n'y eſt plus contraire que l'obſcurité. Auſſi Quintilien marque la clarté pour la premiere vertu de l'éloquence, &, ſelon lui, les diſcours des plus habiles Orateurs ſont les plus aiſez à entendre.

Plerumque accidit, ut faciliora ſint ad intelligendum, & lucidiora multo, quæ à doctiſſimo quoque dicuntur. *Ibid.*

Les Anciens que vous eſtimez tant : dit Philanthe, ſont quelquefois aſſez obſcurs, & peu de gens les entendent ſans le ſecours des interpretes. Si l'obſcurité vient de la penſée même, répartit Eudoxe, je condamne les Anciens comme les Modernes : mais ſi elle ne vient que de certaines circonſtances hiſtoriques, on n'a rien à leur reprocher. Ils écrivoient pour leur ſiécle, & non pas pour le nôtre. Ils font ſouvent alluſion à des choſes dont la mémoire ne s'eſt point conſervée, & qui nous ſont inconnuës : ce n'eſt pas leur faute, ſi nous ne les entendons pas. Les commentateurs devinent quelquefois de quoi il s'agit : mais d'ordinaire ils font dire à un Auteur tout ce qu'il leur plaît, &

ils lui donnent la torture, de même à peu près qu'on la donne à un criminel pour le faire parler malgré lui. Je ne ſçai ſi la comparaiſon eſt tout-à-fait juſte; mais je ſçai bien qu'une partie de ce que nous écrivons aujourd'hui aura le ſort des ouvrages de l'Antiquité, & je ne puis m'ôter de l'eſprit qu'on n'entendra pas un jour l'Auteur des *Satyres* dans la deſcription de ſon feſtin.

Sur tout certain hâbleur à la gueule affamée,
Qui vient à ce feſtin conduit par la fumée,
Et qui s'eſt dit Profés dans l'Ordre des Côteaux,
A fait en bien mangeant l'éloge des morceaux.

Je me ſuis même mis en tête que les Commentateurs ſe tourmenteront fort pour expliquer ce *Profés dans l'Ordre des Côteaux*, & qu'on pourra bien les corriger en liſant *Profés dans l'Ordre de Ciſteaux*, pour la raiſon que *l'Ordre des Côteaux* ne ſe trouvera point dans l'hiſ-

toire Ecclésiastique, & que les gens de ce tems-là ne sçauroient pas que cet Ordre n'étoit qu'une societé de fins débauchez, qui vouloient que le vin qu'ils beuvoient fût d'un certain côteau, & qu'on les apelloit pour cela *les Côteaux.*

Ce que vous imaginez de la correction du passage est plaisant, dit Philanthe, & me paroît assez probable. Du moins, reprit Eudoxe, a-t'on fait plusieurs corrections dans les Anciens qui ne sont pas si bien fondées que celle-là, à ne regarder que les termes : car si on examine la chose à fonds & en elle-même, il n'y a certainement nul raport entre les gens de bonne chère, qui n'ont du goût que pour les choses du monde, & des hommes séparez du siécle, qui ne pensent qu'à l'éternité.

J'en dis presque autant, continua-t'il, du nom que porte Alexandre dans la Satire contre l homme :

Ce fougueux l'Angely, qui de sang alteré.

Maître du monde entier, s'y trouvoit trop serré.

Cela est clair maintenant, parce que nous sçavons que l'Angely étoit un fou de la Cour, que le Prince de Condé avoit amené de Flandres, & si cela devient obscur avec le tems il ne faut pas s'en prendre à l'Auteur. Ce n'est donc pas de ces sortes d'obscuritez dont je parle; ce n'est pas aussi précisément de celles qui viennent d'un mauvais arrangement de paroles, d'une construction louche, d'une équivoque, ou d'un mot barbare.

Je parle d'une obscurité qui est dans la pensée même, & je dis d'abord qu'il y en a d'une espece qu'on peut comparer avec ces nuits sombres, ou avec ces broüillards épais qui empêchent tout-à fait de voir: on a beau regarder de près, & avoir la vûë bonne, on ne distingue du tout rien.

Cette sorte d'obscurité, répliqua Philanthe, est bien rare dans les ouvrages d'esprit. Je l'avouë, ré-

partit Eudoxe : il s'en trouve neanmoins qui sont fort obscures en quelques endroits ; & le *Discours Funebre*, qui fut prononcé aux obseques de Loüis le Juste dans la sainte Chapelle de Paris, est un peu de ce caractére. Je l'ay conservé comme une piéce curieuse, & rare en son genre : il a pour texte, *Ascendit super occasum :* parce que le Roy mourut le jour de l'Ascension, & il commence admirablement :

Quoi donc, grand Soleil de nos « Rois, las, au milieu de vôtre cour- « se, êtes-vous déja au couchant, & « d'un si haut point de gloire, êtes- « vous précipité dans une éternelle « défaillance ? Non, non, bel Astre « vous montez en vous abaissant, « & vous mesurez même vos éleva- « tions par vos chûtes. Pompes fune- « bres, pourquoy me déguisez-vous « ses triomphes ? Si ma sainte Cha- « pelle est ardente, elle n'éclatera « qu'en feux de joie, ce sera dans les « évidentes démonstrations où je re- « produirai nôtre Monarque tout au- «

„ gufte, parce qu'il a été tout hum-
„ ble,& hautement relevé dans Dieu
„ par une fervitude couronnée, pour
„ n'avoir point eu de couronnes qui
„ ne lui fuffent affujeties.

Cela n'eft pas intelligible, dit Philanthe. Non, répondit Eudoxe : ce n'eft pas là tout-à fait du Galimatias,ce n'eft que du Phebus. Vous mettez donc, dit Philanthe, de la difference entre le Galimatias & le Phebus ? Oüi, repartit Eudoxe: le Galimatias renferme une obfcurité profonde, & n'a de foi-même nul fens raifonnable. Le Phebus n'eft pas fi obfcur, & a un brillant qui fignifie, ou femble fignifier quelque chofe : le foleil y entre d'ordinaire, & c'eft peut-être ce qui a donné lieu en nôtre langue au nom de Phebus. Ce n'eft pas que quelquefois le Phebus ne devienne obfcur, jufqu'à n'être pas entendu ; mais alors le Galimatias s'y joint ; ce ne font que brillans & que tenebres de tous côtez.

La penfée d'un Panegyrifte des

Rois d'Eſpagne, interrompit Philanthe, ne ſeroit elle point de cette eſpece ? Il dit que le ſoleil ſemble faire ſa courſe autour de leur Trône en faiſant le tour du monde, & que leur Couronne eſt ſon Zodiaque en terre. Juſtement repartit Eudoxe ; voila du Phebus & du Galimatias enſemble. Je ſuis bien trompé, repliqua Philanthe, ſi *le Prince Illuſtre* que nous avons lû en nôtre jeuneſſe, n'eſt plein de l'un & de l'autre. C'en eſt un parfait modele, & un riche fonds, répondit Eudoxe. Il ne faut qu'ouvrir le livre pour trouver de merveilleuſes penſées qui ne ſe comprennent preſque pas & je me ſouviens toûjours de ce glorieux portrait que l'Auteur preſente à ſon Heros ; de ce portrait, dis-je, " qui n'ayant jamais eu de toile d'at- " tente, étant auſſi tôt fait que deſ- " ſiné, a eu ſa ſueur détrempée avec " le ſang ennemi pour ſes couleurs " ſon épée pour ſon pinceau ; ſon " cœur pour ſon peintre ; ſes deſirs "

„ pour ses desseins, & soi-même pour
„ son original.

Mais pour reprendre le discours de la sainte Chapelle, l'Auteur
„ après avoir dit que l'homme dans
„ le Roy veut ce qu'il peut; que le
„ Roy dans l'homme peut ce qu'il
„ veut; que l'un fait son foible du
„ fort de l'autre : il loüe le Prince
„ d'avoir été insensible à tout ce qui
„ flatte les sens, & s'écrie ensuite :
„ Roïale abstinence des plaisirs, so-
„ leil naissant dans les abîmes, pleni-
„ tude dans le vuide, manne dans les
„ deserts, toison séche où tout est
„ trempé, toison trempée où tout est
„ sec; corps desseché où les plaisirs
„ se peuvent noier, corps trempé &
„ tout imbu de consolation où l'aus-
„ terité le desseiche?

Je ne sçai dit Philanthe, qu'admirer le plus du Phébus, ou du Galimatias. Ce n'est pas tout; poursuivit Eudoxe:

„ Allez, grande ame, digne hôte
„ d'un si riche Palais. Si d'une matie-
„ re aussi vile que celle des animaux

vous en avez fait une aussi pure que "
celle des astres; comme elle est inal- "
terable par vôtre vigueur, qu'elle "
soit immortelle par vos récompen- "
ses. Et vous cendres sacrées, restes "
d'un si chaste flambleau; de toutes "
les solemnitez des obseques, je n'en "
ai point pour vous qu'une transla- "
tion anticipée, qui sans bouger d'un "
lieu, du tombeau vous met au ber- "
ceau, & du couchant vous porte à "
l'orient. Je ne vous commets point "
à la terre comme nos Européans, "
point aux eaux comme les Barba- "
res, point aux airs dans un cristal "
comme les Egyptiens, point aux "
feux comme les Romains: je vous "
mets en reserve dans le sein de la "
Providence qui destine d'enfermer "
le globe de mon astre & le chariot "
de ses triomphes, dont la plus belle "
solemnité sera la devise de Loüis le "
Juste, *Ascendit super occasum.* "

Comprenez vous bien tout cela? Il est difficile de décider, répartit Philanthe, lequel l'emporte ici du Galimathias ou du Phébus. Je n'ay

jamais rien vû de plus brillant, ni de moins clair; mais je voudrois bien voir du Galimatias tout pur. Je vas vous en montrer du plus fin, répartit Eudoxe : il ouvrit un livre, & lût la Lettre suivante.

Lettres de l'Abé de saint Cyran, imprimée par le sieur de Preville en 1655.

„ Estimant par tout de grande importance, je ne dis pas les omissiós, „ mais les moindres intermissions soit „ en actions, soit en paroles, de l'amitié, & n'étant pas de l'opinion de „ ceux qui croyent que les contemplatifs ont l'emportement sur les „ autres en l'exercice de toutes sortes „ de vertus, ayant toûjours plus aimé „ l'action que la parole, & la parole „ que la meditation, & l'entretien solitaire en amitié: je puis neanmoins „ dire seurement que je n'ay point „ failli en cette occasion, & que la „ cause de mon retardement vous sera aussi agréable qu'eût été une „ Lettre écrite avec plus de diligence : d'autant que desirant une fois „ pour toutes vous dire avec une expression égale au fonds de ma pẽsée, „ de quelle façon je prétends m'é-

tre donné à vous ; j'ay fait au con- "
traire des excellens peintres qui ont "
de la peine à rabatre leur imagina- "
tion, n'ayant jamais pû relever la "
mienne au point où mon ressenti- "
ment la vouloit loger. Ce qui a fait "
que dans cét estrif de mon cœur & "
de mon esprit, qui n'aproche ja- "
mais par ses conceptiōs de ses mou- "
vemens : j'ay mieux aimé me taire "
quelque tems, attendant le détour "
& la rencontre de ces esprits épurés "
qui aident à former de hautes ima- "
ginations, que voulant dire quelque "
chose, le dire avec diminution, & "
au préjudice de la source de mes "
passions ; où il est seulement loisi- "
ble, quand elles naissent du vrai "
amour, d'avoir sans crainte de re- "
proche quelque sorte d'ambition. "

Je n'ay jamais rien vû de semblable, interrompit Philanthe, & je vous avoüe que cela me passe. Ce n'est que le commencement, reprit Eudoxe ; voyez la suite.

J'ay pris la plume, & comme si "
j'eusse voulu répandre l'encre sur le "

„ papier, j'ay écrit tout d'une traite
„ ce qui s'ensuit. C'est à vous à voir,
„ si j'ay été si heureux que celui qui
„ rencontra à representer en colere
„ & par le jet du pinceau une belle
„ écume. Pour vous assurer de moi,
„ Monsieur, & en juger à l'avenir
„ certainemēt & d'une même façon,
„ je vous veux dire que vous trouve-
„ rez toûjours mes actions plus fortes
„ que mes paroles ; que dis-je ; que
„ mes paroles! que mes conceptions,
„ que mes affections & mes mouve-
„ mens intérieurs! car tout cela tient
„ du corps, & n'est pas suffisant pour
„ rendre témoignage d'une chose tres-
„ spirituelle, veu que l'imagination
„ qui est corporelle se trouve dans les
„ mouvemens de l'affection : de sorte
„ que je ne prétens pas que vous ne
„ jugiez que par une chose plus par-
„ faite, & qui ne tient rien de ces
„ choses-là, qui sont mêlées de corps,
„ de sang, de fumées, & d'imperfec-
„ tions ; parce qu'il me reste dans le
„ centre du cœur avant qu'il s'ouvre
„ & se dilate, & pour s'émouvoir vers

vous il produise des esprits des cõ- «
ceptions, des imaginations, & des «
passions, quelque chose de plus ex- «
cellent que je sens comme un poids «
affectueux en moi-même, & que je «
n'ose produire ni éclorre, de peur «
d'exposer un saint germe. J'aime «
mieux le nommer ainsi à mes sens, «
à mes fantômes, à mes passions qui «
ternissent aussi tôt, & couvrent «
cõme de nuées les meilleures pro- «
ductions de l'ame: si bien que pour «
me donner à vous en la plus gran- «
de pureté qui se puisse: voire qui «
se puisse imaginer, je ne veux pas «
me donner à vous, ni par imagina- «
tions, ni par conceptions, ni par «
passions, ni par affections, ni par let- «
tres, ni par paroles; tout cela étant «
inferieur à ce que je sens en mon «
cœur, & si relevé pardessus toutes «
choses, qu'accordant aux Anges «
dans ma Philosophie la vûë de ce «
qui est éclos, ce qui nage pour le «
dire ainsi sur le cœur, il n'y a que «
Dieu seul qui en connoisse le «
fonds & le centre. «

Voila en verité une belle fougue, dit Philanthe, & je ſuis fâché de n'y comprendre rien. Vous n'êtes pas au bout, répartit Eudoxe : écoutez & tâchez de concevoir.

„ Moi-même qui vous offre le mien, „ *c'eſt de ſon cœur dont il parle*, n'y „ vois preſque rien que je puiſſe déſi- „ gner par un nom,& n'y cõnois que „ cette vague & indefinie, mais cer- „ taine & immobile propenſion que „ j'ay à vous aimer & honorer ; la- „ quelle je n'ay garde de déterminer „ par quelque choſe, afin que je me „ perſuade que je ſuis dans l'infinité „ d'une ridicule affection ; j'ay preſ- „ que dit ſubſtantielle, ayant égard à „ quelque choſe de divin & à l'ordre „ de Dieu, où l'amour eſt ſubſtance, „ puiſque je prétends qu'elle eſt in- „ fuſe en la ſubſtance du cœur, dont „ le centre eſt la quinteſſence de l'â- „ me, qui étant infinie en tems & en „ vertu d'agir comme celui dont elle „ eſt l'image, je puis dire hardiment „ que je ſuis capable d'operer envers „ vous par affectiõ comme Dieu ope-

re envers les hommes ; me demeu- «
rant toujours plus de puiſſance d'a «
gir & d'aimer efficacement, que je «
n'auray paru en avoir par mes ac- «
tions : à cauſe de quoy je les re- «
tranche auſſi-bien que les imagina- «
tions, & le reſte comme incapable «
de vous rendre témoignage de la «
diſpoſition que j'ay en vôtre en- «
droit, & de la part que vous avez «
en mon ame, qui étant indiviſible, «
ſe donne toute par la moindre de «
ſes parties, ou ne ſe donne pas du «
tout.

Que dites-vous de cela, demanda Eudoxe à Philanthe ? Je dis, repliqua Philanthe, que c'eſt - là le galimatias le plus complet & le plus ſuivi qui ſe puiſſe imaginer. La merveille eſt, continua Eudoxe, que celuy qui écrivoit de la ſorte paſſoit pour un oracle & pour un prophéte parmi quelques gens. Je croy, répondit Philanthe, qu'un eſprit de ce caractére, n'avoit rien d'oracle ni de prophéte que l'obſcurité,

Sçavez vous bien, reprit Eudoxe, que ses partisans soûtenoient que c'étoit un homme envoyé de Dieu pour reformer l'Eglise sur le modelle des premiers siécles! Ah, je ne puis croire, dit Philanthe, que quand il y auroit quelque chose à reformer dans l'Eglise, le Saint Esprit voulût se servir d'une tête pleine de galimatias pour une entreprise si importante.

Aprés tout, repartit Eudoxe, on ne doit pas s'étonner qu'un homme qui faisoit le procés à Aristote & à Saint Thomas fut un peu broüillé avec le bon sens. Il en déclare luy-même la vraye cause dans une autre Lettre, où il dit franchement *J'ay le cœur meilleur que le cerveau.* Mais ce qui me paroit merveilleux, c'est qu'un de ses amis lui ayant mandé aparemment, qu'on n'entendoit pas trop ce qu'il écrivoit, il lui répondit ainsi pour se justifier?

„ De peur que quelque étranger
„ ne s'offense de ma façon de parler,

une fois pour toutes permettez moi « de lui dire une regle qui interprê- « tera tout ce que je pourrai jamais « imaginer ou dire d'extravagant en « mes Lettres : c'eſt qu'en fait de fi- « gures, de metaphores, & de chifres « des termes tous differens, & des ex- « preſſions contraires ſignifient une « même choſe ; & parce que tout le « langage des amans eſt figuré & miſ- « tique, il s'enſuit que lors que je vous dis que je vous commande, je vous « prie ; quand je vous fais quelque « défenſe, je vous offre en cela même « mon obeïſſance. «

C'eſt ſe tirer bien d'affaire, dit Philanthe en ſoûriant, & on ne peut pas raiſonner plus juſte, ni plus nettement

Il raiſonne à peu prés de même dans une autre Lettre que voici.

Nôtre Philoſophie nous apprend que la même circonſcription que « les corps ont par leur quantité, les « Anges l'ont par leurs actions : ce « qui m'ôte le moien d'étendre ma « paſſion envers vous, & m'oblige «

„ de reconnoitre mon etre créé en la
„ ſeule limitation qui me le feroit
„ hair, je n'aimois en vous l'etre
„ increé qui ne demande de moy que
„ le meme amour que je vous por-
„ te dont vous demeurerez ſans dou-
„ te content, puis que ne pouvant
„ trouver en moy de l'infinité, vous
„ la trouverez en luy qui vous aime
„ en moi & par mon entremiſe d'un
„ amour infini.

Mais je crains de vous fatiguer par tout ce galimatias, & je vous épargne le reſte. Il faut demeurer d'accord, repliqua Philante, que ces Lettres là effacent bien Nervéze & la Serre, & que celui qui les a écrites meriteroit d'avoir place dans l'*Hiſtoire des derniers troubles arrivez au Royaume d'Eloquence.* On devoit ſans doute, repliqua Eudoxe en riant, luy donner un des premiers emplois dans l'armée du Prince Galimatias, & c'eſt une injuſtice manifeſte que de l'avoir oublié. Parlons ſerieuſement, les penſées de l'Auteur des Lettres qui je viens de

lire

lire ont un fond d'obſcurité que rien ne peut éclaircir, & nous pourrions dire de lui ce que Balzac diſoit d'un autre, qu'il ne tombe pas dans le galimatias, qu'il s'y jette, qu'il s'y précipite de gayeté de cœur.

Je dirois preſque de ce faiſeur de Lettres, répondit Philanthe, ce que Mainard diſoit d'un Ecrivain de ſon tems :

Charles, nos plus rares eſprits
Ne ſçauroient lire tes écrits
Sans conſulter Muret ou Lipſe.
Ton Phœbus s'explique ſi bien,
Que tes volumes ne ſont rien.
Qu'une éternelle Apocalipſe.

L'aplication n'eſt pas juſte, dit Eudoxe; car au moins avec le ſecours & de Muret & de Lipſe on entendoit ces écrits; au lieu qu'on ne peut par aucune voie entendre ces Lettres.

Mais croyez-vous, dit Philanthe, que ces gens qu'on n'entend pas s'entendent eux-mêmes ? En verité, répartit Eudoxe, je ne ſçay que vous en dire, ils penſent s'enten-

dre, mais je ne croi pas qu'ils s'entendent ; & si on les pressoit de s'expliquer clairement ; je doute qu'ils en vinssent à bout.

On imagine quelquefois des choses, repliqua Philanthe, qu'on ne sauroit expliquer faute de termes qui soient propres &, qui répondent bien à nôtre pensée. Dites, repartit Eudoxe, qu'on sent des choses qui sont audessus de nos expressions : car les sentimens du cœur sont quelquefois si mêlez ou si delicats, qu'on ne peut les expliquer qu'imparfaitement ; & ce que j'ay lû dans la *Diane* de Montmayor me paroît fort vrai, que quand on sait si bien dire ce qu'on sent, on ne doit pas le sentir si bien qu'on le dit : *Quien tambien sabe desir lo que siente, no deve sentirlo tambien como lo dize*, Mais les termes manquent peu pour faire entendre les conceptions, de l'esprit, à moins qu'elles ne soient obscures & embroüillées d'elles - mêmes ; & une marque certaine qu'elles le

ſont, c'eſt quand on ne trouve point de paroles qui en donnent l'intelligence.

J'ay oüi dire, interrompit Philanthe, que le fameux Evêque du Bellay Jean Pierre le Camus étant en Eſpagne, & ne pouvant entendre un Sonnet de Lope de Vegue qui vivoit alors, pria ce Poëte de le lui expliquer; mais que Lope aiant lû & relû pluſieurs fois ſon Sonnet, avoua ſincerement qu'il ne l'entendoit pas lui-même.

Les beaux Eſprits de ce païs-là, répondit Eudoxe, ſont ſujets à être un peu obſcurs, & on ne leur en fait pas un crime. Les Eſpagnols confeſſent de bonne foi qu'ils n'entendent pas leur Poëte Gongora, & c'eſt peut-être pour cela qu'ils lui donnent le ſurnom de merveilleux. *Maravilloſo Luys de Gongora.* Ce qui eſt certain, c'eſt que ſon obſcurité a paſſé en proverbe, & que comme les Caſtillans diſent communement, *es de Lope*, pour marquer qu'une choſe eſt excellente;

ils disent de même, *Escuro como las soledades de Gongora*, pour faire entendre qu'une chose est obscure. *Ces so'edades*, sont deux petits Poëmes sur la solitude, qui ont un degré d'obscurité que n'ont pas les autres ouvrages du même Poëte.

Que dites-vous, repliqua Philanthe, de Lorenzo ou Baltazar Gracian; Car on nous a apris que Baltazar est son veritable nom, & nous devons une si belle découverte à un Savant de nos jours, qui a de grandes habitudes dans les païs étrangers, qui y a eu même des emplois assez considerables, & qui commença en Portugal à se faire connoître.

J'ay lû les ouvrages de Gracian, repartit Eudoxe, mais je vous confesse que je n'ay pas entendu tout ce que j'ay lû. C'est un beau génie, qui prend quelquefois plaisir à se cacher aux Lecteurs, & je suis du sentiment de celui que vous venez de citrer, qui dit dans la Préface de „ l'*Homme de Cour*, qu'il ne faut pas

s'étonner si Gracian passe pour un "
Auteur abstrait, inintelligible, & "
par consequent intraduisible ; & "
c'est ainsi qu'en parlent la plûpart "
de ceux qui l'ont lû ; & qu'un Sa- "
vant à qui quelqu'un disoit qu'on "
traduisoit, *el Oraculo manual y* "
Arte de prudencia, répondit que "
celui là étoit bien téméraire qui "
osoit se mêler de traduire des œu- "
vres que les Espagnols mêmes "
n'entendoient pas. "

Vous vous moquez, interrompit brusquement Philanthe, le Traducteur est bien éloigné de penser ce que vous dites ; lui qui a fait un procés à l'Auteur des *Entretiens d'Ariste & d'Eugene* ; sur ce qu'Ariste dit que Gracian est obscur, & qui le traite là-dessus de ridicule censeur.

Cela prouve, reprit Eudoxe, que le Traducteur se contredit un peu lui-même, avoüant d'un côté que les Espagnols mêmes n'entendent pas Gracian & de l'autre trouvant mauvais qu'Ariste lui donne de l'ob-

ſcurité. Mais c'eſt le mot d'*incomprehenſible* dont ſe ſert Ariſte qui a choqué le Traducteur, quoique celui d'*inintelligible* ou d'*Intraduiſible*, dont uſe le Traducteur même le vaille bien.

„ Si Gratian eſt incompréhenſible, „ & ne s'entend pas lui même, dit-„ il dans une de ſes notes, comment „ le Cenſeur lui trouve-t-il du bon ſens? On pourroit répondre, ajoûta Eudoxe, qu'un Auteur peut ſuivre le bon chemin en quelques endroits, & s'égarer en d'autres, juſqu'à ne s'entendre pas, ou du moins juſqu'à ne ſe pas faire entendre : de ſorte qu'Ariſte n'a point dit une impertinence, en diſant que l'Ecrivain dont nous parlons, a de la ſubtilité, de la force; & même du bon ſens; mais qu'on ne ſait quelquefois ce qu'il veut dire, & qu'il ne le ſait pas peut-être lui même; ou l'impertinence tombe un peu ſur le Traducteur, & ſur ſon Dom Jean de Laſtanoſa, qui demeurent d'accord que Gracian n'eſt pas clair,

& que son stile est coupé, concis & énigmatique. A la verité ils soûtiennent hautement, que c'est pour " concilier plus de vénération à la " sublimité de la matiere, qu'il n'é- " crit pas pour tout le monde; qu'il a " affecté d'être obscur pour ne se " pas populariser, comme Aristote " qui écrivit obscurement pour con- " tenter Alexandre son disciple, qui " ne pouvoit souffrir que personne " en sçût autant que luy; qu'ainsi " quoique les œuvres de Gracian " soient imprimées, elles n'en sont " pas plus communes, parce qu'en " les achetant on n'achete pas le " moien de les entendre. "

Rien ne me paroît plus plaisant, dit Philanthe, que d'affecter d'être obscur; & cela me fait souvenir de ce Pedant dont parle Quintilien, *Lib. 2. c.2.* qui enseignoit l'obscurité à ses écoliers, & qui leur disoit, *Cela est excellent, je ne l'entends pas moi-méme.*

Ce que je trouve ici de tres-plaisant, repartit Eudoxe, c'est que le

Traducteur qui se pique de pénétration, n'entends pas lui-même son Auteur. Il s'imagine pénétrer tous les mysteres de Gracian, & il s'en déclare assez dans sa Préface, en „ disant que le langage de l'Ecrivain „ qu'il traduit est une espece de chi-„ fre, mais que le bon entendeur le „ peut déchifrer sans avoir besoin „ d'aller aux devins. Il n'a pas au reste trop bien déchifré certains endroits dont je me souviens. L'Auteur, dit, en parlant de l'esprit: *Es este el attributo Rey; y assi qualquier crimen contra el, fue do lesa magestad.* Le Traducteur déchifre ainsi ce passage: *L'esprit est le Roy des attributs; & par conséquent chaque offense qu'on lui fait est un crime de leze-Majesté.* L'Auteur dit sur le sujet de la dissimulation: *Sacramentar una voluntad serà soberania.* Le Traducteur tourne de la sorte: *Qui de sa volonté sait faire un Sacrement, est souverain de soy même.*

J'entends moins la Traduction Françoise que l'Original Espagnol,

dit Philanthe, & je ne ſai ce que veut dire en nôtre langue le *Roy des attributs, de ſa volonté faire un ſacrement.* Je devinois par *el atributo Rey*, que l'eſprit étoit la perfection dominante dans l'homme, la perfection ſouveraine, & celle qui tenoit le premier rang. Je m'imaginois que *Sacramentar una voluntad*, vouloit dire, *cacher les mouvemens de ſon cœur, & en faire un myſtere aux autres.* Mais *le Rey des atributs, de ſa volonté faire un Sacrement*, eſt un vrai chifre pour moi, & je gagerois que les Lecteurs ne l'entendent pas. C'eſt à dire, reprit Eudoxe, qu'un Oedipe du caractere de celui-là eſt tout propre à obſcurcir les enigmes, au lieu de les expliquer. Si j'avois le tems d'éxaminer la Traduction, ajoûta-il & que cela en valût la peine, vous verriez bien que le Traducteur, qui s'aplaudit de ſon ouvrage, & qui ſe flatte d'avoir traduit avec ſuccés un livre inintelligible dans l'opinion commune de ſon aveu même, n'eſt

pas si bon entendeur qu'il pense, pour me servir de ses termes.

Gaspar. Sciop. de stello Histoire. Il ressemble donc à Lipse, dit Philanthe, qui s'étoit mêlé d'éclaircir Tacite, ne fait rien moins que cela, on fait voir qu'il ne l'entend pas trop luy-même en plusieurs endroits. La comparaison est juste, reprit Eudoxe, en ce point-là; & en d'autres; car le Traducteur de Gracian & le Commentateur de Tacite font tous deux non-seulement l'apologie, mais l'éloge de l'obscurité de leurs Auteurs, en disant qu'ils n'ont pas écrit pour tout le monde, qu'ils ne l'ont fait que pour les Princes, pour les hommes d'Etat, pour les gens d'esprit; & que ce n'est pas tant leur faute que celle de leurs lecteurs, si on ne les-entend pas. Par malheur, répartit Philanthe, les Princes, les hommes d'Etat, & les gens d'esprit n'entendent pas plus que les autres les passages difficiles.

Après tout, continua-t'il, le Traducteur est un habile homme, &

un bel esprit. Je ne le nie pas, répartit Eudoxe; je vous avoüe même que j'ay lû avec beaucoup de plaisir son Epître dedicatoire. Il y parle Espagnol en François admirablement bien, & les tîtres qu'il a donné à Loüis le Grand de *Roy Roy*, de *Maître Roy*, de *grand Tout*, de *non plus outre de la Royauté*, m'ont fort réjoüi. Il m'a semblé que je lisois *l'Avant Victorieux* du Vice-chancelier de Navarre, qui commence par *Ma plume en l'air.*

J'ay vû dans Homére, dit Philanthe, *Roy plus Roy que les autres*; dans Marot, *Roy le plus Roy qui fut onc couronné*; & dans un Poëte moderne, *Roy vraiement Roy.* Mais je n'avois jamais vû, *Roy Roy*; & *Roy Roy* me paroît presque aussi plaisant que *perroquet perroquet.*

Enfin pour laisser là le Traducteur, ajoûta-t'il, Gracian ne vous charme pas. A vous parler franchement, répliqua Eudoxe, il y a dans ses ouvrages quelque chose de si sombre, de si abstrait, & de si opposé

au caractere des Anciens, que je ne puis en faire mes délices. L'ouvrage qui a été traduit, & qu'on a intitulé en Espagnol, *El Oraculo manual y Arte de prudencia* ; en françois, *l'Homme de Cour*, que Dom Lastanosa apelle *une raison d'Etat de soy-même, & une bousole avec laquelle il est aisé de surgir au port de l'excellence* ; le Traducteur, *une espece de rudiment de Cour & de Code politique.* Nerveze ne parleroit pas autrement, interrompit Philanthe. Cet ouvrage, dis-je, reprit Eudoxe, est un recueil de maximes qui n'ont nulle liaison naturelle, qui ne vont point à un but, la plûpart quintessenciées & chimeriques ; presque toutes si obscures qu'on n'y entend rien, sur tout dans la Traduction.

Le Livre qui a pour titre, *Agudeza y Arte de ingenio*, est un beau projet mal executé à mon gré ; j'en fus frapé la premiere fois que je le vis, & il me prit d'abord envie de le traduire ; mais après que j'en

eu lû quelque chose, je fus bien gueri de ma tentation. Car quoyque j'y trouvasse de la subtilité & de la raison en plusieurs endroits, je n'y trouvay point mon compte ; & je jugeai, en le parcourant, qu'un ouvrage de cette espece seroit un monstre en nôtre langue. L'Auteur prétend y enseigner l'art d'avoir de l'esprit : mais toute sa méthode est fondée sur des regles si métaphisiques, & peu claires, qu'on a peine à les concevoir ; d'ailleurs si peu seures, qu'on pourroit bien quelquefois s'égarer en les suivant.

Les autres Livres de Gracian ont le même caractere, à son *Politico Fernando* près, qui est plus intelligible & plus raisonnable. Car, sans parler de son *Criticon* où je ne voy goute ; son *Discreto* est un peu visionnaire, & son *Heros* est tout-à-fait fanfaron ; l'incompréhensibilité est la premiere qualité, & le premier avantage que l'Auteur lui donne : *Primor primero, que el Heroe platique incomprehensibilidades de*

candal. En un mot jamais peut-être Ecrivain n'a eu des pensées si subtiles, si guindées, ni si obscures.

Le maître en obscurité dont je vous ay fait souvenir, dit Philanthe, auroit été ravi de rencontrer des discours latins du stile de Gracian. Il n'auroit pas non plus été fâché, répartit Eudoxe, de voir en sa langue ce que nous voyons en la nôtre dans des Ecrivains d'aujourd'huy; qui croyent se faire admirer en disant des choses qui ne sont pas nettes, & qui ne penseroient pas avoir de l'esprit, si ce qu'ils disent n'avoit besoin d'interprétation. Eudoxe prit alors un cahier où étoient ramassez divers exemples d'obscurité, & il lût es suivans.

Pervasit jam multos ista persuasio ut id jam demùm eleganter atque exquisitè putent, quod interpretâdum sit. *Quint. lib.2.c.3*

L'enfer est le centre des damnez „ comme les tenebres sont le centre „ de ceux qui fuient la lumiere. C'est „ là où la lumiére de Dieu les incom„ mode le moins, où les reproches de „ leur conscience sont moins vifs, où „ leur orgueïl est moins confondu; „ ainsi ce leur est une espece de sou-

lagement que de s'y précipiter. "

Je vous avoüe, dit Philanthe, que je ne comprends pas bien cela; j'y entrevois seulement quelque chose qui ne m'y paroît guéres vray. J'avois crû du moins jusqu'à cette heure, que la lumiére divine dont les damnez sont éclairez intérieurement au milieu des ténebres qui les environnent, leur fait sentir plus vivement que jamais le malheur qu'ils ont d'avoir perdu Dieu;& je ne pensois pas que l'enfer fut fait pour le soûlagement des impies.

Pensez-vous, répartit Eudoxe, que l'ame se porte d'elle-même au desespoir, à la rage, & à l'enfer comme une pierre tombe naturellement en bas? C'est ce que dit le même Auteur; voici ses paroles.

L'ame tend par son propre poids "
au découragement & au desespoir. "
Le centre de la nature corrompuë, "
est la rage & l'enfer: pour l'y en- "
foncer tout-à fait, il ne faut que la "
séparer des objets, & la reduire à "
ne penser qu'à elle-même. "

Ces propoſitions me paroiſſent incompréhenſibles, répliqua Philanthe. Car enfin ſi le deſeſpoir, la rage, & l'enfer ſont le centre de la nature corrompuë, on ne pourroit trouver de repos qu'en ſe deſeſperant, qu'en enrageant, & qu'en ſouffrant les ſuplices des damnez, comme une pierre n'en trouve que dans ſon centre. Je ne comprends pas mieux, ajoûta-t'il, *que pour enfoncer l'ame tout-à-fait dans ce centre; il ne faut que la ſeparer des objets; & la reduire à elle même*, & cela friſe un peu le galimatias; auſſi-bien que la Penſée d'un Italien contre ceux qui meſurent la grandeur de l'eſprit par la groſſeur de la tête: *non ſanno*, dit-il, *che la mente è il centro del capo; e il centro non creſce per la grandezza del circulo*. Car que veut dire, *l'eſprit eſt le centre de la tête; & le centre ne croît point par la grandeur du cercle?*

Eudoxe continua de lire dans ſon cahier; & lût ce qui ſuit.

» J'en connois qui m'ont avoüé que

la reserve d'un simple préjugé les « avoit retardez long-tems dans le « chemin de la verité ; parce que le « pli que prend nôtre ame, forme « une espece de ressort qui revient « insensiblement ; quand la destruc- « tion n'en est pas entiere. «

Si quelquefois le cœur se revol- « te contre les droits de l'amitié ; le « respect qui s'est formé en nous par « une assez longue habitude, mena- « ge adroitement nôtre esprit pour « s'emparer de nôtre cœur.

Il n'est point ici bas de loi dont « le contrecoup ne soit injuste en « tout, ou en partie. «

Si les amitiez des Grands ne se « detruisent pas d'ordinaire par les « mêmes degrez qu'elles ont été for- « mées, elles cessent quelquefois par « un raport assez juste de la cause qui « les a fait naître avec le penchant « de ceux qui deviennent inconstans. «

Bon Dieu, quel jargon, interrompit Philanthe ! je n'y entends rien & qui sont les gens qui pensent ainsi ? Ce sont des Philosophes & des

Historiens, répondit Eudoxe. Ah je pardonne aux Philosophes un peu d'obscurité, dit Philanthe! Aristote leur pere est assez obscur; & puis les secrets de la nature demandent peut-être je ne sai quoi de misterieux: mais je ne puis souffrir que les Historiens parlent obscurement; & Tacite que j'aime fort ne me plait point, dés que je ne l'entends pas: car il me semble que la clarté n'est gueres moins essentielle à l'Histoire que la verité.

Vous voilà dans le bon chemin, repartit Eudoxe, & je serois trescontent de vous, si vous n'aviez un peu trop d'indulgence pour les Philosophes. Croiez moi, ils doivent écrire nettement aussi-bien que les Historiens, & ils y sont d'autant plus obligez que c'est à eux à nous découvrir les secrets de la nature J'admire Aristote où il est intelligible: mais je cesse de l'admirer où il ne l'est pas. Et je me souviens de Socrate, qui aprés avoir lû un livre d'Heraclite plein d'obscuritez,

ſe condamna finement, en diſant que tout ce qu'il en avoit entendu étoit tres beau ; & qu'il ne doutoit pas que ce qu'il n'entendoit point ne le fut auſſi. C'eſt cet Heraclite, repliqua Philanthe, qui diſoit à ſes diſciples : *Obſcurciſſez vos penſées, & ne vous expliquez que par énigmes, de peur d'étre entendus du peuple.*

A parler en general, pourſuivit Eudoxe, tout Ecrivain, ſoit Hiſtorien ou Philoſophe ſoit Orateur ou Poëte, ne merite pas d'être lû, dès qu'il fait myſtere de ſa penſée. C'eſt comme ces femmes qui vont maſquées par les ruës, ou qui ſe cachent dans leurs coëffes, & qui ne veulent pas qu'on les connoiſſe : il faut les laiſſer paſſer, & ne les regarder pas ſeulement.

Cependant, repliqua Philanthe, vous me dites hier que la delicateſſe conſiſtoit en partie dans je ne ſai quoi de myſterieux qui laiſſoit toûjours quelque choſe à deviner. Oüi, reprit Eudoxe, il doit y avoir un peu de miſtere dans une penſée

delicate ; mais on ne doit jamais faire un mistere de ses pensées. Ce peu de mistere dont nous avons parlé ; laisse assez de jour pour faire découvrir aux autres ce qu'on leur cache. Ce n'est pas un masque ou un voile épais qui couvre entierement le visage ; c'est un crespe transparent, comme nous avons dit au travers duquel on a le plaisir de voir, & de reconnoître la personne. Mais quand je fais un mystere de ma pensée, je l'envelope tellement que les autres ont peine à la demêler ; & c'est ce qu'un Ecrivain raisonnable ne doit jamais faire.

On a reproché à Costar, dit Philanthe, d'avoir donné dans l'obscurité, en disant que Voiture disputoit la gloire de bien écrire aux illustres des nations étrangeres, & contraignoit l'écho du Parnasse en un tems qu'il n'étoit plus que pierre, d'avoir autant de passion pour son rare merite ; qu'il en avoit, lors qu'il étoit nymphe, pour la beauté du jeune Narcisse.

On a eu raiſon, repartit Eudoxe cela n'eſt pas net, pour ne rien dire de pis : & je comprends encore moins *l'êcho du Parnaſſe, qui étant pierre a de la paſſion pour le merite de Voiture*; que *l'écho qui ne repondant point à la voix du tonnerre, nous aprend que ce que les Dieux font, ne ſauroit être exprimé par les hommes*, c'eſt la penſée d'un Ecrivain du Regne paſſé, pour loüer le Cardinal de Richelieu Mais ce que dit Coſtar lui même à un de ſes amis eſt bien plus joli : Il y a dans vôtre Letre une choſe qui ſeroit, je croi, fort belle ; ſi nous l'entendions vous & moi.

Balzac, continua-t'il, parlant de la vertu qui ſe tient lieu de recompenſe à elle même, dit que la gloire n'eſt pas tant une lumiere étrangere qui vient de dehors aux actiõs heroïques, qu'une reflexion de la propre lumiere de ſes actions, & un éclat qui leur eſt renvoié par les objets qui l'ont reçû d'elles. Voilà beaucoup de lumiere & d'éclat

Majorum gloria posteris quasi lumen est, neque bona eorũ, neque mala in occulto patitur. *Bell. jugurth.*

mais peu de clarté ; & je trouve bien plus clair ce que dit Sallufte, que *la gloire des Anceſtres eſt comme une lumiere qui fait paroître les bonnes & les mauvaiſes qualitez de leurs deſcendans.*

Les Poëtes qui ne parlent que le langage des Dieux, dit Philanthe, ſont ſujets à n'être pas toûjours entendus des hommes: témoins ces vers qui furent faits pour le grand Miniſtre que vous venez de nommer.

Je ſai que les travaux de mille beaux Eſprits,
Pour t'immortaliſer ont faite une peinture,
Qui montre à l'Univers que ta gloire eſt un prix
Pour qui le Ciel diſpute avecque la Nature.

Les vers que j'ay lûs dans un Poëme Heroïque, repartit Eudoxe, valent bien les vôtres : c'eſt au ſujet d'une armure tres-riche & tres-belle.

L'étoffe & l'artifice y diſputoient du prix.

Les diamans mélez avecque les rubis.
S'y montroient à leur flâme & vive & mutuelle,
Ou toûjours en amour, ou toûjours en querelle.

Je ne sai, repliqua Philanthe, lequel est le plus clair, ou du *prix pour qui le Ciel dispute avec la Nature*, ou des *diamans meslez avec des rubis qui sont toûjours en amour, ou en querelle.*

Quatre vers d'un Sonnet pour le Roi sur la Paix & sur le Mariage ne sont pas si obscurs que les precedens; mais ne sont pas peut-être assez clairs.

Le destin consentoit que Madrid fût en poudre:
Pour complaire à l'Infante il contredit les Cieux;
Des mains de Jupiter il arrache la foudre;
Et desarme les Rois, les Peuples, & les Dieux.

C'est du Sonnet qui commence ainsi;

Braves, reposez-vous à l'ombre des lauriers.

Le Grand LOÜIS *consent que vous preniez haleine.*

Dites sans peut-être, répartit Eudoxe : que ces quatre vers n'ont point assez de clarté, & dites même qu'ils ont bien l'air de galimatias : mais en voici trois que j'ay retenu d'une piece de Theatre qui sont un vrai galimatias :

Ce départ cependant m'arrache un aveu tendre,

Et dont mon cœur confus d'un silence discret,

En soupirant tout bas m'avoit fait un secret.

N'avez-vous pas vû, répliqua Philanthe, ce que dit un célebre Orateur Portugais dans le *Discours Historique pour le jour de la naissance de la Serenissime Reine de Portugal* ? Que si un Prince se fie à son „ sujet, on peut dire qu'un cœur se „ fie à un autre cœur : mais que quand „ l'Epoux se fie à son Epouse, il ne „ faut pas dire qu'un cœur se fie à un

autre

autre cœur, mais qu'un cœur se fie «
à luy-même. *Où la moitié d'un cœur*, ajoûte l'Auteur du Discours historique, *mettra-t'elle sa confiance plus seurement que sur l'autre moitié de soy-même?*

La pensée Portugaise est assez bizarre, répartit Eudoxe; mais la Françoise ou plûtôt celle du Poëte François, l'est encore plus. Un ancien Critique s'est moqué de celuy qui avoit dit qu'*un Centaure étoit à cheval sur luy-même*, comme nous l'avons déja remarqué: il auroit pû se moquer de l'Orateur Portugais, qui dit qu'*un cœur se fie à soy-même* que *la moitié d'un cœur met sa confiance sur l'autre moitié de soy même*: & il se seroit moqué seurement de nôtre Poëte Dramatique, qui fait dire à un des personnages qu'il met sur la Scéne, que *son cœur en soûpirant tout bas, luy avoit fait à luy-même un secret de sa passion.*

Tous nos Poëtes, dit Philanthe, n'ont pas le sens & la netteté de Malherbe. Je vous asseure répartit

Eudoxe, que Malherbe, avec tout son sens & toute sa netteté, s'endort quelquefois aussi-bien qu'Homere, jusqu'à tomber dans une espece de galimatias, si je l'ose dire. Il prit les Poësies de Malherbe, & lût dans l'Ode à M. le Duc de Bellegarde les vers qui suivent :

C'est aux magnanimes exemples
Qui sous la baniere de Mars
Sont faits au milieu des hazards.
Qu'il appartient d'avoir des temples.
Et c'est avecque ces couleurs
Que l'histoire de nos malheurs
Marquera si-bien ta mémoire
Que tous les siècles à venir
N'auront point de nuit assez noire
Pour en cacher le souvenir.

Qu'est-ce, à vôtre avis, que des *exemples* à qui *il appartient d'avoir des temples*, & qui *sont faits au milieu des hazards ?* Et de qu'elles *couleurs* prétend parler le Poëte ; A la verité, dit Philanthe, cela n'est pas net, & je n'y avois pas pris garde.

Eudoxe lut ensuite le commencement des *Larmes de Saint Pierre.*

Ce n'est pas en mes vers qu'une Amante abusée
Des appas enchanteurs d'un parjure Thesée.
Aprés l'honneur ravi de sa pudicité,
Laissée ingratement en un bord solitaire,
Fait de tous les assauts que le rage peut faire,
Une fidelle preuve à l'infidelité,

La plûpart de ceux qui lisent ces deux derniers vers, croyent les entendre ; parce qu'ils sont harmonieux, qu'ils paroissent avoir de l'esprit, & que les vers qui les précedent ont du sens. Pour moy je n'entends point *tous les assauts que la rage peut faire*, & dont Ariadne *fait une fidelle preuvre à l'infidelité* de Théſée. Je dois au reste ces reflexions sur Malherbe à un honnete homme de nos amis, qui a tout le discernement qu'on peut avoir, & qui dans la fleur de son

âge joint une grande capacité avec une grande ſageſſe.

Malherbe étoit fort jeune même, dit Philanthe, quand il compoſa ce Poéme ; & il le deſavoüoit en quelque façon, ſi nous en croyons un ſçavant homme ; qui dit cependant qu'on ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup de belles choſes dans cette piece; & que comme Longin a dit de l'Odyſſée que c'etoit un ouvrage de vieilleſſe, mais de la vieilleſſe d'Homére ; on peut dire de même des *Larmes de Saint Pierre*, que c'eſt un ouvrage de jeuneſſe, mais de la jeuneſſe de Malherbe.

Aprês tout, repartit Eudoxe, ces raiſons n'éclairciſſent pas les ſix vers obſcurs : elles excuſent ſeulement le Poéte, & font eſtimer les beaux endroits du Poéme : mais la piece n'en vaudroit pas pis, ſi tout y étoit bien clair ; du moins me plairoit-elle davantage ; car je vous avouë que l'ombre du galimatias me fait peur.

Le Sonnet de *l'Avorton*, pour

ſuivit Eudoxe, vous a paru excellent ; Il me le paroît encore, repliqua Philanthe : car peut-on rien voir de mieux imaginé & de mieux conduit ;

Toi qui meurs avant que de naître ;
Assemblage confus de l'être & du neant ;
Triste avorton, informe enfant,
Reine du néant & de l'être ;
Toi que l'amour fit par un crime.
Et que l'honneur défait par un crime à ſon tour,
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime.
Laiſſes moi calmer mon ennui ;
Et du fonds du neant où tu rentre aujourd'hui,
Ne trouble point l'horreur dont ma faute est ſuivie.
Deux tyrans opoſés ont décidé ton ſort :
L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie,
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

Ce que le Sonnet a de beau me plaît fort, répartit Eudoxe; la premiere pensée est heureuse, & le merveilleux s'y rencontre naturellement avec le vray :

Toi qui meurs avant que de naître,

Les dernieres pensées sont très-justes, & n'ont peut-être que trop de justesse, ou pour le moins trop de jeu.

L'amour malgré l'honneur, te fit donner la vie ;
L'honneur malgré l'amour, te fait donner la mort.

Mais *l'assemblage confus de l'être & du néant*, n'a pas toute la clarté que l'on pourroit desirer, non plus que le *rebut du néant & de l'être.* Cela est trop fort, dit Philanthe, pour être si net. Eh de grace, répondit Eudoxe, un peu moins de force, & plus de netteté! Encore ne sçai-je, si ce qui vous semble fort l'est en effet; car selon les Maîtres de l'art; les esprits enflez ont, comme les corps boufis, plus de foiblesse que de force, & sont dans le fonds ma-

Nam tumidos & corruptos & tinnulos, & quocumque alio cacozeliæ genere peccantes certũ habeo non viriũ, sed infirmitatis vitio laborare; ut corpora nõ robore, sed valetudine inflantur. *Quintil. lib. 2. c. 3.*

lades, quelque aparence d'embonpoint qu'ils aient.

Il faut en verité un jugement bien exquis pour penser de cette sorte, qu'une pensée soit claire sans être foible ; & pour se faire entendre des plus grossiers en se faisant estimer des plus habiles.

Comme nous n'examinons pas ici le langage ajoûta-t'il, je ne dis rien de la faute de grammaire, qui est au dixiéme vers du Sonnet de l'*Avorton* ; *où tu rentre aujourd'hui*, au lieu de *rentres* avec une *s* qui n'accommodoit pas le Poëte. C'est justement la faute que nous avons remarqué dans le Sonnet du *Miroir*.

Il est plaisant, dit Philanthe, que le hazard ait voulu que ces deux Sonnets si beaux en leur genre, aient tous les deux la même faute de grammaire. Ce n'est qu'une bagatelle, dit Eudoxe ; & pour moi je souffrirois bien plûtôt un solecisme que le moindre galimatias : l'un n'est que contre la syntaxe, ou contre l'usage ; mais l'autre est contre le bon

ſens, qui veut qu'on penſe toûjours nettement, & qu'on s'exprime de même.

A propos de ſoleciſme, repliqua Philanthe, que dites-vous d'un de nos Ecrivains, qui dans un ouvrage très-ſérieux, appelle les bâtimens irréguliers, *des ſoleciſmes en pierre?* C'eſt celui qui appelle les Romans, *des bâteleurs en papier*; la ſentence, *le poivre blanc de la diction*; & les longues queuës des femmes, *des hyperboles de drap.* Outre que ces penſées ſont baſſes & un peu burleſques; répartit Eudoxe, elles tiennent fort de l'énigme, & on ne ſçauroit guéres les entendre à moins que de ſçavoir deviner. Ne vaudroit-il pas mieux ſe taire que de parler énigmatiquement? Et le précepte de Maynard n'eſt pas très-raiſonnable?

Mon ami, chaſſe bien loin
Cette noire Rhétorique:
Tes ouvrages ont beſoin
D'un devin qui les explique.
Si ton eſprit veut cacher

Les belles choses qu'il pense ;
Dis moi, qui peut t'empêcher
De te servir du silence ;

Je me rencontrai l'autre jour dans une compagnie, dit Philanthe, où l'on examina cette Reflexion morale : *La gravité est un mystere du corps inventé pour cacher les defauts de l'esprit.* Tout le monde trouva la Reflexion delicate & pleine de sens; mais quelque-uns y trouverent je ne sçai quoi d'envelopé & d'obscur. Ce *mystere du corps* leur parut trop mysterieux. Je serois assez de leur sentiment, repartit Eudoxe ; & j'aimerois mieux ce qu'on a dit de l'action de l'Orateur, qu'elle étoit *une eloquence du corps.* J'ay un peu de peine à entendre ce que c'est qu'*un mystere du corps*, & je conçois aisement ce que c'est que l'*éloquence du corps* : car, selon l'Auteur méme des *Reflexions morales*, il y « a une éloquence dans les yeux & « dans l'air de la personne qui ne « persuade pas moins que celle de la « parole. «

Je ſuis convaincu, dit Philanthe, que la clarté eſt neceſſaire dans les penſées : mais je voudrois bien ſçavoir précisement pourquoy elles ſont quelquefois obſcures. Cela vient ſouvent, répondit Eudoxe, de ce que l'eſprit qui les conçoit eſt obſcur luy-même, & ne voit pas tout à-fait les choſes dans leur jour. Comme les notions qu'il a ne ſont pas nettes, ſes penſées n'ont garde de l'être non plus que ſes paroles qui en ſont les images naturelles. Mais pour deſcendre dans le détail, l'obſcurité peut venir de ce qu'une penſée eſt tirée de loin ; par exemple d'une mêtaphore, ou d'une comparaiſon, qui n'a d'elle même nul raport à l'objet de la penſée. Aiant *les ſolecismes en pierre*, ont quelque choſe d'obſcur ; parce qu'il y a une tres-grande diſtance entre un ſolecisme & un bâtiment.

Pluſieurs métaphores entaſſées les unes ſur les autres font auſſi ce mauvais effet ; & nou pouvons dire de la penſée ce que Quintilien a dit du

diſcours. Comme la métaphore rend le diſcours clair, quand on l'emploie à propos, & qu'on s'en ſert peu ; elle l'obſcurcit dés qu'elle eſt frequente ; & fait des énigmes, ſi on en uſe continuellement. La raiſon eſt que tant d'images étrangeres mêlées enſemble produiſent de la confuſion dans l'eſprit des lecteurs ou des auditeurs. Il arrive même que deux métaphores qui ne ſont pas dans le même genre, étant jointes, diminuent quelque choſe de la clarté d'une penſée. Je vous comprends, dit Philanthe, & je voi maintenant pourquoi la penſée d'une Perſonne ſavante bien au-deſſus de ſon ſexe, qui a entrepris de nous expliquer ce que c'eſt que le goût en matiere d'eſprit, & qui le fait d'une maniere ſi delicate ; pourquoi, dis-je, ſa penſée, qui eſt au fonds vraie & ſolide, ne m'a pas paru d'abord extrêmement claire ; c'eſt ſans doute qu'elle définit le goût, qui eſt une métaphore, par l'harmonie qui en eſt une autre d'un

Ut modicus atque opportunus tranſlationis uſus illuſtrat orationem, ita frequens obſcurat, continuus vero in allegoriã & ænigmata exit. *Quintil. l.8.c.6.*

genre different. Car, si je m'en souviens, voici la définition : *Le goût est une harmonie, un accord de l'esprit & de la raison.*

Vous ne profitez pas mal de ce qu'on vous dit, répartit Eudoxe ; & l'exemple qui vous est venu si à propos prouve bien ce que je veux dire. Il faut pourtant confesser que si les deux métaphores obscurcissent tant soit peu la définition ; l'explication qui s'en fait aussi-tôt, l'éclaircit assez, & la fait entendre du moins à ceux qui veulent prendre la peine de l'aprofondir.

D'autres définitions du goût que j'ay lûës dans une tres belle Lettre, répliqua Philanthe, peuvent encore nous aider à en avoir des notions net-„tes & distinctes. Le goût, dit l'Au-„teur de la Lettre, est un sentiment „naturel qui tient à l'ame, & qui est „indépendant de toutes les scien-„ces qu'on peut acquerir ; le goût „n'est autre chose qu'un certain ra-„port qui se trouve entre l'esprit & „les objets qu'on lui presente. Enfin

le bon goût est le premier mouve- "
ment, ou pour ainsi dire un espece "
d'instinct de la droite raisõ qui l'en- "
traîne avec rapidité, & qui l'a con- "
duit plus seuremẽt que tous les rai- "
sonnemens qu'elle pourroit faire. "

Ces définitions sont fines & justes, répartit Eudoxe : elles me font concevoir que l'Auteur des *Reflexions Morales* a eu raison de dire que le bon goût vient plus du jugement que de l'esprit, mais elles ne me font pas entendre une autre de ses reflexions : *Quand nôtre merite baisse, nôtre goût baisse aussi.* Il y a là une délicatesse qui me passe, & c'est peut-être ma faute. Il me semble, dit Philanthe, que j'ay entendu cette reflexion toutes les fois que je l'ay lûë ; car j'ay lû plus d'une fois les *Reflexions Morales* : mais je ne l'entends pas plus que vous presentement, & je croi que nous avons tous deux l'esprit bouché.

Quoy qu'il en soit, reprit Eudoxe, je suis asseuré que si l'Auteur

avoir donné un peu plus d'étenduë à sa pensée en la developant davantage, elle en seroit plus intelligible; car la brieveté contribuë encore à l'obscurité, selon le mot d'Horace: *Je veux être court, je deviens obscur.* En effet, il arrive d'ordinaire qu'à force de serrer les choses on les étrangle, & on les étouffe pour ainsi dire: si bien qu'une pensée est confuse dés qu'elle n'a pas toute l'étenduë qu'elle doit avoir; de même à peu prés que l'est une carte de géographie, quand les lieux y sont trop pressés, & que les rivieres, les montagnes, les villes & les bourgs n'ont pas tout l'espace qui leur convient. Thucydide n'est pas toûjours clair, à force d'être concis, & trop subtil dans ses pensées, si nous en croions Ciceron, Tacite est obscur, parce qu'il ramasse souvent sa pensé en si peu de mots, qu'à peine peut-on deviner ce qu'il veut dire.

Horum concisæ sententiæ, interdum etiam non satis apertæ cùm brevitate, tum nimio acumine. *Cicer. de Clar. Orat.*

Il seroit à souhaiter, poursuivit Eudoxe, que nous fussions comme

les Anges, qui ſe communiquent leurs penſées ſans le ſecours des paroles : mais n'étant pas de purs eſprits, nous ſommes contraints d'avoir recours au langage pour exprimer ce que nous penſons ; & telle penſée ne ſe peut entendre ſans un certain nombre de mots : ſi vous en retranchez quelque choſe, ſous pretexte de rendre la penſée plus forte, vous tombez infailliblement dans l'obſcurité. C'eſt ce défaut que Seneque & Quintilien reprochent à Sallufte, repliqua Philanthe. L'un dit que ce fameux Hiſtorien fit valoir en ſon tems les penſées coupées & un peu obſcures ; l'autre, qu'il faut éviter cette brieveté de Sallufte & ce genre d'écrire concis & rompu qu'il affecte quelquefois.

Salluſtio vigente, amputatæ ſententiæ & obſcura veritas fuere pro cultu. *Senec. Ep.* 114.

Vitanda illa Salluſtiana brevitas, & abruptum ſermonis genus. *Quintil. l.* 4. *c.* 11.

Il y a pourtant, reprit Eudoxe, une brieveté loüable, qui conſiſte à emploier toutes les paroles qu'il faut, & à n'emploier que celles qu'il faut, ou même à ſe ſervir quelquefois d'un mot qui en vaille

Est pulcherrima brevitas cùm plura paucis cõplectimur, quale illud Salustii est, Mitridates corpore ingenti perinde armatus: hoc malè imitantes sequitur obscuritas. *Lib. 8. c. 3.*

plusieurs autres. C'est la brieveté que Quintilien lui-même trouve si belle dans Salluste en raportant ce que cét Historien dit de Mithridate, qu'il étoit armé de sa grande taille; mais, comme remarque Quintilien au même endroit, dés qu'on imite mal ces manieres de penser & de parler, on devient obscur.

Le Tasse n'a pas mal imité Salluste, repliqua Philanthe, en disant d'un de ses Héros qu'il étoit armé de sa propre personne aussi-bien que de son bouclier & de sa cuirasse.

E di fine arme, e di se stesso armato.

C'est moins là une imitation, répartit Eudoxe, qu'un larcin honnête. N'est-il pas juste, répondit Philanthe, que le Tasse se dédommage un peu sur les Anciens des vols que les Modernes lui font? Je pourrois vous en citer mille, & je me borne à un seul que j'ay dans l'esprit. Le Poëte Italien, en parlant du Po qui est rapide à son embouchûre, & qui se jette dans la

mer avec violence, dit qu'il ſemble porter la guerre, & non pas un tribut, à la mer.

E pare
Che guerra parti, e non tributo al mare.

Un de nos Poëtes dit preſque le même d'un autre fleuve;

Le Tigre écumeux & bruiant
Se pourſuivant toûjours, & toûjours ſe fuiant,
De ſa fougeuſe courſe étonne ſon rivage,
Et porte pour tribut à la mer un orage.

Cela eſt pris viſiblement, & toute la difference qu'il y a entre l'Italien & le François, c'eſt que l'un eſt bien plus juſte que l'autre. Car *tribut* & *guerre* ont quelque raports, ou plûtôt quelque oppoſition: & le ſens du Taſſe eſt beau, qu'un fleuve impétueux ſoit un ennemi qui porte la guerre à la mer, & non pas un vaſſal qui y porte un tribut; au lieu qu'*orage* & *tribu* ne conviennent point. Le tribut dont

il s'agit ici est métaphorique, dit Eudoxe; & en stile de metaphore, quel tribut convient mieux à la mer qu'un orage ? C'est justement lui porter ce qu'elle aime, étant si orageuse de sa nature, & ne subsistant que dans les tempêtes.

Pour revenir à la brieveté, poursuivit-il, je ne trouve rien de meilleur que de dire beaucoup de choses en peu de paroles, pourveu qu'on se fasse entendre : mais la difficulté est de se faire entendre, & tout le secret consiste à garder de telles mesures que la clarté ne diminuë rien de la force, ni la force de la clarté.

Ce qui me choque le plus, repartit Philanthe, c'est de voir qu'on ne dise rien en parlant beaucoup, & qu'on soit même obscur lors qu'on n'est pas court. Le sens, dit Eudoxe, se perd d'ordinaire dans la multitude des paroles ; & j'ay remarqué qu'un homme qui parle trop se fait souvent moins entendre, qu'un autre qui ne parle pas assez.

Il me semble, reprit Philanthe, qu'une pensée n'est pas nette quand elle a comme deux faces, & qu'on ne sait en quel sens on la doit prendre, ou qu'on doute si elle est vraie ou fausse. Tacite est sujet à ces sortes de pensées, & celle qu'il a sur les Chrêtiens au sujet de l'embrasement de Rome, me paroit de ce caractere. *Ils ne furent pas moins convaincus de l'incendie que de la haine du genre humain.* Je ne sai s'il s'agit de la haine que les Chrêtiens ont pour le genre lumain, ou de celle que le genre humain a pour les Chrêtiens; & cependant un Lecteur qui n'est pas stupide devroit le savoir d'abord. L'obscurité, dit Eudoxe, vient là de l'expression; & la pensée seroit claire si l'Historien s'étoit donné la peine d'ôter l'équivoque de *la haine du genre humain.*

Haud perinde in crimine incendii quàm odio generis humani convicti sunt. *Ann. lib.* 15.

L'Epigramme de Martial sur la mort de Ciceron & de Pompée, repliqua Philanthe, finit par une pensée douteuse, qui laisse l'esprit

indeterminé ; touchant le vrai ou le faux de la pensée même. *Antoine a commis un crime égal a celui de l'Egypte. Leurs armes ont abatu deux têtes sacrées ; l'une étoit le Chef de Rome victorieuse, l'autre de Rome éloquente. Toutefois le crime d'Antoine est plus grand que celui de Photin : celui-ci a été scelerat pour le service de son maître celui-là l'a été pour ses propres interêts.*

Antonii tamen est peior quàm causa Photini. Hic facinus domino præstitit; ille sibi.

Le Poëte decide une chose qui n'est pas constante , & sa décision fait de l'embarras. Car celui qui est scelerat pour son maître , commet peut-être un plus grand crime que celui qui l'est pour ses propres interêts. Et l'Auteur de la Dissertation qui est à la tête d'un Recueil d'Epigrammes Latines choisies , a bien remarqué que ceux qui pechent pour leur interêt particulier sont emportés par l'amour propre , & par d'autres passions violentes qui diminuent de la grieveté du crime en diminuant de la liberté ; au lieu

que ceux qui ſont les miniſtres de la paſſion d'autruy ont plus de ſens froid dans le crime qu'ils commettent, & par conſequent plus de malice ; tellement que la propoſition qui fait la pointe de l'Epigramme n'eſt pas nette.

Mais avez vous pris garde, ajoûta-t'il, que l'obſcurité des penſées vient encore de ce qu'elles ſont eſtropiées, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte ; je veux dire, de ce que le ſens n'en eſt pas complet, & qu'elles ont quelque choſe de monſtrueux, comme ces ſtatuës imparfaites ou toutes mutilées, qui ne donnent qu'une idée confuſe de ce qu'elles repreſentent, & qui n'en donnent même aucune.

Tertulien, dans ſon livre *de la Chair de Ieſus-Chriſt*, dit, pour prouver la verité de nos myſteres : *Le Fils de Dieu eſt mort, cela eſt croyable, parce que cela eſt ridicule. Ayant été enſeveli, il eſt reſſuſcité ; cela eſt certain, parce que cela eſt impoſſible.* Je dis que ces pen-

ſées ne ſont point entiéres, qu'elles ſont informes, & que c'eſt pour cela que d'abord elles ſemblent fauſſes, extravagantes, & inconcevables. L'Auteur veut dire que la mort du Fils de Dieu étant l'effet d'une charité infinie, & n'étant point dans les regles de la prudence humaine, qui trouve ridicule qu'on faſſe mourir l'innocent pour ſauver le criminel, rien ne rend ce myſtére plus digne de foy que ce qui y paroit de moins raiſonnable aux yeux des hommes.

Il veut dire auſſi que la Reſurrection de JESUS-CHRIST ſurpaſſe toutes les forces de la nature, & ne peut être que l'ouvrage d'une vertu toute divine? qu'il eſt certain que ce Dieu homme a pris de luy-meme une vie nouvelle, parce qu'il eſt impoſſible de reſſuſciter naturellement : mais les penſées ne diſent pas ce que veut dire l'Auteur, ou elles le diſent ſi obſcurement qu'on n'y entend rien, à moins que faire bien des reflexions. Enfin ces for-

tes de pensées creuses & profondes sont en quelque faço semblables aux abîmes, dont la profondeur étonne, & trouble la vûë; & je comparerois volontiers les Ecrivains qui ne pensent point juste, ni ne s'expriment point nettement, à ce Poëte dont parle Gombaud :

Ta Muse en chimeres féconde,
Et fort confuse en ses propos,
Pensant representer le monde,
A representé le cahos.

Mais en parlant de galimatias & d'obscurité, prenons garde d'y donner nous-mêmes : nous ne serions pas les premiers à qui cela seroit arrivé. L'Auteur des *Entretiens de Timocrate & Philandre*, qui accuse de galimatias en quelques endroits l'Auteur *de la sainteté & des devoirs de la vie monastique*, y tombe manifestement en une occasion remarquable, & qui demandoit beaucoup de clarté, de netteté, & de sens. Voicy le Livre, je veux vous lire l'endroit.

C'est une chose bien glorieuse pour «

„ la verité, de trouver dans les pro-
„ pres combats qu'on luy livre une
„ preuve du pouvoir dont elle doit
„ joüir dans le monde. Toutes les ex-
„ travagances ausquelles le cœur hu-
„ main s'est abandonné en matiére de
„ Religion, aïant eu pour fondement
„ une premiere verité dont châcun
„ s'est fait une idée selon son caprice.

Ce n'est pas là encore tout-à-fait du galimatias, ajoûta Eudoxe; mais si je ne me trompe, vous en allez voir.

„ Car on ne doit pas s'imaginer que
„ l'homme ait pris à tâche de la dé-
„ truire; on l'attaquoit sans y penser
„ on se flattoit qu'on pouvoit l'ac-
„ commoder avec ses passions; on l'a
„ fait, & c'est ce qui l'a perduë. Le
„ libertin en se relâchant insensible-
„ ment; le superstitieux, en devenant
„ la dupe de son propre cœur qui ne
„ luy permettoit pas de voir que le
„ ressort secret qui le portoit à éten-
„ dre les bornes de la verité, ne naissoit
„ que de l'envie qu'il avoit d'étendre
„ les siennes, en se faisant luy-même
arbitre

l'arbitre des loix dont il devoit dé-pendre.

Je pardonnerois plus volontiers, dit Philanthe, à l'Auteur de ces entretiens un peu de galimatias que l'esprit de libertinage & de medisance qui regne par tout dans son livre ; & je ne croi pas qu'on puisse en conscience imputer un tel ouvrage qu'à un homme sans religion & sans honneur. Mais ce n'est pas de quoi il est question presentement ; & pour ne nous point écarter, un des plus fameux Ecrivains de delà les monts me paroît obscur dans l'endroit même où il blâme Lucréce de l'être *Lucrezio*, dit-il, *con l'oscurità dello stil poëtico non solo veste il corpo della sentenza, ma spesso il viso : a ta veste del viso non è tanto fregio che adorni, quanto maschera che nascenda:* A vôtre avis, que veut il dire en disant que Lucréce couvre avec l'obscurité de son stile poëtique non seulement le corps, mais aussi le visage de la pensée ; & que ce qui

couvre le visage n'est pas tant un ajustement qui pare, qu'un masque qui cache ;

Pour moi, dit Eudoxe, je ne comprends gueres mieux cela que ce qu'enseigne un Platonicien, que les fantômes du matin imprimés dans la plus belle fleur des esprits se presentent distinctement au miroir de l'ame, où il se fait d'admirables reflexions de ces premieres idées qui sont les formes du vrai J'entrevoi pourtant qu'il veut dire que l'étude du matin est la meilleure, & qu'on a le matin l'esprit plus net.

Comme je suis de bonne foi, repartit Philanthe, je vous avouë franchement, mon cher Eudoxe, que je voi maintenant les choses avec d'autres yeux, & que mon goût n'est presque plus different du vôtre. Je sens ajoûta t'il, que la lecture des Italiens & des Espagnols, ne me plaira pas tant qu'elle faisoit. Vous serez, interrompit Eudoxe, comme ces gens qui sont détrompés du monde, & qui dans le

commerce de la vie n'ont pas tant de plaisir que les autres : mais asseurez vous que c'en est un grand d'être détrompé ; & ne vous avisez pas d'imiter ce fou, qui s'imaginoit être toûjours au Theatre, & entendre d'excellens Comediens; mais qui étant guéri de son erreur par un breuvage que ses amis lui firent prendre, se plaignoit de ses amis comme s'ils l'eussent assassiné.

Horat. Epist. lib. 2. Ep. 2.

La comparaison est un peu gaillarde, repliqua Philanthe en souriant ; mais je la merite bien, pour m'être laissé trop charmer par des sottises harmonieuses ; vous voiez du moins que je cite Horace aussi à propos que vous.

... de Art. ...

Tout de bon, poursuivit il, Me voilà desabusé. Je reconnois à cette heure que les pensées ingenieuses sont comme les diamans, qui tirent leur prix de ce qu'ils ont encore plus de solidité que d'éclat, & c'est, à mon gré, se tromper bien lourdement, que de croire raisonnable & plausible, une éloquence

Falluntur plurimum qui vitiosum & corruptū dicēdi genus, quod aut verborum licentiam resultat aut puerilibus sententiis lascivit, aut immodico

vicieuse & corrompuë, toute jeune & toute badine, qui ne garde nulle bienseance dans les paroles, ni dans les pensées; qui s'emporte & s'enfle à l'excés dans des occasions où il ne s'agit de rien moins; qui confond le sublime avec l'outré, le beau avec le fleuri, & qui sous pretexte d'avoir un air libre, s'égaie jusqu'à la folie.

tumore turgescit, aut inani sus votis bacchatur aut casuris, si celeriter excutiantur, flosculis nitet, aut precipitia pro sublimibus habet, aut specie libertatis insanit magis existimare populare atque plausibile. *Quintil. l.12.c 10*

Je me réjoüis, dit Eudoxe, que vous quittiez enfin vos fausses idées, & que vous ne soiez plus capable de préferer les pointes de Senéque au bon sens de Ciceron, & le clinquant du Tasse à l'or de Virgile.

Quintil. l 8.c.38.

Mais, mon cher Philanthe, pour ne pas retomber dans vos anciennes erreurs, il est bon que vous rapelliez de tems en tems tout ce que nous avons dit sur la maniere de bien penser. Je n'oublierai pas repliqua Philanthe, que le vray est l'ame d'une pensée; que la noblesse, l'agrément, la délicatesse en font l'ornement, & en rehaussent le prix; que rien n'est beau s'il n'est natu-

rel ; & qu'il y a de la difference entre la couleur qui vient du sang, & celle qui vient du fard ; entre l'embon-point & la bouffissure; entre l'agrément & l'afeterie.

N'oubliez pas sur tout, repartit Eudoxe, que le rafinement est la pire de toutes les affectations, & que comme dans le manége du monde il ne faut pas, selon Montagne, manier les affaires trop subtilement ; on doit bien se garder des pensées trop fines dans les ouvrages d'esprit. Car enfin s'il y a de la grossiereté à marquer trop ses pas en marchant; c'est peut-être un plus grand défaut de ne marcher que sur la pointe des pieds ; ou pour me servir d'une autre comparaison, il vaudroit presque mieux avoir la taille moins déliée que d'être extrémement grêle. Mais souvenez-vous aussi que rien n'est plus oposé à la veritable delicatesse que d'exprimer trop les choses, & que le grand art consiste à ne pas tout dire sur certains sujets; à glisser dessus plûtôt que d'y

Quædam non pro. ata, majora, majora videntur & potiùs in suspicione relicta. *Demetr. Phal. de Elocut.*

apuier ; en un mot à en laisser penser aux autres plus que l'on n'en dit.

Je voudrois, ajoûta-t-il, qu'on se souvint toûjours de ce qu'un celebre Academicien, qui a traduit Virgile en vers, explique si bien dans sa Préface, en parlant contre ces Poëtes qui s'imaginent qu'ils seroient arrivez au plus haut point de la Poësie, s'ils n'avoient rien laissé à penser à ceux qui liront leurs ouvrages. Selon le sentiment du Traducteur de l'Enéide, de tels caracteres sont même tres desagreables dans la conversation, & ceux qui ont un peu étudié le monde & l'art de lui plaire, savent que c'est un chemin tout contraire à celui qu'il faut tenir. L'homme est naturellement si amoureux de ce qu'il produit, & cette action de nôtre ame qui contrefait la creation, l'éblouït, & la trompe si insensiblement & si doucement ; que les esprits judicieux observent, qu'un des plus surs moiens de plaire n'est pas tant de

dire & de penſer, comme de faire penſer, & de faire dire. Ne faiſant qu'ouvrir l'eſprit du Lecteur, vous lui donnez lieu de le faire agir ; & il attribuë ce qu'il penſe & ce qu'il produit à un effet de ſon génie & de ſon habileté, bien que ce ne ſoit qu'une ſuite de l'adreſſe de l'Auteur, qui ne fait que lui expoſer ſes images, & lui preparer de quoi produire & de quoi raiſonner. Que ſi au contraire on veut dire tout non ſeulement on lui ôte un plaiſir qui le charme, & qui l'attire : mais on fait naître dans ſon cœur une indignation ſecrette, lui donnant ujet de croire qu'on ſe défie de ſa capacité, & il n'y a guéres d'eſprit ſi humble qu'il puiſſe être, qui ne s'afflige quand on lui fait ſentir qu'on connoît ſa petiteſſe.

Nonnulla relinquēda auditori quæ ſuo marte colligit. Demetr. Phal. de Elocut.

Ibid.

Avec tout cela retenez bien que l'obſcurité eſt tres vitieuſe, & que ce que les perſonnes intelligentes ont peine à entendre n'eſt point ingenieux; que, ſelon Quintilien, moins on a d'eſprit, plus on fait d'effort

Quò quiſque ingenio minus valet, hoc ſe magis attollere & dilatare conatur ſtatura brevis

in digitos erigu tur, & plura infirmi minantur. Exit ergo obscurius etiã quo quisque deterior. *Quintil. lib.2.c.3*

pour en montrer de même que les petits hommes se dressent sur leurs pieds, & que les foibles font plus de menaces ; enfin qu'on est obscur à mesure qu'on a le sens petit & le goût mauvais. Il faut même, selon ce grand Maître de l'éloquence, qu'une pensée soit si claire que les Lecteurs ou les Auditeurs l'entendent sans qu'il s'apliquent à la concevoir : c'est-à dire, qu'elle entre dans leur esprit comme la lumiere entre dans leurs yeux lors qu'ils n'y font pas de refléxion ; de sorte que le soin de celui qui pense, doit être non que sa pensée puisse s'entendre, mais qu'elle ne puisse ne s'entendre pas.

Idem l. 8. c.2.

Voilà en abregé où se reduit, selon moi, la maniére de bien penser dans les ouvrages d'esprit, à prendre la chose en elle-même; sans considerer ni la pureté du langage, ni l'exactitude du stile.

Nulla utilitas cogitationis præclaræ estis si ei

Aprés tout repliqua Philanthe, il sert peu de bien penser si l'on parle mal ; & même les pensées

s plus belles sont fort inutiles, selon les Maîtres de l'art, sans l'ornement des paroles. J'en tombe d'acord, repondit Eudoxe ; mais aussi faut il avoüer que rien n'est plus extravagant, ni plus insensé qu'un vain son de paroles ; je dis même des plus belles, & des mieux choisies, si elles ne sont soûtenuës de pensées solides & de bon sens.

quis pulchræ locutionis non abdiderit ornamentū. Dionys. Halic de collocat.

Quid est enim tam furiosum quàm verborum vel optimorū sonitus inanis, nullâ subjectâ sententiâ. Cicer. de Or. lib. I.

Je voudrois au reste que pour penser bien sur quelque matiere que ce soit, ceux qui se mêlent d'écrire en prose ou en vers, avant que de se mettre à composer, non seulement leussent de bons livres tels que sont les ouvrages du siécle d'Auguste, & les piéces modernes qui aprochent de ces excellens originaux mais qu'en écrivant ils eussent toûjours devant les yeux diverses personnes comme témoins, & même comme juges de leurs pensées. Par exemple, afin d'éviter le faux, l'affectation, le Phébus, il seroit necessaire de se proposer un esprit droit, na-

turel, raisonnable & se demander à soi-même : Cela contenteroit-il un tel ? Cela auroit il contenté Patin ? il n'y auroit peut-être pas de mal à penser au Cardinal de Richelieu qui avoit le discernement si juste ; qui ne se contentoit pas des jolies choses, qui en vouloit de belles & de bonnes, lesquelles sont bien audessus des jolies ; qui trouvoit qu'un Ecrivain fameux de son tems n'écrivoit rien pour l'ame, qu'il n'écrivoit que pour l'imagination & pour les oreilles; & que le jugement qui l'accompagnoit toûjours en ce qui concernoit le choix & la disposition des mots; le nombre & le beau tour d'une periode, l'abandonnoit tres souvent en ce qui regardoit la pensée.

Pour les pensées nobles, il faudroit se representer encore ce grand Homme, ou un de ces génies élevés de vôtre tems, qui ne pouvoir souffrir rien de bas ni de mediocre, & dont les discours sont pleins de sublime.

Pour les agreables & les delicates, je me proposerois Voiture, Sarrazin, & saint Evremont. Je vous sai bon gré, dit Philanthe, de faire honneur à saint Evremont. Ce que nous avons de lui marque un beau génie qui creuse & qui égaie toutes les matieres qu'il traite. Je dis ce que nous avons de lui : car tout ce qui passe pour être de lui, n'en est pas ; & parmi les pieces qui ont cours sous son nom, il y en a de fausses qu'il desavouë, & qu'il a raison de désavouër.

Enfin, reprit Eudoxe, pour les pensées claires, je voudrois me mettre devant les yeux un Ecrivain du caractere de Coëffeteau, qui au raport de Vaugelas, pensoit les choses si nettement, que le galimatias n'étoit pas plus incompatible avec son esprit, que les tenebres avec la lumiere. Il ne seroit pas même inutile, au regard de la netteté & de la clarté, d'avoir en vûë quelqu'un qui n'ait pas l'intelligence si penetrante, ni la conception si aisée ;

& de se dire quelquefois ; Monsieur tel entendroit il bien ma pensée ?

Quibus surdent omnia quæ natura dictavit : qui non ornamenta quærimus sed lenocinia. *Lib. 8. de Proem.*

Ibid.

Voilà sans doute de bons expediens, replique Philanthe, mais il m'en vient un qui seroit infaillible à mon avis ; & c'est de s'éloigner le plus qu'on peut du caractere de certaines gens que nous connoissons, & que j'ay admirez autrefois, semblables à ceux dont parle Quintilien, qui ont du dégoût pour toutes les pensées que la nature suggere ; qui cherchent non ce qui orne la verité, mais ce qui la farde ; ausquels rien de propre & de simple ne plaît, & qui trouvent peu délicat ce qu'un autre auroit dit comme eux, qui empruntent des méchans Poëtes les figures & les métaphores les plus hardies & qui enfin croient n'avoir de l'esprit que quand on a besoin de beaucoup d'esprit pour les entendre.

Croiez moi, repartit Eudoxe, le moien le plus seur, pour parvenir à la perfection que nous cher-

chons, est de penser, de parler, d'écrire comme faisoit un de nos amis, qui étoit la gloire du Bareau, & dont la perte ne sauroit être assez regretée. Car y eut il jamais un esprit plus juste, plus agréable, plus fin, & plus net;

M. Pageau celebre Avocat.

Il est difficile, repliqua Philanthe, d'égaler ces grands modéles : mais il est toûjours bon de se les proposer, & de se former sur eux autant que l'on peut. Celui dont vous parlez, & que vous n'avez, je pense, osé nommer, de peur de renouveller la douleur que la mort d'un si cher ami nous a causée étoit un de ces hommes extraordinaires qui n'ont guéres d'égaux, & qui ne devroient, ce semble jamais mourir.

Il avoit reprit Eudoxe, toutes les qualitez que sa profession demandoit, & le portrait qu'on a fait de lui est tres-ressemblant. Ce portrait lui donne une prononciation agréable, un geste libre, un air engageant qui previent les esprits en sa faveur

avant qu'il ait commencé à parler une éloquence naturelle, qui plait d'autant plus qu'il y a moins d'art; une facilité merveilleuse pour bien tourner un fait; une heureuse abondance de paroles & de raisons qui charment & entrainent l'Auditeur. On dit là qu'il joint la douceur & la force ensemble; qu'il est égal dans son stile, modeste dans ses figures; & correct dans ses pensées; qu'il évite les façons de parler fastueuses & ampoullées, les ornemens recherchez, & ces faux brillans dont quelques-uns tâchent d'éblouïr le peuple; mais que son discours toûjours clair & toûjours coulant ne rampe jamais.

On ajoûte qu'il s'insinuë dans les esprits par la beauté de son langage, & par la netteté de ses raisonnemens; mais qu'il fait emouvoir les passions à propos, & qu'il se rend aisement maître des cœurs: qu'au reste, il se renferme toûjours dans les bornes de la droite raison; qu'il s'éleve sans emportement, &

s'abaiſſe avec dignité. On dit enfin que ce grand homme, outre les qualités propres pour le Bareau, a encore celles qui ſont neceſſaires pour la ſocieté, qu'il eſt honnête, facile, obligeant, deſintereſſé ; qu'il aime la joie, & que les affaires ne l'empêchent pas d'être gai & enjoué avec ſes amis.

On pouvoit ajoûter repliqua Philanthe, qu'il avoit non ſeulement une probité exacte, mais une pieté ſolide ; qu'étant convaincu des veritésde la Religion, il en rempliſſoit regulierement tous les devoirs, & qu'il réuniſſoit en ſa perſonne de veritable Chrêtien avec le parfait homme d'honneur.

Mais, reprit Eudoxe, ce qu'a dit de lui un grand Magiſtrat dans une tres-belle Harangue, eſt peut être l'eloge le plus achevé qu'on en puiſſe faire. Il s'agiſſoit de la Religion que ce Magiſtrat propoſoit aux Avocats pour régle de leur conduite. « Quels exemples, leur dit-il ne vous « a pas donné celui de vos Confre- «

„ res que la mort nous a enlevé il y
„ a quelques mois ? La bonté de
„ ses mœurs la beauté de son genie,
„ l'agrément de son esprit, sa reli-
„ gion envers ses cliens, mais enco-
„ re plus sa justice, le faisoit recher-
„ cher pour défenseur de toutes les
„ causes importantes; & les Juges n'a-
„ voient pas moins de plaisir à l'en-
„ tendre que les parties avoient de
„ confiance en leur droit, quand il
„ étoit soûtenu par un tel Avocat.

Voilà en peu de mots un panegyrique entier, & d'autant plus beau que le témoignage de celui qui parloit, si authentique de lui même, fut confirmé par un aplaudissement universel. Il est vrai, repartit Philanthe, qu'il n'y a jamais eu qu'une voix sur le merite de nôtre illustre défunt; & que ceux mêmes qui devoient naturellement lui porter envie, lui ont toûjours fait justice. Dites, repliqua Eudoxe, que son bon cœur, & ses manieres civiles ont obligé tout le monde de l'aimer, & qu'il n'a pas moins été l'orne-

ment que les délices du Bareau.

Nous ne finirions jamais ſur ce chapitre, dit Philanthe, ſi nous nous laiſſions aller à nos ſentimens. Il faut cependant finir, & il faut même que je vous quitte pour une affaire qui me rapelle neceſſairement. Après ces paroles, Philanthe aiant pris congé de ſon Ami, s'en retourna à la ville, fort ſatisfait de ſa viſite, & bien réſolu de ſe déclarer par tout pour le bon ſens contre le faux bel eſprit.



B

Bacon. Sa pensée sur les Anciens & sur les Modernes. 138. 39

Sa pensée sur l'argent. 63

Balzac. Il use d'hyperboles très-serieusement. 36.37

La difference qu'il y a entre Balzac & Voiture. 45

Ce que Balzac dit de Montagne. 57

Une de ses pensées défenduë contre la Critique du Phillarque. 231.233

Barbon. Docteur extravagant : son portrait 453. & *suiv.*

Bâteleur. Ce que c'eſt que des Bâteleurs en papier selon un de nos Ecrivains. 512

Bentivoglio. Le Cardinal Bentivoglio : ce qu'il dit du Marquis de Spinola. 217

Bernin. Le Cavalier Bernin : ses vers qui luy ont été faits sur le buste qu'il fit du Roy en marbre & sa réponse aux Vers. 363

Le Dialogue qu'on a fait sur sa statuë Equestre du Roy. *ibid* & 364.365

Boëce Ce qu'il dit de la réputation des grands hommes. 377

Bonarelli Poëte Italien: ce qu'il dit sur un sujet comparé avec ce que dit Terence sur un sujet tout semblable. 417

Borromée. Le Cardinal Charles Borromée: ce qu'un Prédicateur dit un jour de lui. 318

Brieveté. La brieveté contribüe à l'obscurité des pensées. 517.518

C

Cailli. Le Chevalier de Cailly: ses petites Poësies pleines de naïvetez. 205

Callimaque Brave Grec tué à la bataille de Marathon son éloge fait au nom de son pere 438
Cannibale. Ce que dit Montagne du courage des Cannibales. 15.56
Catilina. Ce que Salluste dit de lui & de l'air de son visage après sa mort. 122
Caton. Son portrait, & son éloge. 7.110.112
Catulle. Sa pensée sur une personne agréable. 194
Ce qu'il dit d'un parfum exquis. 294
Son sentiment sur la mort d'un frere qui lui étoit cher. 289
Centre. Quel est le centre des damnez selon un Auteur François. 494
Cesar Son éloge & son caractere. 112.117. 160.162.122 223.282
Cesar touché à la vuë de la tête sanglante de Pompée. 293
Chagrin. Le chagrin suit l'homme par tout & se rencontre en tous lieux. 152.432
Chanson. Chanson de Madame des Loges 92
Ce qu'on a dit d'une belle chanson. 394
Charles Duc de Bourbon. Ce qu'un Auteur Espagnol dit de lui. 122
Charles II. Roy d'Angleterre. Son Eloge. 142
Charles Paris d'Orleans Duc de Longueville. Son portrait, & son éloge. 266. *& suiv.*
Charles IX Roy de France. Parole de ce Prince peu conforme aux sentimens de la nature. 307
Charles-Quint. Ce que dit un Poéte au sujet de sa pompe funebre. 337
Christine Reine de Suede. Sa Lettre au Roi de

Pologne sur la levée du Siege de Vienne. 125
Ciceron. Ce que dit Ciceron des pensées de Crassus. 11
Son sentiment sur les pensées de Timée au sujet de l'incendie du Temple d'Ephese. 66
Eloge de Ciceron. 152. Son caractere. 159
Ce qu'il dit de Platon. 189
Ce qu'il raporte de Cesar, & de quelle maniere il le loüe. 122. *& suiv.*
Ciceron inventeur de deux belles pensées qui sont devenuës communes. 232
Ce qu'il dit de Thucidide. 251. 518
Sa pensée sur les Colosses de Cerés & de Triptoleme. 298
Sa pensée sur la mort de Crassus. *ibid.*
La difference qu'il y a entre Ciceron & Seneque. 401
Clarté. Quel rang elle tient parmi les vertus de l'Eloquence. 462
Pourquoi les pensées doivent être claires. *ib.*
Coeffeteau. Ce que Vaugelas dit de luy au sujet de la clarté & de la netteté. 39
Cœur. Le cœur pris dans un sens mauvais. 41. *& suiv.*
Ce que le cœur sent ne s'explique pas aisément. 482
Comparaison. Quelle difference il y a entre la comparaison & la metaphore. 21
Corneille. Poëte François : fort dans ses pensées. 174
Elevé sans enflure. 375
Cornelie. Femme de Pompée: ses sentimens sur la mort de son mari. 294. 399. 433
Costar. Sa remarque sur une Stance de Malherbe.

La comparaison qu'il employe pour montrer que c'est un grand avantage que d'être porté au bien sans nulle peine. 85. *& suiv.*
Sa traduction d'un passage de Salluste. 251
Crassus. Excellent Orateur, & quel étoit le caractere de ses pensées. 11
Sa mort heureuse dans les conjonctures du tems. 298

D

Delicatesse. La delicatesse, en matiere de pensées, difficile à definir en general. 213
Delicatesse des sentimens. 288
La difference qu'il y a entre un sentiment tendre & un sentiment délicat, 289
Demetrius Phalereus. Ce qu'il dit de l'Historien Ctesias. 93
Son sentiment sur ce qu'on appelle beau. 177
D'où vient selon lui l'agrément & la beauté des pensées. 178
Ce qu'il dit sur l'affectation. 312
Ce qu'il dit d'Homere. 427
Denis d'Halicarnasse. Selon lui ce qui est enflé & recherché ne sied point bien. 313
Ce qu'il dit de l'Orateur Lisias. 359
Ce qu'il pense des gentillesses d'esprit dans des sujets sérieux. 409
Dialogue. Dialogue de la fortune & du merite. 82
Les nouveaux Dialogues des Morts, pleins d'esprit & d'agrément. 88
Dialogue entre un Passant & une Tourterelle. 393
Dialogue entre deux Amies sur le sujet d'une passion naissante, 322

Dialogue entre le Capitole & le Bernin sur la Statuë équestre du Roy. 364
Dialogue entre un François un Espagnol, & un Italien, sur l'exaltation d'Urbain VIII. 396
Didon Didon malheureuse & pourquoy. 55.56
Les sentimens qu'elle a en mourant. 209
Ce qu'elle écrit à Ænée. 188

E

Ecriture Sainte. Elle est pleine de sublime 59.60.167.168.
Enflure. Elle est vicieuse, & ne sied point bien dans les pensées. 327
Elle est une marque de foiblesse plus que de force. 310
Voyez Hyperbole pensées enflées & hardies.
Entretiens. Un endroit des *Entretiens d'Ariste & d'Eugene*, défendu contre le Traducteur de Gracian. 486
Epigramme. Sur l'incendie du Palais. 26.27
Sur la ville de Venise. 111
Sur l'ancienne Rome. 19
Sur le Maréchal de Bassompierre. 182
Sur Henri IV. 254
Sur une empoisonneuse. 285
Sur une vieille qui vouloit se marier. *ibid.*
Sur les nouveaux bâtimens du Louvre. 362. 363.
Epigrammes Grecques, leur caractere. 201
441. *Voyez* Martial.
Epitre. Personages introduits dans les Epitres dédicatoires

catoires combien vicieux. 86.87
Epitaphe. D'un fou qui fut tué d'un coup de mousquet. 27
De François I. 40.41
Du Maréchal de Ranzau. 41.42
Du Cardinal de Richelieu. 49.50
De Madame de Château Briant. 198.199
De Jaques de Trivulce. 199
D'un malhonnête homme. 205
D'un chien. 238
D'un enfant. 259
D'une Dame de la Cour de François I. 337
D'une grande Reine. 333.336
De l'Empereur Frederic. 404.405
De Voiture. 429
D'un celebre Comedien. *ibid.*
Equivoque. En quoi elle consiste : qu'il y en a de plusieurs sortes,& comment la verité se rencontre dans quelques-unes. 21.*& su.*
Esprit. L'esprit mis en jeu avec le cœur. 89
Traits d'esprit pour se tirer d'affaire. 238
Le trop d'esprit est vicieux , & en quelles rencontres. 319.320.405.409
Pensée d'un Italien sur ceux qui mesurent l'esprit par la grosseur de la teste. 499
Etoiles. Ce qu'un Poëte Italien en dit. 396
Expression. Elle contribuë quelquefois à la noblesse de la pensée. 167
Elle sert quelquefois à rendre la pensée plus naturelle & à la faire paroître davãtage. 312
La pensée sert de peu sans l'expression. 532

F

FAble Fables ingénieuses sur les conquêtes du Roy. 16
Fausseté.Faux. La difference qu'il y a entre

la fausseté & la fiction. 13.*& suiv.*
L'apparence du faux fait une beauté dans la pensée. 250
Fausses pensées.16.*& suiv.*40.*& suiv.*45.*& suiv* 49.*& suiv.*71.*& suiv.*95.
Fiction. La fiction faite dans les regles s'acorde avec la verité. 13.*& suiv.*
La fiction rend quelquefois une pensée agréable dans la Prose. 186.187
Florus Sa pensée sur des Navires bâtis promptement. 33.34
Ce qu'il dit des soldats Romains. 122
Ce qu'il dit des Gaulois. 123
Ce qu'il dit de la ville de Samnium ruinée par les Romains. 134
Ce qu'il dit de Brutus qui fit mourir ses enfans rebelles. 304
Force. En quoi consiste la force d'une pensée. 170.171
Fortune. S'il est permis aux Chrêtiens de faire de la Fortune, une Personne & une Déesse dans leurs discours. 78.*& suiv.*
Diverses pensées sur la fortune. *ibid.*
La Fortune representée avec de bons yeux pour flater l'Imperatrice Livie. 253
Fusées. Pensée hardie & hyperbolique sur les fusées volantes. 38.39

G

GAlimatias. Ce que c'est que Galimatias & en quoy il differe du Phébus. 468
Exemples de galimatias. 449.472.581.*& su.*
Gombaud. Poëte François, son caractere naïf: ce qu'il dit d'un hōme sans merite. 206.207
Ce qu'il dit d'un Poëte obscur. 527
Gongora. Poëte Espagnol : modelle d'obscu-

rité & ce que les Espagnols en disent. 483
Georgias. Cõment il appelle les Vautours. 875
Goût. Ce que c'est que le goût en matiere d'esprit. 55
Graces. Pourquoy on les a feint petites & d'une taille menuë. 15
Le nombre des Graces multiplié. 256
Graces terribles. 427
Les Graces enterrées avec les Muses. 429
Gratian Auteur Espagnol : ce qu'il dit d'un grand cœur. 327.328
Son caractere, & celui de son Traducteur. 484. & 490
Ce que dit Gratian. 491
Gratiani. Poëte Italien : ce qu'il dit d'une Princesse Grenadine dans son Poëme de la conquête de Grenade. 444
Grimaces. Grimaces agreables. 426
Guarini. Poëte Italien : sa pensée sur la pudeur. 305
Ce qu'il dit du Geant Encelade, comparé avec ce qu'en dit Virgile. 312.313
Sa pensée sur une personne savante. 428

H

Henriette de France Reine d'Angleterre. Son Eloge. 140
Henri le grand Roy de France. Sa harangue à ses soldats un jour de bataille. 172
Ce qu'on a dit sur la Statuë du Pont neuf. 254
Heraclite. Un de ses ouvrages condamné finement par Socrate. 498
Hercule Le ridicule de ses amours. 285.286
Hercule Gaulois; pourquoi la quenoüille ne l'accommode pas. 193
Hermogene. Ce qu'il dit sur la noblesse des pensées, 111

Ce qu'il dit de la Poësie. 186
Il demande de la simplicité dans certaines antithefes. 207
Il raille Georgias mal-à-propos. 375
Hiftoire. L'Hiftoire eft ennemie des fauffes penfées. 46
Combien les reflexions & les fentences qu'on mêle dans l'Hiftoire doivent être délicates. 245.246
L'Hiftoire des derniers troubles arrivez au Royaume de l'Eloquence. 480
L'Hiftoire doit être claire & nette. 498
Hiftorien moderne faux & rafiné dans fes reflexions. 68.424
Homere. Ce qu'il dit des Déeffes de la priere des Graces. 15
Ce qu'il dit d'Achile. 21
Ce qu'il dit de Nerée. 31
Comment il rend croyable ce qu'il dit de Polypheme. 32.33
Ce qu'Ariftote dit d'Homere. 56
Ce que dit d'Homere l'Auteur de l'Art Poëtique François. 211.212
Ce qu'Homere fait dire à Achile dans les Enfers. 306
Horace. Selon lui pour bien écrire, il faut bien penfer. 4
Ce qu'il dit fur la mort, comparé avec ce que dit Malherbe. 105.106
Le caractere qu'il donne à Virgile. 177
Sa penfée fur les Palais des Grands. 192
Ce qu'il dit fur le chagrin. 432
Ce qu'il dit fur un pauvre & fur un avare. 442.
Hyperbole. Quelle eft fa natnre, & comment

on peut l'adoucir. 3 & *suiv.*
Il y a des occasions où l'Hyperbole est permise, & où elle est même louable. 357
Ce que c'est qu'une Hyperbole de Drap. 511

I

IGnace. Saint Ignace Fondateur de la Compagnie de Jesus, comparé avec Cesar, & pourquoi. 60. & *suiv.*
Inscription. Inscription pour le portrait de la Comtesse de Suze. 157
Inscription pour le Louvre. 352
Inscription pour le Buste de Louïs X I V. Roy de France. 365
Ironie. Elle est propre à faire passer l'Hyperbole. 56
Justesse. En quoy consiste la justesse d'une pensée. 54. 55
Il y a des sujets qui demandent plus de justesse que d'autres. 57. 58
L'Auteur de la Justesse critique mal-traite Voiture. 42. 43

L

Lamoignon. M. le Premier President de Lamoignon, son éloge. 144
Lipse. Ce qu'un Critique dit de Lipse, & ce que Lipse dit de Tacite. 490
Longin. Ce qu'il dit de Demosthene & de Ciceron. 158
Il traite de puerilité les pensées d'un Historien Grec. 328
Ce qu'il dit à l'avantage de l'Ecriture Sainte. 168
Ce qu'il dit des pensées vaines & fastueuses,

La remarque qu'il fait sur Homere au regard des Heros & des Dieux. 371
Ce qu'il dit de certains Poëtes, peu judicieux. 380
Lope de Vegue. Poéte Espagnol : ce qu'un Poéte Italien a dit de lui. 190
Ce qu'il dit d'une Princesse belle & vaillante. 258
Sa pensée sur la ressemblance de visage qui est quelquefois entre deux personnes. 305
Ce qu'il dit de sa nation. 333
Ce qu'il dit de l'Empereur Frederic. 404
Ce qui lui arriva avec l'Evêque du Bellay, Jean Pierre Camus.
Loüange. Loüer. Nouvelle maniere de loüer les Grands. 220
Loüanges fines. 268.269
En quoi consiste ce qu'on appelle loüer finement. 274.275
Les bienseances qu'il faut garder en louant. 346.347
Louanges excessives. 351
Saint Loüis Roü de France. Ce que dit de lui un de ses Panegyristes. 127.& 159
Ce qu'un de nos poétes dit de Saint Louis. 403
Poëme de saint Louis plein de Sublime en quelques endroits, & trop élevé en d'autres, 115.380
Loüis XIII. Roy de France. Ce qu'un faiseur de pointes dit de lui. 52
Comparé avec David & avec Salomon. 159 160
Discours funebre prononcé à ses obseques d'un caractere particulier. 467

Loüis le Grand Roy de France. Son éloge. 145. *& suiv.* 199. *& suiv.* 226. 145. 151. 275
Loüis de Bourbon, Prince de Condé. Son éloge. 114. 124. 385 *& suiv.*
Son sentiment sur les nouvelles Vies de S. Ignace & de saint Xavier. 160
Louvre. Epigrammes sur les nouveaux bâtimens du Louvre. 362
Inscription pour le Louvre. *ibid.*
Lucain, critique de sa pensée sur Caton opposé aux Dieux. 6. 7
Ce qu'il dit sur les ruines de Troye. 133
Ce qu'il fait dire à Cornelie femme de Pompée. 294
Ce qu'il dit sur ce que Pompée fut privé des honneurs de la Sepulture. 339
Il se moque des Dieux, & ne les menage point. 347
Ce qu'il dit pour flater Néron est outré & impie. 374
Il rafine sur le bannissement de Marius. 420. 421
Ce qu'il dit de la femme de Pompée. 433

M

Macrobe. Comment il apelle les pensées ingénieuses. 20
Madrigal. Sur Louis de Bourbon Prince de Condé. 124
Sur un homme de merite élevé à une haute fortune. 204
Sur les évenemens merveilleux du regne de Louis XIV. 225
Sur sa puissance & son équité. 155
Sur Madame la Dauphine. 268
Sur la campagne de la Franche-Comté. 271

Sur la rapidité des Conquêtes du Roy. *ibid.*
Sur Monseigneur le Dauphin. 285
Magdelaine Poëme de la Magdelaine. Il est d'une espece particuliere 165 414
Malherbe. Ce qu'il y a de vicieux dans une de ses plus belles Stances 45
Sa pensée sur la mort comparée avec celle d'Horace. 106
Il encherit sur Homere en loüant Henry le Grand. 348
Il est quelquefois ampoullé. 319
Sa pensée sur un tableau de Sainte Catherine. 391
Il est quelquefois obscur. 507
Ce qu'un sçavant homme dit de lui par raport à Homere. 508
Mariana. Historien moderne, son caractere. 24 .247
Il a des maximes fines. 249
Marigny. Son caractere. Son Madrigal sur les évenemens merveilleux du regne de Loüis XIV.
Marin. Le Chevalier Marin grand faiseur de descriptions, & trop fleuri dans ses pensées. *ibidem.*
Marot. Ce qu'il dit d'une Demoiselle de la Cour de François I. jeune & sage. 196
D'une autre vêtuë en chasseuse. 260
Folie ingenieuse de Marot. 259
Martial. Ce qu'il dit à Domitien en l'appellant Pere de la patrie. 29
De quelle maniere il lui demande de l'argent. 273
Les loüanges fines qu'il lui donne. 282
La pensée qu'il a derobée à Ovide. 284

Ce qu'il dit à une Dame Romaine, avec laquelle il étoit à la campagne. 292
Sa pensée sur les Admirateurs de l'Antiquité. 308
Il n'est que trop naturel en quelques pensées. 309
Ce qu'il dit de la maison de Domitien. 343
Il se moque de Jupiter pour flatter l'Empereur. 344
Ce qu'il dit d'un Comedien de son temps 429
Sa pensée sur la mort de Ciceron & de Pompée. 523
Maynard. Poéte François: il demande finement quelque chose au Cardinal de Richelieu. 272
Ce qu'il dit d'un enfant qui mourut peu de temps après sa naissance. 299
Ce qu'il fait dire à un pere sur la mort de sa fille. 432
Sa pensée sur un Ecrivain obscur. 481. 513
Metaphore. Ce que c'est : en quoy elle differe de la comparaison, & comment elle s'accorde avec la verité. 21. 22
Elle est une source d'agrémens. 193
Il ne faut pas la continuer trop. 395
Le bon & le mauvais usage des metaphores. 379
Miroir. Diverses pensées sur le miroir. 336
Mollesse. L'Eloge que la Mollesse fait du Roy. 276
Montaigne. Il pense plus juste que le Tasse. 18
Ce qu'un de nos Ecrivains dit de lui. 57
Ce que Montaigne dit de la maniere dont il faut se conduire dans les affaires. 533
Mort. Ce qu'en disent deux poétes. 105

Par quelle voye ou fait venir la mort plus vîte. 192
L'idée de la mort n'empêche pas qu'une pensée ne plaise, & pourquoi. 207
Mort de Didon fort touchante. 209
La Mote le Vayer. Son sentiment sur un mot de Pompée. 69

N

NAïveté. En quoi consiste la naïveté ingénieuse. 201
Divers exemples de cette naïveté. 203
Nature. Naturel, pour bien penser il faut imiter la nature. 94
La nature fait paroître son adresse dans ses petits ouvrages. 215
En quoy consiste le caractere naturel. 205
La difference qu'il y a entre ce qui est naturel, & ce qui est plat. *ibid.*
La difference qu'il y a entre une pensée naturelle, & une qui ne l'est pas. 312
Nouveauté. La nouveauté donne du prix aux pensées, & comment elles doivent être nouvelles. 11.12.101.233.234

O

OBscurité. Elle ne vient pas quelquefois de la pensée ni de l'expression, mais des circonstances historiques. 462.463
Il y a plus d'une sorte d'obscurité. 466
Exemples remarquables d'obscurité. 472.509
Si les esprits obscurs qu'on n'entends pas s'entendent eux-mêmes. 481
Maître en obscurité. 487.499
Nul écrivain ne doit être obscur. 499
La difference qu'il y a entre la délicatesse & l'obscurité. 500

D'où vient l'obscurité dans les ouvrages d'esprit. 577
Si les diverses connoissances qui se tirent de la lecture produisent d'elles-mêmes l'obscurité. 64.65
Opposition. Figure agréable. 196.197
Ovide. Grand Maître en naïveté dans les pensées. 204
Ce qu'il dit pour flater l'Imperatrice Livie. 255.258
Ce qu'il dit du Fils d'Auguste. 284
Sa pensée sur les amours d'Hercule. 285.286
Outré. Bons Auteurs outrez en quelques endroits, & pourquoi. 457
Voyez. Affectation, Rafinemnt, Pensées affectées, Pensées enflées & hardies, Pensées poussées trop loin, pensées rafinées.

P

Ageau. M. Pageau célébre Avocat : son portrait, & son Eloge. 541
Pallavicin. Le Cardinal Pallavicin fait une mauvaise comparaison pour louer un Prelat. 95.96
Il fait une bonne Critique du Tasse. 98
Ce qu'il dit d'un grand Prédicateur qui étoit jeune. 390
Panegyrique. Panegyrique de Pline peu estimé de Voiture, & pourquoy. 308.309
Voyez Louis le Grand, & son Eloge.
Paon. Ce qu'on a dit de sa queue. 394
Pascal. Son sentiment sur la vie dont nous voulons vivre dans l'idée d'autrui 62.63
Son sentiment sur la verité que nous sentons en nous-mêmes. 64
Son sentiment sur le mot de moy. 175

Passion. Passion violente bien exprimée. 210
Des pensées & des paroles ingénieuses ne conviennent point à une grande passion. 405
Passion naissante. 311
Patru. Les vers qu'il fit peu de jours avant sa mort. 163
Peintre, Peinture. Les grands Peintres donnent de la verité à leurs ouvrages. 94
Peintres qui excellent en certaines naïvetez. 203. 104
Ce qu'il y a de remarquable dans les peintures chargées d'ombres & d'obscuritez. 159
Les choses les plus affreuses plaisent étant bien peintes, & pourquoy. 107
Peintres dont les figures sont grossieres. 213
Pensées. Quel doit être le caractere des pensées ingenieuses, 11
En quoi elles ressemblent aux Diamans. 531
Pensées fausses. *Voyez* fausseté.
Pensées justes. 55. 56. 94
Il ne suffit pas que les pensées soient vrayes. 101. 102.
Pensées nobles. 106. 107. 111
Pensées basses. 165. 166
Pensées fortes. 170
Pensées agreables. 179
Pensées naïves. 203
Pensées delicates. 217. 238. 239. 242. & 146
Pensées usées. 232
Pensées nouvelles. 234
Pensées coupées & misterieuses. 252
Pensées naturelles. 299
Pensées affectées. 312
Pensees enflées & hardies, 428. 349. 359. 362. & 366

Pensées poussées trop loin. 380.397.398
Pensées badines & frivoles. 52.75. 383.391
Pensées rafinées. 416.431.435
Pensées obscures. 469.471.473.494.499.52 2
Du Perron. Le Cardinal du Perron, ce qu'il dit de Ciceron & de Seneque. 401
Petrarque ce qu'il dit sur la mort de Laure. 430
Phebus. Ce que c'est que le Phebus, & en quoi il differe du galimatias. 368
Philippe IV. Roy d'Espagne. Pensée outrée sur sa mort. 342
Plaute. Ce que Varron disoit du stile de Plaute. 189
Pline le jeune. Il exhorte Tacite à étudier jusques dans le temps de la chasse. 188
Ce qu'il dit à Trajan sur le nom de Pere de la patrie. 217.218
Sur ce que le Nil ne se deborda point une année. 219
Sur ce que les particuliers possedoient des maisons qui avoient appartenu aux Empereurs. 219.220
Sur ce que Trajan fut adopté par Nerva étant éloigné de Rome. 220
Sur l'amour que Trajan avoit pour ses sujets. 419
Ce qu'il dit d'un Senateur devenu Professeur de Rhetorique. 313
Ce qu'il dit pour flater Trajan comparé avec ce que dit Lucain pour flater Neron. 373
Il rafine quelquefois. 419
Pline l'Historien. Ce qu'il dit des Dictateurs Romains. 191
Sa pensée sur les maisons où sont les statues des Heros, & que des laches habitent. 192

Ce qu'il dit de l'usage des fleches. *ibid.*
Ce qu'il dit sur les tableaux des excellens Peintres & sur les ouvrages imparfaits. 253
Plutarque, Son caractere, & le sentiment qu'il a eu de la pensée de Timée sur l'incendie du Temple d'Ephese. 66
Po. Le Po : ce qu'en dit un poéte Italien. 520.521
Poëme. Poësie. Poéme de saint Louis, Poéme de la Magdelaine. *Voyez* saint Louis; Magdelaine.
A quelles regles les poétes sont assujettis indispensablement. 17
Quelque chose de poétique dans la prose rend les pensées agréables. 187. *& suiv.*
Ce que dit la poésie sur les grandes actions du Roy. 200
Pointes. Ce que c'est, & combien elles sont vicieuses. 26.27.505
Sur tout dans les sujets tristes & pathetiques. 405.406
Pompée. Mot remarquable de Pompée. 68
Eloge de Pompée. 117. *& suiv.*
Ce qu'on a dit sur sa sepulture. 339.340
Posterité La créance de la posterité au regard des actions merveilleuses qui paroissent incroyables. 224
Prédicateurs, Exemples de prédicateurs frivoles. 74.75
Preti, poéte Italien : ce qu'il dit sur l'ancienne Rome. 585
Priere. Les Déesses de la priere, pourquoy boiteuses & contrefaites. 15
Proverbe. Caractere des proverbes en toutes langues. 78
Nom passé en proverbe. 483

Q

Quatrain. Sur la Reine de Carthage. 51
Sur l'incendie du Palais. 26.27
Sur l'étimologie du mot d'Alfana. 207
Sur la mort de Colas. 207
Sur le voyage & la prise de Marsal. 169
Quevedo, poëte Espagnol : Ses reflexions sur l'avanture d'Orphée, qui alla chercher sa femme aux Enfers & qui la perdit en la ramenant. 241
Quinte-Curse. Ce qu'il fait dire à Amintas en presence d'Alexandre pour se disculper d'avoir suivi le parti de Philotas chef de la conjuration découverte. 239.240
A Sisigambis mere de Darius aprés la mort d'Alexandre. 294.295
Quintilien. Ce qu'il dit de l'Hiperbole. 31. 357
Il se moque des corrupteurs de l'Eloquence qui falsifient la nature. 97
Ce qu'il dit de Cesar. 216
Ce qu'il dit de Ciceron. 380
Ce qu'il dit de Seneque. 401
Ce qu'il dit de la clarté dans le discours. 463
Ce qu'il dit de celui qui enseignoit l'obscurité à ses écoliers. 387
Ce qu'il dit du bon & du mauvais usage des metaphores.
Le défaut qu'il reproche à Salluste. 525
Ce qu'il dit d'une Eloquence corrompuë. 531
D'une Eloquence sainte. 532
Selon lui moins on a d'esprit, plus on fait d'effort pour en montrer. 413
En quoi il fait consister la clarté & la netteté 535.536

R

Racan. Poëte François: ses Vers sur Marie de Medicis. 14
Son genie facile & heureux. 309
Rafinement. Ce que c'est, & en quoi il consiste. 434
Exemples. 416.419
Voyez pensées rafinées.
Raillerie. La raillerie autorise des pensées fausses,& les fait passer pour vrayes. 35.38
Railleries badines & ingenieuses. 285
Reflexions. Les reflexions historiques doivent être vrayes. 66
Reflexions d'un de nos Historiens sur l'Amiral de Châtillon. 71. 72
Reflexion sur la valeur des troupes Françoises au passage du Rhin. 243
Reflexions politiques ; de quelle nature elles doivent être. 145
Reflexions morales examinées. 513
Ressemblance. Parfaite ressemblance de deux freres. 304
Pourquoi les freres & les sœurs se ressemblent quelquefois beaucoup. 305
Rochefaucault. Le Duc de la Rochefaucault Auteur des Reflexions morales. 90.425
Sa pensée sur un ouvrage plein de subtilité & de brillant. 97
Rome Romaine. Ce que les Auteurs disent de la grandeur de Rome & de la puissance des Romains. 118.119
Les ruines de l'ancienne Rome. 119
Pensée d'un Poëte Grec sur les conquêtes des Romains. 331
Caractere des Romains dans leurs conquêtes. 341

Quand le bon ſens commença à baiſſer parmi les Romains. 340
Commẽt Rome s'eſt détruite elle-même. 410
Roſe. Ce qu'un Poëte Italien dit de la Roſe. 392
Roſſignol. Ce qu'un Poëte Italien dit du Roſſignol. 392

S

Saint Amand. Sa penſée ſur l'incendie du palais. 26. 27
Saint Cyran. Lettres de l'Abbé de S. Cyran pleines d'obſcuritez & de galimatias. 472
L'Original de ces Lettres eſt au College des Jeſuites de Paris.
Ce que l'Abbé de S. Cyran avoit d'oracle & de prophete. 478
Pourquoi il faiſoit le procés à Ariſtote, & à Saint Thomas. *ibid.*
Saint Gelais. Ce qu'il dit de François I. 404
Sa penſée ſur une Dame de la Cour de François I. 338
Sallufte. En quoi il fait conſiſter une partie de la probité Romaine. 7
Ce qu'il dit de Catilina aprés ſa mort. 122
Un de ſes paſſages traduits en pluſieurs façons. *ibid.*
Le défaut que Seneque & Quintilien luy reprochent. 519
Penſée de Sallufte ſur Mithridate. *ibid.*
Sannazar. Son Epigramme ſur la ville de Veniſe. 111
Sa penſée ſur une perſonne morte. 428
Sapho. Apellée la dixiéme muſe. 255
Scrupuleuſe dans les loüanges qu'elle donne aux grands guerriers. *ibid.*

Scaron. Ce qu'il dit d'une femme Espagnole. 428
Ce qu'un sçavant homme a écrit sur la mort de Scaron. 430
Seneque le Philosophe. Ce qu'il dit des pensées ingenieuses. 28
Ce qu'il dit de l'Hyperbole. 31. 36
Ce qu'il dit sur les Heros maltraitez de la fortune. 110. 111
Ce qu'il dit sur l'incendie de Lyon. 134
Ce qu'il dit d'une grande fortune. 197
Il repete trop une même pensée. 399. 400
Son caractere opposé à celui de Ciceron. 400
Il a plus d'esprit que de jugement. 401
Il a été appellé l'Ovide des Orateurs, & pourquoi. 400
Ce qu'on lui fait dire en mourant. 411. 412
Ce qu'il trouve à redire dans Salluste. 519
Seneque le Tragique. Ce qu'il fait dire à Medée dans son desespoir. 174
A Hécube sur le Roy Priam privé des honneurs de la sepulture. 404
Le pere Spinola Missionnaire de la Chine: sa pensée sur l'hérésie éteinte dans la Frāce. 156
Statuë. Ce qu'un poéte Italien a dit sur la Statuë d'une Déesse.
Strada. Sa reflexion sur Alexandre Farnese est vicieuse. 71
Sublime. L'Ecriture Sainte est pleine de sublime. 167
Le Sublime n'est pas incompatible avec des paroles simples. 168

A Megare contre le meurtrier de ſa famille & l'uſurpateur de ſon Royaume. 414
Sentence. En quoi les Sentences different des proverbes. 79
Sentence tirée de la nature. 94
De quelle ſorte doivent être les Sentences que les Hiſtoriens mêlent à la narration. 242. 243
Sentimens Sentimens nobles & genereux. 113
Sentimens de devotion, alambiqués. 449. 450
Sidonius Apollinaris. Ce qu'il dit de la valeur des François. 123. 124
Signe du Ciel. Signe de la Balance, ſigne de l'Ecreviſſe, mal mis dans des œuvres d'eſprit. 53. 54
Silius Italicus. Ce qu'il dit au ſujet d'Annibal qu'un jeune homme de Capouë vouloit attaquer dans un feſtin. 113. 114.
Simplicité. Elle s'accorde avec le ſublime. 60. 61. 167
Socrate. De quelle maniere il condamne un livre d'Heraclite. 498. 499
Soleciſme. Ce que c'eſt qu'un Soleciſme en pierre ſelon un de nos Ecrivains. 511
Sonnet. Sur les ruines de l'ancienne Rome. 135. 136
Sur les grandes actions de Louïs XIV. Roy de France. 228. 229
Sur la mort de Philippe IV. Roy d'Eſpagne. 342
Sur le Calviniſme détruit dans la France. 156
Sophocle. Ce qu'il dit des preſens des ennemis 196. 197

Voyez. Penſées nobles.
Sublime outré. 527 *& ſuiv*. 362. *& ſuiv.*

T

TAcite. Ce qu'il dit de Mucien. 118
Ce qu'il dit d'Auguſte. 422
Ce qu'il fait dire à Othon dans le mauvais état de ſes affaires. 170
A Mucien pour obliger Veſpaſien de quitter l'Empire. *ibid.*
A Galgacus avant que de combattre les Romains. 72. *&* 341
A Bojocalus auquel les Romains offroient des terres. 340. 341
Sa penſée ſur ce qu'on fait pour regner. 197
Sa reflexion ſur le gouvernement de Galba. 242
Il eſt obſcur, & pourquoi. 518. 523. 524
Taſſe. Penſée fauſſe du Taſſe ſur la mort d'Argant. 17
Sur le combat des Infidelles & des Chrêtiens. 98
Il vole les Anciens. 130. 133
Ce qu'il dit ſur les ruines de Carthage. 133
Ce qu'il dit d'un jeune Prince beau & vaillant 123. 130. 250. 258
Il eſt ſemblable aux femmes coquettes. 321
Il badine quelquefois, 393
Ce qu'il dit d'un camp d'armée. 427
Le Taſſe imité ou volé par un Poëte François. 521
Tertulien. Son ſtile dur. 173
Ses penſées eſtropiées & informes. 515
Teſaure. Auteur Italien : ce qu'il dit des penſées ingenieuſes. 20
Teſti. Poete Italien : ce qu'il dit ſur la mort

de Lope Vegue. 198
Le Tefti pouffe une penfée trop loin au fujet de fes poëfies Lyriqurs. 396
Thucidide. Ce qu'on a dit de fon difcouts. 251
Tibre. Fleuve : ce qu'en dit un Poëte François. 521
Timée. Hiftorien Grec : fa penfée fur les conquétes d'Alexandre. 107
Tite-Live. Ce qu'il raporte du Dictateur Camille. 173
Tourterelle. Plainte d'une Tourterelle après la perte de fa compagne. 193
Turenne M. de Turenne. Son Eloge. 143
Turlupinade. Où les Turlupinades peuvent trouver place. 27. 28

V

VAlere-Maxime. Ce qu'il dit de Pompée. 118. 119
Vanité. Vanité des grandeurs humaines. 46. 197. 376
Vaugelas. Ce qu'il dit d'un Ecrivain qui penfoit & s'exprimoit nettement. 540
Velleius Paterculus. Ce qu'il dit de Caton. 8. 10
Verité. La Verité eft la premiere qualité des penfées. 11. 12
Tout le monde l'aime, & la fent en foi-même. 40. 41
S'il y a de la verité dans ces paroles. *Je vient de mourir pour vous.* 91. 92
Virgile. Ce qu'il dit des flottes d'Antoine & d'Augufte 33
Il eft fage jufques dans fon entoufiafme. 381
Voiture. Ses deux placets prefentez au Car-

-dinal Mazarin pour le Cocher de son Eminence. 23. 24
Voiture mal critiqué & mal entendu. 42
Ce qu'il imagine sur Mademoiselle de Bourbon. 194
Ce qu'il dit au Duc d'Anguien sur ses grandes actions. 225
A la Duchesse de Longueville sur la mort de Mr. le Prince son pere. 304
Sa Lettre à Balzac d'un caractere particulier & pourquoy. 354
Son genie fort differend de celui de Balzac 45. 417
Il étoit naturel en tout. *ibid.*

X

X*Enophon.* Ce qu'on a dit de lui au sujet de son stile. 190

Y

Y*Eux.* Les sottises que les poëtes & les faiseurs de Romans disent sur les yeux de leurs Heroïnes. 442

Z

Z*Odiaque.* Quel est le Zodiaque en terre selon les panegyristes des Rois d'Espagne. 469. 470

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Lettres Patentes du Roi données à Paris, le 30. de Juillet 1687. signées *Le Petit*, & scellées du grand Sceau de cire jaune, il est permis à la Veuve de Sebastien Marbre-Cramoisi Imprimeur de Sa Majesté, & Directeur de l'Imprimerie Royale du Louvre, d'Imprimer un Livre intitulé, *La Maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit, Dialogues* ; & ce pendant le temps & espace de douze années consecutives, à compter du jour que ledit Livre aura été imprimé pour la premiere fois, avec défenses à toutes personnes, de quelque qualité ou condition qu'elles soient, d'imprimer, ou faire imprimer ledit Livre, sous les peines portées par lesdites Lettres.

Registré sur le Livre des Libraires & Imprimeurs de Paris le septiéme jour d'Août 1687.

Signé J. B. COIGNARD, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le dernier jour d'Octobre 1687.

Et le sieur Loüis Lucas a cedé son Privilege au sieur Hilaire Baritel Libraire a Lyon, suivant l'accord fait entr'eux le 26. Août 1691.

Et le sieur Hilaire Baritel a cedé son droit à sieur Antoine Besson, suivant l'accord fait entr'eux.

